



Histoires de sociétés futures

Collectif

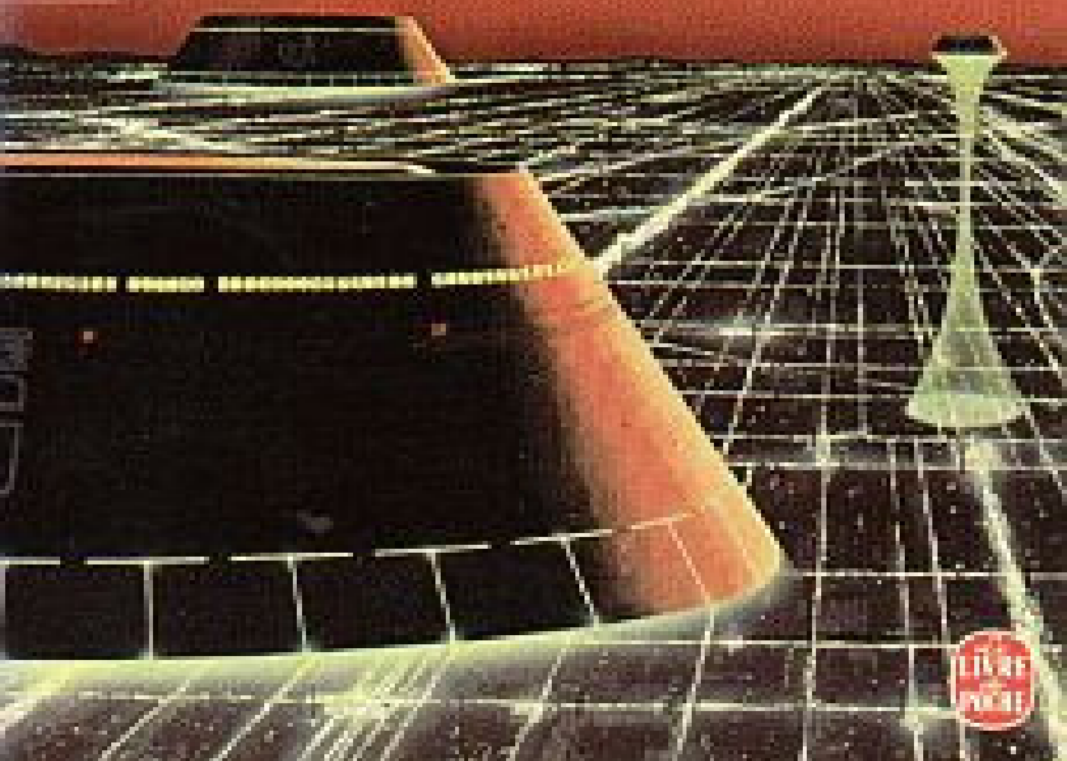
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE SOCIÉTÉS FUTURES



LIRE
POUR

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

Deuxième série

Histoires de sociétés futures

Présentées par JACQUES GOIMARD,

DEMÈTRE IOAKIMIDIS et GÉRARD KLEIN

LE LIVRE DE POCHE

Librairie Générale Française, 1984,
pour la préface, les notices individuelles et le dictionnaire des auteurs.

*A ceux qu'on omet de prévenir,
Même quand on a désiré leur naissance,
Même quand on a décidé leur mort.*

DÉCISION, RÉPRESSION, PERMISSION

Le comportement de l'homme en société dépend de la manière dont il perçoit le jeu social. Quand il a ou croit avoir une idée claire du système, il agit ; quand il n'y comprend rien, il subit. A en croire les mauvaises langues, il intéresse le sociologue dans le premier cas, le psychologue dans le second : il y a une sociologie des maîtres et une psychologie des esclaves, une sociologie des hommes et une psychologie des femmes, etc.(1).

Cette opposition se retrouve en littérature. Le discours démonstratif tend à une représentation systématique des modèles qui orientent le comportement des hommes ; il opère dans l'univers de la sociologie (bonne ou mauvaise). Au contraire, le récit de fiction considère la bataille au point de vue des individus qui la vivent ; la psychologie (ou ce qu'on croit judicieux d'appeler ainsi) y fleurit plus que partout ailleurs.

La science-fiction, comme d'habitude, est en porte à faux dans ce débat : c'est un genre discursif devenu narratif au cours des âges.

Le genre discursif originaire, c'est l'utopie. Son champ historique s'étend en gros du livre de Thomas More qui porte ce nom (1516) aux *Nouvelles de nulle part* de William Morris (1890). Il se caractérise avant tout par la description minutieuse de sociétés imaginaires merveilleusement réglées. Au XIX^e siècle, on y trouve de plus en plus de narrations, mais c'est pour mieux prouver que le système décrit résout les problèmes des gens quels qu'ils soient ; il y a là quelque chose comme une approche dramaturgique, pour employer la terminologie de certains sociologues(2). La vraie part du récit tient à la présence d'un narrateur qui va jusqu'à l'île d'Utopie, la visite et en revient. Car cette île est toujours quelque part. Elle est fille des grandes découvertes.

A la fin du XIX^e siècle, en un laps de temps très court, l'utopie est remplacée par l'anti-utopie, qui décrit des sociétés imaginaires non moins réglées mais fonctionnant pour le malheur de ses membres. Les deux genres coexistent dans *Les Cinq cents millions de la Bégum* de Jules Verne (1879). L'anti-utopie occupe tout le terrain à partir de *Quand le dormeur s'éveillera* de Wells (1899). Elle est située plus souvent dans un avenir que dans un ailleurs (le cas s'était produit dans certaines utopies) ; elle accorde au récit une place prépondérante même si elle reste largement « sociologique » ; elle se met toujours au point de vue des victimes et à ce titre elle est essentiellement « psychologique », même quand elle insiste sur la cohérence du système (généralement

pour en pointer l'absurdité).

Il est traditionnel d'opposer l'utopie et l'anti-utopie comme des représentations du paradis sur Terre et de l'enfer sur Terre⁽³⁾. Ce seraient des genres symétriques, nés de deux attitudes symétriques : l'optimisme et le pessimisme. Si l'on admet ce point de vue, il faut en accepter aussi la conséquence : les auteurs ont été optimistes jusqu'en 1890, ils sont devenus pessimistes en 1899. C'est un peu court, jeune homme.

Autre hypothèse : l'utopie a en gros précédé la révolution industrielle et accompagne ses premières phases. Elle est caractéristique d'une société qui commence à bouger sans qu'on sache encore très bien quelle direction elle va prendre. Situation propice à la rêverie, et notamment au rêve de voir l'idéal s'insérer dans la réalité – un rêve qui s'installe chez quelques intellectuels un peu bizarres, et que les autres, les gens « normaux », refoulent de leur mieux. Au contraire, l'anti-utopie s'installe au moment où la révolution industrielle montre ses limites : on savait depuis longtemps qu'elle produisait des effets pervers tels que l'aliénation au prolétariat, mais l'on espérait que le progrès en viendrait à bout ; cette espérance se précise vers 1900 mais d'autres effets pervers se produisent, de plus en plus difficiles à maîtriser ou même à prévoir. Les penseurs s'essouffent et commencent à considérer l'histoire sur le même mode blasé que le paysan devant la météo. Leur démission laisse le champ libre aux poètes qui caressent, eux, le rêve de voir le cauchemar s'infiltrer dans la réalité. Cette démarche traduit bien l'inquiétude ambiante et les tirages s'en ressentent : les utopistes et leurs lecteurs étaient une minorité infime ; les anti-utopies majeures battent tous les records d'audience, notamment *Le Meilleur des mondes* de Huxley (1932), qui, avec plus de vingt millions d'exemplaires vendus dans le monde, est le plus grand succès de librairie du XX^e siècle.

Dernière remarque sur ce point : les utopistes écrivaient dans des sociétés moquées ; ils imaginaient un ailleurs pour ne pas finir sur le bûcher, ou en prison, ou en Sibérie. Les anti-utopistes vivent dans des sociétés permissives où ils peuvent dire à peu près ce qu'ils veulent ; ils en profitent pour situer leurs histoires dans un avenir, mais aussi pour en rajouter un peu, dans l'espoir de souffler sur les passions de leurs lecteurs et d'attiser le brasier, soit pour mieux avertir, soit tout simplement pour intéresser. Quel prophète n'a puisé dans tout l'arsenal de la rhétorique pour décrire les affres de l'enfer ? Cette sombre délectation tient peut-être à la paranoïa ambiante, mais surtout à la société du spectacle, qui a succédé aux sociétés répressives productrices d'utopies. En bref, les utopistes étaient sûrement moins

optimistes que les utopies, et les anti-utopistes moins pessimistes que les anti-utopies.

Et la science-fiction dans tout cela ? Rassurez-vous, j'y viens. Quand elle se constitue en genre avec Verne, elle est d'abord réservée aux enfants, ou à quelques adultes un peu enfantins. Pourquoi enfantins ? Parce qu'ils rêvent de voir l'idéal s'insérer dans la réalité – ce qui, on en conviendra, est typiquement infantile. A l'heure même où l'anti-utopie dénonce le progrès technique comme une machinerie qui s'emballe et échappe à tout contrôle, les premiers fans de S.-F. sont attentifs aux découvertes scientifiques (même s'ils n'en perçoivent que les échos) et imaginent le moment où le développement technologique sera contrôlé par le développement des sciences et la société par les savants. Ils ont leur ailleurs : l'espace inexploré. Ils voient que la cadence des inventions s'accélère sans savoir très bien quelle direction elle va prendre. Ils sont peu nombreux et souvent considérés comme de vieux gamins. Il y a en eux quelque chose de profondément utopique.

Aussi paradoxal que cela paraisse, toute l'histoire de la S.-F. consistera à découvrir qu'elle n'a pas seulement un ailleurs mais un avenir. Cette découverte a été souvent frôlée, et d'abord par Wells qui est le vrai fondateur du genre. Mais on lui fit vite comprendre qu'un homme de son talent avait mieux à faire que ces incongruités, et à partir de 1900 sa production se partage *grosso modo* en deux ensembles : les œuvres discursives (à caractère plutôt prophétique) et les œuvres de fiction (à caractère souvent réaliste). La synthèse réussie d'emblée avec *La Machine à explorer le temps* (1895) s'est défaite sous la pression de l'élite culturelle anglaise. Ce processus se répétera chez nombre d'écrivains et de cinéastes ; en mineur, parce que leur vocation était moins patente.

Mais l'élite n'est pas seule en cause ; les torts sont partagés. La S.-F. populaire américaine a commencé par imaginer un ailleurs avec Edgar Rice Burroughs, puis un avenir avec Hugo Gernsback ; mais curieusement cet avenir n'a pas d'autre contenu que cet ailleurs, et le discours technologique, souvent prolixe, n'est là que pour justifier un récit qui réalise (ou plutôt halluciné) tous les désirs.

L'épanouissement de la S.-F. dans la génération suivante a surtout travaillé à perfectionner la dramaturgie, à envisager toutes les interactions possibles, à conférer un maximum de vraisemblance à un avenir globalement positif. Les histoires du futur comme celle d'Heinlein couronnent cette phase de l'histoire de la S.-F., qui n'a pas le prestige littéraire de l'anti-utopie mais qui réussit, mieux qu'elle, à conjuguer « sociologie » et « psychologie ». Roosevelt était président ;

une action rationnelle menée par des penseurs compétents paraissait apte à triompher des crises économiques, des guerres mondiales, des totalitarismes. On pouvait même inventer la bombe atomique ; on la maîtriserait le moment venu.

Cette conception du monde est étroitement liée à l'un des deux courants majeurs de la sociologie américaine, qu'on retrouvera au travail dans ce volume. L'utilitarisme de John Stuart Mill, le pragmatisme de William James, l'économie politique en général croient aux vertus de l'optimisation. Il suffit d'éduquer les gens ; chacun agira au mieux de ses intérêts, et les mécanismes collectifs aboutiront au bien-être de tous. Il n'y a pas de malédiction prononcée une fois pour toutes contre l'humanité souffrante ; il n'y a que des situations (que chacun peut affronter en stratège, en suivant les règles du jeu) et des interactions (qui produisent toujours des mouvements tendanciels à la marge, donc prévisibles). Cette pensée manifestement utopique a été camouflée par des ouvrages d'art sophistiqués comme la théorie des jeux et les mathématiques de la décision.

Puis est venu Hiroshima, qui a fait exploser cette belle construction. Des savants pacifistes ont découvert que leur science faisait la guerre ; des auteurs de S.-F. ont compris que le cauchemar pouvait s'infiltrer dans la réalité à la place de leur idéal. La S.-F. moderne, née autour de 1950, a découvert que l'avenir ne comporterait pas forcément un ailleurs. Énorme déception ! Ce fut la belle époque de la revue *Galaxy*, avec des textes sardoniques et amers comme ceux de Wyman Guin, de Frederick Pohl et de William Tenn cités dans le présent volume. La revue satirique masquait les clivages politiques, qui avaient toujours existé mais qu'on s'était accordé à mettre entre parenthèses(4). Petit à petit, cependant, l'Amérique radicale se ressourçait dans la lutte contre le maccarthysme, et l'Amérique profonde criait à la trahison. La paranoïa montait de part et d'autre.

Cette situation ne pouvait que favoriser l'autre courant majeur de la sociologie américaine, celui qu'on appelle globalement le fonctionnalisme ou le culturalisme. En première approximation, c'était un modèle construit par des ethnologues à partir des sociétés indiennes, formées de petits groupes, faciles à saisir comme des tous, réglées par des normes intangibles ; ce qui importe, ce n'est plus la stratégie de chacun, c'est le consensus de tous. Il faut obéir, point final.

On pourrait croire que cette position contredit la tradition américaine. Il n'en est rien. L'Amérique n'est pas seulement le paradis du capitalisme et de la libre entreprise ; il y a une Amérique originelle, celle des premiers colons et des pionniers, qui est une société de petits

groupes, où nul n'est leader en vertu d'un droit et où rien ne pourrait fonctionner sans consensus. Ce n'est pas l'anarchie, mais l'hypersocialisation et le despotisme du groupe. Cette idéologie à la fois archaïsante et archaïque est pratiquement devenue celle de toute la S.-F. moderne.

Le phénomène est d'autant plus curieux qu'une telle représentation du monde n'unit pas ceux qui la partagent ; au contraire, elle peut justifier les guerres entre les groupes – qu'il s'agisse des groupes sociaux ou des groupes de sociologues. Il y a un culturalisme libéral qui proclame que l'homme est le produit de la société qui l'a formé, que c'est un être de culture et que toutes les cultures sont égales entre elles ; la xénophobie, le racisme et la guerre sont un gâchis inutile ; les conflits n'ont de sens que comme épisodes d'un changement. Les radicaux comme Marcuse dénoncent cette égalité où ils détectent l'unidimensionnalité : le culturalisme veut ignorer la nature, il ne connaît qu'un homme sursocialisé dans une société surrépressive. Inutile de chercher l'anti-utopie dans l'avenir : nous l'avons sous les yeux. Tout le problème, c'est que Marcuse critique la chose et admet la thèse : il dit que ce n'est pas bien, il ne dit pas que ce n'est pas vrai. Quand il dénonce le culturalisme rigide, il parle en culturaliste rigide ; les conflits politiques longtemps masqués sont désormais théâtralisés, et les flots de rhétorique nous trompent peut-être sur leur portée réelle. En fin de compte Marcuse ne propose pas vraiment de révolution mais plutôt une « contestation » et surtout une protestation désespérée. Ce mouvement radical, qui a agité la S.-F. américaine pendant une quinzaine d'années, nous a fourni le sujet d'un autre volume de cette collection : les *Histoires de rebelles*.

Le recueil que voici groupe des nouvelles de S.-F. moderne : la plus ancienne (mais non la moindre) remonte à 1951. Toutes sauf une sont américaines. Le courant contestataire, richement représenté ailleurs, n'apparaît ici que dans une histoire : celle de Richard Hill. La plupart des récits peuvent passer pour des représentations de l'enfer sur Terre, mais s'il faut désigner une dominante nous la chercherons moins du côté de l'anti-utopie que de la critique. Une critique parfois déchirante (Kit Reed, Biggle, Delany, Wyman Guin), parfois humoristique (MacApp, Pohl, Farmer, Lafferty), parfois les deux en même temps (Suzette Elgin) ; une critique distanciée par l'objectivité feinte (Hill) ou la volonté aristocratique de souffrir en beauté (Ballard, Rotsler) ; une critique spécialement atroce quand le piège est ainsi conçu qu'il ne permet ni de rire, ni de pleurer (Tenn, Silverberg).

Ces quatorze textes sont bien des récits de fiction : tous les drames sont considérés au point de vue des individus qui les vivent, et la

société a toujours tort même quand la « psychologie » (par exemple chez MacApp) n'a qu'une petite part dans le récit. L'hypothèse d'ensemble est culturaliste : le système exige le consensus ; même les hautes classes « libérées » ont besoin d'un consensus du goût, d'une reconnaissance mutuelle à travers des valeurs supérieures, à en croire Ballard et Rotsler. Ailleurs, l'individu est contraint à l'intégration, de façon parfois brutale, ce qui prouve qu'il n'est pas seulement un être de culture (sauf dans la nouvelle de Hill, où les modèles culturels sont totalement intériorisés). Dans la plupart des cas le système est en place depuis longtemps, mais Pohl se place au moment de son instauration et Hill quelque temps après (MacApp le mène jusqu'à la perfection, c'est-à-dire au désastre). Suzette Elgin présente le seul changement réussi, mais ce changement contredit le système en respectant ses normes : tout le possible de l'homme, c'est de *jouer* au plus fin avec la société – et d'espérer qu'il obtiendra une rétroaction positive. Dans treize nouvelles sur quatorze, cet espoir sera déçu.

Tout cela serait simplement désespérant, voire asphyxiant, si l'on ne sentait à l'œuvre une autre idée de l'humain. L'idée, bien sûr, que nous sommes par ailleurs des êtres de nature, aptes à souffrir et à devenir des sujets de récits. Mais aussi l'idée que nous pouvons faire preuve d'héroïsme et nous acharner dans une stratégie librement choisie. Le vieil utilitarisme, durement critiqué par Pohl et MacApp, fait un retour en force chez Tenn : même celui qui par folie pure a choisi un objectif absurde peut accepter son échec, dominer sa souffrance et y puiser la solution de son problème. La plupart des processus sociaux sont des « jeux à somme non nulle », et si généralement la société triche (Hill, Silverberg, Farmer⁽⁵⁾), l'individu peut tenter sa chance en sachant ce qu'il risque (Wyman Guin) ou même gagner sans tricher (Elgin). La rencontre d'autrui fait souvent ressortir la solitude du héros, mais les « interactions » lui laissent généralement sa liberté de choix, sauf chez Rotsler et Wyman Guin qui décrivent des effets de « *double bind* » mettant une personnalité en péril : tantôt c'est une petite fille déchirée entre son père et sa mère, tantôt c'est un homme partagé entre la femme qu'il aime et l'artiste qu'il admire. D'autres savent couler pavillon haut.

Reste à savoir si la sociologie, ou même la psychologie, ou même la biologie, épuisent la vision de la société qu'on trouvera dans ces pages. Une société totalement réussie pourrait être totalement permissive ; ses membres n'auraient plus qu'à intérioriser des non-interdits. Qu'y gagneraient-ils ? Peu de choses, à en juger par les textes de Ballard et de Rotsler. En gagnant la lutte contre la répression, nous risquerions de manquer d'ennemis et de nous perdre nous-mêmes. Le problème – purement métaphysique – est de savoir si

la finalité de l'histoire est de sortir de l'histoire. Ce qui nous manquerait alors, ce ne serait plus la société mais la réalité. L'espace et le temps se débiteraient comme du petit bois ; les signes autour de nous ne nous diraient plus rien. De quoi regretter le bon vieux temps de la décision et de la répression, les utilitaristes héroïques et les culturalistes résignés.

JACQUES GOIMARD.

POUR L'AMOUR DE GRACE

par Suzette Hadden Elgin

Une anthologie se doit de commencer par une nouvelle simple et convaincante. Ici, l'idée la plus simple est que la S.-F., en imaginant des sociétés futures, ne représente au fond que des sociétés présentes, parfois même des sociétés passées. Les machismes d'ailleurs et de demain se ramènent au machisme d'ici et de maintenant. Mais la critique qu'en fait Suzette Elgin est convaincante parce qu'elle est incisive, pleine d'humour et secrètement subtile. Le sociologue en retiendra que les systèmes les plus rigides ont quand même des failles. Le lecteur, lui, en gardera sans doute le souvenir d'un beau roman familial.

Le Khadilh Ban-Harihn regarda avec suspicion le disque qu'il tenait à la main. Évidemment, une malfunction du com-system n'était jamais exclue. Se penchant en avant, il appuya de nouveau du pouce sur le bouton de transmission ; la machine cliqueta par accès et vomit un autre disque dans la corbeille à messages. Il le prit, y jeta un coup d'œil, et comme aucune femme n'était là, il poussa un bon assortiment de jurons colorés.

Là, sur la gauche, il y avait la marque matriculaire identifiant la famille ; aucune possibilité d'erreur, le symbole du Ban-Harihn était parfaitement clair. Autour de lui s'enroulait une quantité appropriée de petites lignes, jaunes pour les femelles, vertes pour les mâles, une pour chaque membre de sa maison, dans un ordre parfait. A une exception près.

La ligne jaune représentant à tous moments l'état existentiel de son épouse, la Khadilha Althea, était bel et bien anormale. A intervalles de cinq millimètres, elle était entrecoupée de petits points noirs indiquant que la condition de la Khadilha était insatisfaisante. De plus, le symbole placé au bout de la ligne n'était pas la petite croix bleue signalant une difficulté d'ordre purement physique ; ce n'était rien de moins que l'astérisque rouge signalant que le problème, quel qu'il fut, pouvait être considéré comme grave ou appelé à le devenir.

Le Khadilh soupira. C'était bien vague ; de fait, cela pouvait signifier n'importe quoi : que sa femme avait fait mauvais usage de leurs cartes de crédit, qu'un de leurs serviteurs avait révélé un secret stratégique, qu'elle avait une liaison amoureuse inconvenante – toutefois, il connaissait assez la froideur naturelle de la Khadilha pour considérer

cette dernière hypothèse comme fort improbable. Il ne lui restait qu'à demander immédiatement un rapport détaillé.

Il se demanda ce qu'il allait faire au juste si le rapport le contraignait à rentrer d'urgence chez lui. Lorsqu'on se trouvait aux avant-postes de la Fédération, on ne pouvait pas simplement boucler sa valise et rentrer tranquillement chez soi... Il lui faudrait au minimum neuf mois pour regagner sa conurbation, si toutefois il arrivait à décrocher un vol prioritaire avec couchette à animation suspendue et protection contre la déformation spatio-temporelle. Et puis, que le diable l'emporte, qu'avait-elle encore pu fabriquer !

Il appuya sur le bouton « vocal » et le com-system ronronna doucement, indiquant qu'il pouvait numéroté. Il composa soigneusement le code planétaire, se souvenant que la dernière fois qu'il avait essayé de téléphoner à la maison (c'était pour l'anniversaire de sa femme) il avait eu une conversation fort embarrassante avec une créature aux tentacules désagréablement agités qu'il avait tirée de son lit (présumé) au beau milieu de son sommeil (présumé). Sans compter qu'il avait dû payer la communication, tous les appels intergalactiques étant à la charge du demandeur.

Il numéroté avec application : 3-3-2-3-2... Ouf ! Ça y était. Le minuscule écran s'éclaira, et le mot ATTENDEZ apparut, pour être remplacé au bout de quelques secondes par : SCRIBE (FEMELLE) DE LA MAISON BAN-HARIHN ; en tout cas, il ne s'était pas trompé de numéro. L'écran s'éclaircit, et les mots firent place au visage de la scribe, pratiquement méconnaissable à cause de la distorsion, mais la marque matricielle jaune et verte apparaissant en surimpression ne laissait pas de doute quant à son identité.

Il parla rapidement pour éviter une facture astronomique.

« Scribe Ban-Harihn, ce matin, la ligne d'état existentiel de la Khadilha Althea indiquait des problèmes. Sont-ils graves et y a-t-il urgence ? »

Après le bref intervalle nécessaire pour transcrire la conversation en symboles, la réponse apparut en surimpression, et le Khadilh se dit une fois de plus que ces minuscules écrans intergalactiques devenaient tellement saturés à la fin d'une conversation que le texte était pratiquement illisible.

Dans ce cas, le message consistait en un seul mot : « Négatif ». Le Khadilh sourit. La scribe était encore plus que lui consciente du coût de la communication.

Il appuya sur le bouton « Effacez », et termina par : « Merci, scribe

Ban-Harihn. Vous allez immédiatement préparer un rapport détaillé que vous m'enverrez par la voie la plus rapide. Si le problème devenait réellement grave, j'autorise une communication pour m'avertir, à l'initiative de n'importe lequel de mes fils. Terminé. »

L'écran s'éteignit et, juste par curiosité, le Khadilh appuya une fois de plus sur la touche d'état existentiel. La machine lui fournit un nouveau disque ; pas de doute, tout y était, points noirs et astérisque rouge compris. Il le jeta au panier, haussa les épaules avec un soupir et commanda du café. Il ne pouvait rien faire avant d'avoir reçu le rapport.

Mais si jamais il avait payé le prix d'une transmission intergalactique pour une bêtise, pour Dieu sait quelle dispute domestique, il se promit que la Khadilha en entendrait parler ; il lui ferait administrer un châtiment approprié par un agent de l'Unité de Discipline Féminine. Ils devraient vraiment trouver un moyen pour rendre le code d'état existentiel un peu plus détaillé ; en l'état actuel, un seul et même symbole couvrirait pratiquement n'importe quoi, de la guerre à une dispute avec la femme de ménage.

Le rapport arriva quatre jours plus tard par Télé-Jump. Bien, se dit-il, excellent choix, car le Jump est entièrement automatique et impersonnel. Il n'était pas très facile à lire, car la scribe avait spécifié qu'on devait le délivrer uniquement avec transcription en symboles verbaux, et il dut déchiffrer un rouleau de papier jaunâtre qui ne contenait pas plus de huit symboles par ligne, mais semblait avoir des kilomètres de long. Il en lut juste assez pour se convaincre qu'aucune indiscretion n'était à craindre, puis introduisit l'objet dans le transcripteur, qui lui donna en échange une lettre clairement composée sur papier blanc.

« Au Khadilh Ban-Harihn et sur sa demande, un rapport rédigé par la scribe de sa Maison :

« Comme Te Khadilh le sait certainement, nous avons célébré ici il y a trois jours le festival des Pluies de Printemps. A l'exception du Khadilh lui-même, toute la Maison assista à une importante et magnifique procession destinée à ouvrir les Heures de Transes de l'Alaharibahn-Khalida. La Khadilha Althea avait choisi pour assister à la procession un endroit bien situé et digne de la réputation de la Maison ; toutes les femmes de la Maison se trouvaient au second rang, du côté de la rue réservé aux femmes.

« Il y avait eu quantité de danseurs, d'orchestres et autres attractions, suivis par treize poètes de la conurbation. Les poètes étaient presque tous passés, accompagnés de leur escorte habituelle d'animaux

exotiques, fleurs mobiles, *etc.*, sans qu'aucun incident regrettable ait eu lieu, lorsque soudain, la fille du Khadilh Jacinthe fut abordée (excusez ma liberté d'expression) par le poète Anne-Marie, qui, comme le Khadilh le sait, est une femelle. Le poète susnommé se pencha sur sa monture, indiquant d'un geste de son bâton orné de clochettes qu'il exprimait le désir de parler à la fille du Khadilh et interrompant du même coup l'avance de la procession. Ce fut alors que se produisit l'incident qui est selon toute probabilité à l'origine des déviations constatées sur la ligne d'état existentiel de la Khadilha Althea. Inexplicablement, au lieu de faire avancer l'enfant pour parler au poète, comme il se devait, la Khadilha prit Jacinthe par les épaules et la serra contre elle, la couvrant entièrement de ses lourdes robes, de sorte qu'elle ne pouvait voir ni entendre quoi que ce fût.

« Le poète Anne-Marie se contenta de saluer, et fit signe à la procession de continuer, mais elle était très pâle et visiblement offensée. La famille fit de son mieux pour participer à la suite des cérémonies, mais, dès la fin de l'après-midi, les fils de Khadilh ramenèrent tous les membres de la Maison chez eux, empêchant ainsi la Khadilha de participer aux Heures de Transes. C'était sans doute une sage décision.

« La scribe ignore les suites éventuelles de cet incident, car aucune annonce n'a été faite à la Maison. Avec ses remerciements, la scribe transmet ses sentiments respectueux et soumis au Khadilh. »

Eh bien ! se dit le Khadilh en posant la lettre sur son bureau. Il réfléchit, se frottant dubitativement le menton. Quelles répercussions pouvait avoir une insulte publique à un poète déjà âgé et fort susceptible ? Difficile à dire.

Étant le seul poète femelle de la planète, Anne-Marie était souvent seule et, comme elle n'avait que peu d'obligations, elle avait beaucoup de temps pour penser. Mais, bien que poète, elle demeurait une simple femelle, avec les pouvoirs de raisonnement inférieurs d'une femelle. Elle était habituée aux hommages respectueux, aux femmes levant leurs enfants vers elle pour qu'ils puissent toucher l'ourlet de sa robe. Il était fort probable qu'elle réagirait avec déplaisir à une insulte publique, venant qui plus est d'une femelle.

Elle essaierait probablement de se venger sur ses fils, se dit-il, par le biais de l'Université. Il ne pouvait pas risquer cela ; il avait travaillé trop dur, et eux aussi d'ailleurs, pour permettre à une femelle vindicative, aussi élevé que fût son statut, de détruire ce qu'ils avaient conquis. Il ferait mieux de rentrer et d'abandonner provisoirement les vergers ; les savoureuses pêches de la Terre étaient certes importantes

pour l'économie de sa planète natale, mais ses fils l'étaient encore davantage.

Rares étaient les familles qui pouvaient s'enorgueillir d'avoir cinq fils à l'Université, tous sélectionnés par concours pour l'État de Poésie. Il arrivait, certes, qu'une famille eût deux fils élus, mais alors on refusait les autres (comme le Khadilh lui-même avait été refusé en son temps), et ceux-ci devaient alors se rabattre sur le droit, la médecine ou l'administration. Il se rengorgea au souvenir des regards respectueux de ses amis chaque fois qu'un de ses fils sortait en tête de liste ; son fils aîné avait d'emblée été accepté pour le *quatrième niveau*. Et, lorsque le plus jeune avait été élu, déliant ainsi l'aîné de son vœu de célibat (ce qui aurait signifié la fin de sa lignée, situation impensable), le Khadilh avait eu bien du mal à feindre l'humilité. Cela signifiait bien entendu que son petit-fils serait le descendant direct d'un Poète, chose qui ne s'était pas produite de mémoire d'homme. En fait, on lui avait fait comprendre que depuis plus de trois cents ans les fils d'une même famille n'avaient jamais été admis à faire des études de Poésie tous ensemble. On lui avait par ailleurs expliqué qu'un fils unique n'avait légalement pas le droit de se présenter aux examens dans cette matière.

Oui, il fallait rentrer, et au diable les pêches de la Terre ! Qu'elles pourrissent, si les robots-jardiniers ne s'en tiraient pas tout seuls !

Il alla vers le com-system et dicta un bref rapport sur ses intentions, puis se mit en devoir de tirer les ficelles qu'il fallait pour obtenir un vol prioritaire.

Lorsque le Khadilh arriva chez lui, ses fils l'attendaient dans la bibliothèque, alignés devant le bureau. Ils portaient tous la tunique brune grossière des étudiants, mais le galon écarlate des Poètes qui en ornait l'ourlet était une joie pour l'œil. Il leur sourit :

« Quel plaisir de vous revoir, mes fils ; vous emplissez mes yeux de sérénité et mon cœur de joie.

— C'est nous qui nous réjouissons de vous revoir, Père, répondit Michael, l'aîné.

— Mettons-nous à notre aise », dit le Khadilh, leur faisant signe de s'asseoir autour du bureau qui tenait le centre de la pièce. Lorsqu'ils eurent pris place, il frappa lentement trois coups sur la table selon le rituel ancien.

« Vous savez, je pense, pourquoi j'ai décidé d'abandonner mes vergers aux soins des robots-jardiniers, afin de regagner précipitamment mon

foyer. Il m'a fallu, hélas, près de dix mois pour cela. Il n'existe à mon grand regret aucun moyen plus rapide de rejoindre ma patrie et ma famille.

— Nous comprenons, Père, dit son fils aîné.

— Bien, Michael, poursuivit le Khadilh. Pourriez-vous, s'il vous plaît, me mettre au courant des derniers événements depuis l'incident de la procession des Pluies de Printemps. »

Son fils semblait hésiter à parler, et fronçait ses épais sourcils noirs ; le Khadilh sourit pour l'encourager :

« Allons, Michael, il n'est pas très courtois de faire attendre ainsi son père.

— Il faut comprendre, Père, dit le jeune homme lentement, qu'il a été impossible d'entrer en communication avec vous depuis votre dernier message. Je vous prie également de comprendre qu'il ne nous était pas facile de prendre conseil sur un sujet aussi délicat. Je n'ai eu d'autre choix que de prendre des décisions au mieux de mes capacités.

— Bien entendu. Je comprends parfaitement.

— Merci. J'espère que vous ne serez pas fâché, Père.

— Je vais certainement me fâcher, si l'on ne me dit pas immédiatement et avec précision ce qui s'est produit au cours des dix mois écoulés ! Vous êtes agaçant, mon fils.

— Bien, Père, dit Michael après avoir pris une profonde inspiration. Je serai bref.

— Et rapide.

— Oui, Père. Dès que je pus le faire décemment sans donner naissance à des rumeurs, je quittai le festival avec tous les membres de la Maison. Dès notre arrivée ici, je consignai la Khadilha dans ses appartements, avec ordre de ne les point quitter avant que vous ne l'avisiez du contraire.

— Excellent, dit le Khadilh. Et ensuite ?

— Père... La Khadilha m'a désobéi.

— Elle vous a *désobéi* ? Comment cela ?

— La Khadilha Althea ne tint aucun compte de mes ordres, Père ; elle emmena même notre sœur dans le Petit Couloir, où elle l'autorisa à jeter un coup d'œil dans la cellule où nous gardons votre tante...

— Ciel ! s'écria le Khadilh. Et vous n'avez rien fait pour l'en empêcher ?

— Père, dit Michael Ban-Harihn, il faut vous rendre compte que personne ne pouvait prévoir les actions de la Khadilha Althea. Nous l'en aurions certainement empêchée, si nous avions su, mais qui aurait imaginé que la Khadilha désobéirait aux ordres d'un adulte mâle ? Nous supposions tous qu'elle allait gagner ses appartements, et n'en plus bouger.

— Je vois.

— Je n'ai pas pris contact avec l'Unité de Discipline Féminine, continua Michael, car je préférais que ce soit vous qui donniez un tel ordre. Nous avons toutefois ordonné que la Khadilha soit consignée dans ses appartements, et nul n'a été autorisé à la voir, excepté ses servantes. Son com-system a été débranché, et nous avons veillé à ce qu'une médication appropriée fût mêlée au lait qu'on lui servait. Vous verrez, Père, qu'elle est devenue très docile. »

Le Khadilh tremblait d'indignation.

« Nous allons veiller à la discipliner mon fils ! Acceptez mes excuses pour l'ignoble comportement de la Khadilha. Mais continuez, je vous prie. Qu'en est-il de ma fille ?

— C'est là peut-être ce qu'il y a de plus malheureux dans cette affaire...

— Comment cela ? »

Michael baissa piteusement la tête.

« Répondez-moi immédiatement ! aboya le Khadilh. Et sans rien omettre !

— Notre sœur Jacinthe, intervint Nicolas, le second, avait déjà douze ans à l'époque du Festival. En revenant du Petit Couloir, où elle s'était rendue à notre insu, elle écrivit au Poète Anne-Marie une lettre annonçant son intention de se présenter au Concours de Poésie.

— Et le Poète Anne-Marie... ?

— A immédiatement transmis sa lettre aux autorités de l'Unité de Poésie, termina Michael. Elle ne fit rigoureusement rien pour dissuader notre sœur.

— Elle s'est donc amplement vengée de l'insulte que lui avait faite la Khadilha, dit le Khadilh avec amertume. Le Poète Anne-Marie s'est-

elle manifestée de quelque autre façon ?

— Absolument pas, Père. Sur ordre du Gouvernement, notre sœur a bien entendu été cloîtrée pour éviter de contaminer les autres femmes.

— Doux ciel ! murmura le Khadilh. Comment une telle calamité a-t-elle pu s'abattre sur ma Maison pour la seconde fois ? » Il réfléchit un moment avant de demander :

« Quand ont lieu les examens, au juste ? J'ai perdu la notion du temps.

— Il y a dix mois de cela, Père.

— C'est donc dans un mois environ ?

— Dans trois semaines, Père.

— Me laisseront-ils voir Jacinthe ?

— Non, Père, dit Michael. Et je voulais vous dire...

— Oui, Michael ?

— C'est ma grande tristesse et ma honte, que tout ceci se soit produit parce que vous m'aviez confié la charge de votre Maison. »

Le Khadilh s'avança et prit son fils par l'épaule.

« Tu es encore très jeune, mon fils, et tu n'as aucune raison d'avoir honte. Lorsque les femmes d'une maisonnée se croient permis de bouleverser l'ordre naturel des choses et de violer les règles les plus élémentaires de la décence, nous n'y pouvons malheureusement pas grand-chose...

— Merci, Père.

— Ceci étant réglé, dit le Khadilh en faisant face à ses fils, je suggère que la meilleure solution serait de faire intervenir l'Unité de Discipline Féminine. Désirez-vous que je fasse placer la Khadilha sous médication permanente, mes fils ? »

Il espérait qu'ils n'insisteraient pas pour cela, et fut heureux de voir que ce n'était pas le cas.

« Attendons de connaître les résultats des examens, dit Michael.

— Je ne pense pas qu'il y ait le moindre doute quant aux résultats !

— Néanmoins, Père, ne pourrions-nous pas attendre ? »

Celui qui venait de parler était le plus jeune de ses fils. Il était encore

tendre et fragile, ce qui n'était d'ailleurs pas pour déplaire au Khadilh.

« Sage décision, dit-il. Dans ce cas, dès que j'aurai pris mon bain et dîné, je demanderai à l'Avocat An-Ahda de venir. Vous pouvez disposer, mes fils. »

Précédés par le solennel Michael, les garçons sortirent en file indienne, lui laissant pour toute compagnie la danse lente d'une fleur mobile venue d'une planète tropicale. Elle tournoyait doucement près de la cheminée, chantonnant à voix basse et émettant de temps en temps une pluie d'étincelle argentées. Il l'observa un moment avec suspicion, puis appela l'intendante. Lorsque son visage apparut sur l'écran, il lui dit sèchement :

« Intendante, connaissez-vous la nature de la plante mobile que quelqu'un a placée dans ma bibliothèque ? »

L'Intendante lui répondit d'une voix effrayée :

« Le Khadilh peut la faire enlever ; dois-je appeler le jardinier ?

— Je voudrais simplement connaître le sexe de ce foutu machin, aboya-t-il. Mâle ou femelle ?

— Mâle, Khadilh, du genre...»

Il coupa la communication au beau milieu du pedigree de la plante. Elle était mâle, par conséquent elle pouvait rester. Tout en prenant son dîner, il allait lui parler de l'incroyable comportement de la Khadilha.

L'Avocat An-Ahda s'adossa dans son fauteuil et sourit à son client, qu'il connaissait depuis leurs années d'Université.

« Alors, Ban-Harihn, dit-il avec amabilité, que puis-je faire pour que le soleil brille plus clair par les fenêtres de votre vie ?

— C'est grave, dit le Khadilh.

— Ah ?

— Vous avez dû entendre parler – foin de politesses, ne le niez pas – du comportement de ma femme lors de la procession des Pluies de Printemps.

— Très impulsive, fit observer l'Avocat. Quel manque de sagesse et de discipline !

— On peut le dire. Mais il y a pis.

— Ah ? La Poète Anne-Marie a donc essayé de se venger ?

— Pas dans le sens où vous l'entendez. Mais pis, mon vieil ami, bien pis.

— Racontez-moi. »

L'Avocat se pencha en avant et écouta attentivement. Lorsque le Khadilh eut terminé, il s'éclaircit la gorge :

« Il n'y a rien à faire, vous savez. Autant vous le dire tout de suite.

— Absolument rien ?

— Rien. La loi prévoit que toute femme peut faire valoir son droit de participer aux Concours de Poésie, à condition qu'elle soit âgée de douze ans et citoyenne de la planète. Si elle échoue, toutefois, la pénalité pour ce défi sera l'isolement à vie dans la résidence de sa famille. Dès le moment où elle a annoncé par écrit à la Faculté qu'elle désire participer à la compétition, elle est cloîtrée jusqu'au jour de l'examen et ne peut en aucun cas revenir sur sa décision. La loi est extrêmement précise sur ce point.

— Elle est très jeune.

— Elle a douze ans. Pour la loi, cela suffit.

— C'est une loi cruelle !

— Non point ! Imaginez, Ban-Harihn, le chaos qui s'ensuivrait si toutes les jeunes femelles hyper-émotives, lassées d'attendre le mariage dans les appartements des femmes, décidaient qu'elles ont la vocation, et faisaient valoir leurs droits à participer aux Concours ! Le but de la loi est de décourager les jeunes filles stupides, de les empêcher de créer des problèmes à leur famille et à l'État. Pensez donc, si la pénalité était de pure forme, la Faculté devrait leur procurer des chaperons, des appartements séparés, et...

— Bien sûr, cela tombe sous le sens ! Mais pourquoi ne pas simplement leur interdire de se présenter aux Concours ? Aucune des autres professions n'autorise pareille folie.

— La loi estime que la Profession de Poésie étant une charge religieuse, il faut prévoir une ouverture pour les rares occasions où le Créateur jugerait bon d'appeler une femelle à Son service.

— Quelle absurdité !

— Il y a le Poète Anne-Marie, Ban-Harihn.

— Et combien d'autres ?

— Elle est la troisième.

— En près de neuf mille ans ! Trois seulement, pendant tous ces siècles, et il serait impossible de faire une exception pour une petite fille de douze ans ?

— Je suis réellement désolé, mon ami, dit l'Avocat. Vous pouvez bien entendu essayer d'envoyer une requête au Conseil, mais je suis certain, *absolument* certain, que ce ne serait d'aucune utilité. La réaction publique est très forte ; nombre de personnes pourtant éclairées trouvent blasphématoire qu'une femelle ait le front de se présenter. Le Conseil n'osera pas faire une exception.

— Je pourrais interjeter un appel galactique.

— C'est une possibilité.

— Vous savez, cela causerait un énorme scandale parmi les peuples de la galaxie, s'ils apprenaient qu'un enfant est exposé à une telle pénalité.

— Mon ami, mon cher Ban-Harihn, réfléchissez à ce que vous dites. Vous créeriez un incident international, un incident international intergalactique, avec tout ce que cela implique ; on nous critiquerait, la police intergalactique effectuerait à coup sûr une enquête sur nos coutumes religieuses... Là-dessus, notre Gouvernement émettrait une protestation, ce qui aurait pour effet...

— Vous savez bien que je ne le ferai pas.

— Je l'espère. Cela surpasserait en folie la guerre de Troie, mon ami – et tout cela pour un enfant femelle !

— Nous sommes un peuple barbare.

— Oui, fit l'Avocat. Vous savez, si dix mille années n'ont pas pu l'extirper, la barbarie est plus profondément enracinée que jamais. »

L'Avocat se leva, et mit sur ses épaules la lourde cape bleue de sa charge.

« Après tout, dit-il pour conclure, ce n'est qu'un *enfant femelle*. »

Oui, bien sûr, c'est facile, pensa le Khadilh lorsque son ami fut parti, c'est facile de dire cela. L'Avocat n'a sans doute jamais eu l'occasion de voir le résultat d'une vie entière passée dans la réclusion et le silence ; sans quoi il n'accepterait pas de gaieté de cœur de voir une enfant promue à ce triste sort.

Quand elle s'était présentée au Concours, la sœur du Khadilh avait déjà près de trente ans et n'était toujours pas mariée ; elle en avait quarante-six maintenant. C'avait été une folle impulsion, née de trente années de lassitude. Le Khadilh en rejetait le blâme sur ses parents. Ils auraient dû prévoir une dot suffisante pour que Grâce, malgré sa laideur, fût un parti acceptable.

La pièce du Petit Couloir, où elle était recluse depuis son échec, n'avait ni fenêtre ni com-system. On lui passait sa nourriture par une fente, ainsi que les rares livres et papiers auxquels elle avait droit – en respectant les règles très strictes édictées par l'Unité de Discipline Féminine.

La Khadilha Althea devait chaque matin observer la prisonnière par le judas aménagé à cet effet. Lorsqu'il était visible (c'était arrivé deux fois) que la recluse souffrait d'un mal physique, une fléchette anesthésiante était tirée par la fente, plongeant Grâce dans l'inconscience le temps nécessaire pour qu'un médecin pût pénétrer dans la cellule et l'examiner. Cela faisait seize ans qu'elle était soumise à ce régime et toujours la Khadilha l'avait observée ; pendant les premières années, elle alternait entre un état de stupeur et des crises qui duraient des jours entiers, où elle hurlait et suppliait qu'on la laisse sortir... Et maintenant, elle était bel et bien devenue folle. En deux occasions, lorsque sa femme souffrante n'avait pu s'en charger, le Khadilh lui-même l'avait vue, et il avait eu du mal à croire que cette créature qui se traînait à quatre pattes d'un mur à l'autre, les cheveux encollés de crasse en dépit des servo-mécanismes qui enlevaient immédiatement le moindre déchet, était sa sœur. Elle gémissait, émettait des sons incohérents et se griffait la poitrine : il était difficile de croire qu'elle fût humaine. Et il avait suffi de seize ans pour cela. Jacinthe n'en avait que douze !

Le Khadilh appela les appartements de sa femme et ordonna aux servantes de la laisser seule. Il traversa rapidement les couloirs de sa demeure, franchit le pont à la courbe délicate qui surplombait les jardins de thé entourant le quartier des femmes. Il la trouva assise devant la cheminée, plongée dans la contemplation des plantes mobiles qui dansaient pour se rapprocher de la chaleur. Comme ses fils l'avaient dit, elle était parfaitement docile et ne maintenait qu'un bien faible contact avec la réalité.

Il sortit une capsule de la poche de sa tunique et la lui fit avaler. Dès que ses yeux se furent éclaircis, chassant les rêves où l'avaient plongée les drogues, il lui parla :

« Vous voyez que je suis revenu, Althea. Je voudrais savoir pourquoi

ma fille a appelé ce malheur sur ma Maison.

— C'était son idée à elle, dit la Khadilha avec amertume. Elle avait pris sa détermination depuis que le dernier de ses frères avait été élu, disant que ce serait un grand honneur pour notre Maison si tous les enfants de Ban-Harihn étaient admis à servir la Foi. »

Soudain la lumière se fit dans son esprit. Était-ce donc cela ?

« Elle n'a donc pas agi sous le coup d'une impulsion ! s'exclama le Khadilh.

— Non. Elle nourrissait ce projet depuis l'âge de neuf ans.

— Mais pourquoi ne m'en a-t-on rien dit ? Pourquoi ne m'a-t-on pas permis de...»

Il s'interrompit soudain, prenant conscience de l'absurdité de sa remarque. Aucune femme ne se permettrait d'importuner son mari avec des problèmes concernant l'éducation d'un enfant femelle ! Il commençait à comprendre.

« Elle ne savait même pas, disait sa femme, qu'il y avait un Poète femelle en vie, bien qu'elle eût entendu dire que c'était du domaine du possible. Elle disait toujours que ce qui importait, c'était la connaissance du cœur. Ensuite, lorsque le Poète Anne-Marie lui fit l'honneur de la distinguer lors de la procession... Cela la confirma dans sa volonté. Elle me dit qu'elle avait acquis la certitude d'avoir été élue. »

Bien sûr ! Le simple fait d'avoir été ainsi remarquée dans la foule pouvait suffire à convaincre l'enfant que Dieu lui-même l'avait distinguée. Il comprenait tout, maintenant. Et la Khadilha avait emmené l'enfant voir sa tante dans la cellule : tentative désespérée pour la dissuader de son projet !

« Cette enfant a une bien forte volonté pour une femelle, marmonna-t-il, si la vue de la pauvre Grâce n'a pas suffi à l'ébranler. »

Sa femme ne lui répondit pas, et lui aussi resta assis en silence, trop las pour bouger. Il essayait d'invoquer l'image de Jacinthe, mais son esprit s'y refusait. Il y avait au moins quatre ans qu'il ne l'avait vue ; la dernière fois, elle était habillée, comme toutes les petites filles, d'une courte robe blanche. Il se souvenait d'une enfant fine et mince, il se souvenait de cheveux noirs. Mais toutes les petites filles de la planète étaient fines, et toutes avaient des cheveux noirs...

« Tu ne te souviens même pas d'elle », dit la Khadilha.

Il sursauta, irrité par la perspicacité de sa femme.

« Vous avez parfaitement raison, dit-il. Je ne me souviens pas d'elle. Est-elle jolie ?

— Elle est belle. Non que cela importe, d'ailleurs. »

Le Khadilh regarda un moment l'expression stoïque de sa femme, puis il dit, choisissant ses mots avec soin :

« J'avais l'intention de déposer à l'Unité de Discipline Féminine une plainte concernant votre comportement.

— Je m'y attendais.

Vous avez une certaine expérience des agents de l'UDF ; cette perspective ne vous effraie donc pas ?

— Cela m'indiffère. »

Il la crut. Il ne se souvenait que trop bien du comportement de sa femme lors de sa dernière imprégnation : il avait fallu quatre agents de l'UDF pour la maîtriser et l'attacher à leur couché nuptiale. Il savait pourtant que bien des femmes se rendaient volontiers, voire avec ardeur, à leurs rendez-vous conjugaux. Il avait parfois du mal à comprendre pourquoi il n'avait pas fait placer Althea sous médication permanente dès le début ; il n'aurait certainement pas été difficile d'obtenir l'autorisation de prendre une seconde épouse plus féminine. Hélas ! il avait le cœur tendre, et elle lui avait donné son fils aîné ; il avait donc pris son mal en patience ; lorsqu'il avait besoin de tendresse et d'ardeur féminines, il allait les chercher auprès de ses concubines. De plus, il était évident que les années n'avaient fait qu'endurcir encore davantage Althea.

« J'ai décidé, dit-il sur un ton bourru, que votre comportement était moins scandaleux que je ne l'avais d'abord pensé. Il n'est d'ailleurs pas exclu que dans ces circonstances, je n'aurais pas réagi exactement comme vous l'avez fait, si j'avais été au courant des projets de la fillette. Je m'abstiendrai donc de déposer une plainte.

— Vous êtes indulgent. »

Il scruta son visage, resté beau malgré les années, et, n'y décelant aucun signe d'impertinence, poursuivit :

« Vous comprenez toutefois qu'il appartient à notre fils aîné de décider s'il désire ou non prendre des mesures. C'était la première fois que vous lui désobéissiez, savez-vous. Moi, j'en ai l'habitude. »

Il fit volte-face et sortit, amusé par sa propre faiblesse lorsque, passant devant le quartier des domestiques, il annula l'ordre de médication d'Althea. Elle était femme après tout, et avait voulu empêcher sa fille de subir le même sort que Grâce ; ce n'était pas tellement difficile à comprendre.

Le jour du Concours, la famille n'alla pas à l'Université.

Tous attendirent à la maison, se préparant de leur mieux à l'inévitable.

Les servantes en pleurs avaient préparé une autre cellule proche de celle où Grâce était incarcérée ; elle n'attendait plus que son occupante.

Le Khadilh avait autorisé sa femme à quitter ses appartements pour la journée, car ce serait la dernière fois qu'elle pourrait approcher sa fille, avant de l'observer de loin tous les matins comme elle le faisait pour sa belle-sœur. Elle était assise à ses pieds dans la pièce commune, silencieuse et blanche comme une morte. Sans doute se demandait-elle ce qu'elle allait faire maintenant : elle n'avait pas d'autre fille, elle n'avait pas de sœur. Elle se retrouverait seule avec ses servantes, jusqu'au jour où, peut-être, Michael lui donnerait une petite-fille. Il la plaignait, seule dans une maisonnée d'hommes – et encore cinq d'entre eux ne seraient sous peu autorisés à s'exprimer que dans les couplets rimés des Poètes.

« Père ? »

Le Khadilh leva les yeux, surpris. C'était James, son fils cadet.

« Père, dit le garçon, se pourrait-il qu'elle réussisse ? Je veux dire, y aurait-il une chance qu'elle y arrive ? »

Michael répondit à sa place :

« Voyons, James, elle n'a que douze ans et c'est une femelle. Elle n'a pas d'éducation, c'est tout juste si elle sait lire. Cesse de poser des questions stupides. Ne te souviens-tu donc pas au Concours ?

— Certes, je m'en souviens, dit James avec fermeté. Et pourtant, je me demande. Il y a le Poète Anne-Marie.

— La troisième en je ne sais combien de siècles, dit Michael. A ta place, je n'y compterais pas.

— Mais serait-ce possible ? insista le cadet. Serait-ce possible, Père ?

— Je ne le pense pas, dit le Khadilh avec douceur. Il serait certes bien étrange qu'une inculte femelle de douze ans réussisse un Concours où

j'ai échoué lorsque j'en avais seize. Ne trouvez-vous pas ?

— Mais alors, elle ne verra plus jamais personne, aussi longtemps qu'elle vivra... Elle ne parlera à personne, ne regardera jamais par une fenêtre, ne quittera jamais cette petite pièce ?

— Jamais.

— Cette loi est cruelle ! s'écria le cadet. Pourquoi ne l'a-t-on pas changée ?

— Mon fils, dit le Khadilh, c'est une chose qui se produit fort rarement, et le Conseil a beaucoup, beaucoup d'autres choses à faire. C'est une loi ancienne, et le seul fait qu'elle existe donne aux jeunes femmes qui s'ennuient l'occasion d'avoir des pensées exaltantes. Le but de cette loi est de leur faire peur, mon fils.

— Un jour, lorsque je serai devenu puissant, je la ferai changer ! »

Le Khadilh leva la main pour faire taire les rires de ses autres fils :

« Laissez-le en paix ! Il est jeune et c'est sa sœur. Puisque la tragédie est inévitable, laissons un esprit de compassion entrer dans cette maison. »

Un doute le traversa soudain, et il ajouta :

« Vous semblez vous intéresser beaucoup à cette affaire, James. Se pourrait-il que vous ayez joué un rôle dans cette folie de votre sœur ? »

Il vit immédiatement qu'il avait touché un point sensible ; le jeune homme se mordait les lèvres, et ses yeux s'emplissaient de larmes.

« James... Dans quelle mesure étiez-vous impliqué ? Que savez-vous de cette affaire ?

— Vous allez vous fâcher, Père, dit James, mais ce n'est pas là le pire. Le pire, c'est que j'aurais condamné ma sœur à...

— Vos sentiments de culpabilité ne m'intéressent pas, l'interrompit le Khadilh. Expliquez-moi tout, simplement et sans faire de drames.

— Eh bien, dit James les yeux baissés, nous avions pris l'habitude de nous exercer ensemble, elle et moi. Je craignais de ne pas réussir à l'examen. Je me voyais déjà être le seul à échouer. Sur mon passage, les gens allaient dire : Regardez, voilà le seul des fils du Ban-Harihn qui a échoué au Concours de Poésie.

— Et alors ?

— Ma sœur et moi nous sommes donc entraînés ensemble. Je choisisais le sujet, la forme, et j'écrivais la première stance ; ensuite, elle composait la réponse.

— Quand avez-vous fait cela ? Où ?

— Dans les jardins, Père. Depuis qu'elle était toute petite. Elfe était bonne, Père. Vraiment très bonne.

— Elle connaît les formes ? Elle sait trouver la rime ?

— Oui, Père ! Elle est réellement douée, elle est bien meilleure que moi ! Je suis honteux de dire cela d'une femelle, mais ce serait mentir de le nier. »

Il s'en était passé, des choses, dans sa Maison ! Le Khadilh était stupéfait et troublé ; bientôt, ces sentiments firent place à la colère. Bien sûr, il n'était pas inhabituel que frères et sœurs jouent ensemble quand ils étaient encore petits, mais enfin, il aurait dû se trouver une servante ou un membre de la famille pour remarquer que les deux petits jouaient, à la Poésie !

« Et que se passe-t-il d'autre dans ma Maison, sous les yeux aveugles et les oreilles sourdes de ceux à qui je fais confiance ? » demanda-t-il avec fureur.

Personne ne se hasarda à répondre. Avec une exclamation de dégoût, il se dirigea vers la fenêtre et regarda les jardins qui s'étendaient derrière la maison jusqu'au petit ruisseau. Une pluie douce et verte, toute fine, commençait à tomber, et la rivière semblait de velours à travers cet écran. A une autre occasion, il aurait admiré cette vue, aurait peut-être même fait chercher ses crayons et son carnet de dessin. Mais ce n'était pas un jour propice.

A moins, certes, que Jacinthe ne réussisse !

Idee totalement absurde, à y bien réfléchir. Les examens de Poésie étaient très différents de ceux des autres professions. Là, c'était tout simple : on se rendait à la salle d'examen, on vous distribuait les sujets, sur lesquels on passait quelque six heures, puis les copies étaient évaluées par ordinateur. Quelques jours plus tard, un petit avis arrivait par le com-system, vous annonçant que vous étiez ou non reçu aux épreuves de Droit, d'Études commerciales ou de quelque autre discipline.

Pour la Poésie, c'était tout différent. Il y avait sept niveaux, dont le premier ne donnait accès qu'aux fonctions mineures de la Foi ; quant au septième, il était bien rare que quelqu'un y fût admis. Comme il

n'existait aucune possibilité de promotion permettant d'accéder à un niveau supérieur, le Concours vous plaçant définitivement au rang dont vous étiez digne, il arrivait que le septième niveau demeurât vacant pendant une année entière. Michael avait été admis au quatrième niveau, alors que ses frères n'avaient accédé qu'au premier, ce qui avait fortement impressionné le Khadilh, surtout quand il pensait aux implications possibles.

Comme pour les autres professions, il y avait d'abord pour la Poésie un examen de type traditionnel, composé à la main et évalué par ordinateur. Mais si l'on était reçu, il y avait ensuite une autre épreuve de nature très particulière. Le Khadilh n'avait pas réussi à l'examen, et ignorait tout de cette épreuve, sinon que les ordinateurs y jouaient un rôle.

« Dites-moi, Michael. Comment se déroule exactement le Concours de Poésie par ordinateur ? »

Michael s'approcha :

« Vous voulez savoir ce qui se passerait ensuite, si par miracle Jacinthe réussissait l'écrit ? »

— Exactement.

— C'est au fond assez simple. On va dans des petites cabines où se trouve le tableau de l'ordinateur, et on appuie sur le bouton « *Prêt* ». Ensuite, l'ordinateur vous donne des instructions.

— Par exemple ?

— Voyons... Il dira par exemple : SUJET : AMOUR DE LA CAMPAGNE / FORME : SONNET LIBRE MAIS RIMÉ / STYLE FORMALISTE ADAPTÉ A UN BANQUET OFFICIEL. Et alors, on se met au travail.

— Vous avez le droit de vous servir d'une plume et de papier, mon fils ?

— Oh ! non, Père, dit Michael en souriant (sans doute de l'innocence de son Père, pensa le Khadilh), ni papier ni crayon. Il faut commencer immédiatement.

— Sans avoir le temps de réfléchir ?

— Absolument pas, Père.

— Et ensuite ?

— Ensuite, il arrive parfois que l'on vous envoie à un autre ordinateur qui donne des sujets plus difficiles. Je suppose qu'il en va ainsi

jusqu'au septième et dernier niveau. »

Le Khadilh réfléchit. Pour obtenir le titre de Khadilh, qui somme toute ne signifiait rien de plus qu'« Administrateur de propriétés et de Maisons importantes », il avait dû passer un unique examen oral, dans la prose la plus quotidienne, et devant un examinateur qui était un homme, pas un ordinateur. Il se souvenait encore de l'incroyable stupidité de ses réponses ; il avait été confondu par les bêtises qu'il s'entendait dire, certain d'être recalé. Jacinthe n'avait que douze ans ; contrairement à ses frères, elle n'avait pas étudié la prosodie et n'avait pas suivi les ateliers d'été ; c'est à peine si elle connaissait ses classiques. Elle serait sûrement terrifiée au point de ne pouvoir sortir un mot. De fait, la simple modestie convenant à son sexe devrait suffire à la rendre muette, et elle échouerait même si par miracle elle avait réussi à passer l'écrit. Que le diable emporte cette fille !

« Michael, demanda-t-il, quel est le niveau du Poète Anne-Marie ?

— Elle est au second niveau. Père.

— Merci, mon fils. Ces renseignements m'ont été précieux. Vous pouvez vous rasseoir si vous le désirez. »

Il s'attarda un moment à regarder la pluie, avant de reprendre sa place près d'Althea, dont les mains volaient, tenant les petites aiguilles nécessaires pour broder les motifs compliqués ornant les cagoules des Poètes. Elle tenait à ce que, selon l'ancienne tradition, les vêtements de ses fils soient entièrement faits de ses mains, et pourtant personne ne l'eût blâmée de confier cette tâche à autrui, elle qui avait tant de fils Poètes. Pour une fois le Khadilh approuvait ses actions, et prit note de lui faire envoyer un cadeau.

Les cloches de la ville se mirent à sonner, signalant le début de l'Heure de Méditation, et les fils du Khadilh se regardèrent en hésitant. Les règles de leur État voulaient qu'ils passent cette heure, la quatrième de l'après-midi, dans la solitude de leurs chambres, mais leur père leur avait spécifiquement demandé de rester avec lui.

Le Khadilh soupira, prenant note mentalement qu'il devait essayer de soupirer moins. C'était une habitude assez déplaisante.

« Mes fils, dit-il, vous devez vous conformer aux règles de votre État. Considérez que tel est mon principal désir. »

Ils le remercièrent et quittèrent la pièce. Il regarda d'abord les doigts agiles de la Khadilha, puis la danse des fleurs mobiles, jusqu'à ce que les ombres commencent à s'allonger. Six heures sonnèrent, puis sept, et toujours pas de nouvelles. Lorsque ses fils revinrent, il les renvoya

brutalement, ne voyant pas pourquoi ils partageraient sa détresse.

Lorsque les deux soleils se furent couchés, il avait entièrement perdu la compassion qu'il conseillait aux autres ; il était furieux contre Jacinthe, furieux contre le système. Il trouvait inconcevable qu'un seul insignifiant rejeton femelle pût créer un tel bouleversement en lui et dans toute la Maison. Il commença à comprendre la signification des règles, et la Loi lui parut moins injuste. Il avait passé une journée éprouvante, et son dîner commençait à lui manquer. Ses vergers terrestres étaient certainement couverts d'insectes et desséchés, et son compte en banque se ressentait du prix du voyage, du coût de la location de jardiniers-robots supplémentaires, sans compter l'inutile consultation de l'Avocat. Son système nerveux était ébranlé, et la paix de son foyer détruite. Tout cela, à cause des singeries d'une petite femelle de douze ans ! Et lorsqu'il faudrait l'enfermer, il allait devoir vivre avec sa mère, qui verrait sa fille sombrer jour après jour dans la folie et la crasse abjecte, comme Grâce. Sa famille était-elle donc maudite, pour que ses femelles appellent sur elle la colère de l'Univers ?

De rage et de frustration, il frappa du poing dans sa paume, faisant sursauter la Khadilha.

« Dois-je demander de la musique, mon mari ? demanda-t-elle. Ou bien préférez-vous que je fasse servir le dîner ici ? Une bonne bouteille de vin, peut-être ?

— Et pourquoi pas une douzaine de danseuses, cria-t-il, ou un tigre de feu vénusien ! Pourquoi ne pas faire parader des éléphants terrestres et un oiseau à tentacules des Lunes Extrêmes ! Que les Dieux aient pitié de moi !

— Je vous demande humblement pardon d'avoir éveillé votre courroux, dit la Khadilha.

— Ce n'est pas vous qui m'avez mis en colère, c'est cette misérable femelle que vous m'avez portée, et qui m'a causé plus de chagrins et de dépens que je ne saurais dire !

— Bientôt, fit doucement observer la Khadilha, elle sera à jamais éloignée de votre vue ; peut-être cela fera-t-il retomber votre colère...»

La Khadilha n'était point dénuée d'esprit, et, bien qu'elle s'en servît parfois de manière intempestive, c'était une des raisons pour lesquelles il l'avait gardée si longtemps. Il y avait toutefois des moments comme celui-ci, où il aurait désiré qu'elle fût plus timide et plus stupide, ou bien à mille années-lumière de là.

« Faut-il absolument que vous teniez à avoir raison dans un moment pareil ? Cela ne sied pas à une femme.

— Oui, mon mari.

— Il se fait tard.

— Certes, mon mari.

— Mais que peuvent-ils bien fabriquer ? »

Il leva le bras vers le com-system, et demanda à l'intendante de lui faire envoyer une vidéo-color. Peut-être se passait-il quelque part dans la Galaxie un événement qui pût le distraire de ses sombres pensées.

Tout en ronchonnant, il passa en revue les diverses émissions. Il y avait une pièce de théâtre d'avant-garde d'auteur inconnu, racontant la liaison entre la fille d'un membre du Conseil et un servomécanisme. Il y avait un match de jidra, probablement entre deux équipes des Lunes Extrêmes. Sans compter une demi-douzaine d'émissions de variétés, toutes plus nulles les unes que les autres. Il finit par tomber sur les informations et se pencha en avant, comme magnétisé par ce qu'annonçait le jeune speaker d'une incroyable sveltesse.

Avait-il vraiment... Oui, il l'avait dit ! Il annonçait les résultats du Concours de Poésie : «...terminées aujourd'hui à seize heures ; seuls quatre-vingt trois candidats ont été reçus sur près de trois mille...»

« Évidemment ! s'exclama le Khadilh, quelle stupidité de ne pas avoir réalisé que le Concours prenait nécessairement fin à quatre heures, puisque tous les membres de la Faculté de Poésie sont tenus d'observer l'Heure de Méditation ! Mais dans ce cas, pourquoi n'est-il venu personne pour nous avertir, ou ramener notre fille ? »

Il était près de neuf heures.

Un espoir ténu naquit en lui. Après tout, il n'était pas absolument impossible que les membres pourtant endurcis de l'Unité de Poésie éprouvent quelques scrupules à condamner une petite fille de douze ans à la réclusion solitaire à vie. Peut-être s'étaient-ils réunis pour discuter du problème, peut-être essayait-on de trouver un accommodement, quelque lacune dans la loi, susceptible d'empêcher une telle parodie de justice.

Il ferma la vidéo et appela l'Unité de Poésie par le com-system. Le visage barbu et la cagoule brodée d'un Poète apparurent immédiatement sur l'écran. C'était un Poète du premier niveau, souriant à travers le symbole de sa Maison.

Le Khadilh expliqua son problème, et le Poète hocha de la tête en souriant de plus belle :

« En ce moment même, des messagers sont en chemin, Khadilh Ban-Harihn. Nous sommes désolés de ce retard, mais ces choses prennent du temps, vous savez.

— Quelles choses ? demanda impérieusement le Khadilh. Et pourquoi me parlez-vous en prose ? N'êtes-vous pas un Poète ?

— Le Khadilh semble bien ému, dit le Poète sur un ton apaisant. Il devrait savoir que les Poètes qui exercent la fonction de communicateur à l'Unité de Poésie sont dégagés de l'obligation de s'exprimer en vers pendant leurs heures de service.

— Quelqu'un va venir, donc ?

— Les messagers sont en chemin.

— A pied ? En robot-mulet terrestre ? Pourquoi ne m'a-t-on pas envoyé un message par com-system ?

— Nous sommes une très ancienne profession, Khadilh Ban-Harihn, dit le Poète en hochant la tête. Nous sommes tenus d'observer de nombreuses traditions, et je crains malheureusement que la vitesse ne soit point de celles-ci.

— Quel message m'apportent-ils ?

— Je ne suis point autorisé à vous le révéler », répondit patiemment le Poète.

Quel contrôle de soi, pensa le Khadilh. Quelle imperturbable tolérance ! De quoi vous rendre fou.

« Je vous remercie, terminé », dit-il en se détournant de l'écran. A ses pieds, la Khadilha avait laissé son ouvrage et tremblait de tous ses membres. Il se pencha vers elle et lui tapota la main, regrettant de ne pouvoir mieux la réconforter. Devait-il faire servir le dîner ? Mais il se demanda s'ils seraient capables de manger.

« Althea... » commença-t-il.

A ce moment même, les servantes firent entrer les messagers de l'Unité de Poésie, et le Khadilh se leva d'un bond.

« Alors ? demanda-t-il. Où est ma fille ? »

Du diable s'il allait passer par les interminables préliminaires qu'exigeait l'étiquette !

« Votre fille est avec nous, Khadilh Ban-Harihn.

— Mais où est-elle ?

— Si le Khadilh voulait bien se calmer...

— Je suis calme ! Alors, où est ma fille ? »

Le doyen des messagers leva la main pour demander le silence, et se mit à parler avec un chantonnement exaspérant :

« La fille du Khadilh Ban-Harihn sera autorisée à parler à ses parents pendant une minute exactement, mesurée par l'horloge que je tiens, afin de leur communiquer un message d'adieu de son choix. Lorsqu'elle leur aura délivré ce message, la fille du Khadilh sera emmenée, et il ne sera plus possible au Khadilh ni aux membres de sa Maison de communiquer avec elle, sinon sur autorisation exceptionnelle du Conseil. »

Le Khadilh était plongé, dans un abîme de stupéfaction. Sa femme s'était mise à trembler incontrôlablement – allait-elle causer un second scandale ?

« Quittez la pièce, Khadilha, si vous êtes incapable de contrôler vos émotions », lui dit-il à voix basse.

Elle se reprit immédiatement et adopta une attitude hautaine. Voilà qui était mieux.

« Qu'entendez-vous, demanda-t-il au messager, en disant que vous allez emmener ma fille ? Il n'est certainement pas dans les intentions du Conseil qu'elle soit châtiée en dehors de ma demeure !

— Châtiée ? demanda le messager. Il n'est point question de châtiment, Khadilh. C'est uniquement parce que l'enseignement qu'elle doit recevoir ne peut lui être donné qu'au Temple de l'Université. »

Ce fut au tour du Khadilh de trembler. Elle avait réussi !

« S'il vous plaît, dit-il d'une voix étranglée, pourriez-vous vous expliquer plus clairement ? Dois-je en déduire que ma fille a réussi le Concours ?

— Certes, dit le messager avec révérence. C'est un grand honneur pour la maison Ban-Harihn. Vous pouvez être fier, Khadilh, car votre fille vient de terminer l'examen final et a été admise au septième niveau. Une grande fête célébrera l'événement – l'annonce officielle ne saurait d'ailleurs tarder. Tous les citoyens de la planète Abba auront droit à

un jour de congé, dans les conurbations comme dans les campagnes. Ce sera une journée de grandes réjouissances ! »

L'homme continua à parler interminablement ; ses remarques pleines d'artifice étaient ponctuées par les soupirs et les signes d'approbation des autres messagers, mais le Khadilh n'écoutait plus.

Il se laissa retomber sur son siège, sourd à la liste d'honneurs et de réjouissances qui allaient fêter cet événement extraordinaire. Le septième niveau ! Comment était-ce Dieu possible ?

Il se rendit vaguement compte que la Khadilha pleurait à chaudes larmes, et lui rabattit ses voiles d'un geste automatique.

« Une seule et unique minute d'horloge, disait le messager, vous avez bien compris ? Vous ne devez ni toucher la candidate-Poète, ni l'importuner en quoi que ce soit. Elle est autorisée à vous délivrer un message d'adieu, rien de plus. »

Et ils ouvrirent les portes pour laisser entrer sa fille, cette étrangère qui avait accompli un miracle, et qu'il n'aurait même pas reconnue dans la foule. Elle s'approcha. Elle paraissait très jeune et très fatiguée. Il retint son souffle pour entendre ce qu'elle avait à lui dire.

Ce n'était toutefois pas un message d'adieu qu'elle avait à leur donner. Les seules paroles du Candidat-Poète du Septième Niveau Jacinthe Ban-Harihn furent :

« Vous allez immédiatement envoyer quelqu'un pour informer ma tante Grâce que j'ai été promue au Septième Niveau de l'État de Poésie. Le Conseil a donné son autorisation pour que sa réclusion solitaire soit interrompue le temps nécessaire pour lui faire comprendre clairement ce qui s'est produit. »

Elle était déjà repartie, suivie par les messagers, et il ne restait que les pluies d'étincelles aux tintements légers des fleurs dansantes, et la douce pluie qui ponctuait le silence de son tambourinement.

Traduit par FRANK STRACHITZ.

For the Sake of Grâce.

© Mercury Press Inc. 1969.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

LES CHAMPS D'OR

par Kit Reed

Chacun sa place : telle est – telle sera toujours – la règle d'or de toutes les sociétés. Mais il y a des systèmes qui changent : l'histoire de Suzette Elgin tire son énergie de l'espérance féministe. Rien de semblable ici ; les acteurs du changement sont fatigués, la dernière ligne droite est une course de lenteur. Où est leur place ? Ils ont tout donné au système ; combien d'espace et de temps recevront-ils en échange ? L'idéologie officielle, c'est qu'il faut faire le maximum pour les vieux ; mais certaines idées reçues s'intègrent sans peine à une publicité hypocrite.

Mais je suis capable de marcher, nom d'un chien ! »

Après une courte bousculade, Hamish secoua la main du groom et entra dans l'ascenseur tout seul. Il était ennuyé de voir Nelda accepter le fauteuil roulant et se laisser transporter avec sérénité. Les chasseurs le poussèrent dans un coin de l'ascenseur et le coincèrent avec le second fauteuil, rempli de leurs bagages.

Quand l'ascenseur s'arrêta au quatrième, ils sortirent en lui jetant un regard venimeux, et roulèrent les fauteuils le long des couloirs à une telle allure que Hamish fut obligé de courir pour rester à leur hauteur. Ses poumons fragiles finirent par le lâcher et il les perdait de vue ; il tourna le dernier coin pour se retrouver seul sous un long porche cimenté.

L'immeuble en stuc clair semblait tourner autour d'une cour carrée et quand Hamish se pencha par dessus la balustrade, il ne vit au-dessous de lui qu'une pièce d'eau et un jardin. Il aurait fait signe ou appelé, mais tout semblait désert, à l'exception du soleil de Californie et de quelques fleurs improbables. Il retourna vers le porche et se trouva devant une série de portes identiques, toutes à persiennes et toutes fermées.

« Nelda ? Nelda ? » Il détesta sa voix : elle lui sembla âgée et fêlée.

Il respirait avec difficulté, étourdi d'indécision, quand une porte s'ouvrit un peu plus bas ; l'un des chasseurs lui fit signe avec un sourire condescendant.

Ils avaient installé Nelda au milieu des valises et des cartons à chapeaux, en un tableau du genre « dame arrivant dans une villégiature à la mode ». Elle agitant la main sur le décolleté de sa plus

jolie robe de mousseline ; dans un instant, son sourire s'éparpillerait.

« Hamish, dit-elle, est-ce que ce n'est pas beau ? »

Les chasseurs restaient là à traîner.

« Ce sera tout », leur dit Hamish, mais ils continuèrent à attendre. Hamish fit un petit mouvement dans leur direction, mais comme Nelda était pâle et tremblante, il enchaîna, en essayant de ne pas regarder autour de lui :

« Mais oui, certainement, très beau ! » et cette fois, quand il regarda, les chasseurs étaient partis.

« Regarde ! Ils ont mis la télévision là où tu peux la voir de ton lit. »

Il regardait dans l'embrasement de la porte. Quand il fut sûr que les chasseurs avaient disparu, il la referma et se tourna vers sa femme, plein de méfiance.

« Nelda, je ne sais pas, cet endroit... vraiment je ne sais pas...

— Mon chéri, tu vas t'y plaire. Tu vas l'aimer. C'est tout ce dont nous avons toujours rêvé. »

Elle avait enlevé son chapeau et commençait à faire un petit tour dans la pièce, touchant les lits de fer, passant le doigt sur le verre de la coiffeuse.

« Regarde, répéta-t-elle, tu peux voir la télé de ton lit, juste comme ils disaient dans la brochure.

— Ces lits ressemblent à des lits d'hôpital !

— Tu peux les monter ou les descendre, comme tu veux. »

Elle citait de mémoire : « Tout pour votre sécurité et tout pour votre confort. »

Maintenant, elle passait les doigts sur les murs. Ils étaient en formica et quand elle se remit à parler, sa voix était un tout petit peu faussée.

« Mais... mon étagère à bibelots ? Je ne vois pas d'étagère pour mes bibelots ?

— Je ne vois pas de place pour quoi que ce soit !

— Ils ont dit que je pourrais accrocher mon étagère avec mes petits trésors. »

Mais Hamish n'écoutait pas. Il ne cessait de tourner en rond,

remarquant les rideaux et les lits de teinte indéfinie, et, sur les murs, le formica d'un ton pêche vaguement farineux. Le mobilier était rare et de type fonctionnel. Deux porte-bagages, un pour chacun d'eux ; deux lits, deux tables de toilette, deux chaises droites piquées à leur place. A hauteur de la taille, tout autour de la pièce, une main courante.

Il gronda soudain avec hostilité :

« Je n'ai pas besoin de ces sacrées rampes !

— ET LA PLAQUE CHAUFFANTE ? Je ne vois pas la plaque chauffante...

— Ici, dit Hamish, depuis la salle de bain. Sur le réservoir des toilettes. Dis donc, où diable sont les miroirs ? »

La voix de Nelda s'éleva avec un petit gémissement :

« Où puis-je brancher mon sèche-cheveux ? Comment vais-je pouvoir me coiffer ? »

Hamish était sorti de la salle de bain avant qu'elle ait fini. Il mit un bras autour de ses épaules.

« Chérie, es-tu sûre que c'est bien là ce que tu veux ? Ce que je veux dire, c'est qu'il n'est pas trop tard pour changer d'avis... »

Elle eut un instant d'hésitation :

« Oh ! Hamish !

— Nous pouvons retourner à Waukegan avant même que tu aies eu le temps de t'en rendre compte. Nous serions chez nous... »

Mais il avait perdu la partie. Pendant qu'il parlait, elle abaissa les bras et l'instant d'après, elle se mit à tirer sur l'une des valises pour la poser sur le lit. Elle en sortit un chapeau de soleil et le mit sur sa tête.

« Hamish, Hamish, c'est ici que nous sommes chez nous. C'est ici notre maison.

— Mais c'est juste un damné motel...

— Nous avons tout vendu pour acheter ici. » Elle tenait devant elle une robe de plage imprimée dont elle secouait les plis.

« Nous allons aimer vivre ici.

— Nelda ! »

Mais il était déjà trop tard. Elle avait mis son parasol sur le lit, ses espadrilles par-dessus et son pantalon bleu Capri.

« Pour venir ici, ça nous a coûté dix mille dollars. Il y a des milliers de gens sur la liste d'attente. Tu ne penses pas, tout de même, que je vais caler maintenant ? »

Il dit patiemment :

« Moi-Je-N'aime-Pas-Ce que j'ai vu. »

Elle se retourna, brandissant un chandail violet.

« Qu'est-ce que nous dirions aux voisins, si nous revenions ? Qu'est-ce que nous dirions à Albert et à Lorraine ? »

Il savait, lui, ce qu'il avait envie de dire. Il avait envie de dire : « Au diable les voisins ! Au diable Albert et Lorraine ! » Mais quelque chose l'arrêta. Ce qui lui importait, ce n'étaient ni les voisins, ni un invité quelconque de leur soirée d'adieux. Aucun d'eux ne lui taisait peur. Il avait peur seulement d'Albert et de Lorraine.

« Nous allons nous plaire ici, dit Nelda avec fermeté. C'est dit dans la brochure. »

Elle tenait la photo de ses enfants, et la posa sur la table de toilette.

« Albert. Eddie. Lorraine. Voilà ! C'est très joli. Ce n'est pas joli, Spike ? »

Il tressaillit en entendant ce nom de leurs jeunes années. Elle s'approcha de lui et son visage avait retrouvé sa jeunesse.

« Tu vois, Spike ! Ça va être juste comme une seconde lune de miel ! »

Il l'aurait embrassée, alors, il aurait serré les vieux os de sa femme contre les siens, si l'on n'avait frappé à la porte. Avant que l'un d'eux ne puisse répondre, un jeune homme entra, conduisant un vieillard barbu, qui s'appuyait lourdement sur une canne.

« Monsieur et Madame Scofield ? »

Hamish fit un pas en avant.

« Je suis Hamish Scofield, de Waukegan, Illinois, et j'aimerais vous présenter... »

Le jeune homme passa devant lui. D'un doigt rapide, il frôla l'œillet qu'il portait à la boutonnière et dit à mi-voix :

« Quel désordre ! Nous n'aimons pas voir nos résidents vivre dans le

désordre...»

D'une main preste, il replia le cadre des photos de famille de Nelda et le rangea dans le tiroir de la table de toilette : Albert, Eddie, Lorraine. Hamish savait qu'il aurait dû protester, et sans doute l'eût-il fait s'il s'était agi du nécessaire de toilette en argent de sa femme, ou de sa trousse doublée de velours.

« Voilà ! déclara le jeune homme. Je suis Mr. Richardson. » Il était aussi net qu'une paire de ciseaux dans son complet rayé. « Je suis le directeur de cet établissement. Et voici Cletus Ford, le doyen en second de nos résidents. »

Le Doyen en Second sortit une main de dessous sa barbe. Hamish et lui se touchèrent le bout des doigts avant que Richardson ne le poussât de côté.

« Je suis venu m'assurer que vous étiez bien installés aux Champs d'Or. Et s'il y a quelque chose que...»

Hamish et Nelda commencèrent ensemble :

« Une glace. J'ai besoin d'une glace pour me raser.

— Une étagère pour mes bibelots, j'ai besoin d'un endroit pour...»

Richardson continuait à parler :

«...et s'il y a quelque chose que nous puissions faire pour vous rendre plus heureux, vous n'avez qu'à prendre contact avec l'un de nos nombreux assistants. Vous les reconnaîtrez, parce qu'ils sont en blanc, couleur de l'espoir. Et maintenant...

— J'aimerais...

— Si vous pouviez...

— Simplement quelques points du règlement. »

Hamish se raidit :

« Un règlement ?

— Un règlement. Cletus ici présent...»

Cletus dit, sans le moindre espoir :

« *Monsieur* Ford.

— Cletus ici présent vous parlera de toutes les possibilités merveilleuses qui vous attendent ici. Mais d'abord...

— Eh bien ! dit Cletus, il y a le Rotary et l'Age d'Or et...

— Cletus !

— Et le Club des Bien Rasés ; j'en suis membre fondateur ; et les Vétérans Américains et...»

Richardson l'attrapa par les épaules.

« *Cletus !*

— *Mon-sieur Ford.*

— Cletus, je veux que vous alliez vous asseoir sur cette chaise et que vous vous y teniez tranquille, genoux joints, en vous rappelant de rester à votre place. »

Le directeur continua, entre ses dents :

« Et si vous ne pouvez vous rappeler où est votre place, vous savez ce qui va vous arriver, n'est-ce pas ? »

Hamish n'en était pas très sûr, mais il lui sembla entendre un roulement dans le lointain, comme le bruit d'un gigantesque camion d'épicerie. S'il l'entendit, Cletus l'entendit également. Le vieil homme se ratatina sous leurs yeux, se plia en deux sur une chaise, et joignit soigneusement les mains sous sa barbe.

« Oui, balbutia-t-il, oui... oui, monsieur ! Oui, monsieur ! »

Hamish avait la bouche ouverte, il écoutait de toutes ses oreilles, mais le roulement, ou ce qu'on avait pu entendre, avait cessé.

« Tout d'abord, reprit Richardson, quelques mots au sujet des nombreux avantages que nous sommes en mesure de vous offrir. Naturellement, certains d'entre eux sont évidents : le soleil, la natation, l'heureuse compagnie de gens de votre âge ; les réunions au clair de lune ; les soirées dansantes sur la terrasse.

— Danser sur la terrasse ! dit Nelda rêveusement.

— Mais il y a beaucoup plus, infiniment plus que cela. Savez-vous, par exemple, qu'il y a un dispensaire à chaque étage, ou que la Tour de l'Espoir – Richardson sourit par-dessus son œillet – que la Tour de l'Espoir n'est qu'à trois minutes d'ici ? Savez-vous qu'il y a un assistant de garde sur chaque terrasse vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? »

Hamish eut un recul :

« Un assistant ?

— Pour répondre au cri de détresse. A la chute dans la nuit. A l'attaque soudaine, à l'aube.

— Les médecins, dit Nelda. Dites à Spike, au sujet des médecins.

— Des spécialistes pour toutes les maladies du corps humain. » Richardson passa des mains potelées sur son costume sombre. « Vous êtes en sécurité entre nos mains.

— En sécurité ! Tu vois, Spike, je t'ai dit que ce serait merveilleux.

— Réveil à sept heures pile, exercices par l'intercom – Richardson devenait lyrique – déjeuner à huit heures, après avoir nettoyé votre chambre. »

Nelda fronça les sourcils :

« Nettoyé ?

— Promenade et soins jusqu'à midi, ensuite déjeuner. Puis la sieste. Puis les clubs. Le dîner à cinq heures trente, et au lit à neuf heures. Cuisine autorisée à certains jours, avec accord du bureau...

— Accord du bureau, mon cul ! » Hamish s'avança vers lui. « Dîner à cinq heures trente ! Coucher à neuf heures !

— Coucher à neuf heures, répéta Richardson avec fermeté. Vous êtes en sécurité entre nos mains. En sécurité pour vivre dans ce paradis californien les années de votre âge d'or. Maintenant, Cletus ici présent...»

Cletus s'était endormi. Richardson lui décocha un coup de pied à lui perforer la cheville.

« Eh ! Quoi ? Club d'Ostéotomie, équipe de belote...

— Cletus ici présent est un vivant témoignage de l'excellence de notre vie ici. Quand il est arrivé, c'était une ruine. N'est-ce pas, Cletus ?

— Club d'Études progressives, Club des Arrière-Grand-Mères...» Cletus perçut un silence de mauvais augure. « Monsieur ? Ah ! oui. Oui, monsieur...»

Richardson continua, satisfait :

« Quelques jours dans notre hôpital, quelques mois au soleil, et regardez-le maintenant. Il est notre doyen en second, aimé par tout le monde, ici.

— Aimé », murmura Nelda, le visage désarmé. Hamish avait envie de pousser les deux autres dehors et de la prendre dans ses bras, mais ils

étaient trop nombreux, et il était trop vieux. Il dit à mi-voix :

« Aimée, tu le seras toujours. »

Richardson avait posé les mains sur le vieux Cletus, le poussant en pleine lumière :

« O.K., Cletus ! C'est à vous ! »

Étouffant un bâillement, il fit une courbette avant de sortir à reculons, se souvenant juste à temps de dire :

« Rappelez-vous que vous êtes en sécurité entre nos mains. »

Hamish compta jusqu'à soixante et comme Cletus n'avait toujours rien dit, il s'approcha du vieux :

« Eh bien ? »

Cletus se gratta la tête :

« Eh bien... Ah ! oui, les clubs. Eh bien ! Eh bien ! nous avons le groupe d'Adorateurs du Soleil le plus important des États-Unis, et une Loge Maçonnique de premier ordre. C'est nous qui avons le plus grand nombre de membres du Kiwana dans le monde ». Il parlait encore, mais il était ailleurs, l'esprit distrait par une rumeur lointaine. « Et les Lions, et... »

Hamish l'interrompit sèchement :

« Vous étiez en train de nous parler des clubs... »

— Les clubs... » Cletus revint à lui avec un petit sursaut. Il regarda autour de lui furtivement et murmura : « Avez-vous la moindre idée de la *grandeur* de cet endroit ? »

— Petit, dit Nelda. Très exclusif. C'est écrit dans la brochure.

— C'est un ossuaire, dit le vieux en baissant la voix. C'est immense.

— Quelques couples seulement, reprit Nelda avec obstination, mais triés sur le volet. C'est écrit dans la brochure. »

Hamish la fit taire.

« Laisse-le parler.

— Un jour, j'ai essayé d'aller jusqu'aux extrémités de la propriété. Peut-être que j'avais envie de voir si le monde était toujours là. Peut-être que je voulais simplement savoir s'il y avait une frontière. J'ai marché et marché. Eh bien ! Vous ne savez pas ? » Il continua d'un ton

angoissé. « J'ai marché pendant des kilomètres !

— Mais non ! lui dit Nelda d'un air contrarié. Cela vous a seulement *semblé* être des kilomètres. »

Hamish se pencha en avant :

« Et finalement, vous l'avez trouvée, la lisière ? »

Cletus secoua tristement la tête.

« Eh ! non. J'ai marché jusqu'à ce que mes jambes me lâchent. Ils sont venus et m'ont mis dans un fauteuil roulant. Quand on y pense, c'était probablement aussi bien. Ma tension m'en faisait voir de toutes les couleurs.

— Les Clubs, lui dit Nelda anxieusement. Je vous en prie ! Vous nous parliez des clubs.

— Au diable les clubs ! J'ai toujours détesté les clubs !

— Mais la convivialité ? Tous ces gens qui ont atteint l'Age d'Or, juste comme vous ?

— Des fossiles, gronda Cletus, des paquets d'ossements.

— Mais vous ne pouvez pas penser cela ! » Nelda se tourna vers Hamish. « Ce n'est sûrement pas cela qu'il veut dire. S'il le pensait, il ne resterait pas.

— Et je déteste les bâtiments aussi. Ça sent partout le moisi et l'Argyrol !

— Et la piscine ? Comment est-elle, la piscine ?

— Je suis bien trop vieux pour nager ! »

Hamish le regardait, intrigué :

« Mais vous restez ?

— Tant mieux pour moi si je reste. » Cletus les attira vers la fenêtre. « Regardez un peu. Vous voyez ce truc blanc, qui se dresse au-dessus de tout le reste. C'est la Tour de l'Espoir. Et tout autour, c'est l'hôpital.

— Et ce grand bâtiment noir, dit Hamish, c'est quoi ?

— Tout autour, c'est l'hôpital, répéta Cletus sans répondre. Les façades sont toutes en verre fumé...»

Il ferma les persiennes et leur fit face d'un air belliqueux :

« Tant mieux pour moi si je reste ! Où trouverais-je ailleurs cette surveillance médicale vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Tous les matins, une piqûre de Bl, et toute les hormones que je peux absorber. Des médecins, des infirmières, des types pour me ramasser si je tombe. »

Il louchait en direction de Hamish maintenant, il voyait quelque chose qui semblait l'irriter.

« Pas la peine de critiquer, l'ami. Cet endroit me maintient en vie...

— Si c'est tout ce qu'il vous donne, ça n'en vaut pas la peine, rétorqua Hamish avec colère. S'il n'y a rien d'autre...»

Nelda l'interrompit :

« Mais ça *ne peut pas être tout* !

— Tout ? Mais c'est beaucoup ! »

Cletus fit une pause, prêtant l'oreille, écoutant quelque chose qu'ils ne pouvaient définir.

Hamish se rapprocha brusquement de lui :

« Qu'est-ce que c'est, ce bruit ? »

Le vieux prit un air rusé et insolent.

« Quel bruit ? Il n'y a aucun bruit. »

Mais il y en avait un, et qui se rapprochait. Cletus bondit comme une araignée.

« Archie ! Mon Dieu ! Je parie que c'est pour Archie ! »

Hamish essaya de l'attraper, mais c'était trop tard.

« A bientôt », dit-il, et il déguerpit en claquant la porte.

Hamish mit quelques minutes à la rouvrir et quand il y parvint, il ne vit que le porche en ciment et l'alignement régulier des piliers. Il se tourna vers Nelda, se demandant comment il pourrait l'amener à s'en aller avec lui, comment il pourrait commencer. Elle était déjà occupée avec sa valise, retirant des vêtements et les étalant sur le lit.

« Nelda...»

Elle ne voulait pas le regarder. Elle prit un papier ronéotypé sur la table de nuit.

« Regarde. C'est le journal. Ça s'appelle *La Lame d'Or*.

— Nelda, je t'en prie ! Il faut que nous sortions d'ici.

— C'est écrit ici que vendredi, il va y avoir la soirée du naufrage et aujourd'hui, à quatre heures, des leçons pour le jeu de palets. »

Dehors, quelqu'un appelait faiblement : « Cletus, Cletus.

— Ce n'est pas notre place ici, Nelda. J'ai pensé que nous pourrions, mais non ! Nous ne pouvons pas...»

Elle se tourna vers lui avec une hargne subite :

« Alors, si elle n'est pas ici, où est-elle, notre place ?

— Cletus... Je sais que tu es là, Cletus. Sors de là. »

Une vieille dame entra dans la pièce en dérapant, vêtue d'un pantalon de marin et d'une robe de coton blanc.

« Excusez-moi, dit-elle, quand elle les aperçut.

Où se cache-t-il cette fois ? Dans la douche ? » Nelda prit son air le plus réservé :

« Je vous demande pardon ?

— Il aime bien se rouler en boule sur le siège. Allons ! dit-elle avec impatience. On le cherche et il faut que je le lui dise.

— Eh bien ! Il a été là, mais...

— C'est bien son genre de se sauver, juste quand la pression est si...»

Hamish la prit par le coude :

« Quelle pression ? »

Elle secoua sa main :

« Oh ! vous savez bien. Comme c'est le plus âgé des résidents vivants... Désolée de vous avoir dérangés. »

Nelda s'avança avec un si charmant sourire que Hamish en fut embarrassé pour elle.

« Ne partez pas. Nous espérons justement que nous allions rencontrer quelques-uns des gens d'ici.

— Vous savez, il faut que je...

— Je suis Nelda Scofield, et voici Hamish. »

La voix de Nelda montait, un peu tremblante.

« Vous ne pouvez pas vous asseoir un instant ?

— Vraiment, il faudrait que...»

La vieille femme sembla percevoir sur le visage de Nelda le besoin qu'elle avait d'elle.

« Oh ! après tout, dit-elle, oui, sûrement. Mon nom est Lucy Fortmain. »

Et elle se laissa tomber dans un des fauteuils. Le silence était vide, embarrassant. Hamish vit Nelda examiner son sac, faisant mentalement le bilan du garde-manger, réalisant qu'elle n'avait rien à offrir à son invitée. Il était venu de si loin pour elle... Alors il se mit à fouiller dans ses poches.

« Voulez-vous un bonbon ? »

La vieille dame se retourna avec un gracieux sourire :

« Oui, bien sûr !

— Je suis désolée, dit Nelda, que nous n'ayons rien de plus intéressant à vous offrir. »

Hamish vit qu'elle était au bord des larmes. Lucy lui tapota la main :

« Le citron, ça a toujours été mon parfum préféré !

— Ce col, dit Nelda, ce col est ravissant.

— C'est ma fille qui l'a fait. C'est au crochet. Je lui ai appris quand elle était gosse.

— C'est ravissant, répéta Nelda.

— C'est Margaret, mon aînée. Vous savez, j'ai sept enfants. »

Nelda effleura sa poitrine plate.

« Nous en avons deux : un garçon et une fille.

— Ah ? Quel âge ont-ils ?

— Trente-neuf et quarante-trois. Nous avons perdu notre dernier enfant tout petit.

— Quarante-trois ans, dit Lucy pensivement. C'est au fond le meilleur âge.

— Vous auriez dû voir les nôtres, quand ils ont découvert que nous partions, dit Nelda. Ils étaient fous !

— Oh ! les miens, c'était pareil, dit Lucy. Vous savez comment sont les gosses !

— Ils nous ont demandé de rester avec eux à Waukegan, mais quand je leur ai montré la brochure et qu'ils ont vu combien c'était beau ici, ils ont fini par s'incliner gentiment. Maman, m'ont-ils dit, nous ne pouvons que nous incliner de bon cœur.

— Eh bien ! moi, dit Lucy, mes gosses m'ont dit que si ç'avait été un autre endroit que celui-ci, ils seraient venus m'en sortir de force. Mais ils savent que je suis en de si bonnes mains !

— Je sais...» Nelda reprenait confiance. « Je l'ai senti dès que nous sommes arrivés. Tous les assistants, les docteurs...

— Oui, dit Lucy, toute l'aide... Aussi proche que la sonnette à côté de votre lit. »

Elle laissa tomber ses mains, réfléchissant. Au bout d'un moment, elle dit avec une euphorie voulue :

« Et il y a des tas de réunions, de clubs, de soirées dansantes. Jamais mes enfants ne pourraient m'offrir tout ça.

— Tout est tellement sympathique, dit Nelda.

— Ben oui, enfin... ! Ils ont des gens pour vous ramasser si vous tombez, et des gens qui viennent la nuit si vous avez fait un cauchemar, et des gens sur la terrasse, payés pour vous parler, et des gens pour vous faire des piqûres, même quand vous ne les avez pas demandées. »

Lucy commençait à avoir l'air déprimé.

« Tout est très bien. Si seulement...

— Si seulement ? » la pressa Nelda.

Lucy se secoua :

« Ben oui ! Je ne peux dire qu'une chose. Nous avons un tas de choses en commun ici. Les mêmes problèmes. Les mêmes regrets. Nous avons tous parcouru la même distance et nous allons tous dans la même direction...» Elle grogna. « Tous dans le même vieux bateau. »

Hamish dit tranquillement :

« Que voulez-vous dire ? Tous dans la même direction ?

— Je ne peux pas vous expliquer. C'est simplement que pour tout ce

qu'ils vous donnent ici, ils vous enlèvent quelque chose. »

Elle ajouta tristement :

« Certains matins, quand je me lève, je ne sais même plus qui je suis. Il n'y a même pas de glace où je puisse vérifier.

— Vous nous parliez des gens, dit Nelda avec une détermination joyeuse. Les intérêts, les amis, toutes les choses qui vous font rester ici.

— S'ils me laissaient partir, je m'en irais dans la minute qui suit. » Lucy se dressa comme une petite baguette mince et droite. « Mais les gosses ne veulent pas de moi. C'est pourquoi je suis ici.

— Oh ! non ! protesta Nelda.

— Bon, allez, je m'en vais. Merci pour le bonbon. Si vous voyez Cletus, dites-lui qu'on le cherche.

— Attendez une minute. »

Elle était debout dans l'embrasement de la porte.

« Combien d'amulettes avez-vous sur le bracelet de votre grand-mère ?

— Cinq, répondit Nelda sur la défensive.

— Vous avez perdu. J'en ai vingt-quatre. »

La porte se referma sur elle.

« Foutue prison ! » dit Hamish, cherchant à provoquer une réaction. Nelda avait la tête tournée et il ne pouvait voir son visage. « Exactement comme une foutue prison. Même ces foutues chaises sont vissées par terre.

— Bon, bon, allez, installe-toi !

— Foutue prison, répéta-t-il, mobilier de prison, règlement de prison...»

Elle posa la chemise de nuit qu'elle était en train de déballer et se tourna vers lui.

« Je suppose qu'il n'y avait pas de règlement chez Albert ? Ou quand nous vivions avec Lorraine ? *Ne prends pas cette chaise, papa.* » Sa voix était affreuse mais il reconnaissait les intonations. « *Nous avons du monde à dîner, maman. Je me demande si, papa et toi, ça ne vous ferait rien si...*

— Arrête ! » Il savait qu'il était déjà trop tard pour lui faire changer d'idée.

« Chez Albert, il fallait que tu ailles fumer dans la resserre à charbon. Lucy t'empêchait de taper sur les mouches. Et les jours où il fallait que tu descendes à la cave à cinq ou six heures du matin, pour ne réveiller personne quand tu toussais ?

— Mais ce sont nos enfants, Nelda. Tu peux supporter un tas de choses de la part des enfants. Nelda, nous sommes nés à Waukegan et c'est là qu'est notre place.

— Alors, c'est donc ça, tu veux y retourner et les laisser encore nous faire du mal ? Ils n'ont plus besoin de nous, Spike, tu ne le comprends donc pas ? Un jour où nous ne les regardions pas, ils nous ont dépassés, ils sont devenus plus grands que nous, et chaque jour, depuis ce jour-là, ils sont devenus plus grands et plus forts, pendant que nous deux...»

Elle lui prit la main.

« Il fallait que nous nous sortions de là avant de nous évanouir en fumée.

— Mais nom d'un chien ! Nelda, notre passé, c'est eux, et c'est aussi le seul avenir qui nous reste. »

Hamish se libéra sans même remarquer ce qu'il faisait. Il se tenait auprès de la fenêtre, fatigué et pensif.

« J'ai, lu quelque part de quelle manière ils avaient résolu ce problème dans le New Hampshire ou peut-être que c'était dans le Vermont. Chaque hiver, ils mettaient les vieux dehors dans la grange, ils les entassaient comme du bois de chauffage et les laissaient geler jusqu'au printemps. » Rêveur, il appuyait la tête contre les persiennes. « Puis, un beau jour, au printemps, tous les enfants et petits-enfants venaient les chercher. Ils mettaient les vieux corps à dégeler dehors au soleil, pour qu'ils puissent les aider pour les cultures. C'est là qu'ils étaient, hors du chemin, jusqu'à ce que quelqu'un ait besoin d'eux. Et quand ils se réveillaient, ils étaient à la maison, là où était leur place, tout réchauffés, avec des tas de choses à faire.

— Mais, Hamish, c'est *terrible* !

— On avait *besoin* d'eux. Qu'est-ce qu'il y a de terrible à ça ? »

D'où il était, il pouvait voir une partie du porche et les murs de la cour en dessous. Il ne pouvait voir, mais il imaginait cent, mille quadrilatères identiques, s'étendant au-delà, tous paisibles, tous bien

rangés, peuplés de corps bourrés de comprimés et de piqûres. Les vieux étaient tous à leur place, accrochés à des tubes de perfusion, et autour d'eux, les chambres étaient propres et bien rangées, sans rien qui traînât, quelqu'un avait balayé tous les fragments de leur passé, et ils étaient là, les cheveux bien brossés, tout leur caractère lessivé avec leurs vêtements. Bientôt, Nelda et lui seraient semblables à eux, ils seraient...

Le souffle court, il se tourna vers Nelda.

« On avait *besoin* d'eux. *Qui* a besoin de nous ici ? »

Quand Nelda parla, sa voix était si basse qu'il eut peine à l'entendre. En tendant l'oreille, il put saisir :

« Moi, j'ai besoin de toi, Hamish. »

Il ne put s'en empêcher. Les larmes lui emplirent la bouche.

« Je t'en prie. Pour moi. Rappelle-toi comment c'était ! »

Elle ne poursuivit pas, ce n'était pas nécessaire, sa voix évoquait des échos, et l'hiver était dans la pièce. Il était à son chevet, la soignant après sa chute et lui promettant n'importe quoi pour la garder en vie ; l'hiver était dans la pièce et il la faisait vivre avec des promesses, la nourrissant de brochures merveilleuses, hautes en couleurs.

Il soupira lourdement.

« Je me souviens. »

Puis, avec un dernier espoir :

« Tu étais malade. Tu avais besoin de penser...

— J'en ai toujours besoin. J'ai besoin d'être en sécurité. Je suis malade à mourir d'être fatiguée, je suis malade et effrayée d'être malade. Promets-moi de rester, Hamish. Pour moi. »

Il n'était pas prêt à l'affronter. D'ailleurs, il n'eut pas à le faire, car la porte s'ouvrit toute grande et Cletus tomba dans la pièce comme un coup de tonnerre, les jambes tremblantes, la barbe crépitante d'électricité. Avant qu'ils aient pu l'arrêter, il claqua la porte et se précipita dans la minuscule salle de bain ; il se terra dans la douche. Quand Hamish y pénétra derrière lui et tenta de l'en sortir, il se retourna et feula comme un chat.

« Lâche-moi, fils de pute ! Ils sont après moi ! »

Lucy arriva ensuite, emplissant l'espace exigu de la salle de bain, et

tous les trois tournaient en rond, Cletus battant des ailes et pleurnichant, Lucy essayant de le tirer du siège de la douche.

« Allons, Cletie, viens. Pas la peine de te débattre. La charrette est dehors !

— Lâche-moi, bon dieu ! »

Hamish se retrouva coincé contre la cuvette des lavabos ; il s'accroupit dessus, pour ne pas gêner. Il se rendait compte que Nelda poussait de petits cris plaintifs de l'autre côté de la porte.

« Allons, viens, Cletus, faisait Lucy d'une voix câline. Allons, viens, mon bonhomme. Viens. Viens ! »

L'autre sortit la tête de sa cachette.

« Ils sont partis ?

— Tu sais bien que non... » et avant qu'il ait pu se recroqueviller dans la douche, elle l'attrapa au vol. Elle fit signe à Hamish et ensemble, ils commencèrent à manœuvrer pour le ramener dans la pièce.

Il se débattait encore.

« Pourquoi diable es-tu venue, dit-il d'un ton boudeur, pour tout gâcher et tout ruiner ? »

Le vieux ne pouvait voir le visage de Lucy, mais Hamish, lui, le voyait. Il était hagard de chagrin.

« Dieu sait, dit-elle, que je ne le souhaitais pas. Je pensais simplement que cela faciliterait peut-être un peu les choses.

— Je veux ma piqûre, pleurnichait-il. On a laissé passer l'heure de ma piqûre !

— Tu as eu tellement de piqûres, Cletus, et des électrocardiogrammes, et des comprimés de vitamines, et des rayons X, et des intraveineuses ! Allez, viens, petit, ils vont t'emmener, bien propre, bien net, et peut-être que... »

Il renifla avec espoir :

« Et peut-être que... ?

— Peut-être qu'ils te feront même une piqûre avant que tu t'en ailles. »

Il s'arracha d'elle avec un hurlement.

« Mais je ne VEUX PAS m'en aller ! »

Hamish s'avança et se mit devant le vieillard. Il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête et il lui fallut s'éclaircir la voix deux fois avant de pouvoir parler clairement :

« Dites donc, fit-il, en s'adressant à Lucy, vous n'avez pas le droit. S'il n'a pas envie d'aller avec vous... »

Elle le regarda sans passion.

« Mais il faut qu'il y aille. Il est temps. »

Cletus pleurnichait.

« Mais je ne suis resté ici qu'une *minute*.

— Quatorze ans. Quatorze mortelles années. »

Elle passa devant Hamish et mit son bras autour des épaules du vieux.

« Tu m'as aplani le chemin quand je suis arrivée, tu savais que c'était dur pour moi d'être fourrée là-dedans. Si j'avais su alors qu'un jour j'aurais à venir te chercher ! »

Elle mit sa main devant la bouche, essayant de ne pas pleurer ; quand elle put parler, elle dit à Hamish :

« Il n'a pas toujours été comme ça. Il avait l'habitude de se battre comme un diable. Il nous a obtenu des serviettes au dîner, et, plus tard, de la lumière.

— Il ne peut pas être temps déjà. Je n'ai pas eu ma piqure. Je serai sage. Je promets que je serais sage. »

Cletus s'essuyait le nez avec sa barbe.

« Allons, viens, Cletus. Courage. Comporte-toi comme un homme.

— Je ne veux pas y aller. Ce n'est pas mon tour. »

Il s'arracha à la poigne de Lucy, ricanant d'un air finaud.

« Ce n'est pas du tout mon tour. C'est ton tour à toi.

— Oh, Cletus, t'es un drôle de numéro. »

Il se mit à rire nerveusement, comme s'il retombait dans une vieille habitude de persiflage.

« Ou peut-être que tu es trop laide et qu'ils ne veulent pas te prendre.

— Espèce de vieux satyre ! » Elle sourit. « Voilà qui ressemble davantage à mon vieux Cletus. Allez, maintenant, tu sors, et tu leur montres, à ces types, que tu peux affronter ça comme un homme.

— Oh ! Lucy, j'ai peur ! »

Par-dessus sa tête, Lucy regarda les Scofield.

« Croiriez-vous qu'il a été le meilleur linotypiste de tout l'Est ? Voilà ce que vous fait cet endroit. Voilà l'effet qu'il vous fait ! »

Il pleurait, s'essuyant les yeux avec sa main à elle.

« Je t'en prie, ne les laisse pas me prendre, je t'en prie !

— Ça vous enlève tout ce qu'on a en soi !

— Lucy ! Lucy ! Ma. Mam. Mam. Maman...»

Elle se tenait encore debout, droite et altière, mais son vieux visage était sillonné de larmes.

« Tu vois ? » Elle tapota l'épaule de Cletus. « Là, là, mon bébé. Tu vas être très bien. »

Hamish dit, très calmement :

« Peut-être vaudrait-il mieux tout nous expliquer ? »

Mais elle n'écoutait pas. Elle caressait Cletus en lui disant :

« Tu seras très bien, je m'occuperai de toi. »

Hamish l'aurait secouée pour en tirer une réponse, mais elle était occupée par ses propres pensées, tirant des plans.

« Eh bien ! dit-elle distraitement, je vais leur montrer. »

Elle s'activa sur les boutons de sa robe et la seconde d'après, elle était là, droite et altière, dans sa combinaison blanche empesée.

« Tiens, dit-elle à Cletus, tu te fourres dans ma robe.

— Lucy...»

Le vieux aurait dû protester. Hamish aurait voulu le prendre par les épaules, le secouer et lui crier des sottises en pleine figure, jusqu'à ce qu'il se détourne et sorte et *se batte*.

Mais il était trop tard. Cletus prit la robe, s'y entortilla, fourrant sa barbe dans le corsage, sans attacher d'importance à ce que ses bras velus et les jambes noires de son pantalon dépassent de manière

incongrue. Quand il fut prêt, Lucy le tint à bout de bras, le faisant virevolter d'une main.

« Oui, dit-elle finalement. Ça ira. Maintenant, tu vas sortir, et s'ils essaient de t'arrêter, tu iras te cacher dans les toilettes des dames. Ça m'étonnerait qu'ils te suivent jusque-là.

— Lucy ! Je... je ne sais pas quoi dire...

— Aucune importance. Disons que tu n'es pas à la hauteur de la situation et que moi, je le suis. » Elle lui donna une bourrade. « Allez ! file ! Va attendre dans les toilettes des dames jusqu'à ce que tu les entendes partir. »

Il sautilla sur le pas de la porte pendant un instant, comme s'il voulait la remercier ou s'excuser, ou lui demander de changer d'avis, mais il était évident pour eux tous qu'il ne le souhaitait pas vraiment. En fin de compte, il ne fut même pas capable de la remercier. Il dit simplement d'un air grognon :

« C'est l'heure de ma piquêre ! »

Lucy regarda par la fenêtre, puis elle se tourna vers les Scofield avec un sourire grimaçant.

« Ça y est, il a réussi. »

Elle défroissa sa combinaison et porta la main à ses cheveux.

« Bien...»

Hamish s'avança vers elle.

« Mais vous n'allez pas sortir comme ça ? »

Elle était froide et altière.

« Pourquoi pas ?

— Mais vous savez ce qui vous attend ?

— Dieu bon, oui ! La charrette des morts. Qui vient de la Tour du Sommeil. »

La voix de Nelda monta et monta crescendo :

« Mais ce n'est même pas votre tour !

— J'aime autant y aller maintenant, pendant que je peux encore choisir. Après tout, il me reste encore ma fierté. La fierté, c'est tout ce qui me reste. »

Elle regarda par-delà Nelda, s'adressant directement à Hamish.

« Vous comprenez, si j'avais seulement tenu bon quand ils ont essayé de me mettre dans cet endroit, j'aurais pu vendre des fleurs, ou quelque chose, pour gagner ma vie.

— Ou camper dans la gare, dit Hamish.

— Ou aller au Secours Populaire, dit Lucy avec mélancolie. Tout, mais pas ça. J'ai renoncé à tout quand je me suis laissé aspirer là-dedans. Bon ! Ça a été sympathique de faire votre connaissance. »

Elle leva la main en un salut de gladiateur.

« Tenez bon, nom de Dieu ! Tenez bon ! »

Elle se tourna vers Hamish.

« Vous êtes encore vous-même. Il vaudrait mieux vous sortir d'ici avant qu'il ne soit trop tard. »

La porte claqua derrière elle. A l'extérieur, il y eut une seconde de silence, puis le bruit d'une bousculade, le choc des corps contre le métal, le grincement des roues sur le ciment. Hamish pouvait entendre le frottement désespéré des têtes et des bras les uns contre les autres et dominant le tout, la voix de Lucy :

« Lâchez-moi, bande de salauds ! Je monterai bien toute seule. »

Il y eut une longue pause, puis, de nouveau, le roulement de la charrette qui l'emportait.

Avant même que le bruit ne s'arrête, Hamish avait sauté sur sa valise, y fourrant pêle-mêle les robes de Nelda, mettant les espadrilles par-dessus les pantalons, finissant par l'ombrelle, sans se soucier, quand il s'assit dessus pour fermer le couvercle, des vêtements qui dépassaient par les fentes.

« Viens, dit-il, sûr qu'elle était d'accord. Si tu veux les photos des enfants, prends-les. Moi, je vais sortir les valises par derrière et je t'attendrai derrière les buissons, au portail.

— Non !

— Tu peux leur dire que tu sors faire une petite promenade. »

Il descendit de la valise lentement, voyant qu'elle serrait sur son cœur les photos de famille. Elle était assise tranquillement sur l'une des chaises au dossier droit.

« Donne-moi ces trucs. Tu ne peux pas les emporter ?

— Je ne veux pas partir.

— La charrette des morts, Nelda. » Il tirait sur les photos, il fallait qu'il la fasse bouger. « La Tour du Sommeil...»

Elle lâcha subitement les photos.

« Je savais déjà...»

Les photos tombèrent entre eux avec un petit floc.

« Quoi ? Tu savais ?

— Bien sûr ! C'était écrit à la fin de la brochure, en tout petits caractères. »

Il s'éloigna d'elle.

« Mais, tu ne me l'avais pas dit !

— J'espérais que, à l'arrivée, tu serais content d'être là. C'est parfaitement honnête, dit-elle d'un air détaché. Quand tu as utilisé ton quota de médicaments, ils viennent te chercher. Les obsèques, ici, sont très belles. J'ai vu la carte. Ça ne fait pas mal du tout, et en attendant, tu as tout ce que tu veux...

— Mais Nelda, c'est *MONSTRUEUX* ! »

Elle était debout maintenant, le regardant avec une telle fixité qu'il recula jusqu'à l'un des lits et s'y assit.

« C'est mieux que tout ce que nous avons eu. Toutes ces bagarres avec les gosses ; les maladies, la peur. Ils ont des drogues ici pour prendre soin de ce genre de choses, ils ont tout ce dont tu as besoin dans leur Tour de l'Espoir, et si tu tombes, il y a quelqu'un qui est là pour te ramasser. L'hiver dernier, il n'y avait personne. »

Il tressaillit : Ce n'est pas la question.

« Je suis restée couchée dans cette allée pendant douze heures. Je me suis recroquevillée dans un coin pour échapper au froid, et j'étais là, dans la boue, avec de la neige fondue sous moi et du sang dans la bouche. Je ne pouvais même pas appeler à l'aide. Je ne veux pas passer par une chose pareille une seconde fois. Je ne veux même pas avoir à le craindre. »

Elle était au bord des larmes. Elle ouvrit de nouveau la valise, en ressortit le pantalon bleu, et quand elle put se dominer, elle prit une

profonde inspiration et recommença.

« Je ne veux pas dépendre des gosses. Ils sont tout le temps après nous. Ne faites pas ci, ne faites pas ça, et dès qu'ils ont du monde, ils nous astiquent et nous exposent dans la salle de séjour, la grande exhibition numéro UN. Eh bien ! moi, je ne marche plus pour ça, Hamish, je ne marche plus. »

Il aperçut une porte de sortie.

« Et ici ? Tu crois que tu es mieux ? Tu sais ce que nous sommes ? Des légumes, de maudits légumes. Ils nous soignent, et nous arrosent, et nous emportent, avant même que nous ayons pu mourir sur notre tige.

— Ça en vaut la peine, pour un peu de confort et de sécurité. »

Elle tentait de l'écartier de la valise, essayant de la déballer. Après une courte lutte, elle lâcha prise et dit tristement :

« J'espérais que tu te plairais ici. Si seulement tu pouvais te plaire... » Elle changea de ton, se faisant accusatrice. « Tu m'as promis que tu leur donnerais une chance.

— Je n'ai pas promis de tomber mort. Je rentre à la maison.

— Tu préfères aller là-bas et souffrir ?

— Mais oui, que diable ! Au moins, je saurai que je suis toujours vivant ! »

Il avait la valise maintenant ; de nouveau, il jetait des affaires dedans, se battant pour la fermer.

« Écoute, Nelda, j'aime mieux souffrir et être malade *ET* avoir peur, j'aime mieux vivre avec ces sacrés gosses...

— Ne m'oblige pas à te le dire... Promets-moi de rester. »

Quelque chose dans sa voix l'arrêta.

« A me dire quoi ?

— Je ne veux pas avoir à te le dire, Hamish. Les enfants...

— Il faut que je sorte d'ici. »

Il était déjà en mouvement, essayant de ne pas écouter.

« Si je peux partir avant qu'il ne fasse nuit.

— Les enfants... »

Les mots s'égrenaient dans la pièce. Nelda lui parlait doucement.

« C'était juste après ma chute et j'étais au lit. Ils sont entrés tous deux, Albert et Lorraine. Ils étaient tellement gentils et compatissants, disant combien les hivers étaient affreux pour nous, combien nous méritions mieux que de vivre dans des chambres par derrière. J'étais trop malade pour comprendre. Et puis, ils ont commencé à apporter des dépliants et des photos de piscines et de gens allongés au soleil. Je ne sais pas, tout avait l'air bien, et après qu'ils ont été partis, je me suis mise à regarder quelques-uns de ces dépliants, je me suis mise à rêver un peu.

— Ce n'est pas la peine de m'en dire davantage, Nelda, mais souviens-toi de moi quand je serai parti.

— Laisse-moi finir. » Elle le tenait par le bras maintenant et ses doigts étaient comme des crochets de fer. « Un jour, ils sont revenus, ils ont demandé si on aimerait essayer les Champs d'Or, et j'y ai pensé, et je leur ai dit que c'était probablement bien pour des gens sans famille, mais que nous, on aimerait autant rester à la maison avec eux, et puis alors...»

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus, il ne souhaitait pas qu'elle poursuive, mais elle avait l'air d'y tenir maintenant. Il essaya de l'interrompre :

« Nelda...

— Et alors, alors, j'ai tout découvert. Ils avaient tout arrangé, ils avaient vendu nos titres pour le premier versement. J'étais chargée de te le dire. » Elle fit une grimace. « J'étais là, assise dans ce lit de fer, avec mon dos qui me faisait mal et ces sales gosses qui me regardaient fixement, et je me suis dit, je me suis dit : Rien ne peut être pire que ça. C'étaient les gosses, Hamish, les gosses voulaient se débarrasser de nous.

— Je sais...

— Non. Tu ne savais pas.

— Je ne voulais pas l'admettre. Mais je l'ai su tout le temps.

— Eh bien ! voilà, et maintenant on est là. » Elle réussit un brave petit sourire. « Autant essayer d'en tirer le meilleur parti.

— Je ne peux pas, Nelda, il faut que je m'en aille. »

Il n'avait qu'une seule idée, désespérée. Être parti et l'avoir avec lui, avant que le directeur ou les chasseurs ne viennent et ne les

enferment. Il tirait sur elle.

« Viens, disait-il, mais viens donc... » Et comme elle refusait de bouger, il lui dit encore : « Mais tu veux donc rester assise là et les attendre ? Ils vont venir avec leur charrette, et après ils mettront nos vêtements dans une boîte pour les brûler, et après ils nettoieront tout, et changeront le linge, et désinfecteront la pièce. Nelda, quand je m'en irai, je veux laisser quelque chose derrière moi, même... même si ce n'est qu'une odeur. »

Elle se dégagea :

« Tu vas tellement me manquer !

— J'ai toujours été mon propre maître, Nelda. Il faut que je sois là où quelqu'un se soucie de moi.

— Mais tu crois que dehors, il y a quelqu'un qui se soucie de toi ? »

Ils eurent une nouvelle petite bagarre autour de la valise. Elle l'obligea à la poser et elle l'ouvrit de nouveau.

« Au moins, on aura un sentiment à mon égard, même si c'est seulement qu'on ne m'aime pas. »

Il essayait de l'entraîner, de l'encourager de la voix.

« Peut-être que je vais retourner à Waukegan et trouver un job.

— Waukegan ne veut pas de nous, Hamish, personne ne veut de nous.

— Je suis né dans cette ville, mon passé est dans ses rues et mon avenir aussi – si tant est que j'aie encore un avenir. Il faut que j'y aille et que je voie... »

Elle secoua la tête.

« Tu te bourres le crâne, tu ne fais que de te bourrer le crâne.

— Alors, laisse-moi me bourrer le crâne. »

Ils pleuraient tous les deux. Il y eut un petit silence pendant qu'il fouillait dans le placard et mettait son pardessus. Nelda lui brossa l'épaule et lui rabattit son col.

« Il va te falloir quelques affaires, dit-elle finalement. Tu ne peux pas partir sans rien. »

Il essaya de contrôler sa voix.

« Le fourre-tout, si tu n'en as pas besoin.

— Oh ! moi, dit-elle calmement, je ne m'en vais nulle part.

— Je vais trouver du travail. J'étais un bon carreleur. Et puis, je trouverai un endroit pour nous, et je t'enverrai chercher. »

Il prit sa main, hésitant encore :

« Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Nous serons bientôt ensemble », dit-elle avec amour.

Il serra ses vieux os contre ceux de sa femme en une étreinte passionnée.

« Je vais trouver un endroit où habiter. Ensuite, je te ferai venir. Il n'y en a pas pour longtemps. »

Il la lâcha et fut sur le seuil de la porte. Il fallait qu'il s'arrache d'elle, sinon il ne se libérerait jamais. Quand elle parla, sa voix était si basse qu'il eut peine à comprendre ce qu'elle disait :

« Où que nous soyons, cela n'a pas d'importance. Ce ne sera pas pour longtemps. »

Il aurait pu se retourner. Il aurait pu revenir dans la pièce pour plaider encore sa cause auprès d'elle. Mais le soleil se couchait et au loin, s'élevait une rumeur sourde.

Sans avoir à s'arrêter pour réfléchir, il comprit que c'était vers lui qu'elle se dirigeait.

Traduit par DOROTHÉE TIOCCA.

Golden Acres.

© Kit Reed, 1967.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

UN CIMETIÈRE SUR TOUTE LA TERRE

par C.C. MacApp

On vient de lire une histoire toute en dialogues, où la banalité soigneusement dosée glisse peu à peu vers le pathétique. Mais le récit de S.-F. peut aussi se réduire à une épure, où les personnages sont des marionnettes au service de l'événement. Si le texte de MacApp reste humain, c'est uniquement parce qu'il suscite le rire : il nous propose non de nous attacher, mais de nous détacher. Pourtant l'idée est la même que chez Kit Reed : la fin dernière de la société, c'est de tuer les hommes qui la composent en utilisant toutes les ressources de la publicité. La publicité, où paradoxalement l'on a vu un trait majeur des sociétés de consommation, alors qu'elle définit plutôt les sociétés de production – celle où les désirs des gens sont invités à se calquer sur ce que le système peut leur fournir.

TOUT a commencé par un incident technique – une dent d'engrenage sautée, un transistor claqué ou quelque chose dans ce goût-là – survenu à la nouvelle machine comptabilisatrice d'une fabrique de cercueils. Ce qui est fantastique, c'est que cette erreur – une erreur portant sur la deuxième décimale – échappa à toutes les vérifications, tant humaines que mécaniques. Mais quand le dernier tabulateur eut fonctionné, tout fut consommé.

Désormais, le résultat était sacré. Immuable. Il est douteux que le président-directeur général et que le directeur commercial eussent osé contester les chiffres – même si l'un ou l'autre de ces messieurs eût été en ville à ce moment-là.

Quant au chef du service publicité, il eût été le dernier à les discuter. Il apporta les documents dans son bureau (il s'agissait des prévisions budgétaires pour la prochaine année fiscale). Quand il les eut compulsés, il s'écroula dans son fauteuil, complètement abasourdi. Le budget qui lui était consenti était exactement le centuple de ce qu'il escomptait. Autrement dit, il représentait cinquante fois ce qu'il avait demandé.

Quand il se fut remis de sa surprise, une expression d'intense concentration se peignit sur ses traits. Cinq minutes plus tard, il bondit sur ses pieds, se rua vers la porte, proféra une ou deux syllabes inaudibles à l'intention de sa secrétaire et s'élança au pas de course jusqu'à sa voiture. A peine arrivé chez lui, il fourra quelques vêtements dans une valise et repartit comme il était venu après avoir

hâtivement embrassé sa femme. Ce fut à peine s'il lui donna un mot d'explication. Il ne prit même pas le temps de téléphoner à l'aéroport. Il n'avait qu'une seule idée en tête : sauter dans le premier avion en partance pour l'est des États-Unis...

Cette année-là, les affaires n'avaient pas été merveilleuses, loin de là, et les prévisions pour la saison des fêtes étaient peu réjouissantes. Les premières statistiques de ventes confirmaient ce pessimisme. En dépit des beaux discours du gouvernement, les acheteurs ne se pressaient pas aux portes des magasins. Chez les commerçants, on poussait de gros soupirs.

La soudaine publicité pour les cercueils créa un choc.

Le mot est peut-être trop faible. Les passants virent des équipes de colleurs d'affiches apposer fiévreusement des placards sur les panneaux (ils étaient payés au tarif double car on était en période de vacances). La première affiche était un véritable chef-d'œuvre. Elle représentait une ravissante jeune femme au sourire éblouissant penchée au-dessus du cercueil qu'elle était en train de déballer. A voir son sourire, on aurait pu croire qu'un octogénaire milliardaire venait de lui demander sa main. Dans le fond, on apercevait un arbre de Noël et le papier d'emballage était décoré de feuilles de houx ainsi qu'il convenait. La jeune femme semblait sortir du lit ou être sur le point de se coucher. Pour les jeunes gens en mal d'amour – et même pour les moins jeunes –, le message était parfaitement clair. La légende était la suivante : « *Le cadeau qui durera plus qu'une vie.* »

La télévision assaillit les téléspectateurs de brillantes variations sur le même thème. Certains sketches publicitaires laissaient entendre que si la dame voulait prouver sur-le-champ sa gratitude au donateur et si la chambre à coucher était trop loin, le cercueil pouvait offrir tout le confort désirable.

Naturellement, l'élément plus pondéré de la population n'était pas négligé. Les hommes d'un certain âge en puissance d'épouse furent attaqués de plein fouet : « *Voudriez-vous que votre veuve ne soit qu'à moitié en sécurité ?* » Et pour les demoiselles n'ayant pas d'espairs matrimoniaux immédiats : « *J'ai rêvé que je mourais sans mon cercueil virginal !* »

Battant le fer tant qu'il était chaud, les journaux, les revues et tous les moyens d'information firent chorus. Jamais l'opinion publique n'avait essuyé assaut aussi violent. Le consommateur tituba, battit des paupières, secoua la tête pour s'éclaircir les idées, ouvrit la bouche toute grande et se précipita chez les marchands de cercueils.

Somme toute, Noël n'allait peut-être pas être une catastrophe économique. Les directeurs des grands magasins qui, cédant à contrecœur aux supplications énergiques de leurs fournisseurs, avaient fait une petite place tout au fond de leur établissement pour un seul et unique cercueil étaient pendus au téléphone comme autant de bookmakers en possession d'un tuyau increvable. Ce fut une lutte à couteaux tirés. Les supermarchés ouvrirent un rayon de cercueils. L'Association des Détaillants en Produits Pharmaceutiques, estimant que ses adhérents avaient un droit de priorité, demanda à la justice d'interdire la vente des cercueils dans les stations-service ; mais cette requête fut rejetée, car les juges en achetaient tous. Les instituts de beauté se lancèrent dans ce commerce avec une très réelle ingéniosité. Les routes et les rues des villes étaient encombrées de camions, de remorques louées pour la circonstance, de n'importe quel véhicule capable de transporter un cercueil. La fièvre régnait en Bourse. Des grèves improvisées éclatèrent en l'espace de quelques heures. Le Congrès fut convoqué en session extraordinaire et le Président fut autorisé à rationner le bois et les matières indispensables pour faire face à la pénurie qui s'était brusquement déclarée. S'inclinant devant les pressions des groupes occultes, les États américains promulguèrent des lois interdisant l'incinération. Un nouveau racket apparut du jour au lendemain : le marché noir du cercueil.

Le directeur de la publicité qui avait été à l'origine de ce bouleversement s'était battu en mettant en œuvre les moyens formidables dont il disposait pour obliger les usines productrices à constituer des stocks. Elles l'avaient fait, mais ce n'était qu'une goutte d'eau dans la mer. Les entreprises concurrentes avaient été prises de court mais, réagissant très rapidement, elles s'étaient mises à tourner à raison de vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine. Pourtant, on ne pouvait satis-faire qu'une faible partie de la demande. A prix d'or, les sociétés de pompes funèbres affrêtèrent des avions à réaction qui, dépouillés de leurs sièges, sillonnèrent le monde pour acheter des cercueils d'un bout à l'autre de la Terre.

On eût pu penser que, à la veille de Noël, les autres secteurs de l'activité économique subiraient le contrecoup de cette ruée sur le cercueil. Il n'en fut rien. Si grand était l'élan de la prospérité et telle était la pénurie de cercueils que, à l'exception de quelques articles, les ventes atteignirent, cette saison-là, un niveau record.

Le 23 décembre, la frénésie s'apaisa et les affaires marquèrent le pas même si, le 24 au matin, il y avait encore des optimistes pour rôder dans les magasins vides. Ce rut la pause et les gens s'arrêtèrent pour souffler. La plupart s'assirent sur leur cercueil car, dans les salons, il

n'y avait plus de place pour d'autres meubles.

Rares étaient les citoyens américains à ne pas posséder plusieurs bières entre lesquelles choisir dans l'éventualité d'une crise cardiaque inattendue. Quant aux habitants des autres pays, il valait mieux pour eux qu'ils ne mourussent pas dans l'immédiat de crainte de voir se réaliser à la lettre la prédiction : « Ce qui est poussière retournera à la poussière. »

Après Noël, tout le monde s'attendait évidemment à un ralentissement des affaires. Mais notre chef de publicité qui, soit dit en passant, avait été promu directeur des ventes et président-directeur général adjoint, ne l'entendait pas de cette oreille. Il y avait des années qu'il se sentait professionnellement brimé et, maintenant que le succès couronnait ses efforts, il était bien décidé à ne pas laisser s'éteindre l'incendie qu'il avait allumé. Il accorda un court sursis à la clientèle – le temps, pour elle, de payer les traites et de débarrasser les salons encombrés de cadeaux funéraires. Fin janvier, il lança une nouvelle campagne. Ce fut comme une bombe de cent mégatonnes.

Au bout d'une semaine, il fallut se rendre à l'évidence : les modèles de Noël étaient démodés. Le cercueil était devenu le nouveau symbole de la respectabilité sociale.

Bien entendu, c'était le marasme dans l'industrie automobile. Même ceux qui avaient de quoi s'offrir une voiture neuve n'avaient aucune envie de revendre la vieille et de laisser la nouvelle rouiller sous la pluie : les garages débordaient de cercueils. Parallèlement, le cours des valeurs pétrolières s'effondra. On construisait encore par-ci par-là quelques camions, quelques autocars, mais cela n'allait pas plus loin.

Certains des cercueils dernier cri étaient d'authentiques œuvres d'art. Les autres... Enfin, il y en avait pour tous les goûts. On vit apparaître des modèles compacts à l'intérieur desquels le mort était couché en chien de fusil. Un fabricant lança le cercueil circulaire, avançant comme argument de vente que, d'après toutes les lois de la nature, seule la position fœtale était valable. A l'autre extrémité de la gamme, on trouvait de véritables maisons décorées et luxueusement équipées. Le plus vaste de tous ces modèles était sans doute celui baptisé « Réunion de Famille » : de forme triangulaire, il comportait une série de niches pour papa, maman, huit enfants (plus deux petits camarades) et le chat qui avait son alvéole tout au bout à côté du dernier-né.

Les ventes reprirent de plus belle, mais les économistes proclamaient que le boom ne pourrait pas durer longtemps. Ils ne tenaient pas compte du chef de publicité, dont les yeux étaient chaque jour plus

brillants. Les gens avaient déjà des cercueils qu'ils astiquaient et exposaient parfois dans des « vitrines funéraires » spécialement aménagées. Le raisonnement du chef de publicité fut direct et il allait droit au but : il fallait faire en sorte que les-gens se servent de leurs cercueils. A présent, il disposait de tous les crédits qui lui étaient nécessaires.

La phase suivante de sa campagne démarra de façon si progressive qu'il est impossible de dire : « C'est ici que cela a commencé. » L'un des premiers éléments fut indiscutablement un dessin largement reproduit représentant un jeune homme tatoué et souriant au menton hardiment levé, couché dans un cercueil. Il avait l'air rude (car il fallait que les petites natures s'identifient aussi à lui) et sympathique et, bien qu'il fût manifestement mort, la virilité émanait de tous ses pores. C'était sans aucun doute le plus beau cadavre depuis celui de Richard Cœur de Lion.

Il ne fallait pas non plus négliger les petits couplets publicitaires. L'air le plus populaire – ce fut vraiment quelque chose de ravissant – était une version jazz de la marche funèbre.

Les choses commencèrent tout doucement et de manière si peu violente que rares furent ceux qui parlèrent de suicides. Les Teen-Agers se mirent à organiser des « casse-pipe parties ». Il y eut quelques protestations de la part de leurs aînés mais la mode se répandit chez les adultes. Les gens fatigués, les gens qui s'estimaient écrasés, les malades, ceux qui avaient des ennuis moururent en nombre croissant. Le commerce clandestin du poison fleurit quelque temps mais disparut vite. Le pouvoir de persuasion était tel que les adjuvants artificiels étaient inutiles : les cercueils étaient vraiment confortables. Très confortables. Il suffisait aux gens de fermer les yeux et ils mouraient, le sourire aux lèvres.

Les Beatniks avaient des cercueils d'un modèle spécial – moisis, crasseux et dépourvus de couvercle car les Beatniks adoraient l'exhibitionnisme – qu'ils exposaient le long des avenues. Ils mouraient en arborant des expressions intensément intellectuelles et la pluie, enfin, les lavait. Bien entendu, des voix s'élevaient qui criaient au désastre. Mais quand n'y a-t-il pas de prophètes de malheur ? On cessa très vite de les écouter.

On peut imaginer ce que furent quelques-unes des réactions dans le reste du monde.

Le bloc communiste dénonça immédiatement ce mouvement comme un complot répugnant de l'impérialisme décadent. La Chine, qui se querellait depuis quelque temps avec la Russie pour des questions de

méthode, exigea à grands cris que la guerre soit déclarée sur-le-champ. Les Russes répliquèrent que c'était d'une stupidité insigne : si les capitalistes voulaient mourir, leur faire la guerre serait leur rendre service. La Chine expérimenta clandestinement la chose, se disant que c'était peut-être là le moyen de pallier l'explosion démographique ; elle trouva que le système était bon. D'ailleurs, après avoir réfléchi plusieurs jours, le bloc socialiste, estimant inadmissible de se laisser damer le pion en quelque domaine que ce soit, lança son propre programme tout en expliquant avec une parfaite logique qu'il était totalement différent de celui des Américains.

Le bloc des nations libres, le bloc des nations communistes, le bloc des neutres et tous les demi-portions qui avaient été trop bêtes pour s'intégrer à un bloc, se trouvèrent pris dans le tourbillon en un laps de temps étonnamment court, et de bien des façons. Au bout de deux ans, le monde se trouva débarrassé de la plupart de ses tourments.

Chose bizarre, le pays où était né ce mouvement fut le dernier à succomber. Au fond, ce n'était peut-être pas tellement bizarre. Les pompes funèbres américaines, fournisseurs de la terre entière, avaient mis au point un système de production de cercueils et d'inhumation presque entièrement automatique ; les chaînes de montage et de conditionnement présentaient des innovations qui n'étaient pas dénuées d'intérêt. Restaient deux problèmes : la direction et la distribution. Le président-directeur général de la General Mortuary, un personnage débordant d'enthousiasme que ses amis surnommaient Sarcophagus Sam, répondit sans ambages en déchiquetant son cigare et en fronçant les sourcils à un journaliste qui l'interrogeait dans une conférence de presse : « Tant que j'aurai un seul client en puissance qui sera en même temps mon dernier actionnaire, je m'efforcerai de lui vendre un cercueil pour lui servir ses dividendes. »

Enfin, un homme qui pensait être le dernier humain fit le tour de Denver à la recherche du cercueil qui lui convenait le mieux. Il jeta son dévolu sur un superbe article en ébène garni platine, doté d'un ajuste-cadavre automatique, équipé d'un matelas en plastique auto-moulant avec bar incorporé. Il s'y installa, se versa une rasade généreuse d'un scotch d'âge vénérable, eut un sourire de contentement en sentant le matelas se mouler autour de son corps, ferma les yeux et poussa un soupir d'aise. Une musique douce retentit à son oreille tandis que le couvercle se refermait.

Un urubu quitta l'édifice voisin en haut duquel il était perché en poussant un cri lugubre, furieux d'avoir eu un instant de distraction. Il était trop tard. Ses griffes crissèrent sur le cercueil hermétiquement clos ; il émit une sorte de sifflement de rage et abandonna la partie. Il

reprit son essor. Il en avait assez de se nourrir de petits rongeurs et de coyotes.

Du haut des airs, il aperçut deux points noirs se déplaçant au milieu des collines sèches. Il tourna en rond pour les examiner de près et, déçu, repartit vers l'ouest. Ces deux-là, il les avait déjà vus. Il y avait si longtemps que le vieux prospecteur et sa mule étaient dans les montagnes que l'urubu avait conclu qu'ils ne savaient pas comment mourir.

Le prospecteur, qui s'appelait Adams, marchait nonchalamment derrière l'animal en fredonnant. De temps en temps, il adressait une remarque à la bête. Il se dirigeait vers les bâtiments éblouissants. Quand il arriva dans les faubourgs de Denver, il se rendit compte qu'il y avait quelque chose d'anormal. Il s'arrêta et contempla le paysage paisible. Rien ne bougeait hormis, ici et là, un rat squelettique ou quelques moineaux qui picoraient entre les cercueils.

Le vieux prospecteur se tourna vers la mule. « Enfer et damnation ! fit-il. Ce serait-y pas un coup des Martiens ? » Un fragment de journal voltigeait dans le vent. L'homme avança d'un pas lourd et s'en empara. Ce qu'il lut était suffisamment clair pour qu'il comprît.

« Ils sont partis, Eva, dit-il à la mule. Ils sont tous partis. » Il passa tendrement son bras autour de la bête. « J'ai comme qui dirait l'impression que ça va être à toi et à moi de jouer. Tout est à recommencer. »

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

And all the Earth a Grave...

© Galaxy Publishing Corp., 1983.

© Editions Opta, pour la traduction.

GAGNER LA PAIX

par Frederick Pohl

La nouvelle de MacApp nous a fait entrer dans l'univers de la production en série, donc dans celui de la machine. Nous n'allons plus guère en sortir. On peut rêver d'un monde où les machines fourniront tout ; le système n'aura plus besoin de tuer les hommes, il pourra même les libérer du joug de la publicité. Cesserons-nous pour autant d'être dans une société de production ? Rien n'est moins sûr ; peut-être serons-nous asphyxiés sous l'abondance, dégoûtés par la pléthore, désertés par nos désirs sauf celui, lancinant, d'échapper à une « mère » aussi possessive que gratifiante. Pour échapper à l'esclavage, nous n'aurons pas d'autre issue que de redevenir combattants. Nous devons, comme Frankenstein, affronter notre créature avec de faibles chances de la détruire. Et même si nous réussissions, ce serait la fin du progrès, n'est-ce pas ?

1

QUAND le vieux Tighe eut pris le pouvoir... (allons... voyons ! Je vous l'ai déjà raconté. Vous m'embêtez à me demander de répéter tout le temps la même histoire. Vous vous rappelez la Grande Marche sur le Pentagone, vous vous rappelez comment Honest Jack Tighe, le Père de la Seconde République, écrasa la plus puissante nation du monde avec un fusil de chasse et un 22 long rifle. Bien sûr, que vous vous en souvenez !)

Bref, le vieux Tighe prit le pouvoir et les choses marchèrent rudement bien pendant un bout de temps.

Ah ! quelle belle et grande époque ! Il a transformé le monde, le vieux Jack Tighe. Il s'enferma dans sa chambre avec un pot de café – en ce temps-là, on l'appelait le Bureau de Lincoln ; maintenant, bien sûr, on l'appelle la Chambre de Tighe – et il passa la nuit à écrire. Et, le lendemain, quand les serviteurs stupéfaits entrèrent, ça y était : la Déclaration des Torts était prête.

Voyons si vous vous les rappelez. Tout le monde les apprend par cœur et vous les avez certainement appris, vous aussi :

1. Le premier tort que nous devons abolir est la vente forcée des biens. A l'avenir, personne ne vendra de marchandises. Les vendeurs pourront seulement autoriser leurs clients à acheter.

2. Le second tort que nous devons abolir est la publicité. Tous les panneaux d'affichage seront immédiatement démantelés. Les annonces payantes dans les magazines et les journaux seront limitées à un quart de pouce par page, sans illustration.

3. Le troisième tort que nous devons abolir est la télévision commerciale. Quiconque tente d'utiliser les ondes du bon Dieu pour stimuler la vente de biens de consommation est déclaré ennemi du peuple et passible du bannissement dans l'Antarctique, peine minimale.

En vérité, c'étaient là les préceptes de l'Age d'Or ! Voilà comment c'était ! Et la joie des gens fut quelque chose d'extraordinaire.

Sauf que... Eh bien, il y avait le problème des usines souterraines.

Prenons par exemple le dénommé Cossett. Son prénom était Archibald mais il est inutile que vous preniez la peine de le retenir. Sa femme était quelqu'un mais il ne fallait quand même pas trop lui en demander. Archibald ! elle l'appelait Bill. Ils avaient trois enfants, des garçons : Chuck, Dan et Tommy. Mrs. Cossett s'estimait matériellement heureuse.

Un beau matin, elle dit à son mari :

« Bill, c'est merveilleux, la manière dont Honest Jack Tighe a tout organisé pour nous ! Te rappelles-tu comment c'était, avant ? Tu t'en souviens ? Et maintenant... maintenant... Tiens ! n'as-tu rien remarqué ?

— Hem ? fit Cossett d'un ton interrogatif.

— Ton breakfast. Il ne te plaît pas ? »

Bill Cossett considéra son assiette d'un air morne. Du jus d'orange, un toast, du café. Il poussa un profond soupir.

« Bill ! Je t'ai demandé si cela te plaisait ?

— Je mange, non ? Il n'y a jamais rien eu de différent !

— Jamais, fit doucement Essie Cossett. Tu as toujours eu la même chose au petit déjeuner. Mais n'as-tu pas remarqué que le toast n'est pas brûlé ? »

Cossett en mâchonna une bouchée sans manifester d'émotion.

« C'est épatant.

— Et le café est parfait. Le jus d'orange aussi.

— C'est un jus d'orange grandiose ! s'écria Cossett avec irritation. Un jus d'orange qu'on n'oublie pas. »

Les yeux de Mrs. Cossett jetèrent des flammes.

« Je ne peux rien te dire ce matin sans que tu montes aussitôt sur tes grands chevaux et...

— J'ai passé une mauvaise nuit ! » hurla Cossett en décochant à Essie un regard noir. C'était un homme qui présentait bien, encore jeune, bon père et gagnant bien sa vie. Mais il était au bout du rouleau. « Je n'ai pas dormi ! Pas fermé l'œil ! J'ai passé la nuit à me tourner et à me retourner et à me faire de la bile... Mais une de ces biles ! Pardonne-moi », acheva-t-il d'une voix tonitruante, défiant sa femme d'accepter ses excuses.

« Mais j'ai seulement...

— Essie ! »

Mrs. Cossett était profondément ulcérée. Ses lèvres tremblèrent, ses yeux se mouillèrent de larmes. A cette vue, son mari accepta la défaite. Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise tandis qu'elle murmurait timidement :

« Je voulais seulement te faire remarquer que ce toast n'était pas carbonisé. Mais tu es tellement irascible, Bill, que... Je veux dire..., ajouta-t-elle hâtivement..., te rappelles-tu comment c'était autrefois, avant que Jack Tighe nous ait libérés ? Chaque mois, un nouveau grille-pain éjecteur apparaissait sur le marché. Tantôt il y avait un cadran pour couper les tranches de pain à la dimension souhaitée, tantôt un œil magique s'en chargeait pour vous. La cafetière qu'on achetait au mois de juin utilisait une grosse mouture et celle qu'on achetait en septembre pour la remplacer exigeait une mouture fine. Et maintenant, s'exclama-t-elle avec ivresse, sa colère passagère oubliée, et maintenant je me sers des mêmes instruments depuis plus de six mois ! J'ai eu le temps d'apprendre à les utiliser. Je peux les conserver jusqu'à ce qu'ils soient usés. Et quand ils le sont, je peux, si j'en ai envie, retrouver exactement le même modèle ! Oh ! Bill ! poursuivit-elle, bouleversée, comment faisons-nous dans le temps, avant Jack Tighe ? »

Cossett éloigna sa chaise de la table et contempla longuement sa femme en silence. Puis il se leva, empoigna son chapeau, grommela quelque chose d'indistinct et quitta précipitamment la maison pour se rendre au magasin.

Le magasin était surmonté d'une enseigne :

Concessionnaire Buick

Pendant tout le trajet, il sanglota.

Il ne faut pas vous faire trop de mauvais sang pour ce brave Cossett. Il était loin d'être le seul dans ce cas. Mais c'est vrai : la situation était bien triste.

Bill Cossett entra dans le magasin. Il avait encore envie de pleurer mais ce n'était pas possible devant le personnel. S'il se laissait aller si peu que ce fût, ce serait un concert de lamentations.

Harry Bull, le chef des ventes, était dans tous ses états, il allumait des cigarettes à la chaîne, tirait chaque fois distraitement une bouffée et reposait régulièrement les petits cylindres les uns à côté des autres sur le bord de son gros cendrier de verre. Naturellement, il n'en avait pas conscience. Il contemplait le cendrier d'un œil vide, c'est vrai, mais ce qu'il voyait, c'étaient les braises fumantes de l'Enfer.

Il leva la tête quand Cossett entra.

« Ils sont arrivés, patron ! lança-t-il tragiquement. Les nouveaux modèles ! J'ai déjà eu douze fois le bureau de Springfield au téléphone ce matin, officiel ! Mais la réponse est toujours la même. »

Cossett prit une profonde inspiration. Le moment était venu de faire preuve de virilité. Il leva le menton d'un air avantageux et dit d'une voix parfaitement égale :

« Dans ce cas, il n'y aura pas d'annulation.

— Ils affirment que c'est impossible », dit Harry Bull. L'œil fixe et la mine morne, il considéra le hall d'exposition encombré. « Ils affirment que les cavernes augmentent leurs cadences. Encore seize voitures de plus, soupira-t-il avec accablement. Et je ne parle que des Grandes Routières. Vous ne savez pas encore tout, patron. Demain, on recevra les Spéciales et les Semi-Commerciales et... et... Mr. Cossett, sanglota-t-il, ce mois-ci, elles sont plus longues de 25 centimètres ! Ça dépasse les bornes ! » Il explosait. « Nous avons 1 841 voitures en stock. Le rez-de-chaussée est plein. Le magasin est plein. Les deux étages sont pleins. Le parc est plein. Hier, on a amené tous les véhicules d'occasion au dépotoir. N'empêche que nous avons des bagnoles parkées en double file dans toutes les rues sur une longueur de six blocs. Savez-vous que je n'ai même pas pu trouver une place ce matin, patron ? J'ai dû me ranger à l'angle de Grand Street et de Sterling Street et faire le reste de la route à pied tellement c'était

embouteillé. »

Pour la première fois, l'expression de Cossett se modifia.

« Grand Street et Sterling Street, répéta-t-il songeusement. Tiens... J'essaierai de passer par là 3emain. » Puis il se mit à rire. Un rire amer. « Encore heureux que nous nous occupions de Buick et non de petites voitures économiques. Je suis passé devant la Culex Motors hier et... » Il s'interrompit et s'écria : « Bon sang de bois, j'avais aller parler à Manny Culex ! Pourquoi pas ? Ce n'est pas un cas particulier, Harry. C'est un problème général. Pour une fois, nous devrions peut-être faire front commun. Nous n'avons jamais essayé. Personne n'aurait voulu faire le premier pas. Mais, au point où en sont les choses, il faut que quelqu'un prenne l'initiative. Eh bien, ce quelqu'un, ce sera moi ! Cela ne rime à rien de laisser les cavernes tourner et produire toutes ces voitures neuves après que Jack Tighe a annoncé au pays que les gens n'avaient plus besoin de les acheter. Washington prendra des mesures. Il ne peut pas en aller autrement ! »

Mais, tandis qu'il se dirigeait vers le siège de la Culex, passant devant les magasins aux vitrines bouchées par du carton, contournant avec rage les décombres qui entouraient le Prisunic, se frayant son chemin au milieu des boîtes de conserves avariées du Supermarché, Cossett était obnubilé par une question qu'il ne pouvait chasser de son esprit : et si Washington ne pouvait rien faire ?

2

N'allez surtout pas croire que Jack Tighe n'était pas au courant de la situation. Oh ! il la connaissait. Et comment ! Il ne s'agissait pas seulement, en effet, d'Archibald Cossett et de Manny Culex mais de tous les marchands de voitures. Et pas seulement des marchands de voitures mais de tous les marchands de Rantoul qui vendaient des biens de consommation au public. Et il ne s'agissait pas seulement de Rantoul mais de tout l'Illinois, de tout le Middle West, de tout le pays – et, oui, à la réflexion... du monde entier, en définitive. (Je veux dire : le monde habité, naturellement ; il n'y avait pas de problème à Lower Westchester, par exemple.)

Les stocks s'accumulaient.

C'était une affaire d'automation et d'écoulement. Pendant la guerre, il avait semblé que rendre les usines automatiques était une bonne idée. C'était peut-être une bonne idée : ce qui comptait, à ce moment-là, c'était de produire. De produire tout. Et on produisait. C'est indiscutable : on produisait. Et puis, après la guerre, il y avait une

méthode pour éponger la production. Une méthode qui portait un nom : la publicité. Mais, si l'on va au fond des choses, qu'est-ce que c'était, la publicité ? Cela consistait à pourchasser les gens pour les obliger à acheter ce dont ils n'avaient pas vraiment besoin avec de l'argent qu'ils n'avaient pas encore gagné. C'était une oppression. C'était l'hypertension, des complications sociales, la concurrence et la confusion.

C'est alors que Jack Tighe a réglé le problème avec sa fameuse Déclaration des Torts.

Tout le monde convenait que les choses étaient intolérables avant – avant la marche de Tighe et de ses héroïques troupes sur le Pentagone. Avant la Libération. L'ennui, maintenant que la publicité était interdite, c'était que personne n'avait envie d'acheter les nouveautés qui sortaient des grandes usines automatiques souterraines, enfouies dans les cavernes. Que faire de tous ces produits ?

Jack Tighe avait conscience de ce problème. Autant qu'un représentant d'aspirateurs faisant péniblement du porte à porte. Il savait ce que voulaient les gens. Et s'il ne l'avait pas su, eh bien, il l'aurait vite appris parce que les gens saisissaient toutes les occasions possibles pour lui faire connaître leur point de vue en lui envoyant des délégations et en lui adressant des pétitions.

Il y avait par exemple la délégation de l'Association Automobile du Middle West dirigée par Cossett en personne. Il n'avait pas souhaité la présider mais c'est lui qui avait proposé sa création et, forcément, il n'avait pas pu se défilier : « C'est vous qui avez eu l'idée ? Alors, débrouillez-vous. »

Jack Tighe reçut la délégation. Il écouta avec beaucoup de courtoisie et de gravité le discours du président. Pourtant, ce n'était pas dans ses habitudes. Tighe n'était plus le vieux monsieur tranquille qui péchait autrefois dans la Delaware. Non... A présent, c'était un président irascible qui n'attachait aucune importance aux délégations : il en recevait cinquante par jour. Et toutes demandaient la même chose : laissez-nous pousser un petit peu nos produits à nous, s'il vous plaît... Naturellement, aucun secteur commercial ne saurait être exempté de la règle commune inscrite dans la Déclaration des Torts – personne ne souhaite retourner à l'ère de la publicité ! Mais, Monsieur le Président, la bijouterie (ou la chaussure, la pharmacie, la mécanique, l'alimentation congelée, etc.) est historiquement, intrinsèquement, dynamiquement et éminemment différente parce que...

Cela vous surprend peut-être mais tous développaient des tas de raisons à partir de ce « parce que ». Des raisons dont certaines étaient

sans réplique.

Mais Jack Tighe ne laissa pas la délégation de l'Association Automobile du Middle West aller jusqu'au bout de son argumentation. Après l'andante du « personne ne désire le retour de l'âge de la publicité » et le largo introduisant le chant funèbre, il interrompit brusquement l'orateur : « Eh, vous, là-bas ! Vous, le jeune !

— Cossett ! Le bon vieux Bill Cossett ! » s'exclamèrent avec enthousiasme une douzaine de délégués en poussant Cossett en avant.

Jack Tighe lui étreignit la main. « Je suis impressionné », dit-il d'une voix rêveuse. Une idée avait germé dans sa tête et le moment était peut-être venu de la mettre en application. « Vous me plaisez, Gossop, et je vais faire quelque chose en votre faveur.

— Voulez-vous dire que vous allez nous laisser faire de la pub...

— Comment ? » Jack Tighe dévisagea les délégués avec étonnement. « Bien sûr que non ! Mais je vais créer une Commission d'Action pour examiner la situation, messieurs. Absolument ! Il ne faut pas croire que nous nous tournons les pouces, à Washington, et Artie Gossop – pardon... Hassop – en fera partie. Voilà ! conclut-il avec une bienveillance nuancée de fierté. Je vous souhaite une bonne journée à tous. » Et le président se dirigea vers la porte menant à ses appartements privés.

C'était un honneur insigne, songeait Bill Cossett. En tout cas, les délégués le lui affirmaient.

Mais, quarante-huit heures plus tard, il n'en était plus aussi sûr.

Les membres de la délégation étaient tous rentrés chez eux. Pourquoi ne l'auraient-ils pas fait ? Ils avaient rempli leur mission. Le problème était pris en main.

Mais c'était ce brave Bill Cossett qui l'avait en main, maintenant.

Et cela ne lui disait rien qui vaille. Il s'avéra que cette Commission d'Action n'avait pas seulement été créée pour étudier la question et faire des recommandations. Pas du tout ! Ce n'était pas dans les méthodes de Jack Tighe. La Commission devait *faire* quelque chose. Voilà pourquoi Cossett se retrouva, un fusil à la main, dans une chenillette blindée. Il faisait partie d'un groupe d'assaut occupé à considérer la rampe inclinée accédant à l'usine souterraine de Farmingdale.

Il faut que je vous parle de Farmingdale.

C'avait été le siège social de l'Électromécanique Nationale – dans Te bon vieux temps, bien entendu. Et puis, ce fut la guerre froide. Les administrateurs de l'Électromécanique Nationale regardèrent leurs bilans et sourirent, pensèrent aux impôts et pleurèrent ; puis ils décidèrent d'investir une part considérable de leurs bénéfices dans une nouvelle usine.

Ce ne serait pas seulement une nouvelle usine : ce serait une usine sensationnelle. N'importe comment, elle serait subventionnée par le gouvernement, n'est-ce pas ? Et on creusa un trou énorme. Sur des hectares et des hectares. Tout était dissimulé à la lumière du jour. Les administrateurs gloussaient en se frottant les mains. Bravo ! Bravo !

Qu'ils lancent donc leurs missiles intercontinentaux ! Ah, ah ! Moi, ils ne peuvent pas me toucher !

C'était pendant la guerre froide. Et puis, comme vous savez, la guerre froide s'est réchauffée. Les missiles partirent. Washington donna ses directives au conseil d'administration. Dépêchez-vous ! Automatisez, mécanisez, augmentez la production. Les administrateurs prirent leur souffle et renvoyèrent crânement les ingénieurs à leurs bureaux d'études.

Leur consigne était de doubler la production et de la rendre indépendante de l'extérieur. « C'est une blague ? » murmurèrent les ingénieurs. Mais ils se mirent au travail, conçurent des projets que l'on approuva en haut lieu et l'on se mit à construire des machines pour les réaliser.

Les pelleteuses fouillèrent le sol, élargirent les galeries, percèrent des tunnels secrets. Cette fois, il y avait des plaques de protection, des pièges, des dispositifs de camouflage et d'auto-défense.

C'était une usine cachée, mon vieux. A l'abri des rayons infrarouges, des rayons ultraviolets, des ondes du spectre visible, du radar et du sonar. A l'abri de tout ce qui n'était pas le flair du chien – et encore !

L'usine était blindée.

Il était impossible de s'en approcher. Quand on était vivant, en tout cas. Elle fut armée : projectiles auto-guidés, batteries rapides – bref, tout l'arsenal que l'on pouvait imaginer (et il y avait beaucoup de gens qui avaient de l'imagination) afin de dissuader d'éventuels envahisseurs. L'usine était une usine automatique. Non seulement elle produirait, mais elle continuerait de produire tant qu'il y aurait de la matière première. Oui. Et il était prévu que des modifications seraient apportées aux modèles car l'introduction d'un facteur de vieillissement

du produit fini était un impératif fondamental de la technologie industrielle.

Tel était le principe : les usines souterraines seraient capables, en l'absence de toute présence humaine, de produire, de transformer les articles, de modifier l'outillage et de fabriquer des modèles nouveaux.

Ce n'était pas encore tout. Les usines établiraient leurs prévisions de vente par le truchement d'une liaison électronique directe avec le grand ordinateur du Bureau de la Statistique et de la Démographie de Washington ; elles imprimeraient à l'aide de machines à écrire électroniques et de presses électrostatiques tout le matériel nécessaire : brochures, manuels d'instructions, modes d'emploi, diagrammes...

Les problèmes les plus épineux furent résolus avec élégance. Une importante personnalité posa, par exemple, cette question : « Ne faudrait-il pas au moins deux jolies filles comme modèles pour illustrer les brochures ?

— Non, répondit carrément un ingénieur. Je vais vous montrer ce que nous allons faire. »

Rapidement, le technicien dessina un schéma compliqué.

« Je vois », dit l'importante personnalité en ouvrant des yeux ronds.

En réalité, l'importante personnalité n'avait rien compris, mais quand les ingénieurs eurent mis les choses au point, elle vit que cela fonctionnait.

Une banque mnémonique sélective recevait l'information : on a besoin de l'image d'une jolie fille en train de faire fonctionner... disons un appareil à cuire les œufs ; la banque compulsait les collections de modèles qui lui avaient été injectés afin de choisir le sujet demandé posant selon l'attitude requise. Un second dispositif fournissait les éléments vestimentaires – n'importe quoi depuis une parka jusqu'à un bikini (le plus souvent, c'était un oikini) – et le costume était dessiné électroniquement. Enfin, et c'était la troisième étape, le cuiseur à œufs était reproduit à son tour à l'échelle et deux fois plus beau que l'objet réel.

Cela marchait.

Les usines souterraines furent donc allègrement placées sous le signe de l'automatisme intégral.

Puis, quand ils eurent mis la dernière main à la concrétisation de leurs rêves délirants, les ingénieurs ajoutèrent la dernière touche.

Les percolateurs électriques exigeaient de l'acier, du chrome, du cuivre, des plastiques pour les câbles, des plastiques pour les poignées, d'autres sortes de plastiques encore pour les enjoliveurs. Tout cela, les usines le fournirent. Pour ce faire, elles n'avaient pas recours à des réserves de matières premières car les stocks peuvent s'épuiser. Non : elles indiquaient à leurs multiples ordinateurs les endroits où se trouvait la matière première.

Les ingénieurs dotèrent l'Électromécanique Nationale d'un robot armé capable de flairer les matières premières et de dire aux dispositifs de prospection où étaient situés les filons. Ils dotèrent en outre l'Électromécanique d'une pile à fusion qui fonctionnerait tant qu'il y aurait du combustible (ce combustible était de l'hydrogène extrait de l'eau du Sund de Long Island et si le Sund venait à s'assécher, l'hydrogène serait extrait de l'eau retenue par l'argile, les sables siliceux, la couche géologique elle-même qui en était le soubassement).

Alors, les ingénieurs appuyèrent sur le petit bouton rouge et ils s'éloignèrent.

Le premier jour, des milliers de percolateurs sortirent des chaînes.

Puis les machines accélérèrent la cadence. Les percolateurs sortirent par dizaines de mille. Alors, les machines passèrent à l'étape de la production à 100 %.

Un ingénieur toussota. « Hum... Je me demande une chose... Ce petit bouton rouge...Supposons qu'on veuille le mettre à la position « arrêt ». Est-ce possible ? »

Les grands directeurs froncèrent le sourcil.

« Ignorez-vous que nous sommes en guerre ? demandèrent-ils. Produire : c'est la seule chose qui compte. Quand la guerre sera finie, il sera temps de s'inquiéter et de voir comment arrêter tout cela. Pour le moment, nous ne pouvons pas prendre le risque de laisser les agents ennemis pénétrer à l'intérieur de notre système de défense pour affaiblir notre effort de guerre. En conséquence, le bouton ne fonctionne qu'à sens unique. »

Et nous avons gagné la guerre. Et, oui... Dès lors, on pouvait se faire du souci.

3

Devant la rampe d'accès de l'usine de Farmingdale, le commandant Commaigne prit son micro et donna ses ordres d'une voix sèche :

« Korowicz ! Couvrez-moi et surveillez les missiles. Vous assurerez la protection aérienne de tout le détachement. Bonfils, vous allez prendre position sur la route. Ouvrez le feu sur les camions quand ils sortiront et repliez-vous ensuite. Goodpastor, vous couvrez les groupes de destruction. Gershenow, vous restez en réserve. Attention, maintenant... Ils vont sortir d'un moment à l'autre. » Il coupa le micro et observa la rampe. La transpiration ruisselait sur son front.

Bill Cossett s'agita nerveusement sur son siège et considéra son fusil. C'était un modèle rudimentaire dessiné par Jack Tighe en personne. Il n'y avait qu'une chose à se rappeler : quand on appuyait sur la détente, le coup partait. Mais les fusils, c'était quelque chose que Cossett connaissait assez mal. Il se surprit à songer avec désespoir qu'il serait beaucoup mieux chez lui, à Rantoul. Mais il se souvint de cette multitude de Buick qui lui restaient sur les bras.

Derrière la chenillette, les quatre autres véhicules de l'expédition manœuvraient bruyamment pour prendre position. Cette rampe était l'une des dix-huit voies d'accès de l'usine de l'Électromécanique Nationale. Se suivant selon des intervalles réguliers mais déterminés avec soin, d'énormes semi-remorques blindées franchissaient les sextuples portes d'acier à l'iridium et s'engageaient sur l'autoroute. Il n'y avait pas de chauffeurs. L'itinéraire était imprimé dans leurs circuits par l'usine souterraine elle-même. Chaque véhicule devait se rendre à un endroit précis pour livrer son chargement de percolateurs et de moules à gaufres. Et tous avaient les moyens d'arriver à destination.

Bill Cossett toussota : « Mon commandant, pourquoi ne tirons-nous pas dessus à mesure qu'ils sortent ?

— Ils riposteraient, répondit le commandant Commaigne.

— Oui, je sais. Mais on pourrait employer la même tactique. Se servir d'armes automatiques. Utiliser nos canons-robots. Ensuite...

— Je suis heureux de constater que vous vous servez de votre cerveau, Mr. Cossett, laissa tomber Commaigne d'une voix lasse. Mais, croyez-moi, nous y avons déjà pensé. » Il désigna la rampe. « Regardez ces routes. Ne voyez-vous pas qu'il y a eu déjà pas mal de batailles ? »

Cossett se sentit ridicule. C'était évident... Sur un kilomètre et demi, chaque route était creusée de tranchées, hérissée de défenses antichars, truffée de pièges. Ces dispositifs avaient été mis en place avant toute autre chose par une population en proie à la panique. Mais c'était une tactique trop grossière pour les camions : ils avaient comblé les tranchées, démantelé les pieux, fait exploser les mines à

l'aide de chaînes.

Le commandant soupira. « Nous avons dû arrêter pour la bonne raison qu'on ne pouvait pas tenir. Naturellement, les usines ont contre-attaqué. Plus nos assauts étaient violents, plus la contre-offensive était ingénieuse. Finalement... *A vos postes !* hurla-t-il en branchant son micro. *Les voilà !* »

La porte extérieure s'ouvrit en grinçant. Un monstre émergea avec hésitation à l'air libre.

Le camion n'avait pas de cerveau – pas de cerveau organique, tout au moins : rien qu'un fouillis de fils de cuivre, de tungstène et de verre – mais, tandis qu'il scrutait les environs, sondait les alentours pour repérer à l'aide de son radar un éventuel ennemi, il avait une attitude humaine qui vous donnait le frisson. Les camions avaient acquis de l'expérience. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Leur intelligence électronique n'avait pas de circuit capable de les amener à se demander pourquoi ils agissaient. Leur tâche consistait à livrer la marchandise et cette tâche impliquait une mission annexe : surmonter les obstacles.

L'obstacle nommé Commaigne cria : « En joue ! »

Silencieusement, les armes cherchèrent les points vulnérables : les essieux et la direction. Mais, dans chacun des camions blindés, le levier de sécurité des canons s'abaissa ; les camions sortirent lourdement, tâtant la route, faisant pivoter leurs tourelles pour examiner le terrain. Ils étaient au nombre de huit.

« *Feu !* » hurla le commandant Commaigne. Et la bataille s'engagea.

Bonfils quitta avec intrépidité son abri et tira sur les premiers véhicules. Sans flottement ni confusion, les camions se regroupèrent et ripostèrent. Mais Bonfils, lui non plus, n'avait pas perdu de temps : en quelques secondes, il fut hors d'atteinte.

A son tour, Korowicz ouvrit un feu nourri au moment où sifflaient les premiers projectiles. Gershernow atteignit deux camions qui essayaient d'opérer une manœuvre d'encercllement. C'était un joli combat.

Mais il ne s'agissait encore que des hors-d'œuvre.

« Les équipes de destruction, à vous ! » rugit Commaigne. Le half-track émergea de sa cachette et déposa les sapeurs au début de la rampe. Les machines de contrôle possédaient de nombreux circuits d'action simultanée mais leur nombre n'était pas illimité. Il y avait de bonnes

raisons d'espérer que, occupés par la bataille de la route, les principaux gardiens de l'usine seraient dans l'incapacité de repousser un assaut à l'entrée.

Commaigne rabattit d'un geste sec son casque anti-gaz et lança : « Ça va être à nous. » Sa voix était déformée par le filtre plastique.

Bill Cossett hocha la tête, s'humecta les lèvres et ajusta à son tour son casque tandis que le véhicule contournait le champ de bataille pour se diriger vers la poterne. Les équipes de destruction avaient fait sauter la première série de grilles avant qu'ils l'eussent atteinte. Des volutes de fumée grisâtre s'élevaient dans l'air. Déjà, les spécialistes préparaient leurs charges pour attaquer la seconde porte, située à une vingtaine de mètres en aval.

« C'est le moment », dit Commaigne en arrêtant la chenillette. Il ouvrit le capot. « Allez-y prudemment ! » Mais cet avertissement n'était pas nécessaire. Si tous les membres du détachement étaient comme lui, ils seraient prudents, songea Bill Cossett. Ils avancèrent sur les talons des gens de la destruction dans les profondeurs de l'usine automatique.

Le vacarme était à son comble et la chaleur était intense. Il faisait sombre. Les lampes des hommes de l'équipe de destruction constituaient le seul éclairage. Les portes endommagées cliquetaient et vrombissaient avec hargne en essayant de se refermer, conscientes d'une intrusion qu'elles voulaient à tout prix empêcher.

« Attention ! » hurla quelqu'un. Avec un bruit chuintant un jet de butane liquide fusa et s'enflamma. Les hommes firent un bon de côté – juste à temps. Une odeur de tissu brûlé et l'exclamation du commandant Commaigne montrèrent que la catastrophe avait été évitée de justesse.

« On est repérés ! s'écria un homme. Planquez-vous ! »

Mais tout le monde s'était déjà mis à couvert, bien entendu.

Tant bien que mal, car nul ne savait ce qui pouvait être une « planque » dans cet endroit que le cerveau électronique de l'usine avait eu dix bonnes années pour étudier et analyser. Un canon de 37 à pointage automatique fouilla le spectre infrarouge pour détecter la chaleur émanant des corps humains, trouva sa cible, visa et tira.

« J'arrive, j'arrive », susurraient les obus – VENGO, VENGO, VENGO – mais il y avait des angles morts autour des portes démolies et les envahisseurs purent s'y abriter.

« Est-ce que tout le monde va bien ? » s'enquit le commandant

Commaigne qui osait à peine lever la tête.

Il n'y eut pas de réponse, ce qui signifiait soit que tout le monde allait effectivement bien... soit que tout le monde était mort et, par conséquent, dispensé de l'obligation de lui répondre.

Assourdi, cuisant dans son jus, suffoquant sous son casque anti-gaz, Bill Cossett avala péniblement sa salive. Ah ! Qu'est-ce qui lui avait pris d'ouvrir sa grande gueule ! Se porter volontaire pour une commission de ce genre. Tu parles ! La botte du commandant Commaigne s'enfonça dans ses reins tandis qu'une mitrailleuse ouvrait le feu. Elle tirait par cycles successifs : vingt salves à une élévation de quarante mètres et selon un angle de 270 degrés, une translation de deux degrés, une autre rafale, une nouvelle translation, une nouvelle rafale et ainsi de suite. Un tir de nettoyage.

« Ils nous ont perdus ! » annonça le commandant Commaigne sur un ton triomphant.

Le cerveau électronique de l'usine avait perdu le contact – peut-être même pensait-il les avoir liquidés – et il s'appliquait simplement à mettre la dernière touche à l'opération de désinfection avec une minutie toute mécanique.

Mais Bill Cossett était incapable de trouver du réconfort dans le tir de la mitrailleuse. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'avait voulu dire le commandant. Tout ce qu'il savait, c'était que la rampe s'était brusquement illuminée de la lueur vacillante des balles traçantes, que l'odeur de la poudre était suffocante, que la clameur des canons et le claquement sec des impacts l'assourdisaient. Sans compter que toute cette ferraille qui voltigeait un peu partout risquait de blesser quelqu'un.

Mais le commandant Commaigne était prêt à porter sa botte. Très prudemment, il rampa en prenant appui sur ses coudes et examina la galerie où les groupes de démolition étaient en train de placer une charge d'explosif ultra-puissante.

« Vous y êtes ? » demanda-t-il.

Un homme agita le bras.

« Feu ! » Les sapeurs se plaquèrent au sol.

Badaboum ! Un coin de mur soutenant les restes de la porte démolie s'écroula. Bill Cossett écarquilla les yeux. Une machine cliquetait dans les profondeurs. Une machine ennemie ? Non... Le commandant Commaigne lui faisait signe. C'était donc un de leurs engins mais

Cossett n'avait jamais rien vu de pareil.

Cela n'avait rien d'étonnant.

Le Pentagone – Dieu sait avec quelles ressources ! – avait fabriqué un Winnie's Pet(6). La chose remontait à l'époque où Winston Churchill – eh oui ! ça ne date pas d'aujourd'hui ! – se battait contre Hitler. Ce qu'il fallait, avait-il décidé, c'était un instrument pour creuser des tranchées colossales. Quelque chose d'énorme, rêvait-il, de tellement énorme que cela ferait refluer la marée de l'invasion dans les Flandres ou à Soissons.

C'est ainsi que les bureaux d'études mirent au point le Winnie's Pet, une « taupe » gigantesque. Certes, cette machine aurait fait refluer la marée en 1917. Mais les guerres n'étaient plus des guerres de tranchées.

Néanmoins, la taupe était là. Et elle était là parce qu'elle faisait partie du plan du commandant Commaigne. Elle engagea son museau dans la brèche que les groupes de destruction avaient faite dans les parois blindées. Elle était réglée pour le forage latéral. Les hommes se mirent en marche derrière elle, pénétrant dans la galerie toute neuve (et, par conséquent, très probablement non surveillée) qu'elle creusait parallèlement à la rampe et qui s'enfonçait droit au cœur de l'usine. Bill Cossett se releva et s'élança derrière les autres sans en croire ses yeux. C'était trop facile ! Derrière, le vacarme de la mitrailleuse allait s'affaiblissant. Ici, il n'y avait pas de canons, il ne pouvait pas y en avoir. On était en sécurité.

C'est alors que soudain...

« Ouille ! » s'exclama le commandant Commaigne qui avait par hasard touché le mur. Celui-ci était brûlant. Il sourit à Cossett. Son visage était mangé par l'ombre de son casque. « Sur le moment, j'ai eu peur, dit-il. Mais tout va bien. Ce doit être la fusion. Mais... » Il se tut et se mit à réfléchir.

C'était une bonne idée parce qu'il se trompait. Ce ne pouvait pas être la fusion atomique qui échauffait les parois. En 1940, quand on avait construit le Winnie's Pet, Churchill ne disposait pas de l'énergie atomique.

« Sauve qui peut ! hurla le commandant Commaigne. Eh, vous autres ! Sortez de cet engin ! »

Les hommes hésitèrent, puis ils sautèrent.

Juste à temps.

Parce que cette chaleur, c'est vrai, était d'origine atomique. Mais les atomes étaient aux ordres de l'ordinateur qui dirigeait l'usine. Les sismographes avaient enregistré les vibrations causées par le forage. Des missiles souterrains à tête chercheuse s'étaient élancés. En émergeant à l'extrémité du nouveau tunnel, ils entrèrent en collision avec la taupe et explosèrent.

Les hommes regagnèrent la rampe et les halftracks qui les attendaient. D'extrême justesse.

Ainsi s'acheva le premier round. S'il y avait eu un arbitre, n'importe qui, je m'en moque, et quel qu'eût été son préjugé en faveur de la race humaine, il aurait donné l'avantage aux machines. C'avait été une victoire facile. Le détachement rallia le Pentagone dans un état d'esprit lugubre.

4

Ce n'était pas pour rien qu'on avait surnommé Jack Tighe l'« Invincible ».

En fait, il n'avait pas encore ce surnom à l'époque. Il ne lui est venu qu'après mais cela est une autre histoire. Néanmoins, Tighe possédait déjà les vertus qui firent sa grandeur.

« Il doit y avoir un moyen, affirma-t-il en martelant la table du poing. Il doit y en avoir un. »

Les membres de la Commission d'action, encore mal remis de leur déconvenue, le regardèrent fixement.

« Réfléchissons, messieurs, reprit Tighe avec calme. Ces machines ont été construites par les hommes. Les hommes peuvent donc les arrêter ! »

Bill Cossett attendit que quelqu'un prît la parole. Personne ne la prit. Alors, il demanda : « Comment, Mr. Tighe ? » Il aurait bien voulu qu'un autre eût posé la question.

Maussade, Tighe se perdit dans la contemplation de la fenêtre. Comme il ne répondait pas, Cossett enchaîna : « Dites-nous comment, Mr. Tighe, parce que nous ne le savons pas. Nous ne pouvons pas entrer : nous avons essayé. Nous ne pouvons pas détruire les articles à mesure qu'ils sortent : cela aussi, nous l'avons essayé. Nous ne pouvons pas couper le courant parce que la production d'énergie est totalement autonome. Que reste-t-il ? L'ordinateur a plus de ressources que nous, c'est tout.

— Il y a toujours un moyen », répéta Jack Tighe avec obstination en se balançant dans son fauteuil de cuir.

Marlene Groshawk toussota discrètement.

« Mr. Tighe, fit-elle sur un ton d'excuse. (Vous savez bien qui est Marlene Groshawk ! Tout le monde le sait.)

— Plus tard, Marlene, fit Tighe avec irritation. Vous ne voyez donc pas que cette affaire me tracasse ?

— Mais justement, Mr. Tighe. C'est à propos de cela. »

Elle mit ses lunettes à cheval sur son joli petit nez et examina ses notes. Elle aussi, elle avait fait du chemin depuis l'époque de Pung's Corners. Et l'on ne pouvait peut-être pas dire que ce chemin l'avait conduite tellement haut. Néanmoins, c'était un honneur que d'être la secrétaire personnelle du vieux Jack Tighe.

« Tout est inscrit là, Mr. Tighe. Vous avez essayé la force brutale et vous avez essayé la subtilité. Mais je me pose une question : qu'aurait fait ce charmant vieux détective, Sherlock Holmes ? »

Elle enleva ses lunettes et examina la pièce d'un œil méditatif.

« Nous aurions pu nous faire tuer ! s'écria violemment le commandant Commaigne. Mais cela m'est égal, Mr. Tighe. Ce que je trouve terrible, c'est que nous ayons échoué. »

Marlene tenta d'intervenir : « Je voudrais vous suggérer de... »

Bill Cossett la coupa pour déclarer piteusement :

« Je ne peux pas rentrer chez moi pour affronter ma femme. Ni toutes ces Buick.

— Qu'est-ce que Sher...

— Nous trouverons quelque chose ! grogna Jack Tighe. Croyez-moi, messieurs. Maintenant, à moins que quelqu'un ait une autre proposition à faire, je pense que nous pouvons lever la séance. Nous ne sommes parvenus à rien, c'est un fait, mais la nuit porte conseil. Personne n'a d'objection à formuler ? »

Marlene Groshawk leva la main : « Mr. Tighe...

— Hein ? Marlene ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle lui décocha un regard aigu et lança triomphalement : « Sherlock Holmes ! Sherlock Holmes serait entré parce qu'il se serait déguisé.

Voilà ! Si on y réfléchit, c'est clair comme de l'eau de roche, n'est-ce pas ? »

Tighe respira profondément, hocha la tête et répondit, faisant preuve d'une patience inhabituelle : « Marlene, s'il vous plaît, occupez-vous de votre sténo et laissez-nous nous occuper du reste.

— Mais, Mr. Tighe, les matières premières entrent dans l'usine...

— Et alors ?

— Eh bien, supposons... » Elle pencha gracieusement la tête de côté et tapota ses petites dents blanches avec un crayon. « Supposons que ces messieurs se déguisent. Qu'ils se déguisent en matières premières. Et que, au lieu de chercher à pénétrer dans l'usine, ils laissent pour ainsi dire l'usine venir les chercher. Qu'en pensez-vous ? »

Jack Tighe était un grand homme et un homme sage mais il avait beaucoup de préoccupations en tête. « Marlene, qu'est-ce qui vous prend ? jeta-t-il d'une voix tonnante. C'est la chose la plus délirante... » – il hésita. « ... la plus délirante que j'aie jamais... » – il toussota. « C'est la chose la plus délirante... Que voulez-vous dire par déguisement ?

— Il faut se camoufler. Se déguiser en matières premières. »

Après quelques secondes de silence, Jack Tighe frappa son bureau du poing. « Bonne Mère ! s'exclama-t-il. Je crois bien qu'elle a trouvé le joint ! Capitaine Margate ! Où est le capitaine Margate ? Commaigne, allez me chercher le capitaine Margate, et au trot ! »

Bill Cossett glissa une pièce de monnaie dans la fente et attendit que sa femme décrochât.

L'image d'Essie se forma sur l'écran. Elle portait des bigoudis et l'infâme peignoir en piqué qu'elle mettait pour traîner à la maison. Malgré tout, elle était encore attirante.

« Bill ? C'est toi ? J'avais compris qu'on m'appelait de Farmingdale.

— Je suis bien à Farmingdale, Essie. Nous... Euh... Nous allons essayer quelque chose. » Comment dire cela sans donner l'impression d'être un héros ? Ce n'était pas facile et il fallait faire preuve de finesse car Bill voulait que sa femme pensât qu'il était un héros sans soupçonner qu'il se prenait pour un héros. « Nous allons... Euh... Nous allons entrer dans la caverne.

— Entrer dans la caverne ? répéta Essie d'une voix stridente. Bill Cossett, ces usines sont quelque chose de dangereux ! En partant, tu

m'as promis que tu ne ferais rien de dangereux.

— Allons, Essie ! Calme-toi. Tout se passera bien. J'espère...

— Tu espères ? Bill, dis-moi exactement ce que vous voulez faire !

— Non... je ne peux pas ! s'exclama-t-il, soudain en proie à la panique en considérant le téléphone comme si c'était un ennemi. Elles sont toutes liguées, comprends-tu ? Les machines, je veux dire. Je ne peux pas parler par téléphone...

— Bill !

— Mais c'est vrai, Essie ! Nous l'avons découvert. L'Électromécanique Nationale a creusé un tunnel jusqu'à la General Motors à Détroit, pour les camions et le reste. Les éléments des ordinateurs de la Philco de Philadelphie. Va-t'en savoir si le téléphone n'est pas dans le circuit, lui aussi ! Non...» Il s'interrompt au moment où elle allait exiger de lui qu'il dise toute la vérité. « Je t'en supplie, Essie, ne me demande rien. Comment vont les gosses ? Chuck ?

— Il s'est écorché le genou mais, Bill, il faut que tu me...

— Et Dan ?

— Le médecin dit qu'il s'agit seulement d'une petite allergie. Mais je ne vais pas...

— Et Tommy ? »

Elle plissa le front. « Je lui ai donné une cinquantaine de fessées depuis hier. » Elle exagérait, c'était évident. Mais au moins, comme cela, elle ne posait pas de questions. Essie établit l'inventaire précis des multiples bêtises de Tommy – assiettes cassées, lait renversé, blouson non accroché au portemanteau, chaussure perdue – et Bill respira à nouveau.

Car il lui avait dit la vérité. Une soudaine et mortelle inquiétude s'était emparée de lui à l'idée qu'il pouvait y avoir collusion entre le téléphone et les usines. Inutile d'expliquer à l'ennemi ce qu'on envisageait de faire ! Quand il raccrocha, il avait réussi à ne rien révéler de son secret. Il sortit de la cabine et se dirigea vers le poste de commandement de Commaigne.

Il y a bien des espèces de héros mais jamais Archibald Cossett n'avait imaginé qu'un agent officiel Buick, un négociant patenté, dût entrer dans la bataille au risque de sa vie, tout comme un général.

Une agitation fébrile régnait dans le P.C. C'était bien naturel car il

s'agissait d'un projet auquel toutes les ressources des États-Unis d'Amérique étaient peut-être consacrées.

Et ces efforts commençaient à porter leurs fruits. Quand Cossett entra, le commandant Commaigne était en train d'écouter ce que lui disait le capitaine Margate avec excitation. Le reste du détachement attendait.

Cossett avait fini par apprendre que Margate était le spécialiste de Tighe pour tout ce qui concernait les matières premières. Il le considérait comme un type bien. Il avait également de l'estime pour le commandant Commaigne qui était un malin. Quant à cette Marlene Groshawk qui ne les quittait pas... Évidemment, Essie aurait rouspété. Mais le devoir parlait. Et, il faut le reconnaître : en un sens, c'était amusant.

Bill Cossett chassa ces pensées de son esprit pour en revenir au problème : comment s'introduire à l'intérieur des installations de l'Électromécanique Nationale ?

« C'est dans la poche ! s'écria Margate avec ravissement. On a trouvé l'astuce. » Il secoua la tête d'un air émerveillé. « Les géologues pensaient qu'il n'y avait pas de charbon dans le sous-sol de Long-Island. Mais faites confiance aux machines ! Elles savent. On en a trouvé. »

Le commandant Commaigne haussa les sourcils : « Du charbon ? »

Margate acquiesça.

« Eh oui, mon commandant. Du charbon. De la matière première pour nous déguiser.

— Nous déguiser ? répéta Commaigne.

— Parfaitement, mon commandant.

— Vous voulez qu'on se déguise en morceaux de charbon ? »

Margate haussa les épaules et précisa sur un ton allègre : « En matière organique. Après tout, les machines n'y verront que du feu. Le charbon, c'est du carbone... Des hydrocarbures. La différence sera insignifiante. Les machines ne feront pas attention à quelques bizarreries. Ne vous en faites pas, ajouta-t-il en s'échauffant, elles vous accepteraient encore même si vous étiez beaucoup plus impur que ce n'est le cas.

— Capitaine ! » C'était Marlene Groshawk qui rappelait Margate à l'ordre en frappant le sol de son pied mignon.

« Je parle d'impuretés au sens chimique du terme », fit Margate sur un ton d'excuse. Et il se mit à préparer les déguisements.

Bill Cossett passa son doigt à l'intérieur de son col.

« Mon capitaine, je voudrais vous demander une chose. Supposez que l'usine s'empare de nous...

— C'est ce qui va se passer, Mr. Cossett ! C'est l'objectif de tout notre plan.

— Je veux dire... Si elle découvre que nous ne sommes pas du charbon...

Le capitaine Margate reposa son pot plein d'un mélange de crème et de noir de fumée et dévisagea Cossett d'un air songeur.

« Ce serait ennuyeux, fit-il, méditatif. Je ne sais pas ce qui se passerait exactement, mais... » Il haussa les épaules. « Il pourrait encore arriver pire, ajouta-t-il tranquillement. Si jamais l'usine ne s'aperçoit pas que vous n'êtes pas de la matière première, ce pourrait être infiniment plus grave. »

Marlene avala péniblement sa salive. « Vous voulez dire... nous serions...

Le capitaine Margate fit oui de la tête. « Vous seriez usinés. » Galant, il ajouta : « Vous feriez un très joli bloc de matière plastique, Miss Groshawk. »

5

Ce fut un moment extrêmement pénible pour eux, vous pouvez me croire. Mais c'étaient des braves.

Le commandant Commaigne se laissa enduire le visage de noir de fumée sans qu'une ombre voilât son regard d'acier, sans un frémissement de ses mâchoires de granit.

Bill Cossett essayait de toutes ses forces de se rappeler à quel point la situation était tragique à Rantoul. « Oui, oui, murmurait-il frénétiquement. C'était encore plus épouvantable que cela. » Marlene Groshawk, elle, demeurait impénétrable. Mais, plus tard, elle nota dans ses Mémoires qu'une seule chose l'inquiétait véritablement : comment par-viendrait-elle jamais à se débarrasser de ce maquillage ?

Les sapeurs avaient creusé à leur intention une petite cavité dans un filon de charbon noirâtre imprégné de grisou. « Chut ! fit le capitaine Margate en posant un doigt sur ses lèvres. Écoutez ! »

Dans le silence, ils perçurent un bruit lointain, une sorte de martèlement. Comme si une gigantesque chenille se frayait un chemin à travers la paroi blindée.

« C'est l'usine, fit Margate à voix basse. Maintenant nous allons vous laisser. Ne faites pas de bruit.

Il y a des sandwiches et de l'eau dans ce papier. Je ne sais pas combien de temps vous aurez à attendre. »

Sur ces mots, le capitaine et la brigade du génie s'en furent.

Quelques secondes plus tard, il y eut une petite explosion et la voûte s'effondra, bloquant la galerie. Margate les avait prévenus que c'était indispensable (« il ne faut pas que l'usine ait des soupçons, comprenez-vous ? »). Mais c'était comme la première pelletée de terre tombant sur le cercueil d'un enterré vivant.

Le temps passa.

Ils mangèrent les sandwiches et ils burent l'eau.

Le temps passa.

A nouveau, ils eurent faim mais il n'y avait plus rien à faire, plus rien. Ils ne pouvaient même pas demander l'annulation de l'opération car ils n'avaient pas la possibilité de communiquer avec l'extérieur. Certes, le bruit de martèlement se rapprochait, mais les ténèbres étaient étouffantes. Le silence qu'ils étaient obligés d'observer les rendait nerveux. Et l'odeur de soufre que dégageait ce charbon de qualité inférieure donnait la migraine à Bill Cossett...

Enfin, le supplice arriva à son terme.

Des chocs sourds, un cliquetis, un craquement... quelque chose pénétra dans leur coquille de charbon et, dans le même temps, une lueur violette fulgura. Des dents d'acier longues de cinquante centimètres découpèrent un cercle parfait dans la paroi, émirent un bruit de déglutition et s'avancèrent.

« Écartez-vous, souffla le commandant Commaigne à l'oreille de Marlene. Ne restez pas sur son chemin ! » Avec ce vacarme métallique, il aurait aussi bien pu parler à haute voix. Ils se plaquèrent contre la paroi. Les dents avançaient à raison d'un mètre à la minute, creusant un boyau à l'intérieur de leur petit alvéole et rejetant les morceaux de charbon qu'elles arrachaient sur le tapis roulant qui les suivait.

« Sautez ! » murmura Commaigne. Ils bondirent tous les trois sur le tapis roulant et se nichèrent au milieu des blocs de charbon qui

glissaient vers l'usine.

Ils ne bougeaient pas et c'est tout juste s'ils respiraient afin d'échapper aux moyens de détection optiques ou acoustiques dont l'installation était peut-être équipée. S'il y en avait, ils ne les repérèrent pas. Toujours est-il que la tactique s'avéra efficace. Lentement, les trois humains étaient entraînés vers les entrailles de l'usine dont la rumeur se faisait de plus en plus bruyante. Ce n'était pas plus difficile que cela.

Ils étaient entrés. Mais, bien entendu, ce n'était que le commencement.

Quand l'Électromécanique Nationale avait installé l'usine sous les marais de Farmingdale, elle avait dénoncé l'ancienne convention collective et chargé ses collaborateurs les plus doués sous le rapport de l'imagination d'élaborer un nouveau contrat de travail.

« Température constante de 21,5° tout au long de l'année, disait la clause 14a, Pas moins de quarante pieds cubes d'air filtré, pur et frais, par travailleur et par minute, disait le paragraphe 9. L'éclairage sera réglé par les travailleurs eux-mêmes à leur gré », disait la sous-section XII.

Évidemment, les installations étaient souterraines mais tout allait quand même parfaitement bien. La meilleure preuve, c'est qu'il y avait eu des difficultés, des difficultés graves, avec les ouvriers qui, dans la proportion de 10 %, refusaient de rentrer chez eux pour dormir, notamment en période de rhume des foins. Mais cela, c'était avant l'introduction de l'automatisation.

A présent, c'était beaucoup moins sympathique – en tout cas selon les critères humains. Peut-être que les machines adoraient cela mais...

D'abord, il y avait la lumière. Finis les tubes fluorescents non éblouissants que les ouvriers trouvaient si agréables. Quelle aurait été leur raison d'être ? L'œil humain est limité au spectre visible mais les machines voient par le truchement de cellules photo-électriques sensibles aux bandes extrêmes, et même à l'infrarouge. Ce sont là des radiations dont la production est économique et les filaments des lampes ad hoc ont une longueur de vie satisfaisante. En conséquence, l'Électromécanique était à présent baignée d'une atroce lueur ocre.

L'air... Ah ! ne me faites pas rire ! Tout l'air qui était par hasard demeuré après le départ des humains était toujours là parce que les machines ne respirent pas. Quant à la température, elle était comme elle était. Dans les galeries lointaines, il faisait glacial et, à proximité des fours, la chaleur était intenable.

Et le bruit ! Ah ! Le bruit !

Recroquevillés sur eux-mêmes, les trois envahisseurs se laissaient emporter par le rapis roulant. Ils étaient assourdis par le tumulte. Dans la pénombre rougeâtre, Cossett aperçut d'énormes sphères d'acier. Il se demanda ce qu'elles pouvaient être. Il détourna son regard une fraction de seconde, juste à temps pour bondir sur le sol en hurlant : « Sautez ! »

Les autres obéirent au moment où les blocs de charbon avec lesquels ils étaient convoyés commençaient de dégringoler à grand fracas en soulevant une poussière suffocante dans une gigantesque trémie.

Leur corps se couvrit de sueur : ce charbon allait être polymérisé dans les fours colossaux qui avaient intrigué Cossett. Naturellement, l'usine ne se souciait pas d'éliminer l'excès de chaleur. Pourquoi aurait-elle installé un système de conditionnement d'air ? Mais ce n'était pas seulement à cause de la chaleur que les humains transpiraient : ils entendaient le bruit des concasseurs en train de pulvériser les blocs de charbon.

Ils s'éloignèrent en se tenant par la main, trébuchant dans la pénombre sanglante.

Le commandant tira Cossett par le bras : « Attention ! » hurla-t-il. Bill s'aplatit, la panique au ventre, pour éviter quelque chose d'énorme et de scintillant qui, sans cela, l'eût heurté de plein fouet.

Après tout, c'était une usine d'accessoires ménagers et Cossett ne pouvait s'empêcher de penser qu'une usine devrait présenter un certain nombre de caractéristiques de base. Des allées entre les machines, par exemple.

Mais l'usine souterraine n'avait pas besoin d'espace entre les machines. En général, la circulation dans une usine est due aux allées et venues au moment de la pause-café, aux séjours occasionnels aux lavabos. Mais de tels phénomènes n'existaient pas dans ces cryptes où l'homme était inconnu. En conséquence, avec son esprit mécanique, l'usine avait décidé qu'il n'y aurait plus ni couloirs ni allées entre les machines. Elle jetait les déchets de criblage là où c'était le plus pratique – le plus pratique du point de vue de la machine, pas du point de vue de l'homme. Les pièces, à l'arrivée et au départ, étaient transportées par des baladeuses suspendues.

Cossett n'était pas encore remis de son émotion qu'il perçut un mouvement à la limite de son champ de vision. Il poussa un cri d'alerte et empoigna tant bien que mal Marlene par le cou à l'instant

précis où une série de grille-pain se précipitaient dans sa direction.

Tout le monde se jeta à terre et se releva en jurant – sauf Marlene. Elle était trop bien élevée pour jurer. Enfin, pour jurer de cette façon. Mais elle dit : « Nous devrions faire notre travail et partir d'ici. » Ils s'entre-regardèrent, pitoyables avec leurs visages maculés de graisse et de noir de fumée. Tous trois étaient prisonniers de ces catacombes où régnait un charivari d'enfer. Ils étaient sans ressources, impuissants en face de cette usine intelligente et puissante, de ses machines et de ses armes.

Cossett murmura plaintivement : « Dès le début, c'était une idée stupide. Nous n'en sortirons jamais.

— Jamais, opina le commandant, pour la première fois découragé.

— Jamais », acquiesça Marlene. Dans la pénombre, elle fronça d'un air mutin ses sourcils et ajouta après une pause : « A moins que nous ne nous fassions restituer.

— Pardon ? fit Cossett.

— A moins que l'usine n'ait un renvoi comme quand on a l'estomac dérangé. »

Les deux hommes se dévisagèrent.

« Il est de fait que l'usine mange », laissa tomber Cossett.

Commaigne protesta : « Il ne faut pas être téléologique. C'est une erreur.

— Il n'empêche qu'elle mange.

— Réfléchissons, dit le commandant Commaigne d'une voix autoritaire en plongeant parmi les détritiques pour éviter un rouleau de fil électrique. Admettons que nous fassions sauter le tapis roulant et ces fours... Sans aucun doute, cela bouleversera le système logistique de l'usine, n'est-ce pas ? Celle-ci cherchera alors certainement à savoir ce qui est arrivé et nous pouvons considérer comme acquis qu'elle découvrira que des entités étrangères – nous en l'occurrence – se sont introduites par le récepteur de matières premières. Bien. Et ensuite ? L'usine n'aura pas d'autre solution que de fermer ses circuits de réception. Par conséquent, nous devons admettre l'hypothèse qu'elle sera incapable de... Comment ? »

Bill Cossett répéta en hurlant sa question : « Où est Marlene ? »

Le commandant se releva. Marlene avait disparu. Des formes étranges

se mouvaient vertigineusement dans la pénombre bruyante mais aucune ne ressemblait à la silhouette de Marlene. Celle-ci n'était plus là et le commandant découvrit soudain que quelque chose d'autre manquait : le sac d'explosifs.

« Marlene ! » hurlèrent les deux hommes en chœur.

Et, comme par hasard, Marlene surgit à côté d'eux.

« Où étiez-vous passée ? lui demanda le commandant. Qu'avez-vous fait ? »

Marlene considéra ses compagnons l'espace d'une seconde. Enfin, elle dit : « Je crois qu'il vaut mieux ne pas rester ici. J'ai pris les bombes. Je pense qu'elle va avoir une bonne indigestion. »

Ils n'avaient pas parcouru dix mètres que la première des petites bombes explosa avec une lueur jaune et blafarde. La déflagration ne fut pas plus bruyante que celle d'un pétard mais quelque cent mètres de tapis roulant furent mis hors d'usage.

C'est à ce moment-là que là rigolade commença vraiment...

Moins d'une heure plus tard, Commaigne, Cossett et Marlene étaient à l'air libre, observant les volutes de fumée qui flottaient au-dessus des cinquante ventilateurs disséminés dans la plaine autour de Farmingdale.

Jack Tighe était aux anges.

« Vous l'avez eue ! s'exclama-t-il fougueusement. Et elle vous a laissés sortir ?

— Elle nous a flanqués dehors ! répondit le commandant Commaigne avec exultation. Nous étions dans la section des matières premières, voyez-vous. Pour autant que je sache, l'usine a totalement interrompu le travail dans cette section. Elle a éjecté tout ce qui restait du tapis roulant, nous y compris, – et, croyez-moi ; nous avons dû faire vite pour sortir sains et saufs ! Ensuite, elle a obturé le tunnel. En partant, j'ai vu une machine qui commençait à disposer une plaque blindée sur l'opercule.

— Nous avons gagné ! s'écria Tighe. Voulez-vous que je vous dise ? Maintenant, nous allons lui donner un véritable embarras gastrique ! Nous allons placer encore quelques bombes dans les veines de charbon pour plus de précaution...» Cela fut fait mais, en vérité, ce n'était pas vraiment nécessaire. L'usine souterraine avait totalement abandonné ses activités. Ni maintenant ni plus tard, elle ne tenta de se procurer de minerai brut.

Dans les jours qui suivirent, les hommes de Tighe usèrent de la même tactique dans toutes les usines d'un bout à l'autre du continent – et toujours avec autant de succès. Les gardes de faction devant l'Électromécanique Nationale n'avaient pas grand-chose à faire. L'usine n'était pas absolument morte, non. A deux reprises le premier jour et de temps à autre les jours suivants, un camion sortit furtivement. Mais, auparavant, il y en avait des vingtaines. Et ces camions solitaires qui n'étaient que partiellement remplis constituaient des cibles faciles pour les sentinelles.

C'était la victoire.

Une indiscutable victoire.

Jack Tighe ordonna une journée de fête nationale.

6

Quelle fête ce fut là ! Quelle bamboula !

Jack Tighe éclatait d'une joie triomphale. C'était un vieil homme sévère et puissant mais ses traits de faucon étaient empreints d'un ravissement enfantin.

« Mangez, mes amis, – l'écho de sa voix faisait frémir les amplificateurs. Réjouissez-vous ! Un jour nouveau s'est levé. Et voici les trois glorieux héros auxquels va notre reconnaissance ! »

D'un geste large, il désigna ceux qui étaient assis près de lui sous le dais, et ce fut un tonnerre d'applaudissements.

Ils étaient là tous les trois. Le commandant Commaigne était assis, rigide, vêtu d'une tunique irréprochable aux boutons fourbis et, surmontant toutes les décorations qui ornaient sa poitrine, il y avait un nouveau ruban cramoisi : Jack Tighe avait brusquement décidé de créer un ordre spécial. Près de lui, Marlene Groshawk était rayonnante ; Bill Cossett, guindé et mal à l'aise, était à côté de sa femme (qui contemplait Marlene d'un air songeur).

« Mangez pendant que la fanfare des Marines nous jouera une marche, lança Jack Tighe dans le micro. Ensuite, les héros qui nous ont délivrés prononceront quelques mots. »

Ce fut un festin sensationnel. L'hymne *Salut à Notre Chef* faisait vibrer l'air. Cossett se demandait avec affolement ce qu'il pourrait bien trouver à dire. Soudain, il remarqua que l'éclat des cuivres s'estompait.

Un officier hors d'haleine s'était frayé un chemin à travers la foule et avait bondi sur l'estrade. Une expression inquiète sur les traits, il murmurait quelque chose à l'oreille de Jack Tighe.

Au bout de quelques instants, ce dernier, souriant, leva les bras.

« Vous n'avez aucune crainte à avoir, mes amis. Absolument aucune ! Mais l'usine souterraine manifeste une légère activité. Le colonel ici présent vient de m'annoncer qu'un autre camion se présente au bas de la rampe – c'est tout. Aussi, je vous prie de ne pas bouger : vous allez assister à sa destruction ! »

De la panique ? Non, il n'y en eut pas. Pourquoi la foule aurait-elle paniqué ? C'était une sorte de cirque, une attraction supplémentaire et sans risques. Eh bien, que cette vieille usine entêtée fasse sortir ses camions, se disaient les gens en se frottant les mains avec une joie anticipée. Ça va être rigolo de voir nos petits gars les démolir ! Et cela n'a certainement aucune importance. Les usines peuvent comploter aussi longtemps qu'elles le voudront, il n'y a pas moyen de fabriquer des grille-pain sans cuivre et sans acier. Et cela fait des semaines que la prospection a été abandonnée. Non, on va bien rigoler... Voilà tout !

On monta sur les chaises pour ne rien perdre du spectacle, les pères placèrent leurs enfants à califourchon sur leurs épaules. Et le camion apparut, roulant pesamment. Les mitrailleuses toussèrent. Les missiles vrombirent. Le camion n'avait aucune chance. Naguère, quand ils étaient en convois, il y en avait toujours quelques-uns qui réussissaient à passer. Mais, cette fois, il ne s'agissait que d'un unique camion et son compte était réglé d'avance.

Bill Cossett, tenant sa femme par la main, s'approcha des débris fumants tandis que la foule reflua respectueusement.

« Bien joué ! s'exclama joyeusement Essie Cossett. Elles pensaient que nous étions leur bien, ces fichues machines ! Tiens ! J'aimerais pouvoir descendre là-dedans pour les voir mourir de faim et agoniser, comme disait Mr. Tighe. Qu'est-ce que c'est que ces choses, mon chéri ?

— Quelles choses ? » fit Cossett d'une voix distraite.

Il considérait le radiateur crevé par une charge de bazooka en songeant qu'il aurait pu avoir le même sort si un des lance-roquettes de l'usine l'avait visé.

« Ces choses brillantes...

— Quelles choses... ? Oh ! »

Une sorte de caisse métallique émergeait du trou béant qui s'ouvrait dans le flanc d'acier du camion où une douzaine d'impacts étaient visibles. Elle portait cette inscription :

ÉLECTROMÉCANIQUE NATIONALE

Briquets une grosse et demie

De petites sphères étincelantes sortaient du couvercle faussé de la caisse. Ce qui était extraordinaire, c'est qu'elles s'élevaient. Elles jaillissaient comme des gouttelettes d'un robinet mal fermé, brillantes et chatoyantes et *ploc !* elles voltigeaient librement.

« C'est drôle, murmura Cossett, le cœur serré par une vague appréhension. Mais il n'y a aucune raison de se faire de la bile. Des briquets ! Je n'ai jamais vu de briquets pareils. »

Rêveur, il sortit de sa poche son propre combiné – étui à cigarettes et briquet.

Il l'ouvrit.

Il l'approcha de ses yeux pour lire la marque et savoir si, par hasard, c'était une production de l'Électromécanique.

Pfuii... Une sphère brillante surgit devant lui, se balançait au-dessus de l'étui à cigarettes et Cossett reçut sur la bouche un choc violent. Il fit un bond en arrière, toussant, la respiration coupée.

Cossett se remit sur ses pieds, arracha la cigarette de ses lèvres, la contempla et la jeta par terre.

« Bon Dieu ! mais qu'est-ce que ça veut dire ? Nous avons pourtant mis les usines au chômage ! »

Et chacun dans la foule faisait la même découverte, commettant la même erreur d'interprétation. Une série de petits globes lumineux sortaient d'une caisse sur laquelle on pouvait lire *Percomatic 8 tasses* et planaient entre ciel et terre.

Des cafetières ? Oui... C'étaient des cafetières.

« Au secours ! » hurla une femme. Quelque chose lui avait arraché des mains sa bouteille d'orangeade glacée.

De la mouture et de l'eau jaillirent dans l'air. Le café usé s'enterra alors proprement et le globe étincelant, qui en remorquait un autre deux fois plus gros que lui, versa dans les tasses un breuvage parfait.

Un petit garçon de quatre ans, tellement pris par le spectacle qu'il regardait bouche bée, en laissa choir son sandwich. « Aïe », glapit-il en se frottant les doigts – ils étaient devenus rouges – à l'instant où une autre petite sphère couleur émeraude rattrapait *in extremis* les deux tranches de pain avant d'y glisser à nouveau le jambon.

« Que se passe-t-il, Bill ? demanda Essie Cossett d'une voix stridente. Je croyais que vous aviez arrêté l'usine.

— Moi aussi, murmura Bill d'une voix sans timbre en regardant les gens dans les yeux desquels luisait une lueur de terreur.

— Vous les avez pourtant coupées de leurs réserves de matières premières ? C'est bien cela ? »

Bill Cossett soupira. « Oui, admit-il, c'est ce que nous avons fait. Mais cela n'a manifestement pas suffi. Elles ont appris à se passer de matières premières. Des champs de force, des flux magnétiques... Je ne sais pas ! Toujours est-il que ce camion était bourré d'instruments n'utilisant aucune matière première ! »

Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et ajouta, si bas que c'est à peine si sa femme l'entendit : « Mais ce n'est pas le pire. Si les sombres jours d'autrefois revenaient, je pourrais y faire face. Je peux tenir le coup si un nouveau modèle sort tous les trois mois et s'il faut vendre, vendre, vendre, et acheter, acheter, acheter. Mais... mais, laissa-t-il tomber plaintivement, ces trucs-là ont l'air d'être inusables. Comment pourraient-ils s'user ? Ils ne sont pas faits de matière ! Et quand les nouveaux modèles commenceront à sortir... *Comment arriverons-nous à nous débarrasser des anciens ?* »

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

The Waging of the Peace.

© Galaxy Publishing Corp., 1959.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LES AILES DU CHANT

par Lloyd Biggie Jr.

Dans notre dernière notice, nous évoquions une société qui s'organiserait pour satisfaire tous les désirs du consommateur. C'est évidemment un cas limite comme la S.-F. les affectionne. Dans la pratique, les machines sont comme la plus belle fille du monde : elles ne peuvent donner que ce qu'elles ont. C'était déjà le point de vue de Frederick Pohl. Si l'on se place plus loin dans l'avenir, on peut imaginer un univers terminal où l'homme aura satisfait quelques vieilles ambitions (par exemple, conquérir l'espace intersidéral) en sacrifiant des objectifs plus faciles à appréhender concrètement. La nature aura reculé devant la culture. Au sein même de la culture, les pratiques les plus personnelles le céderont aux plus anonymes. Il y aura de quoi se réjouir collectivement ; individuellement, nous nous sentirons bien seuls. Avec la nostalgie ; avec le désir du passé ; avec le fantôme d'un patrimoine enfui, et dont nous ne saurons même plus cerner les contours.

KARL BRANDON vit l'enseigne par hasard. Il suivait du regard un planeur qui passait sous eux parce que c'était un Smires dernier modèle et il aperçut une petite enseigne parmi celles qui brillaient sur les toits du centre commercial.

« *Antiquités* », annonçait-elle.

Brandon regarda sa montre et calcula qu'il pouvait perdre vingt-cinq minutes. Il poussa du coude son chauffeur et montra l'enseigne. Deux minutes plus tard, il était dans la boutique. D'un seul regard, il jaugea le désordre poussiéreux. Il avait l'instinct patiemment développé du connaisseur et son instinct lui disait qu'il perdrait son temps à examiner cette minable camelote.

L'antiquaire surgit à côté de lui. C'était un petit homme chauve qui hochait la tête et se frottait les mains. « Oui, monsieur ?

— Des briquets ? demanda Brandon.

— Mais oui, monsieur, certainement, nous avons une belle collection... Si vous voulez bien me suivre...»

Brandon suivit l'antiquaire. Il donnait des coups de pied dans les talons du petit homme tant il était ému.

Il pourrait toujours se mettre en règle avec son instinct plus tard. S'il

trouvait vraiment une belle collection de briquets, bien que ce fût peu vraisemblable dans un tel endroit, ce serait le grand coup de sa vie. Ici, dans Pala City, sous le nez de Harry Morrison ! Morrison pousserait un rugissement que l'on entendrait jusqu'à Acturis et Brandon en savourerait chaque décibel.

L'antiquaire apporta un plateau. Brandon respira profondément et examina lentement le contenu du plateau en savourant sa déconvenue.

Ce n'était qu'un tas de fragments rongés et rouillés. Il n'y avait pas un spécimen intéressant dans tout le lot.

« Non, dit Brandon d'un ton sec en se détournant.

— J'en ai un qui marche », dit l'antiquaire. Il prit un morceau de métal, le frotta avec son pouce et montra la flamme tremblante. Brandon eut un reniflement de mépris.

« J'ai sept cent soixante-et-un briquets dans ma *collection*, mon brave, et ils marchent *tous*. »

L'antiquaire leva la tête et prononça l'inévitable : « Autre chose ? »

Brandon secoua la tête avec impatience. Il jeta un dernier coup d'œil sur la pièce en atteignant la porte. Au sommet d'une pile de choses bizarres, un objet étrange attira son attention. Malgré la couche épaisse de poussière qui recouvrait l'objet, le regard aigu de Brandon avait saisi la promesse d'un certain éclat, d'un grain particulier.

Il le prit. L'objet ressemblait à une boîte avec un long manche mais il n'y avait pas d'ouverture, à part deux curieuses fentes au sommet et un trou dans le fond qui provenait manifestement d'un choc. Brandon palpa le trou, le regarda, s'approcha de la lumière.

« Que diable... ? » murmura-t-il.

L'antiquaire omniprésent eut un gloussement de triomphe. « Je ne pensais pas que vous pourriez le reconnaître, dit-il. C'est du bois.

— *Du bois ?* » Brandon se pencha pour examiner encore une fois l'objet.

« Vous en avez déjà vu ? demanda l'antiquaire.

— Je ne sais pas. Je crois que j'ai vu une table en bois dans un musée.

— C'est possible, dit l'antiquaire. C'est possible mais c'est rare. Et ça, c'est authentique, regardez. »

Il mit l'objet sous la lampe et pointa son doigt. A l'intérieur,

vaguement visible à travers l'une des fentes, il y avait une inscription à demi effacée : *Jacob Raymann At Ye Bell House, Southmark, London, 1688.*

« Authentique, dit l'antiquaire. Presque mille ans d'âge.

— Ce n'est pas possible. Et... c'est du bois ?

— Du bois. Provenant d'un arbre. » L'antiquaire fit apparaître un chiffon et enleva la poussière de la surface polie.

« D'un arbre, répéta-t-il en soulevant l'objet vers la lumière. Avez-vous déjà vu un arbre ? Non, bien sûr. Il y avait beaucoup d'arbres sur notre mère la Terre mais on n'a jamais pu en faire pousser ailleurs. Maintenant il n'y a plus rien sur la Terre maternelle. Ce n'est pas l'argent qui permet d'évaluer le coût de la guerre, mon ami, mais la perte irrémédiable de certaines choses, des arbres par exemple.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet objet ?

— C'est un violon. »

Brandon caressa l'objet. Il sentait une forme délicate, gonflée, qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait déjà vu.

« Qu'est-ce qu'un violon ?

— Un instrument de musique.

— Pas possible. Comment ça marche ? »

Pour la première fois, le petit antiquaire perdit un peu de son assurance.

« Eh bien, je ne sais pas exactement.

— Il n'y a pas beaucoup de place pour la machinerie, dit Brandon en regardant à travers le trou.

— Mon cher monsieur, s'exclama l'antiquaire, il n'y avait pas de machines dans ce temps-là.

— Mais comment diable ça faisait-il de la musique, alors ? »

L'antiquaire secoua la tête en signe d'ignorance.

Avec assurance, Brandon reposa l'objet à sa place sur la table. « Ça ne sert plus à rien maintenant.

— Réfléchissez, mon ami. Des siècles avant la dernière guerre, il y avait un arbre sur la Terre, un parmi des millions peut-être, et ça, c'est

une partie de sa substance vivante. Un maître artisan l'a façonné de ses propres mains parce qu'il n'y avait pas de machines en ce temps-là. C'est en bois, le matériau le plus rare de toute la galaxie. C'est un merveilleux objet de décoration. Splendide. Sur un mur peut-être ou sur une table.

— Je me fous bien de la décoration. Si j'achète un instrument de musique, je veux qu'il fasse de la musique. J'ai fait marcher sept cent soixante-et-un briquets et je devrais être capable d'obtenir de la musique de cet objet. Comment l'appellez-vous ?

— Un violon.

— Il doit bien y avoir des livres qui disent comment ça marche. »

L'antiquaire acquiesça. « Certainement il doit y avoir quelque chose à la bibliothèque de l'université.

— Combien ?

— Dix mille.

Brandon le dévisagea. « Ridicule. C'est cassé, ça ne marche pas et il y manque sûrement toutes sortes de pièces. C'est juste une boîte.

— Une pièce authentique, ronronna l'antiquaire. Du bois authentique. Presque mille ans...

— Au revoir. »

Brandon laissa la lourde porte claquer derrière lui. Son chauffeur sauta du planeur et se figea en l'attendant. Il s'arrêta un instant, perdu dans ses pensées. Il était temps d'entamer une nouvelle collection. Son intérêt pour les briquets s'affaiblissait ; quel qu'en soit le prix, il ne pouvait plus trouver de bons spécimens. Et puis, du bois... Harry Morrison n'avait pas une seule pièce de bois dans ses collections.

Brandon se retourna et entra de nouveau dans la boutique. « Je le prends », dit-il.

* *

*

Morrison reposa sa loupe et hocha la tête gravement. « Oui », fit-il. Il se caressa la joue de ses longs doigts manucurés. Ses ongles étaient légèrement peints en bleu. Brandon le regardait en fronçant les sourcils. Il trouvait Morrison un peu fat.

« Oui, répéta Morrison. C'est peut-être une découverte.

— C'est ce que je pensais, dit Brandon.

— Ou peut-être que... (l'élégant Morrison leva la tête et fixa le plafond) ce n'est pas une découverte.

Regardons ce dessin. Ah ! oui, c'est assez clair, du moins ce qu'on peut en voir. Supposons que ce soit bien un musicien en train de jouer. Dommage que son bras cache une partie de l'instrument. C'est le meilleur dessin qu'ils aient trouvé ?

— C'est le seul qu'ils aient pu trouver.

— Hum, oui. Il manque évidemment des pièces. Ces choses...

— Des cordes, dit Brandon d'un air dégagé.

— Il semble qu'elles courent sur toute la longueur, bien que le bras de l'homme empêche de voir comment elles sont fixées. Et que diable a-t-il dans l'autre main ? On dirait une longue baguette.

— On ne sait pas ce que c'est. La description n'en parle pas.

— Ah ! la description. Écoutons. »

Brandon se mit à lire : « *Violon. Le plus important des instruments à cordes. Les parties principales sont : le coffre qui comprend la table d'harmonie, la table et les éclisses, la touche terminée par les chevilles et la volute, le cordier et le chevalet. A l'intérieur du coffre, on trouve le ressort et l'âme. Les quatre cordes sont accordées en quinte, mi, la, ré, sol.* »

« C'était peut-être plus long mais c'est un vieux livre et il manque des pages. »

Morrison regarda le dessin à nouveau et secoua la tête.

« Manifestement il manque des pièces. Et on n'a aucune idée du plus important : comment en joue-t-on ?

— Je ne sais pas, dit Brandon. Même le professeur Weltz n'a pas la moindre idée. Il va étudier le problème. Il a photographié le violon, pris ses mesures, et il va en faire faire une copie.

— En bois ? » demanda Morrison.

Brandon gloussa. « En métal ou en plastique. Le professeur pense qu'il pourra résoudre de nombreux problèmes posés par la musique ancienne lorsqu'il aura compris comment on peut jouer de cette chose.

— Mais qu'est-ce que vous comptez en faire ?

— Le faire réparer, dit Brandon, et apprendre à en jouer.

— C'est peut-être un problème plus difficile que vous ne le pensez. Il est bien dommage que pas un dessin ne montre comment on en joue.

— Oh ! on trouvera. Mais ce que je veux vous demander...»

Il retourna le violon et montra le trou. « Il faut d'abord faire réparer ça. Qui sait réparer le bois ? »

Morrison resta un instant silencieux et il dit enfin : « Je vais chercher. Peut-être que personne ne sait. »

* *

*

Le secrétaire particulier de Brandon était un jeune homme sérieux et travailleur qui jouissait de l'heureuse faculté de faire siens les dadas de Brandon. Brandon appréciait ce trait et payait son secrétaire en conséquence. Mais lorsqu'il déposa avec précaution la boîte en plastique sur le bureau de Brandon, il ne paraissait pas enthousiaste.

« Ça va être plus difficile que je ne le pensais », dit-il d'un air sombre.

Brandon ouvrit la boîte pour jeter un regard caressant sur le violon.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Parker ?

— J'ai parlé au directeur du musée du Congrès. Il a un objet en bois, une table.

— Je m'en souviens, dit Brandon.

— Il m'a dit que lorsqu'ils avaient trouvé la table, il avait fallu la réparer, mais le seul problème était de trouver une colle qui prenne sur le bois. Ils avaient tous les morceaux, il fallait seulement les réunir. J'ai la formule de la colle. »

Brandon approuva du chef.

« Mais il n'a jamais pu trouver des pièces de bois. Il ne sait pas comment on peut le faire ni qui peut le faire. J'ai trouvé un technicien dans notre Division Polivar qui a proposé de fixer une pièce de plastique sur le trou.

— Stupide, coupa Brandon.

— Exactement. Il pense aussi qu'il saurait le faire avec du bois, mais naturellement, il n'en a pas. Il veut bien essayer si nous lui trouvons du bois.

— Trouvez-lui du bois.

— C'est le problème, monsieur. Il n'y en a pas. J'ai demandé partout.

— Il doit bien en rester quelque part. J'ai trouvé celui-là sans chercher.

— C'était un coup de chance, monsieur, parce que j'ai demandé partout...

— Oui, il faut savoir où demander. Appelez-moi Morrison. »

Il attendit impatiemment que le visage de Morrison apparaisse sur l'écran du mur. Morrison leva un doigt en signe de bonjour – « es ongles étaient rouge foncé ce jour-là – et dit : « C'est pour votre fameux violon, je suppose. »

Brandon acquiesça. « Harry, je suis sûr que vous connaissez tous les antiquaires dignes de ce nom. Voulez-vous faire dire que je veux du bois ?

— J'ai déjà demandé, dit Morrison. Si j'en trouve, je vous le dirai.

— Merci.

— A moins que ça vaille la peine d'être conservé. Il serait stupide de détruire un objet de valeur pour en réparer un autre. »

Brandon résista à son envie de sourire. La découverte du violon avait piqué Morrison beaucoup plus qu'il ne l'avait imaginé. Il allait sans dire que toute découverte intéressante irait dans la collection de Morrison.

« Non, ce ne serait pas nécessaire, dit-il. J'ai seulement besoin de petites pièces.

— Bon. Si je trouve quelque chose, je vous le ferai savoir. »

Morrison agita la main et son image disparut. Brandon resta assis sans bouger en se tournant les pouces nerveusement. Puis il se leva et appuya sur un bouton. « Parker, hurla-t-il, trouvez-moi du bois. »

* *

*

Parker disparut pendant une semaine. A son retour, il était fatigué et blême. Brandon l'examina d'un coup d'œil et dit : « Pas de chance, hein ? Où étiez-vous ?

— A la salle de référence de la bibliothèque, monsieur.

— Vous comptiez y trouver du bois ?

— Des renseignements, monsieur. Je crains qu'on ne sache pas grand-chose sur le bois. Mais j'ai trouvé quelque chose. Il y a cent ans, sur Beloman – c'est dans le District de Partu – il y avait un sculpteur sur bois.

— Je ne crois pas qu'on puisse encore le consulter, dit sèchement Brandon.

— Non, monsieur. Mais s'il était sculpteur en bois, il lui fallait bien du bois. S'il a travaillé longtemps, c'est qu'il a eu beaucoup de bois, et il en reste peut-être. »

Brandon réfléchit. « Sculpteur sur bois. Un homme qui sculpte le bois. Un homme qui fait des choses avec du bois. Mais c'est impossible ! Même il y a cent ans, il n'y avait pas assez de bois pour qu'on puisse en faire un métier. Où avez-vous trouvé ça ?

— Dans un petit livre intitulé *Métiers bizarres*. « Au dernier recensement, on a trouvé sur Beloman un homme dont le métier était de sculpter le bois. » C'est tout ce qu'il y avait. Le District de Partu est assez éloigné et il est possible que l'enquête de Mr. Morrison ne s'étende pas jusque-là. Je pense qu'il serait peut-être intéressant de chercher dans cette direction.

— Beloman, ça me dit quelque chose. Est-ce que j'y ai des intérêts ?

— Oui, monsieur. Vous y contrôlez des mines. Si vous demandez à votre Directeur Résident, je suis sûr qu'il pourra facilement trouver s'il y a du bois.

— C'est une idée. C'est peut-être une bonne idée. Suis-je jamais allé sur Beloman, Parker ?

— Pas à ma connaissance, monsieur. Certainement pas depuis que je suis avec vous.

— Je ne pense pas être jamais allé dans le District de Partu. Parker, faites un inventaire de ce que je possède sur Partu et aux alentours. Il est temps que j'aille y faire une tournée d'inspection. »

* *

*

Ils atterrirent sur Beloman le Jour de Pluie. Charles Rozdel, le directeur résident, balbutiait des excuses pendant qu'ils pataugeaient vers leur planeur. « C'est une affaire de politique locale. Nous avons une seule arrivée de voyageurs et un seul Jour de Pluie par semaine et ni les Transports Interstellaires ni le Bureau de Contrôle Météorologique ne veulent changer de jour. Je leur répète que ça fait

une mauvaise impression sur les visiteurs. Je connais des touristes qui sont immédiatement repartis lorsqu'ils ont vu cette saleté. »

Brandon poussa un grognement qui ne l'engageait à rien et Parker serra la boîte à violon sous son bras en espérant qu'elle était étanche.

Rozdel les fit monter dans le planeur et les amena à l'hôtel.

Une heure plus tard, Brandon repoussa le monceau de livres et de dossiers qui se dressait devant lui et s'approcha de la fenêtre.

Beloman était presque une planète frontière. Les avenues larges et aérées, bordées de bâtiments trapus, donnaient à la ville un air de jeunesse un peu sauvage. La pluie continuait à fouetter les carreaux.

« Avez-vous déjà vu du bois ? » demanda Brandon.

Rozdel émergea des statistiques minières. « Du bois ? Qu'est-ce que c'est ? »

Brandon dissimula sa déconvenue. « Si vous ne le savez pas, ce n'est pas la peine d'en parler. Parker, vous devriez commencer à chercher. » Il se retourna vers Rozdel. « Nous avons appris qu'il y avait eu sur cette planète un homme dont le métier était de sculpter le bois. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait du bois. Bon, pour les prévisions de moins-values...

— Sculpteur sur bois ? dit Rozdel. Oh ! je m'en souviens maintenant. Le vieux Thor Peterson se fait appeler sculpteur sur bois. Je n'y avais pas pensé mais il fait des colifichets, des babioles et... certainement avec du bois. Il demande des prix fantastiques et travaille surtout sur commande. Je crois qu'il envoie sa marchandise sur Partu. Les gens ont sans doute de l'argent à dépenser pour ce genre de sottises là-bas, mais pas ici.

— Mais alors, il est encore vivant ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu... oh ! depuis... au moins deux ans. Il lui était déjà difficile de venir. Il est assez vieux, vous savez.

— Je pense bien, s'écria Parker. Il doit avoir...

— Aucune importance, dit Brandon. S'il est vivant, nous le verrons, et s'il est mort, nous voulons quand même du bois. Où trouve-t-il le bois ?

— Je ne sais pas, dit Rozdel. Sa famille pourra probablement vous le dire. Je vais demander s'il est toujours vivant et je vous dirai où est la ferme des Peterson.

— Faites-le immédiatement, s'il vous plaît, dit Brandon. Parker, demandez un planeur. »

Beloman était une planète agricole et minière. Ils survolèrent de jolies propriétés et des routes encore en service. Il y avait parfois des forêts d'herbes géantes. Bientôt, ils passèrent la frontière d'une autre zone météorologique, laissant le Jour de Pluie de la ville pour un soleil éclatant. Brandon examinait le paysage avec impatience. « Ça ne devrait pas être loin maintenant. N'est-ce pas la rivière dont Rozdel nous a parlé ? »

Parker consulta la carte. « Sûrement. Et voici sans doute l'endroit un peu plus loin. »

Ils atterrirent au centre d'un large cercle formé par de vieux bâtiments en pierre, des granges énormes, des silos, un atelier de réparation de machines et des bâtiments plus petits qui abritaient des volailles caquetantes et du bétail. La maison, un bâtiment haut et carré auquel on avait ajouté des ailes sur trois faces, se dressait au milieu du cercle.

Au moment où ils allaient se diriger vers la maison, Brandon agrippa le bras de Parker et l'arrêta.

« Ça alors ! »

Près de la maison, une forme s'élançait vers le ciel comme un doigt bien droit et rugueux, couronné d'un feuillage vert.

« Est-ce... ? »

Parker approuva. « Un arbre.

— Je croyais qu'il rie restait plus un seul arbre dans la galaxie.

— Eh bien, il en reste un, dit Parker.

— Peut-être qu'il en a d'autres. Ainsi c'est là qu'il trouve son bois. Parker, cette chose a bien cinq mètres de haut. »

Ils s'approchèrent. Le sol descendait doucement, et entre la maison et les bâtiments il y avait des rangées de trous bordés de pierres.

« Voilà où il les fait pousser, dit Brandon. Vingt-trois, vingt-quatre trous. Mais un seul arbre. Eh bien, allons parler à cet homme. »

Ils furent poliment accueillis sur le pas de la porte par une jeune femme qui les conduisit à un des petits bâtiments.

« Entrez, dit-elle, et elle cria : Quelqu'un pour vous, père. »

Ils entrèrent. A part un établi et des porte-outils, la salle était vide. Mais il y avait un vieillard au visage grotesquement ridé, couronné d'une tignasse blanche. La salle était dans l'obscurité mais l'établi était brillamment éclairé.

« Excusez-moi, s'il vous plaît. Je ne peux pas me lever pour vous accueillir. » Sa voix n'était qu'un chevrottement aigu. « Mes jambes ne me servent plus à rien, » continua t-il. « Ma voix est presque partie. Mes yeux et mes mains ne sont plus ce qu'ils étaient. Heureusement l'appétit est bon et tant qu'il y a de l'appétit, il y a de l'espoir. » Il gloussa. « Que voulez-vous, messieurs ? »

Brandon s'avança et présenta sa carte. Le vieillard était empaqueté sur sa chaise roulante dans de longs vêtements aux dessins éclatants. Sur l'établi, il y avait un morceau de bois. C'était la sculpture presque terminée d'une tête de femme qui se détachait en un relief saisissant. Brandon en resta bouche bée.

« Vous êtes venu de loin, Mr. Brandon, dit Peterson. Pas seulement pour me voir, sans doute.

— Nous ne nous attendions pas à vous voir, dit Brandon. Nous... mon secrétaire a trouvé dans un vieux livre une allusion à un sculpteur sur bois qui vivrait ici.

— De quand date ce livre ?

— Il a été publié il y a cent quatre ans, dit Parker.

— Oh ! alors, il fait allusion à mon grand-père ou peut-être à mon arrière-grand-père. Nous, les Peterson, nous sommes sculpteurs sur bois depuis plus de générations que je ne peux en compter. Mais je suis le dernier. Mes fils ont trouvé des situations plus relevées. Mes filles ont épousé des fermiers – de bons fermiers. Ils prospèrent. Et moi, parce que mes mains tremblent, je galvaude ce qui reste de mon talent sur des babioles.

— J'ai vu l'arbre, dit Brandon. Je croyais que les arbres ne poussaient que sur la Terre.

— Pas même là, dit Peterson. Rien n'y pousse maintenant. Mais les Peterson ont fait pousser des arbres parce que les sculpteurs sur bois ont besoin d'arbres. Pendant longtemps cette culture a été un secret de famille. Lorsqu'on enlevait un arbre, il y avait toujours une nouvelle graine prête à mettre en pot. Mais plus maintenant. Je ne rais pas pousser d'arbres parce que je ne vivrai pas assez longtemps pour les utiliser. Celui que vous avez vu est le dernier. Quand je l'aurai utilisé, il n'y aura plus de sculpteur sur bois sur Beloman. Mais vous n'êtes

pas venu de si loin pour écouter radoter un vieillard.

— C'est peut-être le dernier arbre de toute la galaxie, » dit Brandon.

Le vieillard soupira « Peut-être. On fait pousser les arbres avec des produits chimiques. C'est long et pénible. J'en ai donné le secret de bon cœur à beaucoup de gens, mais personne ne s'y est intéressé. Et pourquoi prendrait-on tant de peine s'il n'y a plus de sculpteur pour utiliser le bois ? »

Brandon prit la boîte des mains de Parker et l'ouvrit.

« Je suis venu ici pour cela », dit-il.

Les mains blanches aux veines saillantes soulevèrent le violon. Les yeux brillants d'émotion, Peterson le plaça dans la lumière en le tournant et le retournant.

« Splendide, murmura-t-il. Splendide ! Mais qu'est-ce que c'est ?

— Un violon, dit Brandon. Un instrument de musique.

— Ah ! c'étaient de vrais artisans dans ce temps-là. De vrais musiciens aussi. » Il adressa un large sourire à Brandon. « Je vous remercie de me l'avoir montré. Il m'est difficile de voyager mais je serais allé loin pour le voir. Splendide.

— Je veux que vous le répariez », dit Brandon.

Le sourire s'évanouit. Peterson loucha vers le trou, le palpa d'une main experte.

« Pourquoi ?

— Pourquoi ? » Brandon le dévisagea. « Parce que je veux qu'il soit réparé. Nous avons un dessin de ce qu'il devrait être. Je veux apprendre à en jouer. »

Peterson regarda le dessin et le violon. Lentement il secoua la tête. Après une dernière caresse, il remit l'instrument dans la boîte. « Non, dit-il. Je suis désolé, mais... non.

— Mais pourquoi ? Le bois, c'est votre métier, n'est-ce pas ?

— Mon grand-père avait un instrument de musique, dit Peterson. Une flûte. Il allait jouer dans les champs. Les animaux venaient l'écouter. Je les ai vus de mes propres yeux. Il faisait une musique merveilleuse. Puis il est mort. La flûte m'est revenue et j'ai essayé d'en jouer. J'ai fait quelques sons mais jamais de la musique. La musique est morte avec le musicien.

— Qu'est devenue la flûte ? demanda Brandon qui se voyait déjà à la tête d'une collection d'instruments de musique inestimables.

— Je l'ai enterrée, dit Peterson. C'était un très, très vieil instrument comme le violon. Le secret de la musique se transmettait de propriétaire en propriétaire, mais mon grand-père n'a trouvé personne qui voulût apprendre. Lorsqu'il mourut, sa musique mourut. La musique de ce violon est morte. » Il tapota doucement sur la boîte. « Enterrez-le, dit-il.

— Sottises, dit Brandon. C'est une pièce magnifique. Vous l'avez dit vous-même. Quel mal y a-t-il à le réparer même si personne ne sait en jouer ?

— Demanderiez-vous à un médecin de guérir un mort ? Non. Il pourrait le recoudre peut-être mais il ne pourrait pas le guérir. C'est avec joie que je guérirais votre violon si je pouvais le faire parler à nouveau. Mais puisque je ne peux pas le guérir, je ne le recoudrai pas. Enterrez-le.

— Je vous paierai cher, dit Brandon. Vous avez du bois, vous avez du talent, ça ne vous prendrait pas longtemps.

— Trop longtemps, dit la voix chevrotante. Toute la vie et même alors je ne pourrais pas le guérir. Mais je ne m'attendais pas à ce que vous compreniez. La musique – l'ancienne musique – n'était pas comme la musique que nous avons maintenant. Nous avons des machines à musique, elles n'ont pas d'âme. L'ancienne musique... je le sais parce que j'ai entendu jouer mon grand-père. » Il referma la boîte avec précaution. « Je suis désolé que vous soyez venu de si loin pour rien.

— Connaissez-vous quelqu'un d'autre qui puisse le réparer ? »

Peterson secoua la tête. « Je suis le seul. Bientôt je serai mort et alors il n'y aura plus personne. »

Brandon se redressa, avança la tête et dit avec dureté : « Je ne crois pas que vous réalisiez pleinement qui je suis. Même sur cette obscure petite planète...

— Vous êtes un homme qui possède un violon mort et je ne peux pas vous aider. » Peterson se tourna vers son établi et prit un instrument.

« Venez », dit Brandon. Il ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée à la ville. Alors il gronda : « Ce vieux fossile orgueilleux. Je vais lui faire voir s'il est le seul. »

Sur Partu, chatoyante et cosmopolite, Brandon inspecta des usines, suivit des réunions, fit des discours et acheta du bois. L'infatigable Parker allait de victoire en victoire dans sa quête des propriétaires des sculptures de Thor Peterson ou de celles de son père, de son grand-père et des innombrables Peterson qui les avaient précédés. Il y avait des boîtes en bois aux couvercles sculptés, des figurines, des panneaux muraux, des plats, des bols sculptés. Il y avait des horloges en bois dont le carillon mettait en marche toute une parade de silhouettes sculptées.

La liste croissait en longueur et en variété. Brandon n'avait pas de difficultés pour acheter les objets les plus simples. On en avait toujours vendu sur Partu et les Partusiens pensaient qu'on en vendrait toujours. Brandon acheta les sculptures ou les accepta gracieusement lorsqu'on lui en fit cadeau, sans parler du vieillard infirme et de l'arbre unique.

Les objets les plus travaillés, comme les horloges, étaient souvent des héritages mais Brandon avait de l'argent, de l'influence et le don de persuasion. Il savait utiliser les trois avec générosité ou avec rudesse, selon les cas.

En quelques jours, il avait réuni la plus grande collection de bois de toute la galaxie, une collection qui ferait blêmir d'envie Harry Morrison. Il s'était arrangé aussi, en promettant une somme coquette à l'agent de Thor Peterson sur Partu, pour se réserver toute la production à venir du vieillard.

« Maintenant nous pouvons rentrer, dit-il d'un ton jovial à Parker, et faire réparer ce violon. »

* *

*

Brandon examina minutieusement sa collection et consentit finalement à sacrifier une petite boîte en bois. Le technicien Polivar la prit, la démontra et se mit à apprendre à travailler le bois. Il coupa des morceaux, il les réunit pour former l'épaisseur voulue, il les tailla et les colla. Brandon refrénait son impatience et encourageait l'homme à prendre son temps. Il ne voulait rien de moins que la perfection.

Enfin le technicien fut prêt. Il chercha dans la collection de Brandon le morceau qui irait le mieux avec le grain délicat du violon. Il le racla, soulevant de fins copeaux que Brandon contemplait avec tristesse et qu'il fit mettre de côté. Il ne savait pas ce qu'il pourrait en faire mais c'était, sans conteste, au bois. Avec une précision chirurgicale, le technicien égalisa les bords fendillés du trou. Avec une précision

chirurgicale, il coupa le morceau et le colla.

Le morceau se décolla.

Le désappointement de Brandon fut tempéré par l'arrivée des sculptures envoyées par l'agent de Peterson sur Partu : une petite plaque, celle sur laquelle le vieillard travaillait quand ils lui avaient rendu visite, et deux petites boîtes avec des sculptures très simples sur le couvercle. Brandon les examina d'un œil critique et décida qu'elles étaient de qualité inférieure.

Il donna une tape sur le dos du technicien. « C'est vous le premier maintenant. » Il exultait. « Continuons. »

Le technicien essaya une deuxième puis une troisième fois. Ingénieux et patient, il réussit à ajuster le morceau avec une armature à l'intérieur du violon.

Le morceau tenait.

Brandon débordait de joie. Il fit appeler un de ses chimistes et lui ordonna de reproduire le lustre du violon sur la pièce rapportée. Le chimiste se retira en grognant, avec les éclats laissés par les expériences du technicien. Son travail prit du temps et la tâche l'éprouva tellement qu'il grognait même contre Brandon, mais, finalement, ce qu'il obtint n'était pas loin de l'original.

« Enfin, dit Brandon, nous avançons. »

Le professeur Weltz, Brandon et ses techniciens étudièrent le dessin du violon. Ils identifièrent le chevalet et les chevilles et les techniciens purent les sculpter. Ils identifièrent aussi la touche mais Brandon hésitait à sacrifier un objet susceptible de procurer une pièce de bois aussi importante. Ils décidèrent de la faire en plastique. Le professeur Weltz affirmait d'ailleurs que ce n'était pas une pièce essentielle et que sa nature ne changerait pas le son. Le cordier posait un problème parce qu'il était, sur le dessin, caché par le bras du violoniste, mais l'ingénieux technicien attacha une petite barre autour de laquelle on enroula les cordes. Le problème le plus difficile était de savoir en quoi les cordes étaient faites. Finalement, le professeur Weltz trouva une solution après une longue étude sur la signification du mot « corde » à travers les siècles. Il recommanda un certain type de fibre dont Brandon n'avait jamais entendu parler.

Brandon commanda la fibre... par mètres. Le technicien coupa les cordes et les attacha sur le violon. Brandon tendit un doigt, pinça une corde. Le violon émit un « ding » doux mais musical.

« On a réussi, » cria Brandon.

Le professeur Weltz montra comment les chevilles fonctionnaient et comment la position des doigts changeait le son. Au bout d'une semaine, Brandon savait pincer les cordes et en tirer un air simple mais reconnaissable.

Au bout de deux semaines, il avait acquis une certaine technique.

« Et maintenant, passons au bâton que le musicien tient de l'autre main, dit le professeur Weltz.

— Au diable le bâton, dit Brandon. Je fais de la musique. Que voulez-vous attendre de plus d'un instrument de musique ? »

Morrison vint admirer la réussite de Brandon et s'en alla tristement, tête basse, après avoir examiné la collection de bois.

Pendant une semaine encore, Brandon, débordant de joie, cira son bois avec ardeur et un deuxième chargement arriva de Partu.

Sculpté en relief sur l'une des six boîtes, il y avait un violon parfaitement reproduit.

« Quel salaud », murmura Brandon.

Il imaginait le vieux Thor Peterson penché sur son établi pour exécuter cette sculpture sans défaut, guidé uniquement par sa mémoire mais certain d'être le seul homme de l'univers à savoir travailler le bois.

Brandon se leva et arpenta nerveusement la pièce. Il revint à son bureau vérifier ses engagements. Il appela Parker.

« Nous allons sur Beloman. »

Pour une fois, l'imperturbable Parker fut saisi. « Encore ?

— Organisez cela, dit Brandon. Je peux m'en aller dans deux jours. »

De nouveau, ils survolèrent la ville dégoulinante de pluie pour pénétrer ensuite dans la douceur bienfaisante d'un soleil éclatant. Des champs de blé mûr ondulaient sous eux. Brandon se tournait de tous les côtés, cherchant impatiemment les points de repère. Ils survolèrent la rivière rapide et atterrirent à nouveau entre les bâtiments de la ferme. Brandon sauta à terre et Parker le suivit, serrant le violon avec précaution.

« L'arbre n'est plus là, dit Parker.

— Il a dit qu'il allait l'utiliser », dit Brandon.

Ils allèrent directement à l'atelier et Brandon avait déjà la main sur la poignée de la porte lorsqu'une voix l'arrêta. La jeune femme qu'ils avaient vue la première fois courait vers eux.

« Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Nous voudrions voir Mr. Peterson, dit Brandon.

— Je suis désolée. Père est mort. Il est mort voici un mois. »

Brandon resta muet.

« Je suis désolée, répéta la jeune femme.

— Moi aussi, je suis désolé », dit Brandon.

Ils tournèrent les talons. Ils regagnèrent lentement le planeur. Lentement, ils partirent.

Brandon toucha le bras de Parker. « Arrêtons-nous quelque part, dit-il. J'ai besoin de réfléchir. »

Parker se posa dans une prairie près des gorges profondes d'une rivière.

Brandon s'éloigna, la boîte à violon sous le bras, et s'assit sur un monticule qui dominait les tourbillons de la rivière.

Il voyait très distinctement le visage du vieux Thor Peterson avec ses cheveux blancs, ses rides profondes, ses yeux songeurs, enfoncés dans leur orbite.

« *La musique de ce violon est morte.* »

Brandon ouvrit la boîte et pinça une corde.

« Ding. »

« *Mon grand-père avait un instrument de musique. Une flûte. Il allait jouer dans les champs. Les animaux venaient l'écouter.* »

« Ding. »

« *La musique est morte avec le musicien.* »

« Ding. »

A l'intérieur du-violon, l'inscription à demi effacée : « *Jacob Raymann At Ye Bell House, Southmark, London, 1688.* » Presque mille ans. Des siècles de grande, d'émouvante musique. Ding.

Brandon eut la subite et fulgurante intuition d'une musique. Il entendit planer une plainte lancinante comme si un trait mélodique unique et envoûtant se tissait dans le néant avec une douceur limpide. Il entendit une suite incompréhensible de notes, un mouvement tonal fulgurant, un trait chatoyant et mortel.

Et il vit un public de milliers de personnes, bouleversé, muet d'émotion.

« Ding. »

Brandon se pencha sur la rivière et laissa tomber le violon.

Ignorant le cri d'horreur de Parker, il regarda, hypnotisé, le violon qui tourbillonnait en tombant. Le violon toucha l'eau avec un bruit léger et, à la stupéfaction de Brandon, il se mit à flotter. Un instant il se balançait avec légèreté sur l'eau, puis il plongea dans les rapides, heurta un rocher, puis un autre, et disparut dans un nuage d'éclats de bois et de gouttelettes.

Brandon se retourna. De nouveau il crut entendre la musique mais cette fois, ce n'était que le murmure étouffé de la rivière et le sifflement du vent tiède dans l'herbe sèche de la prairie.

Traduit par MICHÈLE SANTOIRE.

Wings of Song.

© Mercury Press Inc., 1963.

© Éditions Opta, pour la traduction.

ET POUR TOUJOURS GOMORRHE

par Samuel R. Delany

La nostalgie, c'est encore un désir. Les arbres sont morts, les violons sont morts, mais ils ont existé. La technologie peut aller plus loin ; elle peut nous priver de nos désirs, ou tout au moins nous rendre tels que nous n'aurons plus que des désirs sans objet. Le castrat, c'est le parfait héros sartrien, l'homme purement contingent – au moins à ses propres yeux : car il fait partie d'un système où il acquiert un sens, comme un rouage dans une machine. Et comme aucun système – on le sait – n'est sans faille, il peut aussi avoir un autre sens pour les malins et les pervers. Pas pour lui. Jamais.

ET ON EST DESCENDUS SUR PARIS.

Où on a fait la course d'un bout à l'autre de la rue de Médicis, Bo, Lou et Muse de l'autre côté des grilles, Kelly et moi sur le trottoir, en faisant des grimaces à travers les barreaux, en faisant un boucan à tout casser, en faisant retentir les jardins du Luxembourg à deux heures du matin. Ensuite escalade des grilles et chahut jusqu'à la place Saint-Sulpice où Bo essaya de me balancer dans une fontaine.

Alors Kelly a vu ce qui se passait dans le coin et, ramassant un couvercle de poubelle, a foncé dans la pissotière en cognant l'instrument contre les murs. Cinq types ont jailli de l'édicule ; même une grande pissotière n'en reçoit normalement que quatre.

Un jeunot tout blond a mis la main sur mon bras en souriant. « Hé, spatial, tu ne crois pas que... vous feriez mieux de partir ? »

J'ai regardé ses doigts sur mon uniforme bleu. « Tu es un frelk ? »

Il a haussé les sourcils, puis secoué la tête. « Non. Pas moi. C'est dommage. On dirait qu'au début tu étais un homme. Mais maintenant... » Nouveau sourire. « Tu n'as plus rien à m'offrir. La police... » Il a pointé le menton en direction de l'autre trottoir, où j'ai aperçu pour la première fois le commissariat. « Elle nous fiche la paix. Mais vous qui êtes des étrangers... »

Pendant Muse nous appelait déjà en fanfare. « Ohé, arrivez ! On file d'ici, hein ? » Et on est partis. Et on a pris l'air.

Et on est redescendus sur Houston.

« Nom de Dieu, a dit Muse. Gemini Flight Control... C'est ici que tout a commencé ? Alors on se tire, *par pitié* ! »

Et en route par car via Pasadena, puis monoligne jusqu'à Galveston, et on allait continuer le long du golfe quand Lou est tombé sur un couple en camionnette...

« Heureux de vous prendre, les spatiaux. Ça fait plaisir d'aider les gens comme vous, qui font du on boulot sur toutes ces planètes pour le gouvernement. »

... lequel couple filait vers le sud avec un bébé, de sorte qu'on s'est installés à l'arrière pendant quatre cents bornes de soleil et de vent.

« Tu crois que c'est des frelks ? a demandé Lou en me poussant du coude. Moi, je parie que oui. Ils attendent simplement qu'on leur donne le feu vert.

— Laisse tomber. Ils sont gentils tout plein et sentent leur cambrousse d'une lieue.

— Ça ne veut pas dire que c'est pas des frelks.

— Tu n'as donc jamais confiance ?

— Jamais. »

Pour finir, encore un car qui nous a cahotés jusqu'à Brownsville et de l'autre côté de la frontière, avec comme terminus Matamoros où on est descendus les jambes raides dans la poussière et le soleil du soir, au milieu d'un flot de Mexicains, de poules et de pêcheurs de crevettes dans le golfe du Texas : c'était eux qui empestaient le plus, mais *nous* qui faisions le plus de raffut. Quarante-trois putains – je les ai comptées – se sont amenées pour entreprendre les pêcheurs, et une fois qu'on a eu brisé deux des vitres de la gare routière, l'hilarité était générale. Les pêcheurs de crevettes disaient qu'ils ne nous achèteraient rien à manger mais qu'ils nous soûlèrent si on en avait envie vu que c'était la coutume avec eux. Et nous, on a gueulé de plus belle, et une troisième vitre a volé en éclats ; et ensuite, pendant que j'étais allongé sur le perron du bureau de poste, en train de chanter, une femme aux lèvres sombres est venue se pencher sur moi en mettant ses deux mains sur mes joues. « Vous êtes très braves ». Ses cheveux emmêlés retombaient sur ses yeux. « Mais les hommes, ils tournent autour de vous et c'est *vous* qu'ils regardent. Alors ça prend du *temps*. Et malheureusement leur temps c'est notre argent. Écoute, spatial, tu ne crois pas que... vous feriez mieux de partir ? »

Je l'ai prise par le poignet. « *Usted* ! ai-je murmuré. *Usted es una*

freika ? »

Elle a souri en touchant le disque d'or accroché à ma boucle de ceinturon. « Je regrette. Mais tu n'as rien qui... pourrait me servir. C'est dommage, car on dirait qu'au début tu étais une femme, non ? Et j'aime aussi les femmes...»

J'ai roulé au bas des marches.

« Tu parles d'une partouze ! a crié Muse. Allez, on repart ! »

On a fini par regagner Houston avant le jour – je ne sais plus comment. Et on a repris l'air.

Et on est redescendus sur Istanbul.

Où il pleuvait ce matin-là.

A la cantine on nous a servi le thé dans des verres en forme de poires, et on voyait le Bosphore par les vastes fenêtres. En face de la cité hérissée de minarets, les îles ressemblaient à des tas d'ordures éparpillés sur l'eau.

« Quelqu'un sait où on les trouve dans cette ville ? a demandé Kelly.

— On ne reste pas ensemble ? a dit Muse. Je croyais que si.

— Ils ont gardé mon chèque à la comptabilité, a expliqué Kelly. Je suis sans un. Je suppose que le comptable l'a touché à ma place. » Haussement d'épaules. « C'est pas que i'y tienne, mais il va falloir que je me lève un frelk plein aux as pour faire ami-ami. » Silence général pendant que Kelly replonge dans son thé, avant de s'apercevoir de notre mutisme. « Hé, qu'est-ce qui vous prend ? Si vous continuez à faire cette tête, je vous démolis jusqu'au dernier os vos jolies carcasses si bien conditionnées depuis la puberté. » Me prenant à partie : « Dis donc, toi ! Pas la peine de jouer les saintes nitouches comme si tu n'avais jamais été avec un frelk ! »

Ça commençait.

J'ai répondu : « Je ne joue pas les saintes nitouches », tout en piquant une colère muette.

L'envie, la vieille envie jamais éteinte.

Bo a éclaté de rire pour rompre la tension. « Écoutez un peu, la dernière fois que j'étais à Istamboul – c'était un an avant que je m'enrôle dans cette section – on était partis de la place Taksim en descendant l'Istiqlal. Tout de suite après les cinémas miteux, on a trouvé une petite allée bordée de fleurs. Devant nous il y avait deux

autres spatiaux. Il y a un marché par là, et un peu plus bas ils vendent du poisson, et puis il y a une sorte de cour où on trouve des oranges, des pâtes de fruits, des oursins et des choux. Mais il y a des fleurs tout le long. En tout cas, on trouvait que ces spatiaux avaient un drôle d'air. Ça n'était pas leurs uniformes – ils étaient impeccables – ni leur coupe de cheveux. C'est seulement une fois qu'on les a entendus parler... C'était un homme et une femme, déguisés en spatiaux pour essayer de *racoler les frelks* ! Des dépravés amateurs de frelks ! Vous imaginez un peu ça ?

— Ouais, a dit Lou. J'en ai déjà vu. A Rio, c'en était plein.

— Ces deux-là, on les a assez tabassés pour leur en couper l'envie, a conclu Bo. On les a coincés dans une petite rue, et après on a filé en ville ! »

Le verre de Muse est retombé sur le comptoir avec un bruit sec. « En partant de la place Taksim, on descend l'Istiqlal jusqu'au moment où on voit des fleurs ? Pourquoi ne disais-tu pas que c'est là qu'on trouve les frelks, hein ? » Un sourire de la part de Kelly aurait fait passer ça. Mais il n'y a pas eu de sourire.

« Merde, a grommelé Lou. Personne n'a jamais eu besoin de me dire où chercher. Je n'ai qu'à sortir dehors, et les frelks me reniflent à distance. Je suis capable de les repérer d'un bout à l'autre de Piccadilly. Au fait, ils n'ont rien d'autre que du thé ici ? Où peut-on avoir quelque chose de plus raide ? »

Bo a gloussé. « On est en pays musulman, tu as oublié ? Mais au bout de l'allée des fleurs il y a plein de petits bars avec des portes vertes et des comptoirs en marbre où on te sert un litre de bière pour l'équivalent de quinze *cents* en livres turques. Et puis il y a tous les vendeurs de sauterelles frites et de sandwiches à la saucisse...

— Tu n'as jamais vu les frelks s'en enfiler ? Je veux dire des verres d'alcool... pas des saucisses. »

Et on est retombés dans le flot des histoires obscènes qui servent à nous calmer. Mais elles n'apaisent qu'en surface. Elles ne guérissent rien. Même Muse savait maintenant que nous ne passerions pas la journée ensemble.

Comme il ne pleuvait plus, on a pris le ferry jusqu'à la Corne d'Or. Kelly a aussitôt demandé le chemin de la place Taksim et de l'Istiqlal, et on lui a indiqué un dolmuch, ce qui se révéla être une sorte de taxi, sauf qu'il va à un seul endroit et qu'il charge le plus de clients possible en cours de route. En plus ça ne coûte presque rien.

Lou a eu envie de traverser le pont Atatürk pour aller visiter la ville nouvelle. Bo a résolu de découvrir ce qu'était en réalité la Dolma Boche. Et quand Muse a su qu'on pouvait passer en Asie pour l'équivalent de quinze *cents* – une livre et cinquante kruchs – eh bien, Muse a décidé de s'y rendre.

Moi, j'ai fait demi-tour à travers le tumulte de la circulation à l'entrée du pont et j'ai remonté le long des murs suintants de la vieille ville, sous les fils aériens des trams. Il y a des jours où rien, ni jurons ni braillements, ne peut combler le manque. Des jours où on ne peut faire autrement que de rester seul, tant la solitude fait mal.

J'ai suivi un tas de petites rues pleines de bourricots mouillés, de dromadaires tout aussi piteux et de femmes en longs voiles, puis j'ai descendu des artères plus larges, pleines de bus, de poubelles et de passants vêtus comme des hommes d'affaires.

Certaines gens regardent les spatiaux avec de grands yeux. D'autres ne leur prêtent aucune attention particulière. D'autres encore nous lorgnent – ou ne nous lorgnent pas – d'une façon que n'importe quel spatial apprend à reconnaître sans peine moins d'une semaine après sa sortie du centre d'entraînement à l'âge de seize ans. Je traversais le parc quand j'ai surpris la femme en train de m'observer. Elle a vu mon regard et a détourné la tête.

J'avancais sans hâte sur l'asphalte humide. Elle était arrêtée sous l'arche d'une petite mosquée. Quand j'ai été à sa hauteur, elle est sortie dans la cour, parmi les vieux canons.

« Excusez-moi... »

J'ai fait halte.

« Sauriez-vous si oui ou non nous sommes au sanctuaire de Sainte-Irène ? » Son anglais se teintait d'un accent charmant. « J'ai oublié mon guide.

— Je regrette de ne pouvoir vous renseigner. Je suis touriste moi-même.

— Oh ! » Elle a eu un sourire. « Moi, je suis Grecque. Je pensais que vous étiez peut-être du pays, en vous voyant la peau si foncée.

— Je suis de race amérindienne », ai-je précisé en inclinant la tête. Elle m'a rendu la politesse.

« Je vois. Je viens de commencer mes études ici, à l'université. Votre uniforme m'indique que vous êtes... » Un petit silence – après quoi, la constatation définitive : «... un spatial. »

Je ne me sentais pas tellement à mon aise. « Oui. » J'ai enfoncé les mains dans mes poches, remué les pieds à l'intérieur de mes bottes, sucé ma troisième molaire de gauche – bref, tout ce qu'on fait quand on est troublé. *Vous êtes tellement fascinant quand vous regardez les gens de cette façon*, m'avait dit un jour un frelk. « Oui, je suis un spatial. » Mon ton était trop brusque et trop fort. Elle a sursauté légèrement.

A présent, elle savait donc que je savais qu'elle savait que je savais. Et je me demandais comment nous allions nous tirer de cette petite scène à la Proust.

« Je suis Turque, a-t-elle repris. Pas Grecque. Je ne fais pas que commencer mes études. J'ai déjà un diplôme d'histoire de l'art. Ces petits mensonges qu'on débite aux étrangers pour protéger son intimité... sont-ils bien nécessaires ? Il m'arrive de penser que mon intimité n'a guère d'importance. »

Ce qui est une stratégie comme une autre.

« Vous habitez loin d'ici ? ai-je demandé. Et quel est le tarif habituel, en livres turques ? » De la stratégie, ça aussi.

« Je ne peux pas vous payer. » Elle a resserré son imperméable autour de sa taille. Elle était très jolie. « Je voudrais bien, pourtant... » Elle a haussé les épaules en souriant. « Mais je ne suis qu'une pauvre étudiante. Pas une de ces riches. Si vous préférez passer votre chemin, je ne vous en voudrai pas. Mais je serai triste. »

Je n'ai pas bougé. Je croyais qu'elle finirait quand même par proposer une somme. Elle n'en a rien fait.

Autre procédé stratégique.

Je me demandais : *Après tout, pourquoi veux-tu ce sale argent ?* quand un léger coup de vent a fait pleuvoir un des grands cyprès.

« Je trouve tout ça très triste. » Elle essayait les gouttes tombées sur sa figure. J'avais perçu un fléchissement dans sa voix et, quelques instants durant, j'ai affecté de regarder les ruisselets entre les pavés. « Il est triste, à mon avis, qu'on ait été obligé de vous modifier pour faire de vous un spatial. Autrement, nous... je veux dire, si les spatiaux n'existaient pas, nous ne serions pas... ce que nous sommes. Au début, étiez-vous de sexe masculin ou féminin ? »

Nouvelle pluie de gouttes. Je gardais les yeux baissés vers les pavés, et de l'eau pénétrait sous mon col.

« Masculin, ai-je répondu. Mais ça n'a pas d'importance.

— Quel âge avez-vous ? Vingt-trois, vingt-quatre ?

— Vingt-trois. » Je mentais. Par réflexe. J'ai vingt-cinq ans, mais plus on vous croit jeune, plus on vous donne d'argent. Pourtant je ne voulais pas de son sale argent !

« Alors j'avais deviné juste. » Elle a hoché la tête. « La plupart d'entre nous sommes experts en ce qui concerne les spatiaux. Vous ne le saviez pas ? Je suppose que ça nous est nécessaire. » Elle fixait sur moi ses larges prunelles noires. Elle a fini par ciller. « Vous auriez fait un homme très beau. Mais maintenant vous êtes un spatial. Vous bâtissez des blocs de conservation d'eau sur Mars, vous programmez des ordinateurs pour les mines de Ganymède, vous faites fonctionner les relais de télécommunications lunaires. La métamorphose... » Il n'y a que les frelks pour prononcer ce mot de *métamorphose* avec un tel mélange d'attirance et de regret. « On aimerait croire qu'une autre solution aurait été possible. On aurait pu trouver un autre moyen que de vous asexuer, que de vous réduire à l'état de créatures pas même-androgynes – de créatures qui sont... »

J'ai mis la main sur son épaule et elle s'est arrêtée net, comme si je l'avais frappée. Elle a regardé autour de nous, s'assurant que personne ne se trouvait à proximité. Doucement alors, très doucement, ses doigts ont effleuré les miens.

J'ai retiré ma main. « Qui sont quoi ?

— On aurait pu trouver un autre moyen. » Ses deux mains étaient à présent dans ses poches.

« On aurait pu. Oui. Mais au-delà de l'ionosphère, petite, il y a des radiations trop fortes pour que ces précieuses gonades restent en état de marche partout où il faut effectuer un travail de plus de vingt-quatre heures – comme c'est le cas sur Mars, ou sur les satellites de Jupiter...

— On aurait pu trouver des écrans protecteurs, approfondir les recherches dans le domaine de l'adaptation biologique...

— C'était à l'époque de l'explosion démographique, ai-je rappelé. Non, on cherchait alors n'importe quel prétexte pour diminuer le nombre de gosses... surtout ceux qui avaient des déficiences.

— Ah ! oui. » Elle hochait la tête. « Et nous luttons encore actuellement pour passer de la réaction néo-puritaine à la liberté sexuelle du vingtième siècle.

— C'était une bonne solution. » J'ai ricané en m'empoignant l'entre-

cuisses. « Je suis bien comme ça. » Je n'ai jamais compris pourquoi ce geste est tellement plus obscène de la part d'un spatial.

« Cessez ! a-t-elle dit d'un ton sec en s'écartant.

— Qu'avez-vous donc ?

— Cessez ! a-t-elle répété. Pas ça ! Vous êtes un enfant.

— Mais nous sommes sélectionnés parmi les enfants dont les réflexes sexuels sont irrémédiablement retardés à la puberté.

— Et ces substituts auxquels vous avez recours pour remplacer l'amour ? Ces façons brutales et enfantines ? Je suppose que c'est ce qui est attirant. Oui, je sais que vous êtes un enfant.

— Ah, oui ? Et les frelks ? »

Elle a réfléchi un instant. « Je pense qu'ils sont des retardés sexuels qui sont passés au travers. Oui, peut-être était-ce la bonne solution. Vraiment, vous ne regrettez pas de ne pas avoir de sexe ?

— Nous vous avons, vous, ai-je répondu.

— Oui...» Elle baissait les yeux. Je l'ai observée pour voir l'expression qu'elle me cachait. C'était un sourire. « Vous avez votre vie glorieuse d'êtres qui planent dans l'espace, et vous nous avez. » Elle a relevé la tête, les joues en feu. « Vous tournoyez dans le ciel, vous voyez la Terre tourner au-dessous de vous, vous allez d'une planète à l'autre, tandis que nous...» Elle a tourné la tête de droite à gauche, et ses cheveux noirs promenaient leurs boucles sur ses épaules. «... nous n'avons que nos existences étriquées, soumises à la pesanteur, et nous vous *adorons* ! »

Elle a reporté son regard sur moi. « Nous sommes des pervers, n'est-ce pas ? Nous faisons l'amour avec des cadavres sans pesanteur. » Brusquement ses épaules se sont affaissées. « Je n'aime pas avoir cette déviation sexuelle qu'on appelle le complexe de l'amour en chute libre.

— J'ai toujours trouvé ça un peu long comme dénomination. »

Elle a détourné les yeux. « Je n'aime pas être une frelk. C'est mieux ?

— Moi non plus je n'aimerais pas. Soyez autre chose.

— On ne choisit pas ses perversions. Vous, vous n'en avez aucune. Vous êtes libre de toute perversion. C'est pour ça que je vous aime, spatial. Mon amour commence avec la peur de l'amour. Ça n'est pas beau, ça ? Un pervers trouve un substitut à l'amour normal qui lui est

inaccessible : pour l'homosexuel, c'est son reflet comme dans un miroir ; pour le fétichiste, une chaussure, une montre ou un porte-jarretelles. Pour ceux qui souffrent du complexe de...

— Les frelks.

— Pour les frelks, c'est...» Elle m'a jeté un coup d'œil incisif. «... de la chair flasque qui s'envoie en l'air.

— Ça ne m'atteint pas.

— Je voulais pourtant vous atteindre.

— Pourquoi ?

— Vous êtes sans désir. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Dites toujours.

— Je vous veux parce que vous ne pouvez pas me désirer. C'est là qu'est le plaisir. Si quelqu'un avait vraiment une réaction sexuelle envers nous, nous serions terrorisés. Je me demande combien il y avait de gens, autrefois, qui attendaient sans le savoir votre création. Nous sommes des nécrophiles. Je suis persuadée que le nombre des violations de tombes est passé à zéro depuis que vous existez. Mais vous ne comprenez pas...» Elle a marqué un temps d'arrêt. « Si vous compreniez, je n'aurais pas besoin d'arpenter le parc en essayant de trouver qui pourrait me prêter soixante livres. » Elle a enjambé les nœuds d'une racine qui avait fait éclater le bitume. « Incidemment, c'est ça le tarif habituel à Istanbul. »

J'ai fait un calcul. « Plus on va vers l'est, plus les choses sont bon marché. »

Elle a laissé son imperméable s'ouvrir. « Vous savez, vous n'êtes pas comme les autres. Vous, au moins, vous voulez comprendre.

— Si je crachais pour chaque fois que vous avez dit ça à un spatial, vous seriez noyée.

— Retournez donc sur la Lune, chair flasque. Envoyez-vous en l'air jusqu'à Mars. Il y a des satellites autour de Jupiter où vous pourriez être utile. Reprenez l'air et allez vous poser dans une autre ville.

— Où habitez-vous ?

— Vous voulez venir avec moi ?

— Donnez-moi quelque chose, ai-je insisté. Même si ça ne vaut pas soixante livres. Quelque chose à quoi vous teniez, qui ait une valeur

pour vous.

— Non !

— Pourquoi non ?

— Parce que je...

— Parce que vous ne voulez jamais rien donner de vous-même. Vous êtes tous pareils, les frelks !

— Vous ne comprenez donc pas que c'est simplement parce que je ne veux pas vous acheter ?

— Vous n'avez rien qui puisse m'acheter.

— Vous êtes un enfant, a-t-elle repris. Je vous aime. »

Nous avions atteint la grille du parc. Elle s'est arrêtée et nous sommes restés là, le temps qu'un léger souffle de vent arrive et aille se perdre dans l'herbe.

« Je..., a-t-elle proposé timidement en indiquant une direction sans retirer la main de sa poche. J'habite là, tout près.

— Entendu. Allons-y. »

Une conduite de gaz avait naguère explosé dans cette rue-là, me dit-elle. Une rivière de feu avait coulé jusqu'au port à une vitesse terrifiante, en dégageant une chaleur d'enfer. Elle avait disparu en quelques minutes. Aucun immeuble n'était tombé, mais on voyait luire faiblement les dépôts calcinés. « C'est une sorte de quartier d'étudiants et d'artistes. » Nous avons traversé la chaussée pavée. « 14 Youri Pacha... pour le cas où vous reviendriez un jour ici. » Sa porte était couverte d'écaillures noirâtres, et le caniveau engorgé d'ordures.

« Beaucoup d'artistes et de gens exerçant des professions libérales sont des frelks, ai-je dit en essayant de faire l'imbécile.

— Et beaucoup d'autres aussi. » Elle est entrée en tenant la porte ouverte. « C'est seulement plus voyant chez nous. »

Sur le palier il y avait un portrait d'Ataturk. La chambre était au second étage. « Un instant, que je prenne ma clef... »

Des paysages de Mars ! De la Lune ! Sur son chevalet, une toile de deux mètres montrant un lever de soleil au-dessus d'un cratère ! Et des reproductions de photos de la Lune couvraient les quatre murs, avec les portraits de tous les généraux imberbes du Corps International des Spatiaux.

Un coin de son bureau était encombré d'une pile de ces magazines illustrés consacrés aux spatiaux, tels qu'on en trouve dans presque tous les kiosques de tous les pays. J'ai entendu des gens affirmer sérieusement qu'on les imprime à l'intention des jeunes esprits aventureux des écoles secondaires. Il est à penser qu'ils n'ont jamais vu ceux qui viennent du Danemark ! Elle en avait d'ailleurs quelques-uns également. Au-dessus d'un rayon chargé d'ouvrages d'art et d'histoire, je voyais deux mètres de romans de science-fiction bon marché : *Meurtre à la station spatiale douze*, *Fusées en flammes*, *Orbite sauvage*, etc.

« Arak ? offrait-elle. Ouzo ? Pernod ? A vous de choisir. Mais je peux verser les deux de la même bouteille. » Elle a posé des verres sur le bureau, avant d'ouvrir un petit meuble d'un mètre de haut qui se révéla être une glacière. Elle s'est redressée en me présentant un plateau de collation : tartes aux fruits, sucreries turques, viandes.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des dolmades. Ce sont des feuilles de vigne farcies au riz et aux champignons.

— Répétez ?

— Dolmades. Ça vient du même mot turc que *dolmuş*. Tous deux signifient *plein à craquer...* » Elle a posé le plateau à côté des verres. « Mais asseyez-vous. »

Je me suis installé sur le capané-de-studio-prêt-à-se-transformer-en-lit. Je sentais sous la housse l'élasticité fluide d'un matelas glycolélique. Dans leur idée, c'est ce qui se rapproche le plus de la sensation d'apesanteur. « Vous êtes bien ? Voulez-vous m'excuser un instant ? J'ai des amis au bout du couloir. Il faut que j'aille leur parler. » Elle m'a fait un clin d'œil. « Ils aiment bien les spatiaux.

— Vous allez en rassembler une collection pour moi ? Ou bien vous voulez leur faire faire la queue derrière la porte pour attendre leur tour ? »

Elle a ravalé sa salive. « En fait, j'allais proposer les deux. » Elle a brusquement secoué la tête. « Oh ! c'est comme vous voudrez !

— Vous me donnerez quoi ? J'ai envie de quelque chose, ai-je dit. C'est pour ça que je vous ai suivie. Je me sens solitaire. Peut-être que je voudrais savoir jusqu'où ça peut aller. Je ne sais pas encore.

— Ça va jusqu'où on veut. Moi ? J'étudie, je lis, je fais de la peinture, je parle avec mes amis... » Elle est venue s'asseoir par terre au pied du

canapé. « Je vais au théâtre, je regarde les spatiaux dans la rue, jusqu'à ce qu'il y en ait un qui me regarde à son tour ; moi aussi je me sens solitaire. » Sa tête s'appuyait contre mes genoux. « Moi aussi j'ai envie de quelque chose. Mais... » Nous sommes restés une minute sans bouger ni l'un ni l'autre, puis : « Ce n'est pas vous qui me le donnerez.

— Vous n'allez pas me payer pour ça, ai-je répliqué. Vous l'avez bien dit ? »

J'ai senti sa tête sursauter contre moi. Après un instant de silence, elle a repris dans un souffle : « Vous ne croyez pas que... vous feriez mieux de partir ? »

J'ai dit : « D'accord », en me levant.

Elle était assise sur la doublure de son imperméable, qu'elle n'avait toujours pas enlevé.

J'ai pris la direction de la porte.

« A propos... » Elle avait les mains jointes entre les genoux. « Il y a un endroit dans la ville nouvelle où vous pourriez trouver ce que vous cherchez. On l'appelle l'allée des fleurs. »

J'ai pivoté vers elle avec fureur. « Le coin des frelks ? Mais je n'ai pas besoin d'argent ! N'importe quoi, je vous avais dit ! Je ne veux pas de... »

Elle s'était mise à secouer la tête, avec un rire silencieux. Maintenant elle avait posé la joue sur la housse froissée, à l'endroit où j'avais été. « Vous vous obstinez à ne pas comprendre ? Ce n'est pas le coin des frelks ; c'est celui des spatiaux. Après votre départ, j'irai voir mes amis et je leur parlerai... oh ! oui, de celui qui était si beau et qui n'est pas resté. Je pensais que vous pourriez trouver... peut-être quelqu'un que vous connaissez. »

Ça se terminait ainsi... dans la colère.

J'ai dit : « Ah ! bon... Alors c'est le coin des spatiaux. Oui. Eh bien, merci. »

Et j'ai quitté les lieux. Et j'ai trouvé l'allée des fleurs, et là il y avait Kelly, et Lou, et Bo, et Muse. Kelly commandait sans arrêt de la bière, et on s'est tous soûlés, et on a mangé du poisson frit, des palourdes, des saucisses, et Kelly brandissait des billets à la ronde en disant : « Si vous l'aviez vu ! Les trucs que je lui ai fait découvrir, à ce frelk ! Non, si vous l'aviez vu ! Quand je pense qu'ici le tarif habituel est de quatre-vingt livres, et qu'il m'en a allongé cent cinquante ! » et on a continué de vider des bouteilles.

Et pour finir on a repris l'air.

Traduit par RENÉ LATHIÈRE et ALAIN DORÉMIEUX.

Ave, and Gomorrah...

© Double day Publishing Co, 1967.

© Casterman, 1973, pour la traduction.

PAIEMENT D'AVANCE

par William Tenn

Tous les textes qu'on vient de lire convergent vers une idée centrale : le système réduit l'homme à la condition d'animal de cirque ; il fait ce qu'on lui dit de faire, et en bout de course il est bon pour l'équarrissage. Pourtant il y aura peut-être un jour des sociétés assez fortes pour devenir vraiment permissives ; l'individu aura tous les droits, y compris celui de tuer. Ce sera le retour à la jungle – une jungle en trompe-l'œil, naturellement, et masquant tout autre chose. Cette hypothèse a inspiré des nouvelles célèbres, où l'idée dominante est que le meurtre est un bon exutoire à notre agressivité native. Ici William Tenn fait mieux : il trouve le moyen idéal de concilier sécurité et liberté. Son héros vit un vrai roman d'apprentissage, en suivant un itinéraire moral peu courant.

VINGT minutes après l'atterrissage du vaisseau pénitentiaire sur le spatiodrome de New York, les journalistes furent autorisés à monter à bord. Ils s'engouffrèrent dans le couloir principal sur les talons des gardiens armés jusqu'aux dents qui les conduisaient : les reporters et les chroniqueurs de la presse écrite en tête, les gens de la T.V. avec leur matériel portable mais encore pesant suivaient avec force jurons.

Ils croisèrent des petits groupes de fonctionnaires spatiaux en uniforme noir et rouge de l'Administration Pénitentiaire Interstellaire qui marchaient d'un bon pas vers la direction opposée, pour aller jouir de leurs cinq jours de congé sur la planète avant que le vaisseau ne redécolle dans un bruit de tonnerre avec une nouvelle cargaison de condamnés.

Les journalistes impatients prêtèrent à peine attention à ces hommes sans intérêt qui passaient leur existence à faire continuellement la navette d'un bout de la Galaxie à l'autre. Tout bien pesé, la vie et les aventures d'un agent de l'API étaient un sujet mille fois exploité, rebattu. Le sensationnel les attendait plus loin.

Dans le ventre même du navire, les gardiens écartèrent deux énormes portes coulissantes – et reculèrent vivement sur le côté pour éviter d'être piétinés. Les reporters se ruèrent ou presque sur les carreaux de fer qui allaient du sol au plafond et clôturaient complètement la grande salle de la prison. Leurs regards avides, fureteurs, ne recueillirent au mieux que quelques coups d'œil curieux de la part des hommes en costume de grossière bure grise étendus ou assis sur les

couchettes qui s'étagaient en rangs strictement fonctionnels du haut en bas des parois jusqu'au fond de la cale. Chacun étreignait – certains caressaient – un petit paquet proprement enveloppé de papier brun.

Le gardien-chef s'avança d'un pas tranquille de l'autre côté des barreaux en se curant les dents de devant pour en extraire les restes du petit déjeuner du matin.

« Salut, les gars, dit-il. Qui cherchez-vous... en faisant comme si je n'étais pas au courant ? »

Un journaliste parmi les plus âgés et les plus réputés leva la main, paume en avant, dans un geste d'avertissement.

« Allons, Anderson, pas de salades ! Le vaisseau a atterri avec une demi-heure de retard et on nous a lanternés un quart d'heure à la passerelle. Alors, où diable sont-ils ? »

Anderson regarda les équipes de la T.V. se frayer un passage pour eux et leur matériel jusqu'aux barreaux. Il extirpa un dernier vestige de nourriture de l'une de ses molaires.

« Des vampires, marmotta-t-il. Une bande de vampires toujours fourrés dans les tombes et assoiffés d'enterrements. »

Puis il soupesa par deux fois sa matraque pour se faire la main et la rabattit bruyamment contre les barreaux à plusieurs reprises.

« Crandall ! hurla-t-il. Henck ! En avant... centre ! »

Le cri fut repris par les gardiens qui circulaient constamment d'un pas ferme et mesuré dans l'enceinte de la prison en faisant tourner leur matraque. « Crandall ! Henck ! En avant... centre ! » Il ricocha péremptoirement du haut en bas des énormes parois incurvées. « Crandall ! Henck ! En avant... centre ! »

Nicholas Crandall s'assit les jambes croisées sur sa couchette au cinquième étage et grimaça. Il s'était assoupi et il se frotta les yeux avec la main pour chasser le sommeil. Sur le dos de sa main, il y avait trois cicatrices parallèles, d'anciennes cicatrices brunes rectilignes semblables à celles que peuvent tracer les griffes d'un animal. Il y avait aussi juste au-dessus de ses yeux une curieuse cicatrice en zigzag dont le ton rougeâtre indiquait qu'elle était plus récente. Enfin il y avait un trou minuscule, parfaitement rond, au milieu de son oreille gauche, qu'il se mit à gratter avec agacement quand il rut complètement réveillé.

« Le comité de réception, grommela-t-il. J'aurais dû m'en douter. Toujours la même, cette satanée vieille Terre. »

D'un mouvement vif, il se mit à plat ventre et allongea le bras pour tapoter le visage du petit homme qui ronflait sur la couchette juste au-dessous de lui.

« Otto, appela-t-il. Poivrot-d'Otto, debout et en avant ! On nous demande. »

Henck s'assit aussitôt d'une façon identique, les jambes croisées, avant même que ses yeux se soient ouverts. Sa main droite se porta à sa gorge où se trouvait un petit réseau de cicatrices en zigzags de la même couleur et des mêmes dimensions que celles que Crandall avait sur le front. L'index et le majeur manquaient à cette main.

« Henck présent, monsieur, dit-il d'une voix pâteuse, puis il secoua la tête et leva les yeux vers Crandall.

— Oh... Nick ! Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Nous sommes arrivés, Poivrot-d'Otto, dit le grand de la couchette supérieure. Nous sommes sur Terre et on prépare notre levée d'écrou. Dans une demi-heure, tu auras le loisir de te rincer la dalle avec autant d'eau-de-vie, de bière, de vodka et de ce tord-boyaux dénommé whisky que tu pourras en payer. Plus de tisane réglementaire, plus d'ersatz de jus de la vigne dans une boîte de conserve cachée sous le lit, Poivrot-d'Otto. »

Henck grogna et se laissa de nouveau choir sur le dos.

« Dans une demi-heure, mais pas tout de suite ; alors, qu'est-ce qui te prend de me réveiller ? Tu me vois comme un petit post-criminel coffré pour chapardage, avec la sueur au front, les yeux écarquillés et les tripes en révolution à l'idée de ma libération ? Hé, Nick, je rêvais d'une nouvelle manière de liquider Elsa, une méthode absolument inédite, vraiment abominable.

— Les matons sont dans tous leurs états, lui dit Crandall toujours d'une voix basse, patiente. Tu les entends ? Ils nous demandent, toi et moi. »

Henck se rassit, tendit l'oreille et hocha la tête.

« Comment se fait-il que seuls les matons spatiaux aient des voix comme ça ?

— C'est une condition requise pour faire ce métier, lui assura Crandall, une taille minimum, une instruction minimum et une voix assez désagréablement vibrante pour percer tous les tympanes, voilà ce qu'il faut avoir ici si on veut devenir gardien de prison spatial. Sinon, quel que soit ton degré de méchanceté, tu n'as absolument aucune

chance et tu dois rester sur Terre et tu ne peux te défouler qu'en traquant les hélicoptères que les vieilles dames conduisent. »

Un gardien s'arrêta au-dessous d'eux, frappa rageusement sur un des poteaux métalliques qui soutenaient leur rangée de couchettes.

« Crandall ! Henck ! Vous êtes encore des condamnés, ne l'oubliez pas. Si vous ne vous présentez pas en bas dans l'allée en quatrième vitesse, je grimpe là-haut et je vous donne encore une raclée en souvenir du bon vieux temps !

— Oui, m'sieur ! Voilà, m'sieur ! » marmonnèrent-ils aussitôt à l'unisson et ils se mirent à descendre de couchette en couchette, serrant chacun son paquet enveloppé de papier brun et contenant les vêtements qu'ils avaient portés naguère, quand ils étaient libres, et qu'ils seraient bientôt autorisés à revêtir de nouveau.

« Écoute, Otto. »

Crandall se pencha pendant la descente pour approcher ses lèvres de l'oreille du petit homme dans le chuchotement rapide et à peine audible qui est de rigueur en prison.

« Ils nous conduisent aux gars de la télévision et des journaux. On va nous poser un tas de questions. Fais bien attention de rester bouche cousue à propos de...

— La télévision et les journaux ? Pourquoi nous ! Qu'est-ce qu'ils nous veulent ?

— Parce que nous sommes des célébrités, tête de bois ! Nous avons purgé entièrement la peine la plus sévère et nous avons survécu. Combien d'hommes y ont réussi à ton avis ? Mais *écoute-moi*, veux-tu ? Si on te demande après qui tu en as, tu la fermes et tu souris. Tu ne réponds pas à cette question. Compris ? Tu ne racontes pas pour quel meurtre tu as été condamné, quoi qu'on dise. On ne peut pas t'y forcer. C'est la loi. »

Henck s'immobilisa un instant, à une couchette et demie du sol.

« Mais, Nick, Elsa le sait ! Je l'avais avertie juste avant, le jour où je suis allé me livrer. Elle sait que je n'encaisserais pas une condamnation pour meurtre à cause d'un autre qu'elle.

— Elle sait, elle sait, bien sûr qu'elle sait ! » Crandall émit un bref juron presque inaudible. « Mais elle ne peut pas *le prouver*, espèce de satané buvard à forme humaine ! Tandis qu'une fois que tu auras dit ça en public, elle a le droit de s'armer et de t'abattre à vue... en plaidant la légitime défense. Tant que tu n'as rien dit, elle ne peut

pas : elle est toujours ta pauvre femme à qui tu as promis de l'aimer, de l'honorer et de la chérir. Aux yeux du monde...»

Le gardien brandit son gourdin et les fit valser tous les deux en les frappant violemment dans le dos. Ils se laissèrent tomber sur le sol et courbèrent l'échine pendant qu'il grondait :

« Est-ce que j'ai dit que vous pouviez vous offrir un brin de causerie ? Hein ? S'il nous reste du temps avant votre levée d'écrou, je vais vous conduire à la salle de police, mes cocos, pour une dernière bonne raclée. A présent, rompez et que ça saute ! »

Ils filèrent devant lui avec obéissance comme deux poulets devant un colley qui jappe. A la porte grillée, près de l'extrémité de la cale-prison, il salua et dit :

« Pré-criminels Nicholas Crandall et Otto Henck, monsieur. »

Le gardien-chef Anderson lui rendit négligemment son salut :

« Ces messieurs veulent vous poser quelques questions, les gars. Ça ne vous fera pas de mal d'y répondre. C'est tout, O'Brien. »

Sa voix était très joviale. Il arborait un grand sourire aimable en demi-lune. Tandis que son subordonné saluait et s'en allait, Crandall laissa son esprit régurgiter les souvenirs d'Anderson tout au long de ce mois de voyage depuis Proxima du Centaure. Anderson hochant la tête d'un air pensif pendant que ce pauvre Minelli – Steve Minelli, n'est-ce pas comme cela qu'il s'appelait ? – était obligé de courir entre deux haies de gardiens qui lui assenaient des coups de gourdin parce qu'il était allé aux toilettes sans permission. Anderson riant sous cape juste un instant avant de frapper à l'aine un condamné aux cheveux gris parce qu'il avait parlé dans la queue pour la cantine. Anderson...

Eh bien, en tout cas, le type avait du cran, car il savait que son vaisseau transportait deux pré-criminels qui avaient purgé une condamnation pour meurtre. Mais probablement savait-il aussi que ces deux-là ne perdraient pas le bénéfice de leur meurtre pour lui, si odieux fût-il. Quand on est volontaire pour aller en enfer, ce n'est pas seulement pour abattre un des démons qui s'y trouvent.

« Sommes-nous obligés de répondre à ces questions, monsieur ? » demanda Crandall avec circonspection.

Le sourire du gardien-chef perdit un rien de sa courbure.

« J'ai dit que ça ne vous fera pas de mal, non ? Mais d'autres choses le pourraient. Elles le pourraient *encore*, Crandall. J'aimerais contenter ces messieurs de la presse, alors soyez gentils et coopératifs, hein ? »

Il eut un mouvement du menton à peine perceptible en direction de la salle de police et leva un peu son gourdin.

« Oui, monsieur, dit Crandall, tandis que Henck courbait précipitamment la tête. Nous serons coopératifs, m'sieur. »

Bon dieu, pensa-t-il, si seulement je n'avais pas un si bon usage pour ce meurtre, souviens-toi de Stephanson, petit, rien que de Stephanson. Pas Anderson ni O'Brien, ni personne d'autre : le nom en question est Frederick Stoddard Stephanson !

Tandis que l'équipe de la télévision mettait son matériel en place de l'autre côté des barreaux, les deux condamnés répondirent aux inévitables questions préliminaires des reporters.

« Quel effet ça vous fait d'être de retour ?

— Épatant, épatant.

— Quelle est là première chose que vous allez faire quand vous serez libérés ?

— Manger un bon repas, dit Crandall.

— Me soûler à mort, dit Henck.

— Attention de ne pas vous retrouver derrière les barreaux comme post-criminel », dit l'un des reporters.

Rire jovial auquel tous participèrent, – les journalistes, le gardien-chef Anderson, Crandall et Henck.

« Comment avez-vous été traités pendant que vous étiez prisonniers ?

— Oh, pas trop mal, dirent-ils tous deux, jetant avec ensemble un coup d'œil prudent au gourdin d'Anderson.

— L'un de vous deux est-il disposé à nous dire qui vous allez tuer ? »

Silence.

« L'un de vous a-t-il changé d'idée et décidé de ne pas commettre le meurtre ? »

Crandall leva pensivement les yeux tandis que Henck les baissait pensivement. Autre rire général, un peu gêné cette fois, auquel Crandall et Henck ne participèrent pas.

« Ça y est, nous sommes installés. Regardez de ce côté, s'il vous plaît, intervint le présentateur de la télévision. Et souriez, mes amis... allons-y d'un sourire bien large. »

Crandall et Henck y allèrent avec soumission d'un grand sourire, ce qui fit trois sourires car Anderson s'était joint au joyeux petit groupe.

Les deux caméras échappèrent aux mains de leurs opérateurs, l'une allant planer au-dessus des trois hommes, l'autre bougeant sans arrêt devant leurs visages, toutes deux télécommandées par les cadreurs à partir de leurs pupitres portatifs. Une ampoule rouge s'alluma sur le devant d'une des caméras.

« Nous voici, mesdames et messieurs les téléspectateurs, annonça le présentateur d'une voix pompeuse. Nous sommes à bord du vaisseau pénitentiaire *Jean Valjean* qui vient d'atterrir au spatiodrome de New York. Nous sommes ici pour rencontrer deux hommes – deux des rares hommes qui aient réussi à purger la totalité de la peine une condamnation volontaire pour meurtre et ont ainsi acquis au regard de la loi le droit de commettre un meurtre chacun.

« Dans quelques instants, ils vont être libérés après avoir servi sept ans pleins sur les planètes pénitentiaires – et ils seront libres de tuer n'importe quel homme ou femme dans le Système solaire sans avoir à craindre aucune sorte de punition. Regardez-les bien, mesdames et messieurs les téléspectateurs, c'est peut-être après vous qu'ils en ont ! »

Ayant émis cette pensée réconfortante, le présentateur se tut un instant pendant que les caméras laissaient leur objectif contempler les deux hommes en bure grise de prisonniers. Puis il s'avança dans le champ et s'adressa au plus petit.

« Quel est votre nom, monsieur ? questionna-t-il.

— Pré-criminel Otto Henck, 525514, répondit Poivrot-d'Otto machinalement, bien qu'incapable de réprimer un petit sursaut au *monsieur*.

— Quel effet cela vous fait-il d'être de retour ?

— Epatant, vraiment épatant.

— Quelle est la première chose que vous allez faire quand vous serez libéré ? »

Henck hésita, puis dit : « Manger un bon repas », après un coup d'œil timide à Crandall.

« Comment avez-vous été traité pendant que vous étiez prisonnier ?

— Oh, assez bien. Aussi bien qu'on peut s'y attendre.

— Aussi bien qu'un criminel peut s'y attendre, hein ? Bien que vous ne soyez pas encore un criminel, n'est-ce pas ? Vous êtes un pré-criminel ? »

Henck sourit comme s'il entendait cette expression pour la première fois.

« C'est exact, monsieur. Je suis un pré-criminel.

— Voulez-vous dire aux téléspectateurs quelle est la personne pour qui vous allez devenir un criminel ? »

Henck regarda le présentateur avec un air de reproche. Celui-ci eut un rire de gorge – auquel personne ne fit écho.

« Ou si vous avez changé d'idée à son égard, à lui ou à elle ? »

Il y eut un silence. Puis le présentateur reprit avec un peu de nervosité :

« Vous avez passé sept ans sur des planètes étrangères, pleines de dangers, à les préparer en vue de la colonisation humaine. C'est la condamnation maximum que permet la loi, n'est-ce pas ?

— C'est exact, monsieur. Avec la remise de peine en faveur des pré-criminels qui purgent la condamnation d'avance, sept ans est le maximum que l'on encourt pour meurtre.

— Je parie que vous êtes content que nous ne soyons pas revenus au temps de la peine capitale, hein ? Ça rendrait la chose impraticable, n'est-ce pas ? Maintenant, Mr. Henck – ou pré-criminel Henck, devrais-je dire encore, je suppose, – si vous disiez aux téléspectatrices et téléspectateurs qui nous écoutent quelle a été votre plus horrificante aventure pendant que vous subissiez votre peine ?

— Eh bien, dit Otto Henck en réfléchissant, la pire de toutes, je crois, ce fut sur Antarès VIII, le deuxième camp pénitentiaire où je suis allé, lorsque les grosses guêpes ont commencé à pondre. Sur Antarès VIII, vous comprenez, ils ont une guêpe qui est environ cent fois plus grosse que...

— Est-ce comme ça que vous avez perdu deux doigts de votre main droite ? »

Henck leva la main et l'examina un instant.

« Non. L'index... j'ai perdu l'index sur Rigel XII. Nous étions en train de construire le premier camp pénitentiaire sur la planète et j'ai déterré un drôle de caillou qui avait toutes sortes de petites bosses. Je

l'ai tapoté, histoire de voir, vous savez, s'il était dur ou quoi, et le bout de mon doigt a disparu. Pouf... comme ça. Par la suite, mon doigt s'est infecté et les toubibs ont dû le couper.

« Finalement, pourtant, j'ai eu de la chance. Plusieurs hommes – des condamnés, je veux dire – se sont trouvés devant des cailloux plus gros que le mien. Ces gars-là ont perdu des bras, des jambes... il y a même un type qui a été avalé tout entier. Ce n'étaient pas vraiment des cailloux, vous comprenez. Ils étaient vivants et affamés ! Rigel XII en était infestée. Le doigt du milieu... j'ai perdu mon majeur dans une espèce d'accident idiot à bord du vaisseau qui nous transportait à... »

Le présentateur hocha la tête d'un air entendu, se racla la gorge et dit :

« Mais ces guêpes, ces guêpes géantes sur Antarès VIII, c'était la pire ? »

Poivrot-d'Otto le dévisagea en clignant des paupières pendant un instant avant de retrouver le fil.

« Oh, pour sûr ! Elles avaient l'habitude de pondre leurs œufs sur une espèce de singe qu'ils ont sur Antarès VIII, comprenez-vous ? C'était vraiment moche pour les singes, mais c'est de cette façon que les bébés guêpes se nourrissent pendant leur croissance. Eh bien, on débarque là et il se trouve que les guêpes ne voient aucune différence entre ces singes d'Antarès et les êtres humains. On n'a pas eu le temps de dire ouf que les types ont commencé à s'effondrer dans tous les coins, et quand on les a transportés au dispensaire pour les radiographier, les médecins ont constaté qu'ils étaient bourrés à craquer de... »

— Merci beaucoup, Mr. Henck, mais la guêpe de Herkimer a déjà été vue par nos téléspectateurs et décrite au moins trois fois dans les Documentaires Interstellaires que diffuse ce réseau, comme vous vous en souvenez certainement, mesdames et messieurs, le mercredi de sept heures à sept heures et demie du soir, heure terrestre officielle. Et à présent, Mr. Crandall, permettez-moi de vous demander, monsieur : quel effet cela vous fait-il d'être de retour ? »

Crandall s'avança, prêt à se plier aux mêmes exercices verbaux que son camarade de prison.

Mais cela se passa différemment. Le présentateur lui demanda s'il s'attendait à trouver la Terre très changée. Crandall commença par hausser les épaules, puis brusquement se détendit et sourit. Il eut soin de faire un très large sourire montrant un maximum de dents et un

minimum de gaieté.

« Il y a un grand changement que je peux voir déjà, déclara-t-il. La façon dont ces caméras se promènent en l'air et sont commandées depuis une petite boîte dans la main de l'opérateur. Ce truc-là n'existait pas le jour où je suis parti. Celui qui l'a inventé devait être rudement malin.

— Ah, oui ? » Le présentateur jeta un bref coup d'œil derrière lui. « Vous voulez parler du système de télécommande Stephanson ? Il a été inventé par Frederick Stoddard Stephanson il y a environ cinq ans. C'est bien cinq ans, non ?

— Six ans, dit l'opérateur. Il a été mis sur le marché il y a cinq ans.

— Il a été *inventé* il y a six ans, traduisit le présentateur. Il a été mis sur le marché il y a *cinq* ans. ».

Crandall hocha la tête.

« Eh bien, ce Frederick Stoddard Stephanson doit être un homme intelligent. »

Et il sourit de nouveau aux caméras. *Regarde mes dents*, dit-il en son for intérieur, *je sais que tu regardes, Freddy. Regarde mes dents et frissonne.*

Le présentateur sembla un peu déconcerté.

« Oui, dit-il. Exactement. Maintenant, Mr. Crandall, que décririez-vous comme la plus horrificante expérience de toute votre... »

Après que l'équipe de la télévision eut rassemblé son matériel et fut partie, les deux pré-criminels furent soumis à un dernier feu roulant de questions par les reporters et chroniqueurs en quête de détails piquants.

« Et les femmes dans votre vie ? » « Quels livres, quelles distractions, quels amusements ont occupé votre temps ? » « Avez-vous découvert qu'il n'y a pas d'athées sur les planètes pénitenciaires ? » « Si vous deviez recommencer à zéro... »

Tout en répondant vaguement, courtoisement, Nicholas Crandall pensait à Frederick Stoddard Stephanson assis devant son luxueux appareil de télévision grand comme tout un mur.

Est-ce que Stephanson avait fermé son poste à présent ? Était-il assis là, les yeux fixés sur l'écran vide, réfléchissant aux projets de l'homme qui avait eu dix mille chances contre une de mourir, qui avait survécu

et était revenu après sept longues années incroyables passées dans les camps pénitentiaires de quatre planètes infernales ?

Est-ce que Stephanson était en train d'examiner son arme avec les lèvres pincées – une arme qu'il ne pourrait utiliser que dans une situation évidente de légitime défense ? Autrement, il subirait la condamnation totale pour meurtre des post-criminels, qui, sans le rabais de cinquante pour cent pour châtiment subi volontairement avant le crime, atteint quatorze ans dans l'enfer à mille fourches dont Crandall venait juste de sortir.

Ou bien Stephanson était-il affalé dans un coûteux fauteuil-bulle à regarder un écran toujours allumé, fou de terreur mais incapable de s'arracher au programme trop bien organisé que le réseau avait certainement bâti autour du retour de deux – notez bien : *deux* ! – pré-criminels homicides ?

En ce moment, selon toutes probabilités, l'écran présentait l'interview de quelque fonctionnaire terrien de l'Administration Pénitentiaire Interstellaire, un attaché de presse expansif qui avait appris à parler sociologie.

« Dites-moi, Monsieur l'Attaché de Presse, devait demander le présentateur (un autre présentateur, plus grave, plus intellectuel), combien de pré-criminels reviennent après avoir purgé une condamnation pour meurtre ?

— D'après les statistiques – à ce stade : bruissement de papier et regard pénétrant qui s'abaisse – d'après les statistiques, avec l'abatement de cinquante pour cent aux pré-criminels, il revient en moyenne un seul homme ayant purgé la totalité de la peine pour meurtre tous les 11,7 ans.

— Vous diriez donc, n'est-ce pas ? Monsieur l'Attaché de Presse, que le retour de deux de ces hommes le même jour est une coïncidence assez exceptionnelle ?

— Tout à fait exceptionnelle, sinon vous, les gens de la télévision, vous ne feriez pas tant d'histoires. »

Ici, petit rire gloussé auquel le présentateur fait respectueusement écho.

« Et qu'advient-il, Monsieur l'Attaché de Presse, de ceux qui ne reviennent pas ? »

Une grande main bien nourrie bat l'air dans un geste courtois.

« Ils sont tués. Ou ils renoncent. C'est l'unique alternative. Sept ans sur

ces planètes pénitenciaires est un long laps de temps. Le régime de travail n'est pas pour des mauviettes, non plus que les êtres vivants qu'on y rencontre – les gros anthropophages aussi bien que les petits de la taille des virus.

« C'est pourquoi les gardiens de prison ont des salaires si élevés et de si longs congés. En un sens, vous savez, nous n'avons pas réellement aboli la peine capitale ; nous lui avons substitué une forme socialement utile de roulette russe. Celui qui commet ou pré-commet un crime d'une catégorie particulièrement répréhensible est envoyé sur une planète où ses services profiteront à l'humanité et où il est forcé de prendre ses risques s'il veut revenir entier, en admettant qu'il revienne. Plus grave est le crime, plus longue la condamnation et par conséquent plus faibles les chances.

— Je comprends. Maintenant, Monsieur l'Attaché de Presse, vous dites qu'ils sont tués ou renoncent. Voudriez-vous expliquer aux téléspectateurs, je vous prie, comment ils renoncent et ce qui se passe dans ce cas ? »

Là, changement de posture : le dos s'appuie au dossier du siège, les doigts boudinés s'entrelacent sur la bedaine.

« Voyez-vous, chaque pré-criminel peut demander à son gardien l'abrogation immédiate de sa condamnation. Cela consiste simplement à remplir les formulaires nécessaires. Il est retiré de la corvée de travail sur-le-champ et renvoyé chez lui par le premier vaisseau en partance. Le hic, c'est que tout le temps de peine subi jusque-là est annulé : il ne reçoit rien en échange.

« S'il commet un crime après sa libération, il doit purger la condamnation entière. S'il veut être admis de nouveau comme pré-criminel, il doit purger la peine avec l'abattement depuis le commencement. Trois pré-criminels sur quatre sollicitent la révocation de la sentence dès la première année. Dans ces endroits-là, on en a rapidement assez. *

— Je le pense bien, acquiesça le présentateur. Et l'abattement, Monsieur l'Attaché de Presse ? N'y a-t-il pas des gens pour estimer que c'est offrir au pré-criminel trop d'encouragement ? »

Une crispation d'agacement rida à peiné la face lisse et s'effaça comme une ombre, remplacée par un chaud sourire dédaigneux.

« Ces gens-là sont peut-être pleins de bonnes intentions, mais ne connaissent pas très bien, je le crains, la criminologie et la pénologie modernes. Nous ne voulons pas décourager les pré-criminels, nous

voulons les *inciter* à se livrer.

«Rappelez-vous ce que j'ai dit, trois sur quatre demandent l'abrogation de leur peine dès la première année. Ce sont des individus qui étaient assez intelligents pour essayer d'avoir une réduction de leur peine. Quelle probabilité y a-t-il qu'ils aient la stupidité de risquer deux fois plus alors qu'ils ont finalement découvert qu'ils sont incapables d'en supporter même douze mois ? Sans compter ce qu'ils ont appris sur la valeur de la vie humaine, la nécessité de la coopération sociale et l'avantage que présentent les principes de la civilisation dans ces mondes où le seul fait de survivre est pratiquement une loterie.

«Celui qui ne demande pas l'abrogation de la peine ? Eh bien, il a tout le temps de se dégoûter de l'idée de commettre un crime, et une probabilité plus grande encore d'être tué sans avoir rien fait. En conséquence, il y a tellement peu de pré-criminels dans n'importe quelle catégorie, qui reviennent pour dire ce qu'ils ont à dire et faire ce qu'ils ont à faire que le bénéfice social est absolument énorme. Permettez-moi de vous donner quelques chiffres.

«Selon le barème de Lazare, on estime que la baisse des seuls meurtres prémédités, depuis l'institution de l'abattement en faveur des pré-criminels, a été de 41 % sur la Terre, 33,3 % sur Vénus, 27 %...»

Un froid réconfort, un réconfort glacial pour Stephanson, ces quarante et un pour cent et ces trente-trois virgule trois pour cent, songea Nicholas Crandall avec satisfaction. Crandall représentait le reste du pourcentage : l'homme qui voulait tuer, pour une raison bonne et suffisante, un certain Frederick Stoddard Stephanson. Il représentait une fraction négligeable sur une page de réductions et d'annulations : il était revenu, fait stupéfiant et incroyable, au bout de sept ans pour prendre livraison de la marchandise qu'il avait payée d'avance.

Lui et Henck. Deux paris risqués, ridiculement risqués. La femme de Henck, Elsa, était-elle aussi assise devant son poste de télévision comme un oiseau hypnotisé par un serpent, espérant vaguement de toutes ses forces qu'un commentaire du fonctionnaire de l'Administration des Prisons Interstellaires lui indiquerait comment se soustraire à son destin, comment échapper à cette catastrophe ridiculement rare qui était sur le point de s'abattre sur elle ?

Bah, Elsa était l'affaire de Poivrot-d'Otto. Qu'il s'en débrouille comme il voudrait ; il avait payé son privilège assez cher. Mais Stephanson était l'affaire de Crandall.

Ah ! que cet arrogant échalas sue de peur ! pria-t-il. Que je sache prendre

mon temps et qu'il sue !

Les reporters continuaient à les presser de questions pour en tirer des idées d'articles quand un haut-parleur au-dessus d'eux éclaircit soudain son diaphragme et annonça :

« Prisonniers, préparez-vous pour la levée d'écrou. Vous allez vous rendre au bureau du directeur du vaisseau par groupes de dix, au fur et à mesure de l'appel de votre nom. La discipline du vaisseau pénitentiaire sera maintenue jusqu'au bout. Arthur, Augluk, Crandall, Ferrara, Fu-Yen, Garfinkel, Gomez, Graham, Henck...»

Une demi-heure plus tard, ils suivaient le couloir principal du vaisseau dans leurs vêtements civils. Ils montrèrent leur certificat de libération au gardien sur la passerelle, se retournèrent pour sourire encore servilement à Anderson qui criait depuis un hublot : « Hé, les gars, revenez bientôt ! » et descendirent à pas pressés la passerelle vers la surface d'une planète qu'ils n'avaient pas vue depuis sept années pleines d'horreur et d'atrocités.

Quelques reporters et photographes les attendaient encore, ainsi qu'une équipe de télévision qui avait été laissée là pour faire voir au monde comment ils étaient au moment de leur libération.

Des questions, de nouveau des questions, qu'ils pouvaient se permettre d'éluder rudement, encore que la rudesse envers quiconque (sauf des prisonniers comme eux) ne leur parût pas naturelle.

Par bonheur, les reporters s'intéressèrent à un autre pré-criminel qui était avec eux. Fu-Yen avait accompli la peine de deux ans (rabais compris) pour coups et blessures. Il avait aussi perdu les deux bras et une jambe dans un marais corrosif sur Procyon III juste avant la fin de son temps et il descendait la passerelle en boitant sur une jambe naturelle et une artificielle, incapable de s'appuyer aux rampes.

Pendant qu'on lui demandait, avec une grande curiosité, comment il pensait se livrer à des voies de fait, pour ne rien dire de plus grave, dans son état actuel de diminution physique, Crandall poussa Henck du coude et ils grimpèrent vivement dans l'un des nombreux gyrotaxis en maraude aux alentours. Ils dirent au chauffeur de les mener en ville dans un bar, n'importe quel bar tranquille.

Poivrot-d'Otto perdit pratiquement tous ses moyens sous l'impact de la liberté de choix.

« Je ne peux pas, Nick, chuchota-t-il, il y a trop de satanés trucs à boire. »

Crandall résolut la question en commandant pour lui.

« Deux doubles scotches, dit-il à la serveuse. C'est tout. »

Quand le scotch arriva, Poivrot-d'Otto le regarda fixement avec cette sorte d'étonnement affectueux et teinté de vague regret qu'un homme éprouve envers un fils adolescent qu'il a vu pour la dernière fois en bébé qu'on porte dans les bras. Il tendit avec précaution une main tremblante.

« A la mort de nos ennemis », dit Crandall, et il vida son verre d'un trait. Il regarda Otto boire gorgée par gorgée, lentement, soigneusement, savourant chaque goutte.

« Tu feras bien de te modérer, lui conseilla-t-il. Sinon Elsa n'aura que le désagrément de t'apporter des fleurs aux jours de visite à l'hôpital dans le service des alcooliques.

— Pas de danger, grommela Poivrot-d'Otto dans son verre vide. J'ai été sevré avec ça. Et, de toute façon, c'est le dernier que je bois jusqu'à ce que je la bute. J'ai prévu les choses comme ça, Nick : un verre pour fêter ça, puis Elsa. Je n'ai pas supporté ces sept années pour tout gâcher en me soûlant au dernier moment. »

Il posa le verre.

Sept ans à passer d'un enfer à l'autre. Et, avant cela, douze ans avec Elsa.

Douze ans où elle m'a joué tous les tours imaginables, où elle m'a ri au nez en me disant qu'elle était ma femme et qu'elle pouvait légalement faire de moi ce qui lui plaisait, que je l'entretiendrais comme elle voulait l'être et que je n'avais rien à dire. Et si j'osais quitter la position à genoux pour me mettre debout, elle trouverait un moyen de me faire arrêter.

« Que de semaines j'ai passées en prison, en maison de redressement, jusqu'à ce qu'Elsa dise au juge que j'avais peut-être appris à vivre, qu'elle était disposée à me donner une nouvelle chance ! Et moi qui la suppliais à genoux de divorcer – pardieu, à plat ventre ! – pas d'enfant, elle est en bon état, elle est jeune, et elle me riait au nez. Quand elle voulait me faire fourrer au bloc, tu comprends, elle pleurait devant le juge ; mais, quand nous étions seuls, elle riait toujours à s'en décrocher la mâchoire de me voir au supplice.

« Je l'ai entretenue, Nick. Sincèrement, je lui ai donné à peu près jusqu'au dernier sou de ce que je gagnais, mais ce n'était pas suffisant. Elle aimait me Faire griller à petit feu, elle me l'a dit. Eh bien, qui est-

ce qui est sur des charbons ardents maintenant ? » Il grommela du fond de la gorge. « Le mariage, c'est pour les imbéciles ! ».

Crandall plongeait le regard par la fenêtre près de laquelle il était assis vers les vertigineuses rues affairées des divers niveaux de la New York Métropolitaine.

« Peut-être, dit-il pensivement. Je ne sais pas. Mon mariage a été bon tant qu'il a duré, cinq ans en tout. Puis subitement il a cessé de l'être, comme du beurre qui rancit.

— Au moins t'a-t-elle accordé le divorce, dit Henck. Elle ne s'est pas moquée de toi.

— Oh, Polly n'était pas une fille à faire ça. Un peu désaxée, mais peut-être pas plus que moi. Jolie Polly, je l'appelais. Elle m'appelait Grand Nick. Les étoiles pâlissent et moi aussi, je suppose, j'ai perdu mon attrait. Je continuais à travailler comme un nègre pour essayer de faire marcher l'affaire d'électronique en gros avec Irv. Ça se voyait bien que je n'étais pas bâti pour faire un millionnaire. Peut-être que c'est à cause de ça. En tout cas, Polly a voulu sa liberté et je la lui ai accordée. Nous nous sommes séparés bons amis. Je me demande de temps à autre ce qu'elle est...»

Il y eut un petit bruit d'éclaboussure comme celui que produit une nageoire de phoque qui bat l'eau. Les yeux de Crandall se reportèrent vers la table un instant après que la boule verte semblable à un melon l'eut heurtée. Et à la même seconde la main de Henck saisit la boule et la jeta par la fenêtre. Les longs filaments verts fusèrent de la boule mais celle-ci tombait alors le long de l'énorme immeuble et les filaments ne trouvèrent aucune chair vivante pour s'y implanter.

Du coin de l'œil, Crandall avait vu un homme sortir en courant. A la façon dont les gens regardaient alternativement d'un air apeuré leur table et la porte ouverte, il comprit que la boule avait été lancée par cet homme. De toute évidence, Stephan-son avait jugé bon de faire suivre et neutraliser Crandall.

Poivrot-d'Otto ne vit aucun intérêt à vanter ses réflexes. Ils avaient appris tous les deux depuis longtemps à réagir vite – par-dessus un tas de cadavres.

« Une bombe de pissenlits vénusiens, remarqua-t-il. Bah, au moins le type ne veut pas te tuer, Nick. Il veut seulement te rendre infirme.

— Ce serait bien dans le genre de Stephanson, acquiesça Crandall tandis qu'ils payaient leurs consommations et passaient devant les visages qui commençaient tout juste à blêmir. Ne rien faire lui-même.

Engager un homme de main. Et l'engager par un intermédiaire pour le cas où l'homme de main serait pris et bavarderait. Mais ce ne serait pas encore assez sûr, il ne voudrait pas risquer une inculpation pour meurtre post-criminel.

« Une dose de pissenlit vénusien, a-t-il pensé pour n'avoir plus à se soucier de moi jusqu'à la fin de mes jours. Il viendrait peut-être même me voir à l'hospice des incurables – tout comme il m'a envoyé une carte chaque année à Noël depuis ma condamnation. Toujours le même message : « Encore cinglé ? Amitiés, Freddy. »

— Un sacré type, ce Stephanson, dit Poivrot-d'Otto en scrutant d'un regard attentif les alentours de l'entrée avant de sortir du bar et de s'engager sur la chaussée du quinzième niveau.

— Oui, un sacré type. Il a le monde à ses pieds et de temps à autre, rien que pour s'amuser, il lui donne un coup. J'ai appris à le connaître quand nous étions camarades de collège, mais crois-tu que ça m'a servi à quelque chose ? Je me suis trouvé nez à nez avec lui juste au moment où cette affaire d'électronique en gros avec Irv était en pleine déconfiture, deux ans environ après ma rupture avec Polly.

« J'avais le cafard et je ressentais le besoin de parler à quelqu'un, alors je lui ai raconté que mon associé était un grippe-sou et moi un grand rêveur et que, à nous deux, nous étions en train de transformer une petite affaire pleine de promesse en bonne grosse faillite sûre et certaine. Puis j'en suis arrivé à cette idée de commande à distance que j'avais en tête et que j'aurais bien aimé avoir le temps de creuser à fond. »

Poivrot-d'Otto continuait à lancer des coups d'œil peu rassurés à la ronde, non par crainte d'un autre assassin mais sous l'effet de la sensation inattendue qu'éveillait en lui le pouvoir de se promener aussi longtemps à sa guise. Plusieurs passants se retournèrent en voyant leurs tuniques démodées qui s'arrêtaient aux genoux.

« Voilà donc ce que j'ai fait, reprit Crandall. J'ai agi comme un imbécile, je sais, mais crois-moi, Otto, tu n'as pas idée à quel point un type comme Freddy Stephanson peut être amical et persuasif. Il me dit qu'il a cette maison en province qu'il n'utilise pas provisoirement, avec un atelier complet d'électronique au sous-sol. Il est à ma pleine et entière disposition si je veux, aussi longtemps que je veux, dans une semaine ; tout ce dont j'ai à me soucier, c'est de subvenir à mon entretien. Et il ne veut aucun loyer ni rien – en souvenir du bon vieux temps et parce qu'il veut me voir réaliser quelque chose qui épatera le monde entier.

« Quelle défense pouvais-je avoir contre un escroc comme lui passé maître dans l'art de capter la confiance ? Ce n'est que deux ans plus tard que j'ai compris qu'il avait dû faire installer le laboratoire d'électronique la semaine même où je demandais à Irv de me racheter ma part dans l'affaire pour deux cents billets. En somme, qu'est-ce que Stephanson, propriétaire d'une affaire de courtage en bourse, aurait fait d'un laboratoire d'électronique ? Mais qui pense à cela quand un camarade de jeunesse se montre si chaleureux, si amical, si plein d'intérêt pour vous ? »

Otto soupira.

« Alors il vient te voir toutes les deux ou trois semaines. Puis environ un mois après que tu as tout terminé et mis en ordre de marche, il te met dehors et déménage tous tes papiers et le reste dans une autre taule. Et il te dit qu'il fera breveter le système longtemps avant que tu puisses tout remettre par écrit et que, de toute façon, c'était chez lui – il peut toujours prétendre qu'il te subventionnait. Puis il te rit au nez, tout comme Elsa. Hein, Nick ? »

Crandall se mordit la lèvre en constatant à quel point Otto s'était souvenu de l'essentiel. Combien de fois avaient-ils ressassé leurs plans de vengeance à chacun et les situations qui les avaient fait naître ? Combien de fois s'étaient-ils dit et redit les mêmes histoires amères, avaient-ils obtenu les mêmes réactions l'un de l'autre, les mêmes questions, les mêmes conclusions et jusqu'aux mêmes désaccords ?

Tout d'un coup, il eût envie de se séparer du petit homme et de jouir du luxe de la solitude. Il aperçut le toit étincelant d'un hôtel deux niveaux plus bas.

« Je crois que je vais m'installer dans celui-là. Il faut que je me trouve un endroit où dormir ce soir. »

Otto acquiesça à son humeur plus qu'à ses paroles.

« Sûr. Je sais ce que tu ressens. Mais il est bien luxueux, Nick : le Capricorne-Ritz. Au moins douze billets par jour.

— Et alors ? Je peux mener la belle vie pendant une semaine si je veux. Et avec ce que je sais, je trouverai toujours une bonne place dès que les fonds seront en baisse. Je veux quelque chose de luxueux pour ce soir, Poivrot-d'Otto.

— Bon, bon. Tu as mon adresse, hein, Nick. Je serai chez mon cousin.

— Oui, je l'ai. Bonne chance avec Elsa, Otto.

— Merci. Bonne chance avec Freddy. Heu... à bientôt. »

Le petit homme se détourna brusquement et entra dans un ascenseur de rue principale. Une fois les portes refermées, Crandall s'aperçut qu'il se sentait fort mal à l'aise. Henck avait compté pour lui plus que son propre frère. En somme, il avait vécu avec Henck jour et nuit très longtemps. Et il n'avait pas vu Dan depuis... combien de temps ? Presque neuf ans.

Il médita sur le peu d'attaches qu'il avait avec ce monde, si l'on excepte le désir plutôt négatif d'en éliminer Stephanson. Ce qu'il devrait se procurer rapidement, c'était une femme – n'importe quelle femme ou presque.

Mais, à la réflexion, il y avait encore quelque chose d'autre dont il avait encore plus besoin.

Il se dirigea d'un pas rapide vers le plus proche drugstore. C'était un magasin important qui faisait partie d'une chaîne. Et là, présenté bien en évidence dans la vitrine, il y avait exactement ce qu'il voulait.

Au comptoir des cigares, il demanda à l'employé :

« C'est vraiment bon marché. Est-ce qu'ils fonctionnent ? »

L'employé se redressa de toute sa hauteur.

« Avant que nous mettions un article en vente, monsieur, il est testé à fond. Nous sommes les plus grands détaillants du Système Solaire... voilà pourquoi c'est si bon marché.

— Très bien. Donnez-moi la taille moyenne. Et deux boîtes de cartouches. »

Avec l'arme en sa possession, il se sentit beaucoup plus en sécurité. Il avait une bonne dose de confiance – fondée sur des années passées à esquiver des créatures vives comme l'éclair – dans son habileté à plonger, à se tortiller et à sauter de côté. Mais ce serait agréable de pouvoir rendre les coups. Et qui sait quand Stephanson renouvellerait sa tentative ?

Il s'inscrivit sous un faux nom, une ruse qui lui vint à l'esprit au dernier moment. Elle ne valait pas grand-chose comme ruse : il le découvrit quand le chasseur, après avoir reçu son pourboire, dit : « Merci, Mr. Crandall. J'espère que vous aurez votre victime, monsieur. »

Il était donc une célébrité. Le monde entier connaissait probablement son signalement exact. Ce qui risquait de rendre un peu plus difficile de régler le compte de Stephanson.

Pendant qu'il prenait un bain, il demanda au poste de télévision de se documenter à l'information sur le bonhomme. Stephanson était riche et assez important sept ans plus tôt ; avec le système Stephanson – qu'est-ce que vous dites de ça, le système *Stephanson* ! – il devait être encore plus riche maintenant et beaucoup plus important.

C'était le cas. Le poste de télévision informa Crandall qu'il y avait eu seize informations au cours du dernier mois concernant Frederick Stoddard Stephanson. Crandall réfléchit, puis demanda la plus récente.

Elle datait du jour même. « Frederick Stoddard Stephanson, président de Stephanson Investment Trust et de Stephanson Electronics Corporation, est parti de bonne heure ce matin pour son pavillon de chasse dans le Tibet Central. Il compte y séjourner au moins...

— Ça suffit ! » cria Crandall par la porte de la salle de bain.

Stephanson avait peur ! L'arrogant échalas était fou de peur ! C'était déjà quelque chose ; en fait, c'était une bonne part de la récompense de ces sept années. Qu'il cuise dans son jus pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il accueille la mort presque avec soulagement quand viendrait son heure d'être tué.

Crandall demanda au poste les dernières nouvelles et on lui passa aussitôt un bulletin sur lui-même, annonçant qu'il était inscrit au Capricorne-Ritz sous le nom d'Alexander Smathers. « Mais aucun n'est le vrai nom de cet homme, mesdames et messieurs, pérora onctueusement le playback. Ni Nicholas Crandall ni Alexander Smathers ne sont le nom de cet homme. Il n'y a qu'un nom pour cet homme – et ce nom est la Mort ! Oui, le sinistre moissonneur s'est installé au Capricorne-Ritz Hôtel ce soir, et lui seul sait lequel d'entre nous ne verra plus se lever le soleil. Cet homme, ce sinistre moissonneur, ce délégué de la mort est le seul parmi nous qui sache...

— La ferme ! » hurla Crandall exaspéré.

Il avait presque oublié ce que les hommes libres sont forcés d'endurer.

Le circuit téléphonique privé s'alluma sur l'écran de télévision. Il se sécha, enfila rapidement ses vêtements et demanda :

« Qui est là ?

— Mrs. Nicholas Crandall », répondit la voix de la standardiste.

Il regarda l'écran vide pendant un instant, absolument sidéré. Polly ! D'où sortait-elle, grands dieux ? Et comment savait-elle où il se trouvait ? Non, cela c'était facile : il était une célébrité.

« Passez-la-moi », dit-il enfin.

Le visage de Polly emplit l'écran. Grandall l'étudia d'un œil critique. Elfe avait un peu vieilli mais peut-être n'était-ce visible que dans cet agrandissement.

Comme si elle-même s'en rendait compte, Polly régla les boutons sur son appareil ; son visage rapetissa, et le reste de son corps apparut dans le champ avec ce qui l'entourait. Elle était évidemment dans le living-room de sa demeure ; apparemment un meublé de modeste ou moyenne catégorie. Mais elle avait l'air bien, rudement bien. Il y avait de si plaisants souvenirs...

« Salut, Polly. Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu es la dernière personne dont j'attendais un coup de fil.

— Salut, Nick. »

Elle leva la main jusqu'à sa bouche et le regarda par-dessus ses jointures. Puis :

« Nick, je t'en prie. Je t'en prie, ne joue pas au chat et à la souris avec moi ! »

Il se laissa choir dans un fauteuil.

« Hein ? »

Elle se mit à pleurer.

« Oh, Nick ! *Non* ! Ne sois pas si cruel ! Je sais pourquoi tu as purgé cette condamnation... ces sept ans. A l'instant même où j'ai entendu ton nom aujourd'hui, j'ai compris pourquoi tu l'as fait mais, Nick, ce n'est qu'avec un homme... rien qu'un, Nick !

— Rien qu'un homme que *quoi* ?

— C'est seulement avec cet homme-là que j'ai été infidèle. Et je croyais qu'il m'aimait, Nick. Je n'aurais pas divorcé d'avec toi si j'avais su ce qu'il était réellement. Mais tu sais, Nick, n'est-ce pas ? Tu sais combien il m'a fait souffrir. J'ai été assez punie. Ne me tue pas, Nick ! Je t'en prie, ne me tue pas !

— Écoute, Polly, commença-t-il, totalement ahuri. Ma petite Polly, pour l'amour du Ciel...

— Nick ! dit-elle entre deux sanglots qu'elle ne put maîtriser, Nick, il y a plus de onze ans... Dix en tout cas. Ne me tue pas pour ça, je t'en prie, Nick ! Sincèrement, Nick, je ne t'ai pas été infidèle plus d'un an, deux au maximum. Vraiment, Nick ! Et je n'ai eu que cette liaison...

les autres ne comptaient pas. C'était juste des passades. Sans importance, Nick ! Mais ne me tue pas ! Ne me tue pas ! »

Elle plaqua ses deux mains sur son visage et se mit à osciller dans un mouvement de va-et-vient, en gémissant irrésistiblement.

Crandall la regarda fixement pendant un instant et s'humecta les lèvres. Puis il dit : « Fichtre ! » et tourna le bouton. Il se laissa retomber en arrière contre le dossier de son fauteuil. Il dit encore : « Fichtre ! » et cette fois le mot siffla entre ses dents.

Polly ! Polly avait été infidèle au cours de leur union. Un an... non, deux ans. Et – qu'est-ce qu'elle avait dit ? – les autres, *les autres* n'avaient été que des passades !

La femme qu'il avait aimée, la femme qu'il aimait toujours, il le sentait, la femme à qui il avait renoncé avec un infini regret et un sentiment profond de culpabilité lorsqu'elle était venue lui dire que son entreprise la frustrait de la meilleure part de lui-même mais que ce ne serait pas loyal de lui demander de renoncer à quelque chose qui visiblement comptait tant pour lui...

Jolie Polly. Petite Polly. Il n'avait jamais pensé à une autre femme pendant tout le temps qu'ils avaient été ensemble. Et si quelqu'un, n'importe qui, avait jamais émis l'idée – avait même seulement *fait une allusion* – il aurait rectifié à coups de clef anglaise le portrait de l'importun. Il lui avait accordé le divorce seulement parce qu'elle l'avait demandé, mais il avait espéré que lorsque l'entreprise tournerait plus rond et qu'Irv s'occuperait un peu mieux de la comptabilité ils pourraient se remettre ensemble. Puis, naturellement, l'affaire avait périclité, la femme d'Irv était tombée malade et Irv passait encore moins de temps au bureau et...

« Je me sens comme si je venais de découvrir que le Père Noël n'existe pas, se dit-il avec-abattement. Pas Polly ! Pas pendant toutes ces bonnes années ! Une liaison ! Et les autres n'étaient que des passades ! »

Le circuit téléphonique se manifesta de nouveau.

« Qui est-ce ? questionna-t-il d'un ton rogue.

— Mr. Edward Ballaskia ;

— Qu'est-ce qu'il veut ? »

Pas Polly, pas la Jolie Polly !

Un homme extrêmement gras apparut sur l'écran. Il regarda à droite

et à gauche avec circonspection.

« Je dois vous demander, Mr. Crandall, si vous êtes certain que cette ligne n'est pas branchée sur une table d'écoute.

— Que diable voulez-vous ? »

Crandall eut conscience de regretter que le gros homme ne soit pas là en personne. A cette minute, il avait une envie folle de boxer quelqu'un.

Mr. Edward Ballaskia secoua la tête d'un air désapprobateur, ses bajoues remuant légèrement en retard sur le reste de son visage.

« Eh bien, monsieur, si vous ne voulez pas me donner cette assurance, je suis forcé de prendre des risques. Je vous téléphone, Mr. Crandall, pour vous demander de pardonner à vos ennemis, de tendre l'autre joue. Je vous demande de vous rappeler la foi, l'espérance et la charité – et de vous rappeler que la plus grande des trois est la charité. En d'autres termes, monsieur, ouvrez votre cœur à celui ou celle que vous avez l'intention de tuer, comprenez les faiblesses qui les ont amenés à vous offenser et pardonnez-leur.

— Et pourquoi le ferais-je ? riposta Crandall.

— Parce que c'est votre avantage de le faire, monsieur. Pas seulement au point de vue moral – bien qu'on ne doive pas oublier la vie de l'esprit – mais au point de vue financier. Vous y avez *financièrement* avantage, Mr. Crandall.

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de m'expliquer de quoi vous parlez ? »

Le gros homme se pencha en avant et sourit d'un air confidentiel.

« Si vous pouvez pardonner à la personne pour laquelle vous êtes parti et avez souffert sept longues, sept *épouvantables* années d'extrême peine, je suis prêt à vous faire une offre des plus séduisantes. Vous avez le droit de commettre un meurtre. Je suis très riche. Vous – et je vous prie de ne pas en prendre ombrage, monsieur – j'estime que vous êtes très pauvre.

« Je peux vous assurer de l'aisance pour le reste de vos jours, une très grande aisance, Mr. Crandall, si seulement vous voulez bien renoncer à vos idées, vos idées indignes de colère et de vengeance personnelle. J'ai un concurrent en affaires, voyez-vous, qui a été...»

Crandall coupa la communication.

« Allez faire vos sept ans vous-même », dit-il d'un ton hargneux à l'écran vide. Puis, subitement, il vit la drôlerie de la chose. Il se renversa dans son fauteuil et rit à perdre haleine.

Ce vieux patapouf au visage grasseyé ! Qui lui cite des textes religieux !

Mais son coup de téléphone avait eu un résultat. Il faisait en quelque sorte apparaître la scène avec Polly sous l'angle du ridicule. Dire que cette femme assise dans son minable petit logement tremblait à cause de ses liaisons vieilles de plus de dix ans ! Dire qu'elle avait peur que lui se soit rongé et ait lutté pendant sept ans à cause de cela !

Il y réfléchit pendant un moment, puis haussa les épaules. « Bah, en tout cas, je gage que cela lui a fait du bien. »

Et maintenant il avait faim.

Il songea à faire monter un repas, simplement pour éviter une rencontre possible avec un autre lanceur de boules appointé par Stephanson, mais y renonça. Si Stephanson le traquait pour de bon, ce serait un jeu de faire mettre quelque chose dans la nourriture qu'on lui apporterait. Manger dehors dans un restaurant choisi au hasard serait beaucoup moins risqué.

D'autre part, quelques lumières vives, un peu de gaieté seraient vraiment les bienvenues. C'était sa première soirée de liberté – et il avait besoin de chasser l'amertume que l'histoire de Polly lui avait laissée dans la bouche.

Il inspecta avec soin le couloir avant de sortir. Il n'y avait rien, mais le geste lui rappela une minuscule planète proche de Véga où l'on prenait la même précaution chaque fois qu'on émergeait de l'un des tunnels formés par les longues rangées parallèles de fougères carbonifères dégoulinantes d'humidité.

Parce que, si vous ne le faisiez pas, eh bien, il y avait un énorme mollusque semblable à une sangsue qui vous y guettait peut-être, une créature qui pouvait lancer des morceaux de coquille avec une force prodigieuse. La coquille étourdissait simplement sa proie mais assez longtemps pour que la sangsue se rapproche.

Et cette sangsue était capable de vider entièrement un homme en dix minutes.

Une fois, il avait été atteint par un fragment de coquille et, pendant qu'il gisait là, Henck... ce brave vieux Poivrot-d'Otto ! Crandall sourit. Était-il possible que tous deux évoquent un jour ces horribles

aventures avec nostalgie, comme ces souvenirs que les soldats se complaisaient à égrener en buvant un pot même après la plus abominable guerre ? Eh bien, même s'ils venaient là, ils n'avaient pas enduré ces épreuves pour le bénéfice de chats fourrés comme Mr. Edward Ballaskia et ses rêves de malfaisance papelards.

Pas plus, tout bien réfléchi, pour de tristes petites traînées tremblantes de frousse comme Polly.

Frederick Stoddard Stephanson. Frederick Stoddard...

Quelqu'un posa le bras sur son épaule et il sortit de sa rêverie pour s'apercevoir qu'il se trouvait au beau milieu du vestibule.

« Nick », dit une voix qui ne lui était pas inconnue.

Crandall jeta un coup d'œil au visage qui était à l'autre bout du bras. Cette petite barbe en pointe... il ne connaissait personne avec une barbe comme ça, mais les yeux lui rappelaient terriblement quelqu'un...

« Nick, dit l'homme à la barbe, je n'ai pas pu le faire. »

Ces yeux – bien sûr, c'était son jeune frère !

« Dan ! s'écria-t-il.

— C'est bien moi. Tiens. »

Quelque chose tomba bruyamment sur le sol. Crandall baissa les yeux et vit un désintégrateur sur le tapis, un modèle plus gros et beaucoup plus coûteux que le sien.

Pourquoi Dan se baladait-il avec un désintégrateur ? Qui en voulait à Dan ?

En même temps que cette pensée vint l'intuition de la vérité. Et la peur – la peur des mots qui pourraient sortir de la bouche d'un frère qu'il n'avait pas vu depuis tant d'années...

« J'aurais pu te tuer au moment où tu es entré dans le vestibule, disait Dan. Tu n'as pas été une seconde hors de ma ligne de mire. Mais je veux que tu saches, Nick, que si mon doigt s'est figé sur le bouton de la détente, ce n'est pas à cause de la condamnation post-criminelle.

— Non ? demanda Crandall dans un souffle exhalé lentement à travers le rappel de toute une vie.

— Je n'ai pas pu supporter d'aggraver encore ma culpabilité envers toi. Depuis cette histoire avec Polly...

— Avec Polly. Oui, bien sûr, avec Polly. » Il lui semblait qu'un poids était accroché à sa mâchoire, qui lui tirait la tête vers le bas et lui faisait ouvrir la bouche. « Avec Polly. Cette histoire avec Polly. »

Dan abattit à deux reprises son poing sur sa paume ouverte.

« Je savais que tu te lancerais à mes trousses, un jour ou l'autre. J'ai failli devenir fou à force d'attendre – et je suis devenu presque fou de remords.

Mais je ne m'étais jamais imaginé que tu t'y prendrais de cette façon, Nick. Sept ans à attendre que tu reviennes !

— C'est pour cela que tu ne m'as jamais écrit, Dan ?

— Qu'avais-je à dire ? *Qu'y a-t-il à dire ?* Je croyais l'aimer, mais j'ai découvert ce que j'étais pour elle aussitôt après son divorce. Je pense que j'ai toujours eu envie de ce que tu avais parce que tu étais mon aîné, Nick. C'est la seule excuse que je peux offrir et je sais bien ce qu'elle vaut. Parce que je sais ce qui existait entre Polly et toi, ce que j'ai détruit comme pour m'amuser. Mais une chose, Nick : je ne te tuerai pas et je ne me défendrai pas. Je suis trop fatigué, je suis trop coupable. Tu sais où me trouver. Quand tu voudras, Nick. »

Il fit demi-tour et traversa rapidement le vestibule, les paillettes métalliques très à la mode chez les hommes cette année-là scintillant sur ses mollets. Il ne se retourna pas, même lorsqu'il passa de l'autre côté de la paroi de plastique transparent qui clôturait le vestibule.

Crandall le regarda partir, puis dit pour lui-même, dans le style solitaire : « Hum. » Il se baissa, ramassa l'autre désintégré et sortit en quête d'un restaurant.

Une fois assis, tout en picorant la nourriture vénusienne épicée qui était dix fois moins bonne que dans son souvenir, il ne cessait de penser à Polly et à Dan. Les incidents – il se rappelait des incidents à foison maintenant qu'il avait des repères pour se guider. Dire qu'il n'avait jamais soupçonné – mais qui pouvait suspecter Polly, qui pouvait suspecter Dan ?

Il tira de sa poche le certificat de levée d'écrou et l'étudia. *Ayant dûment subi une condamnation pénale maximum de sept ans, réduite de quatorze à sept ans, Nicholas Crandall est, par la présente, libéré suivant le statut pré-criminel.*

— pour tuer son ex-femme Polly Crandall ?

— pour tuer son frère cadet Daniel Crandall ?

Ridicule !

Mais eux n'avaient pas trouvé cela si ridicule. Tous deux si bien retranchés dans leur culpabilité, si égoïstement persuadés qu'eux et eux seuls étaient les objets d'une haine assez intense pour endurer le pire que la Galaxie ait à offrir afin d'obtenir vengeance – eh bien, ils en avaient été tous deux si sûrs que leur ruse naturelle et maintes fois démontrée les avait abandonnés et qu'ils s'étaient complètement trompés sur l'éclat qui brillait dans ses yeux ! Chacun d'eux aurait pu interrompre sa confession au beau milieu. S'ils n'avaient pas été aussi préoccupés d'eux-mêmes et avaient remarqué à temps sa stupeur, l'un ou l'autre ou les deux auraient pu encore le tromper !

Du coin de l'œil, il remarqua qu'il y avait une femme debout près de sa table. Elle avait lu son certificat de libération par-dessus son épaule. Il se laissa aller en arrière contre le dossier de la banquette et l'examina tandis qu'elle lui souriait sans bouger.

Elle était belle à un point fantastique. C'est-à-dire qu'elle avait tout ce qu'il faut à une femme pour être d'une grande beauté – silhouette, structure du visage, teint, port, yeux, cheveux, tout cela était parfait – mais en plus elle possédait ces autres touches finales qui, dans toutes les sortes d'art, font la différence entre une œuvre simplement grande et un chef-d'œuvre immortel. Ces touches finales comprenaient une fortune suffisante pour obtenir ce qu'il y a de mieux comme coiffure et comme robe, et aussi l'unique pierre saturnienne *paeaea* rayonnant d'une splendeur noire inestimable entre ses seins. Ces touches finales comprenaient aussi l'intelligence féminine réelle palpitant dans son regard assuré ; et il s'y mêlait une note de raffinement presque excessif dans l'éducation, dans l'habitude de se passer toutes ses fantaisies sans jamais rencontrer d'opposition, qui donnait le piquant final à cette composition vraiment brillante dans le domaine humain.

« Puis-je m'asseoir avec vous, Mr. Crandall ? »

Questionna-t-elle d'une voix dont on ne pouvait rien ire, sinon qu'elle cadrait avec le reste de sa personne.

Assez amusé mais plus émoustillé qu'amusé, il se poussa pour lui faire place sur la banquette du restaurant. Elle s'assit comme une impératrice qui monte sur son trône en présence d'une centaine de rois tributaires.

Crandall savait, approximativement, qui elle était et ce qu'elle voulait. C'était soit une ex-débutante régnant dans les plus hauts cercles sociaux du Système, soit une étoile récemment arrivée au firmament du spectacle et encore à l'état de nova.

Et lui, condamné tout juste libéré, ayant entre les mains le pouvoir de vie et de mort, représentait une expérience qu'elle n'avait pas encore eu la possibilité de se permettre mais qu'elle était décidée à goûter.

Eh bien, en un sens, ce n'était pas flatteur, mais une femme comme elle ne pouvait échoir à un homme ordinaire que dans des circonstances vraiment exceptionnelles ; autant qu'il profite de son statut actuel. Il satisferait le caprice de cette femme tandis qu'elle, pour sa première nuit à lui de liberté...

« C'est votre fiche de libération, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle en la regardant de nouveau. Une moiteur emperlait le dessus de sa lèvre supérieure quand elle l'examina – quelle étrange patine de sensualité blasée pour quelqu'un d'aussi magnifiquement jeune !

« Dites-moi, Mr. Crandall, demanda-t-elle finalement en se tournant vers lui avec ces perles de sueur au-dessus de sa lèvre qui scintillaient plus que jamais, vous avez purgé une condamnation pré-criminelle pour meurtre. C'est vrai, n'est-ce pas ? que la peine pour un meurtre et celle pour le viol le plus brutal, le plus vil qu'on puisse imaginer sont exactement les mêmes ? »

Après un long silence, Crandall demanda sa note et sortit du restaurant.

Il s'était suffisamment calmé lorsqu'il arriva à l'hôtel pour faire avec précaution le tour du vestibule transparent. Il n'y avait personne en vue qui ressemblât à un homme de main de Stephanson, encore que celui-ci fût du genre prudent : une tentative ayant échoué, c'était peu probable qu'il en essaie une autre avant quelque temps.

Mais cette femme ! Et Edward Ballaskia !

Il y avait un message dans sa boîte. Quelqu'un avait téléphoné et n'avait laissé qu'un numéro de téléphone à rappeler.

Quoi maintenant ? se demanda-t-il en regagnant sa chambre. Stephanson qui ferait des ouvertures ou une malheureuse mère qui voudrait qu'il tue son enfant incurable ?

Il fit le numéro sur son poste et s'assit pour observer l'écran avec une bonne dose de curiosité.

L'écran clignota – un visage prit forme. Crandall retint à peine un cri de joie. Il avait donc un ami d'avant la pré-condamnation dans cette ville. Ce brave vieil Irv, sur qui on pouvait toujours compter, travailleur et réaliste, son ancien associé.

Puis, alors qu'il était sur le point de lancer un salut enthousiaste, il se

retint. Trop de choses étaient arrivées aujourd'hui. Et il y avait une expression bizarre sur le visage d'Irv.

« Écoute, Nick, dit enfin Irv d'une voix laborieuse, je veux seulement te poser une question.

— Quoi donc, Irv ? »

Crandall s'obligea à ne pas broncher plus qu'une pierre.

« Depuis quand sais-tu ? Quand l'as-tu découvert ? »

Crandall passa en revue dans son esprit plusieurs réponses possibles et en choisit finalement une.

« Depuis longtemps, Irv. Mais je n'étais pas en situation d'y changer quoi que ce soit. »

Irv hocha la tête.

« C'est ce que je pensais. Eh bien, écoute, je ne vais pas te supplier. Je sais qu'après ce que tu as enduré pendant sept ans, supplier ne me servira de rien. Mais crois-moi ou non, je n'ai commencé sérieusement à piocher dans la caisse que quand ma femme est tombée malade. Mes fonds personnels étaient épuisés. Je ne pouvais plus emprunter et tu étais trop occupé avec tes propres ennuis domestiques pour que je t'en parle. Puis quand les affaires se sont améliorées, j'ai voulu éviter une brusque différence importante dans les livres.

« J'ai donc continué à puiser dans la caisse, pas pour les frais d'hôpital ni pour te tromper, Nick – je t'assure ! – mais seulement pour que tu ne découvres pas ce que j'avais pris auparavant. Lorsque tu es venu me dire que tu étais complètement découragé et voulais mettre fin à l'association, eh bien là j'admets que je me suis conduit comme un salaud. J'aurais dû t'expliquer la situation. Mais après tout, notre association n'avait pas trop bien marché et j'ai vu une chance d'avoir toute l'affaire pour moi seul et en bonne voie, alors je... je...

— Alors tu m'as racheté ma part pour trois cent vingt crédits, acheva Crandall à sa place. Combien vaut maintenant l'affaire, Irv ? »

L'autre détourna les yeux.

« Près d'un million. Mais écoute, Nick, les affaires ont marché de façon formidable pendant toute l'année dernière. Je ne t'ai pas frustré de tant que ça ! Écoute, Nick... »

Crandall émit en soufflant par les narines un grognement d'amusement cynique.

« Quoi donc, Irv ? »

Irv sortit un mouchoir propre en papier et s'essuya le front.

« Nick, dit-il en se penchant en avant et en faisant de son mieux pour sourire d'un air engageant, écoute-moi, Nick ! Tu oublies ça, tu cesses de me traquer et j'ai quelque chose à te proposer. J'ai besoin de quelqu'un qui ait tes connaissances techniques à la direction générale. Je te donnerai un intérêt de vingt pour cent dans l'affaire. Voyons, j'irai jusqu'à trente... trente-cinq pour cent...

— Crois-tu que ça compenserait ces sept années ? »

Irv agita des mains tremblantes dans un geste conciliant.

« Non. Bien sûr que non, Nick. Rien n'y parviendrait. Mais écoute, Nick, j'irai jusqu'à quarante-cinq pour...»

Crandall coupa la communication. Il resta assis un moment puis se leva et arpenta la pièce. Il s'arrêta, examina ses désintégréteurs, celui qu'il avait acheté un peu plus tôt et celui qu'il avait eu de Dan. Il sortit son certificat d'élargissement et le lut de bout en bout avec soin. Ensuite il le renfonça dans la poche de sa tunique.

Il avisa le standard qu'il voulait une communication inter-Terre à longue distance.

« Oui, monsieur. Mais il y a quelqu'un qui veut vous voir, monsieur. Un'Mr. Otto Henck.

— Faites-le monter. Et passez la communication sur mon écran quand elle viendra, s'il vous plaît, mademoiselle. »

Quelques instants après, Poivrot-d'Otto entra dans sa chambre. Il était ivre, mais portait comme toujours la boisson remarquablement bien.

« Tu te rends compte, Nick ? Non, mais tu te...

— Chut, lui fit Crandall. Voici ma communication. »

L'opératrice tibétaine dit : « Parlez, New York » et Frederick Stoddard Stephanson apparut sur l'écran. Il avait vieilli plus que tous ceux que Crandall avait vus ce soir-là. Cependant on ne pouvait pas être sûr avec Stephanson, il paraissait toujours plus âgé quand il traitait une affaire compliquée.

Stephanson ne dit rien ; il se borna à regarder Crandall en pinçant les lèvres et attendit. Derrière lui et tout autour de lui, il y avait le décor d'un luxueux pavillon de chasse tel qu'on les conçoit à la télévision.

« Bon, Freddy, déclara Crandall, ce que j'ai à te dire ne prendra pas longtemps. Tu ferais aussi bien de rappeler tes chiens et de cesser de courir des risques en essayant de me tuer et/ou de me blesser. A compter de ce moment, je n'ai même pas de rancune contre toi.

— Tu n'as même pas de rancune... » Stephanson retrouva tout son sang-froid. « Pourquoi ça ?

— Parce que... oh, pour beaucoup de raisons. Parce que te tuer ne me procurerait pas sept années de satisfaction infernale, maintenant que je le peux. Et parce que tu ne m'en as pas fait plus, au fond, que les autres – depuis le berceau, pour autant que je sache. Parce que j'ai compris que je suis né pour être dupé : je suis oâti comme ça. Tu t'es borné à tirer ton avantage à toi de ma nature à moi. »

Stephanson se pencha en avant, le regarda avec une attention soutenue, puis se détendit et croisa les bras.

« Tu dis la vérité !

— Bien sûr que je dis la vérité ! Tu vois ça ? » Il leva ses deux désintégréteurs. « Je m'en débarrasse ce soir. A partir de maintenant, je serai désarmé. Je ne veux pour rien au monde me mêler de peser une vie humaine dans la balance. »

L'autre passa pensivement l'ongle d'un index sous l'ongle d'un pouce à deux reprises.

« Je vais te dire, déclara-t-il, si tu parles sérieusement – et je le crois – peut-être que nous pourrions mettre quelque chose au point. Un arrangement, disons, pour t'indemniser un peu... Nous verrons.

— Alors que tu n'y es pas obligé ? » Crandall était stupéfait. « Mais pourquoi ne m'as-tu pas fait de proposition avant ?

— Parce que je n'aime pas agir sous la contrainte. Jusqu'à présent, je luttai contre la force par une force plus grandie. »

Crandall réfléchit à ce propos.

« Je ne comprends pas. Mais peut-être est-ce la façon dont tu es bâti. Eh bien, nous verrons, comme tu l'as dit. »

Quand il se leva pour se tourner vers Henck, le petit homme continuait à secouer lentement la tête d'un air hébété, absorbé par son propre problème.

« Tu te rends compte, Nick ? Elsa est allée le mois dernier en excursion sur la Lune. Le tuyau de son masque à oxygène s'est bouché

et elle est morte asphyxiée avant qu'on ait pu faire quoi que ce soit. Est-ce que ce n'est pas infernal, Nick ? Un mois avant que je finisse ma peine... elle n'a pas pu attendre une misère d'un mois ! Je parie qu'elle est morte en se payant ma tête ! »

Crandall l'entoura de son bras.

« Sortons nous promener, Poivrot-d'Otto. Nous avons tous les deux besoin d'exercice. »

Bizarre comme le pouvoir de tuer agissait sur les gens, pensa-t-il. Il y avait la réaction de Polly – et celle de Dan. Il y avait le vieil Irv qui marchandait frénétiquement sa vie mais sans jamais perdre de vue ses intérêts. Mr. Edward Ballaskia – et cette femme au restaurant. Et il y avait Freddy Stephan-son, la seule victime en perspective – et le seul qui ne voulait pas supplier.

Il ne voulait pas supplier mais il était disposé à distribuer des largesses. Est-ce que Crandall pouvait accepter ce qui équivalait à une aumône de la part de Stephanson ? Il haussa les épaules. Qui sait ce que lui ou quelqu'un d'autre devait ou ne devait pas faire ?

« Qu'est-ce que nous faisons maintenant, Nick ? s'exclama Poivrot-d'Otto avec irritation quand ils furent sortis de l'hôtel. Je voudrais bien le savoir... qu'est-ce que nous faisons ?

— Eh bien, je vais faire ça, lui dit Crandall en prenant un désintégrateur dans chaque main. Simplement ça. »

Il jeta les armes luisantes, main droite, main gauche, contre les vitres transparentes qui clôturaient le luxueux vestibule du Capricorne-Ritz. Elles les heurtèrent avec un *clac* puis un autre *clac*. Les vitres s'effondrèrent-en longs poignards effilés. Les gens qui se trouvaient dans le vestibule se retournèrent vivement, bouche bée.

Un policier accourut, son insigne cliquetant contre son uniforme métallique. Il empoigna Crandall.

« Je vous ai vu ! Je vous ai vu faire ça ! Vous écoperez de trente jours pour ça !

— Hem, dit Crandall. Trente jours ? » Il tira de sa poche son certificat de libération et le tendit au policier. « Je vais vous dire ce que nous allons faire, monsieur l'agent. Percez le nombre de trous voulu dans ce document ou bien déchirez un coupon de la grandeur qui vous semblera appropriée ; l'un ou les deux. Réglez la question comme il vous plaira. »

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

Time in Advance.

© Galaxy Publishing Co., 1956.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

LA COURSE DES PAPILLONS DE NUIT

par Richard Hill

Voici une deuxième histoire où la vie humaine est un enjeu légal. La S.-F., comme il arrive souvent, ne fait que radicaliser des conditions déjà réalisées dans certaines compétitions telles que les courses automobiles. Le gros lot est tentant, et les candidats se pressent malgré le risque ; le spectacle est retransmis à toute la Terre dans les moindres détails, et le vainqueur sert de modèle dans les chaumières. D'où vient qu'il n'y ait jamais eu qu'un seul vainqueur et qu'il ne paraisse guère satisfait de son sort ? Cette nouvelle se distingue des autres non pas en ce qu'il y a manipulation (il y en a partout) mais par le fait que les gens y succombent totalement. Le programme du système réalise leurs vrais désirs. Cela va loin dans le pessimisme.

La plupart étaient arrivés tôt, s'étaient glissés en douceur dans le stade, trouvant leur siège comme par miracle, puis s'étaient regardés clignant des yeux tout en pensant *Je suis enfin là, et c'est si facile*. Cela ne se faisait jamais de s'asseoir comme ça, en plein soleil, et ils s'émerveillaient de voir, de sentir le contact et l'odeur de leur propre transpiration. Dans le stade, il n'y avait pas de contrôle climatique et certains d'entre eux étaient vraiment mal à l'aise pour la première fois de leur vie. Bien entendu, ils connaissaient tous la chaleur, l'odeur et le bruit de la foule par le medium depuis des années, mais ce n'était pas pareil que d'être ici.

La Course ne devait pas commencer avant une heure au moins, mais le stade était presque plein. John Van Dorn avait pris sur le quai de la gare le trottoir roulant qui l'avait pratiquement amené jusqu'à son siège. Il ne savait plus très bien comment y était arrivé et était encore tout étonné de son exploit. Les quelques personnes de sa connaissance qui étaient sorties de Johannesburg lui avaient dit combien c'était facile, et maintenant il devait admettre qu'elles avaient raison : Johannesburg-Chicago en trente minutes ! Un billet pour la Course était, pour un homme comme John, l'unique moyen de voyager, à moins, évidemment, qu'il ne la gagne. Un homme l'avait fait. Un seul.

Il y avait plus de gens que John n'en avait vu de toute sa vie, et il sentait l'excitation qu'ils produisaient, elle le stimulait et le perturbait tout à la fois. Il voyait les caméras du medium perchées tout autour de l'enceinte et de la piste, et il savait que dans le monde entier, des immeubles étaient pleins des sensations du stade reconstituées. Même

ceux qui ne pouvaient pas y aller, il le savait, s'étaient plongés dans l'attente plusieurs heures avant la Course. Ceux qui y étaient déjà allés savaient qu'ils ne pourraient jamais y retourner. Ceux qui n'espéraient même pas un billet pour l'année suivante se demandaient comment améliorer leurs chances. Personne en dehors d'Eux – le Gouvernement – ne comprenait pourquoi certains avaient des billets et d'autres pas. Cette année, il y avait eu un billet pour John ; il ne savait pas pourquoi.

C'était le seul jour de l'année où nul ne prenait son Trankilon, et John adorait cette sensation de fièvre inhabituelle dans son sang. Ils savaient probablement que ça ne marcherait pas aussi bien si les gens étaient sous Trankilon. Mais comme personne n'en prenait ce jour-là, il y avait de l'impatience dans l'air – dans les maisons où les écrans étaient allumés et les gens assis devant, et dans le stade même où étaient réunis les privilégiés. Il y avait même quelques bagarres, impensables tout autre jour de l'année. Elles étaient brèves, surtout parce que les hommes qui se battaient n'en avaient pas l'habitude et étaient effrayés par leur propre violence. John assista à une de ces bagarres. Quand le nez d'un des deux hommes se mit à saigner, ils s'arrêtèrent tous les deux, se dévisagèrent d'un air surpris pendant un moment, puis se rassirent.

Il y avait aussi le vin – une chose qu'on ne pouvait obtenir que dans le stade – et tout le monde sautait sur l'occasion pour en boire. C'était du synthétique, évidemment ; seul le champion, d'après ce que savait John, obtenait de boire au vrai vin. Il arrivait par des distributeurs situés au bout de chaque rangée et les gens se le passaient avec un entrain chaleureux. John leva son sac et avala un jet du délicieux liquide rouge. Il était au bout du rang, tout près du distributeur, et n'avait qu'à tendre la main pour en reprendre. La loge des dignitaires était juste au-dessus de lui et il pouvait facilement voir ce qui s'y passait. Il reprit une gorgée de vin et pensa, tout en l'avalant tranquillement, à ceux qui, hors du stade, le regardaient boire et se demandaient quel goût cela avait ; ou à ceux qui le regardaient en sachant qu'ils ne pourraient plus jamais y goûter. Il ne savait pas pourquoi, mais le goût et l'effet du vin n'était jamais transmis par le medium.

John se retourna, regarda la loge des dignitaires et y vit le Champion. Il venait sûrement d'arriver et tandis qu'un murmure admiratif traversait la foule, John pensa : *Il est tellement près de moi, en faisant trois pas, je pourrais le toucher.*

Les cheveux gris, imposant, le visage buriné, le Champion regardait la piste fièrement, ignorant le bavardage des dignitaires inconnus assis

autour de lui. Certains murmuraient que ce n'était pas un champion satisfaisant : il était trop silencieux, trop égocentrique, peu disposé à parler de lui. Après tout, disaient-ils, n'était-ce pas un de ses devoirs de Champion que de partager ses expériences avec les autres ? C'était vrai, du moins en théorie, puisqu'il n'y avait jamais eu d'autre Champion et que les comparaisons étaient impossibles.

John se souvenait bien du moment où il n'y avait pas encore de Champion, et même, très obscurément, de l'époque d'avant les Courses. La Course avait eu lieu cinq ans de suite avant que ne surgisse un Champion, et les gens disaient tout bas qu'ils songeaient à les arrêter parce que personne apparemment ne pouvait les gagner. Et puis le Champion était arrivé et les rumeurs avaient cessé.

Comme tout un chacun, John l'avait suivi sur son medium. Depuis maintenant sept ans, ils l'avaient tous vu chasser le lion, pêcher le dauphin, escalader des montagnes – tout ceci dans des zones interdites où personne d'autre ne pouvait aller. Ils avaient suivi son histoire d'amour avec Rita Landers, la star du medium, la seule personne au monde qui fût presque son égale par la gloire. Bien sûr, il y avait les officiels du Gouvernement, dont certains étaient avec lui dans la loge des dignitaires, mais on ne les connaissait pas, on ne s'intéressait pas à eux. De toute façon, ce n'était pas le vrai Gouvernement, seulement ses représentants physiquement. Du moins, c'est ce que John imaginait, sans en parler jamais avec personne. Une fois, il avait vu le Champion sur un iceberg, et il avait pensé que le Gouvernement devait être comme ça – en grande partie invisible, et différent de ce qu'on en voyait.

Le bruit courait que Rita Landers – l'idéal de beauté de tous les hommes – était le produit d'une expérience génétique qu'ils avaient abandonnée après l'avoir créée. Puisqu'ils l'avaient, elle, disait la rumeur. Ils avaient décidé de faire d'elle la seule star du medium, l'unique cible des désirs masculins. Peu après qu'elle soit devenue célèbre, le Champion avait gagné.

Les gens avaient tous vu le Champion faire l'amour avec d'autres femmes ; il disposait d'une interminable série de femmes choisies dans le monde entier. Ce n'était pas des Rita Landers, mais elles étaient ce que la reproduction accidentelle pouvait donner de mieux. Et les gens avaient non seulement vu, mais *vécu* les conquêtes du Champion par l'intermédiaire du medium. Ils faisaient amour par eux-mêmes, mais jamais avec une telle variété de partenaires. Et à travers lui, ils avaient goûté à des mets qu'aucun d'entre eux ne pourrait jamais manger. Ils prenaient leur levure vitaminée et leur concentré d'algues trois fois par jour, et étaient impatients de vivre ses repas – des crabes rouges

brillants avec leur chair manche et moelleuse, des rôtis et des steaks succulents, des poulets rôtis à la peau croquante et juteuse, et bien d'autres choses encore. Tout ceci n'était qu'une partie du prix remporté par le gagnant. C'était une des raisons qui faisaient courir les hommes.

John ne courrait jamais, bien qu'il en eût le droit comme membre du public. Il y aurait probablement quelques hommes autour de lui qui essaieraient, alléchés par la possibilité d'avoir la même vie que le Champion. Il y en avait toujours quelques-uns.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? lui demanda un homme assis près de lui.

— De quoi ?

— De la course. De quoi vous imaginez-vous que je parle ? »

Son accent était difficile à reconnaître. Il y avait encore de nombreux dialectes anglais, en dépit de l'influence du medium. John y voyait des vestiges des jours antérieurs à l'Unification Linguistique, qui reflétaient l'influence de la langue d'origine sur l'anglais. John n'avait pas entendu beaucoup d'autres dialectes ; il ne considérait pas son propre langage comme un dialecte.

« C'est palpitant, évidemment, dit-il.

— Allez-vous y participer ?

— Non. Je suis sur la liste d'attente pour me marier.

— Comme tout le monde, n'est-ce pas ? dit l'homme en riant.

— Mais on a à peu près autant de chances de se marier que de gagner la course. » L'homme lui donna un coup dans les côtes en riant. Coutume locale, peut-être, mais c'était comme ça que les bagarres commençaient.

« J'ai encore de l'espoir, dit John, je veux un enfant.

— Le monde a assez d'enfants, dit l'homme en levant les yeux, mais nous pourrions nous offrir un autre champion.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Bien sûr que je l'admire, dit l'homme, mais pourquoi est-ce qu'il n'est pas un peu plus causant ? Bon sang, ce n'est pas démocratique ! A quoi sert un champion, si ce n'est pas à nous dire comment c'est de se faire Rita Landers et toutes ces autres nanas, hein ?

— Mais on l'a tous ressenti avec le medium », dit John. Il se rappelait combien Betty et lui avaient été excités après l'émission.

« D'accord. C'est bien, mais ça pourrait être mieux. Vous vous souvenez quand les journalistes l'ont interviewé ? Il a dit : *Vous avez vu vous-mêmes*. Si vous ne trouvez pas que c'est de l'arrogance ! J'ai envie qu'il en *parle*.

— Il avait l'air bien excité par cette Africaine, dit John, se rappelant le comportement étrange du Champion pendant cette interview-là. Elle devait être vraiment spéciale. Quelquefois, ça ne passe pas dans le medium.

— Ouais, ouais, le grand amour. Dommage qu'ils ne lui aient pas permis de rester avec elle. Le pauvre homme ! Mais pour le reste ? Imaginez que vous vous tapez le monde entier, que vous passez d'une super-nana à l'autre, et que nous n'avez rien d'autre à dire que ça. »

Il lança un second regard, presque craintif, au Champion.

« A part ça, l'idée qu'il préfère cette Noire ne me plaît pas.

— Vous avez pris votre Trankilon, aujourd'hui ? demanda John.

— Bien sûr que non, idiot, personne ne le prend le jour de la... » Il se rendit compte de ce que John lui demandait et eut l'air gêné.

C'était le premier préjugé que John ait vu depuis des années. Habituellement, le Trankilon remédiait à ce genre de choses.

« Je ne serais pas comme ça », dit une voix à gauche. Il était plus jeune que John, tout juste un petit garçon. « Je serais un bon champion.

— Ah, dit l'autre, tu ne saurais pas quoi faire avec Rita Landers. »

Le garçon s'était levé. « Retirez ça », dit-il, tout tremblant.

L'autre hésita, puis baissa les yeux. « Qu'est-ce que ça peut faire, dit-il, tu ne vas pas courir, de toute façon.

— Mais si, dit le garçon, comme s'il venait juste de se décider. J'y vais tout de suite. »

Le garçon se mit à descendre l'allée. John eut envie de l'arrêter, mais ne fit rien. Après tout, sans coureurs, il n'y aurait pas de Course. Peut-être qu'il réussirait. Après tout, le Champion y était bien arrivé.

« Alors, qu'est-ce que vous pensez de ça ? demanda l'homme. Il va vraiment le faire. »

John détourna les yeux et ne répondit pas.

Il y avait maintenant six coureurs sur la piste, un de plus que l'année dernière. Peut-être qu'il y en aurait d'autres, mais c'était rare de voir de nouveaux volontaires après le début de la course.

Un garçon comme celui qui venait de descendre aurait probablement pu vivre encore quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans avant d'échouer à sa visite médicale. Il n'aurait jamais été malade, ni angoissé, ni affamé, ni sexuellement frustré. S'il avait voulu un enfant, il aurait pu se mettre sur la liste comme tout le monde, et peut-être qu'il aurait eu la permission d'en avoir un avant d'être trop vieux. S'il était exceptionnel, il aurait même pu aller à l'université et faire quelque chose de vraiment important, comme de travailler dans les fermes alimentaires sous-marines, ou dans un laboratoire lunaire. Il aurait pu être sélectionné pour une des colonies ou entrer au Gouvernement, si ses tests présentaient une aptitude de ce type. Et puis, il aurait pu avoir un permis de voyager, au moins sur la base de ses besoins, et n'aurait pas eu à attendre la Course, ni à espérer un ticket juste pour pouvoir quitter la ville, comme les gens des magasins.

Pourtant, ils étaient plusieurs comme lui à tout risquer, juste pour être des héros. Si on tenait seulement à être un héros, c'était le seul moyen de le devenir. Même ceux qui perdaient la course devenaient célèbres et avaient leur photo dans le monde entier pendant un an. Mais ça n'avait jamais tenté John. Il avait ses moments de folie où il y songeait, mais il pensait tout de suite à la douceur et au sourire de Betty. Pourquoi prendre le risque de perdre tout ça ? Ou alors il repensait qu'il n'y avait pratiquement aucune chance de gagner, que la Course était truquée, et cette pensée l'effrayait. Il y avait quelque chose dans ce spectacle qui le dérangeait ; mais il ne l'aurait jamais avoué à personne.

Les six hommes, en bas, donnèrent leurs cassettes informatiques à l'enregistreur pour que leur curriculum vitae soit enregistré avant la course. Ils attendirent que l'ordinateur fasse son travail. John vit le jeune garçon remuer nerveusement les pieds. Une fois que l'ordinateur avait votre cassette, il fallait y aller.

Les voitures étaient rangées au point de départ. Elles avaient l'air plus petites que les années passées, quand il les avait vues dans le médium. C'étaient des machines en aluminium peint de couleurs vives, où il n'y avait qu'une place pour le conducteur.

Les portes étaient en train de s'enfoncer dans la piste, apparemment sous le contrôle de l'ordinateur. John s'aperçut avec surprise qu'il avait déjà un coup de soleil et que le vin lui faisait de l'effet. Il

parcourut la foule du regard, remarqua que le niveau sonore avait augmenté et que les autres étaient transformés eux aussi. C'était une sensation étrange, quelque chose comme le pouvoir, quelque chose comme le courage, juste comme si ces mots venaient seulement de prendre un sens. La piste était maintenant dégagée et la grue se dressait d'un air menaçant, au centre du terrain. A la regarder, John se sentit quelque peu dégrisé.

« Mesdames et messieurs, la Course va commencer dans cinq minutes. »

La voix du speaker le surprit. Il ne s'était pas rendu compte que le moment fatidique était si proche. L'air était lourd de tension et le bruit de la foule se calma soudain.

La langue de l'ordinateur était simple, les mots prononcés d'une voix grave, rien ne devait détourner l'attention de l'événement du jour. Ils n'auraient jamais permis tout ceci, pensa John obscurément, si ce n'était pas une chose sérieuse et importante. Il ne savait pas d'où venait l'idée, malgré les bruits qui couraient. Il y avait l'idée que les ingénieurs sociaux, ou ceux qui les contrôlaient, étaient inquiets au sujet du Trankilon. Ils n'étaient pas certains qu'un comportement indésirable ne pouvait pas, d'une manière ou d'une autre, refaire surface malgré le Trankilon. Ils n'étaient pas non plus très sûrs de pouvoir faire confiance à tout le monde : les gens le prenaient-ils vraiment ? On pouvait contrôler l'application stricte de la loi, mais ce n'était pas souhaitable. Ils avaient cherché un moyen quelconque de libérer la tension que les comprimés ne faisaient que contenir. Quelqu'un avait eu l'idée de la course.

« L'événement d'aujourd'hui, dit le speaker, est sérieux et de grande importance pour le monde. Nous sommes réunis pour admirer le courage de ceux qui courent aujourd'hui et pour faire encore une fois l'éloge de notre Champion. »

La foule se dressa immédiatement, malgré le premier murmure de mécontentement, et applaudit frénétiquement le champion grisonnant, debout lui aussi. Tous les gens, rougis par le vin et le soleil, souriaient largement, et il y avait encore plus de bruit qu'auparavant. Des outres à vin s'écrasaient par terre. Les autres dignitaires, à côté du Champion, applaudissaient et essayaient de lui serrer la main pour attirer sur eux un peu de sa gloire. John s'aperçut que Rita Landers était arrivée et se tenait debout à côté du Champion. Comme pour rester fidèle à un rite ancien, elle était arrivée à la dernière minute.

« Le Champion, hurlait la foule, Rita, le Champion, Rita, le Champion, Rita. » John était gagné par leur émotion. Il n'avait sûrement jamais

existé des êtres plus enviables et plus admirables que ces deux-là, pensa-t-il, et ses yeux se remplirent de larmes de fierté. Pourtant, le Champion semblait quelque peu indifférent à la foule, presque triste et las. John se mit à chanter ses louanges encore plus fort, comme si cela pouvait briser l'humeur sombre de son idole, et des larmes coulèrent le long de ses joues brûlées par le soleil. Il cria au point d'avoir le vertige et dut s'asseoir.

Finalement, le vacarme commença à se calmer, mais pas complètement. Il restait le grondement sourd et frénétique qu'il se souvenait avoir entendu dans le médium, pendant les autres courses. C'était pour ça qu'ils étaient venus.

Le speaker le savait et les manœuvrait avec adresse. « Notre premier coureur, dit-il avant qu'ils aient pu recommencer leurs ovations, est Sadakichi Muramoto, de Tokyo. Il a vingt-cinq ans et travaille au magasin n° 3. » Le speaker continua, utilisant la biographie mise en forme par l'ordinateur. Quand il eut fini, John eut l'impression de connaître l'homme de Tokyo – non, *d'être* l'homme de Tokyo.

C'était l'heure de la première course. Sadakichi grimpa dans sa voiture, qui était rouge, et fut poussé quelques mètres plus loin, jusqu'à la ligne de départ. Un employé se tenait debout près d'un bouton, les mains levées. Il n'y avait pas, tout le monde le savait, de contrôle de vitesse à effectuer. Elle était de 100 km/h, calculée pour faire un tour de piste en deux minutes – si le conducteur réussissait à éviter les portes. Les portes se levaient suivant les décisions de l'ordinateur, en divers endroits des cinq voies. A cette vitesse, il était inutile de chercher à les éviter ; d'ailleurs, à l'instant où la voiture arrivait sur la porte, celle-ci pouvait très bien être rentrée dans la piste. C'était tout simplement une question de chance. Il n'y avait aucune possibilité de contrôler son sort sur la piste. Pourtant, presque tous les conducteurs essayaient.

Muramoto fit presque deux kilomètres, passant d'une voie à l'autre, avant qu'une porte ne s'élève devant lui. Il fit une embardée pour l'éviter, et se précipita sur une autre porte qui venait de s'élever à un endroit où il n'y avait rien une seconde avant. Celle qu'il avait voulu éviter en déviant était déjà renfoncée au moment où la voiture entra en collision avec la seconde. La voiture se plia comme un accordéon. Elle était conçue pour cela.

« Oh ! » fit la foule d'une seule voix. Puis, il y eut des cris isolés : « Oh, non ! » et « Il l'a touchée ! »

Tout autour de lui, les gens pleuraient et John sentit les larmes lui monter aux yeux une fois de plus. C'était difficile de se rappeler ce

qu'on ressentait d'une année sur l'autre. Le Trankilon vous en empêchait probablement. C'était comme dans le medium, mais beaucoup plus fort. Le vin faisait palpiter ses tempes, il laissait couler ses émotions, comme les autres.

« Il promettait tant, ce jeune homme, se lamenta une jeune femme près de lui. Pourquoi n'a-t-il pas réussi ? »

Un homme, assis à côté d'elle, voulut la consoler :

« C'est comme ça, dit-il tristement. Vous savez bien qu'ils doivent essayer.

— Mais on ne peut pas vaincre les portes, dit-elle.

— Le Champion a bien réussi », dit l'homme, pas très convaincu.

La grue arriva doucement à l'endroit de la piste où la voiture avait touché la porte, et la souleva. La porte se remit brusquement en place, intacte, et la grue déposa la voiture et le conducteur écrasés dans un camion géant qui attendait au centre de la piste. Il devait y avoir un enterrement collectif des conducteurs dans leurs voitures, après la course.

« Le coureur suivant, dit le speaker d'une voix émue, vient de... »

Et ça continua. John comprit pourquoi c'était mieux d'être ici, au stade, que de vivre ça chez soi. La foule formait un tout unissant la tristesse et la force de chacun. Il n'y avait plus de haine ni de cloisonnements. Après le troisième coureur – une femme de Buenos Aires, nommée Consuela, qui avait à peine quitté la ligne de départ qu'une porte l'écrasa comme un papillon de nuit contre la vitre d'un train en marche –, il vit l'homme qui s'était montré sectaire un peu plus tôt descendre de trois rangées pour mettre la main sur l'épaule d'une femme noire qui sanglotait. Tout le monde pleurait à présent, sauf le Champion. John le vit en haut, assis, impassible, avec Rita qui pleurait sur son épaule.

Le jeune garçon était le dernier concurrent. Ils le virent hésiter, puis monter dans la voiture jaune. La main de l'employé s'abaisse : il était déjà parti, et atteignit presque immédiatement la vitesse maximale. Il choisit, lui aussi, d'esquiver les portes en passant d'un couloir à l'autre. La trotteuse de l'horloge du stade avançait tandis qu'il roulait sur la piste. *Tu es de Jacksonville*, pensa John en regardant avancer la minuscule voiture. *Tu travailles à la boutique Trente-six. Ton nom est Henry Matthews. Tout ça doit compter. Fais que ça compte.*

Et puis, il s'écrasa lui aussi contre une porte.

On ne peut pas vaincre les portes.

C'était la dernière course : la foule exprima sa pitié et oublia sa peur pour tous les coureurs. Le stade débordait d'émotion. La Course était terminée et ils consacraient à leurs héros des lamentations dignes de leur sort. Mais, ce faisant, ils se préparaient à continuer. *Nous n'avons pas fait la course*, pensaient-ils. *Nous devons continuer à vivre*. Ils avaient l'impression d'être libérés d'un poids. Ils avaient presque le cœur léger.

Mais soudain il y eut de l'agitation. Les gens se retournèrent pour regarder ce qui se passait. C'était le plus mauvais moment pour faire diversion et ils n'étaient pas contents.

« Le Champion », dit quelqu'un.

John regarda lui aussi derrière lui, et vit le Champion debout. Il n'avait pas changé d'expression. Il avait toujours son air las.

Le Champion a vaincu les portes, se souvinrent-ils tous ensemble.

Allait-il parler ? se demanda John. Il n'avait jamais parié spontanément auparavant. John se leva et se retourna pour mieux voir. Puis il remarqua que Rita tirait le Champion par le bras.

« Non, non ! » cria-t-elle. Des dignitaires essayèrent de le retenir, mais il se dégagea d'un coup d'épaule. Le Champion se mit à descendre l'allée.

John ne comprenait pas, puis quelqu'un cria : « Il va courir ! » Oui, pensa-t-il en regardant le Champion descendre dans sa direction, ce ne pouvait être que cela.

Mais pourquoi ? se demanda John, et d'autres voix dans la foule faisaient écho à sa question. Il avait absolument tout ce qu'il pouvait désirer au monde. Il avait les voyages, les femmes, les repas, l'aventure et la gloire. Il avait gagné tout cela, et n'avait plus besoin de le gagner une fois de plus.

Le Champion regarda quelques personnes en passant dans la foule. John fut l'un de ceux qui rencontrèrent son regard – pendant ce qui lui sembla de longues minutes – et il se sentit submergé de tristesse. Il eut l'impression que le Champion essayait de lui dire quelque chose.

Était-ce cela ? Le Champion pouvait-il être fatigué de vivre ? Y avait-il quelque chose que tous ignoraient, quelque chose qui confirme les doutes persistants de John ? Le vin avait rempli sa tête de chaleur et de confusion. C'était une idée terrifiante et il se débattit pour la refouler. Ce n'était sûrement pas ça que le Champion avait essayé de

lui dire. Mais comme il l'avait *regardé* !

Et puis le Champion arriva sur le terrain. Il dit quelques mots au speaker, qui sembla ne pas savoir quoi faire. Il disparut quelques minutes et revint au micro.

« Le Champion va défendre son titre », dit-il doucement.

Une voiture gris métallisé, de la couleur des cheveux du champion, fut avancée sur la piste. Sans hésiter, il grimpa dedans et se laissa pousser jusqu'au point de départ.

La foule devenait hystérique. « Non, ne le laissez pas faire ça », entendit John, qui se retourna, et vit Rita se battre contre deux dignitaires. Mais la foule sauta sur l'occasion. « Ne le laissez pas faire ça », commencèrent-ils à clamer. « Ne le laissez pas faire ça », cria John en même temps qu'eux. Mais quand il se retourna, la course avait commencé.

La première fois, le champion avait gagné en restant tout le temps sur le couloir central. Il connaissait ses chances et n'essayait pas d'éviter les portes. D'autres avaient essayé son système, mais en vain. Mais il n'y avait pas de doute que ce système avait marché pour lui et il l'utilisait cette fois encore. Déjà il attaquait le second mille et il tenait encore. Avait-il une recette magique ? *Le Champion y arrivait*. La chance qui l'avait accompagné la première fois était-elle avec lui une fois de plus ?

Tout à coup, plus de Champion, juste une explosion rouge, pas vraiment visible, à peine sensible, dans un bloc d'aluminium argenté. La grue ne bougea pas, comme si elle n'arrivait pas à croire à sa nouvelle tâche.

Il y eut un silence profond et prolongé.

Puis un bruit grandit dans le stade. John s'aperçut qu'il émanait aussi de lui. D'abord il fut inarticulé, comme les cris des animaux, puis il trouva ses mots : « Il est fini », criait quelqu'un. « Il n'y a plus de Champion. » « Nous l'avons perdu. » *Le Champion n'y était pas arrivé*.

Un martèlement grandit dans la tête de John et devint un refrain qu'il transmet à la foule : « Nous voulons un Champion. Nous voulons un Champion. »

Il n'en connaissait ni l'origine ni même le vrai sens. Mais c'était là, vrombissant dans sa tête, le submergeant complètement. Maintenant, les autres aussi étaient pris et le stade entier chancelait sous le vacarme, « Nous voulons – un Champion ! Nous voulons – un

Champion ! Nous voulons – un Champion ! »

Et tout à coup ce fut : « Je serai le Champion ! Je serai le Champion ! Je serai le Champion ! »

Il se retrouva en train de courir jusqu'en bas de la rampe, vers le camion, agitant les bras et criant : « Ce sera moi, moi, moi ! »

Derrière, il en arrivait d'autres.

Traduit par SYLVIE FINKIELSZTAJN.

Moth Race.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

LES COLPORTEURS DE SOUFFRANCE

par Robert Silverberg

La télévision sensitive, on vient de le voir, est le spectacle absolu. Qu'elle retransmette les jouissances ou les souffrances, il en ressort toujours une jouissance... esthétique. Et le spectateur est ainsi fait qu'il aime vivre (et au besoin mourir) par procuration. Même s'il n'obtient que des simulacres, il demande du réel, encore du réel, toujours du réel. Et le système le lui fournit volontiers : peu importe que l'humanité soit transparente, pourvu que le pouvoir soit caché. Quant aux victimes, l'essentiel est qu'elles soient consentantes – ou qu'on le soit pour elles. Ce n'est peut-être pas tout à fait conforme à la loi, mais c'est conforme au droit privé. Et la morale ? Eh bien, vous connaissez l'histoire du trompeur trompé. Cette nouvelle, où Silverberg adopte le ton Galaxy, a peut-être inspiré La Mort en direct.

LE télévisiophone bourdonna. Northrop poussa la fiche et entendit Maurilio qui disait : « Nous avons une gangrène, patron. Ils l'amputent ce soir. »

Le pouls de Northrop s'accéléra à l'idée d'agir.

« A combien se monte la facture ? questionna-t-il.

— Cinq mille pour tous les droits.

— Sans anesthésie ?

— Si. J'ai essayé mais ça n'a pas marché.

— Qu'avez-vous offert ?

— Dix mille. Rien à faire. »

Northrop soupira.

« Je vais être obligé de m'en occuper moi-même. Où est le malade ?

— A l'hôpital de Clinton. Dans une salle. »

Northrop leva lourdement les sourcils et foudroya l'écran.

« Dans une salle ? clama-t-il d'une voix tonnante. Et vous n'avez pas obtenu leur accord ? »

Maurillo parût se recroqueviller.

« C'est la famille, patron. Ils sont butés. Le vieux bonhomme avait l'air

de s'en moquer, mais la famille...

— Bon. Restez là-bas. Je viens régler l'affaire moi-même, » dit Northrop d'une voix brève.

Il coupa la communication et prit dans son bureau deux formules en blanc, pour le cas où la famille se déciderait. La gangrène, c'est la gangrène, mais dix billets sont bons à prendre. Et les affaires sont les affaires. Les chaînes de T.V. réclamaient des programmes à cor et à cri : il devait leur en fournir ou démissionner.

Il appuya sur le bouton de l'auto-secrétaire.

« Je veux ma voiture dans trente secondes : sortie South Street.

— Oui, Mr. Northrop.

— Si quelqu'un me demande d'ici une demi-heure, enregistrez. Je vais au Clinton General Hos-pital, mais je ne veux pas qu'on m'y appelle.

— Bien, Mr. Northrop.

— Si Rayfield me téléphone de la T.V., dites-lui que je vais avoir quelque chose d'épatant. Dites-lui... oh ! zut, dites-lui que je le rappellerai dans une heure. C'est tout.

— Bien, Mr. Northrop. »

Northrop regarda l'appareil d'un air renfrogné et quitta son bureau. Le descenseur lui fit franchir 40 étages en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Sa voiture attendait selon ses ordres, une longue Frontenax 08, étincelante, à toit en dôme. A l'épreuve des balles, bien entendu. Les producteurs de T.V. étaient exposés aux attaques des loufoques.

Il s'adossa confortablement au siège garni de velours. La voiture lui demanda où il allait, et il répondit. Puis il dit :

« Prenons une pilule énergétique. »

Une pilule jaillit du distributeur devant lui. Il l'avalait. *Maurillo, tu me rends malade, pensa-t-il. Pourquoi est-tu incapable de traiter une affaire sans moi ? Ne serait-ce qu'une fois ?*

Mentalement, il prit note. Il faudrait renvoyer Maurillo.

* *

*

L'hôpital était ancien. Il était installé dans une de ces monstruosité architecturales en verre vert, si répandues une soixantaine d'années

plus tôt, un immeuble à revêtement en plaques, sans caractère ni grâce.

La porte principale s'écarta automatiquement devant Northrop. L'odeur familière d'hôpital assaillit ses narines. Bien des gens la trouvaient déplaisante, mais ce n'était pas l'avis de Northrop. Pour lui, c'était une odeur de dollars.

L'hôpital était si vieux qu'il avait encore des infirmières et des garçons de salle. Oh ! des quantités de robots s'affairaient dans les couloirs, mais çà et là une infirmière d'un certain âge, se cramponnant béatement à son poste, poussait un chariot, ou un garçon de salle branlant du chef maniait un balai. Lors de ses débuts à la T.V., Northrop avait fait un documentaire sur ces fossiles vivants des couloirs hospitaliers. Son film avait obtenu une récompense. Il se rappelait ses fondus enchaînés des infirmières à la face bouffie sur les robots étincelants, sa présentation vivante de l'inhumanité des nouveaux hôpitaux. Il y avait longtemps que Northrop n'avait pas réalisé un document pareil. Maintenant, c'est une autre sorte de spectacle qui était à l'ordre du jour, depuis qu'on disposait des amplificateurs d'ondes mentales et que la télévision médicale était devenue un art.

Un robot le conduisit à la salle 7. Maurillo l'y attendait. C'était un petit homme sautillant, qui ne sautillait guère à présent. Il savait qu'il avait cafouillé. Maurillo sourit à Northrop, d'un sourire jaune, et dit :

« Vous êtes venu bigrement vite, patron !

— Combien de temps faudrait-il à la concurrence pour nous damer le pion ? rétorqua Northrop. Où est le malade ?

— Tout au fond. Vous voyez ce rideau ? Je l'ai fait installer. Pour me mettre bien avec les héritiers. Les parents, je veux dire.

— Expliquez-moi l'affaire, dit Northrop. Qui s'en occupe ?

— Le fils aîné, Harry. Méfiez-vous-en. Il est avare.

— Qui ne l'est pas ? » soupira Northrop.

Ils arrivaient près du rideau. Maurillo l'écarta. D'un bout à l'autre de la longue salle, des malades s'agitaient. Des sujets en puissance pour des émissions, tous, pensa Northrop. Le monde était plein de maladies si différentes – et une maladie se greffait sur une autre.

Il franchit le rideau. Un homme gisait sur le lit, les traits tirés, hâve, son visage creux et verdi mangé par la barbe. Un robot était près du lit, avec un tube intraveineux qui courait sous les couvertures.

Le malade paraissait avoir au moins quatre-vingt-dix ans. En retranchant dix ans pour les effets de la maladie, il était encore vieux, songea Northrop.

Il fit face à la famille.

Ils étaient huit : cinq femmes allant d'un âge moyen à l'adolescence, trois hommes, le plus âgé ayant environ cinquante ans, les deux autres la quarantaine passée. Fils, belles-filles et petites-filles, supposa Northrop.

Il dit d'un ton grave :

« Je sais quel terrible drame c'est pour vous tous. Un homme dans la force de l'âge – chef d'une famille heureuse... » Northrop jeta un coup d'œil au malade. « Mais je sais qu'il s'en tirera. Je vois qu'il a de la résistance. »

L'aîné des parents dit :

« Je suis Harry Gardner, son fils. Vous êtes de la T.V. ?

— Je suis le producteur, répondit Northrop. Je ne viens généralement pas moi-même, mais mon assistant m'a dit de quel grand cas humain il s'agissait, quel homme courageux était votre père... »

L'homme dans le lit continuait à dormir. Il avait l'air en piteux état.

Harry Gardner dit :

« Nous avons signé un accord. Cinq mille dollars. Nous ne l'aurions pas fait s'il n'y avait pas les notes d'hôpital. Elles sont ruineuses.

— Je comprends parfaitement, répliqua Northrop de son ton le plus onctueux. C'est pourquoi nous sommes prêts à augmenter notre offre. Nous connaissons très bien les effets désastreux d'une hospitalisation pour une petite famille, même de nos jours, en ces temps de protection sociale. Nous pouvons donc proposer...

— Non ! Il faut l'anesthésier ! » C'était une des filles, une femme dodue, terne, avec des lèvres minces et décolorées. « Nous ne vous laisserons pas le faire souffrir. »

Northrop sourit.

« Ce serait très bref. Croyez-moi. Nous commencerons l'anesthésie aussitôt après l'amputation. Permettez-nous seulement de capter cet unique instant de...

— Ce n'est pas bien ! Il est vieux. On doit lui donner ce qu'il y a de

mieux comme soins. La souffrance pourrait le tuer !

— Au contraire, répondit Northrop d'un air dégagé. Les études scientifiques ont démontré que la douleur est souvent bénéfique dans les cas d'amputation. Elle provoque un blocage nerveux, voyez-vous, qui cause une espèce d'anesthésie, sans les effets secondaires néfastes de la chimiothérapie. Et une fois que les facteurs de danger sont maîtrisés, on peut faire intervenir le processus anesthésique normal. En outre... » Il aspira une grande bouffée d'air et débita le boniment qui devait emporter le morceau : « Avec la somme supplémentaire que nous fournirons, vous pourrez procurer à votre cher parent les soins médicaux les plus raffinés. Il n'y aura pas de raison de lésiner. »

Des regards circonspects furent échangés. Puis Harry Gardner dit :

« Combien offrez-vous pour ces soins médicaux les plus raffinés ?

— Puis-je voir la jambe ? » demanda Northrop.

La couverture fut tirée. Northrop regarda.

C'était un cas désespéré. Northrop n'était pas médecin, mais il avait travaillé dans ce milieu depuis cinq ans et cela suffisait à lui donner une expérience suffisante dans le domaine pour en juger. Il savait que le vieillard était mal en point. A l'origine, il y avait eu brûlure profonde en haut du mollet, probablement soignée de façon primitive. Puis, avec une joyeuse insouciance prolétarienne, la famille avait laissé la plaie s'infecter jusqu'à ce que la gangrène s'y mette.

Maintenant, la jambe était noircie, brillante et enflée depuis la moitié du mollet jusqu'à l'extrémité des orteils. Tout semblait mou. Northrop eut l'impression qu'il n'avait qu'à tirer sur les doigts pour les arracher.

Le malade ne survivrait pas.

Avec ou sans amputation, il était à présent pourri jusqu'à la moelle. Si le choc de l'amputation ne le tuait pas, il mourrait d'épuisement général.

C'était un cas excellent pour le programme. Tout à fait le genre de souffrance à vous retourner l'estomac dont les millions de téléspectateurs étaient si friands.

Northrop releva la tête et dit :

« Quinze mille si vous laissez un chirurgien mandaté par nous opérer selon nos conditions. Nous réglerons en outre les honoraires du chirurgien.

— Eh bien...

— Et nous assumerons également tous les frais de convalescence de votre père, ajouta Northrop d'une voix égale. Même s'il reste six mois à l'hôpital, nous paierons jusqu'au dernier centime, indépendamment du cachet qui vous sera remis. »

C'était dans la poche. Il voyait la cupidité briller dans leurs yeux. Ils étaient menacés d'une avalanche de dettes. Il offrait de les sauver de la faillite ; et était-ce vraiment si important que le vieillard soit sous anesthésie quand on lui couperait la jambe ? Allons donc, il était déjà à peu près inconscient. Il ne sentirait pratiquement rien. Non, rien du tout.

Northrop présenta les documents, les formules d'acceptation, les contrats pour l'ensemble de l'affaire y compris les émissions en Amérique latine, les bons de caisse, tout le bataclan. Il expédia Maurillo à la recherche d'une secrétaire et, quelques instants après, un robot étincelant faisait le nécessaire.

« Si vous voulez bien signer ici, Mr. Gardner... »

Northrop tendit la plume au fils aîné. L'affaire était conclue.

« Nous opérerons ce soir, dit Northrop. Je vais envoyer immédiatement notre chirurgien. Un de nos meilleurs spécialistes. Nous donnerons à votre père les soins qu'il mérite. »

Il empocha les documents.

C'était fini. Peu-être était-il barbare d'opérer un vieillard de cette façon, pensa Northrop. Mais il n'en était pas responsable, après tout. Il ne faisait que donner au public ce que ce dernier réclamait. Ce que le public voulait, c'était du super-réalisme : sang qui gicle et nerfs à vif.

Et quelle importance pour le vieillard en réalité ? Tous les médecins expérimentés auraient dit qu'il était condamné. L'opération ne le sauverait pas. L'anesthésie ne le sauverait pas. Si la gangrène ne le tuait pas, le choc post-opératoire s'en chargerait. Au pire, il souffrirait quelques minutes sous le scalpel... mais au moins sa famille serait-elle libérée de la hantise d'être ruinée.

En sortant, Maurillo dit :

« Vous ne croyez pas que c'est un peu risqué, patron ? D'offrir de payer les frais d'hospitalisation, je veux dire ?

— Il faut parfois prendre des risques pour obtenir ce qu'on veut, répliqua Northrop.

— D'accord, mais cela peut coûter cinquante, soixante mille ! Qu'est-ce qu'il deviendra, le budget, alors ? »

Northrop sourit.

« Nous nous en tirerons. Ce qu'on ne pourra pas dire du vieux type. Il ne passera pas la nuit. Nous n'avons pas risqué un sou, dans l'histoire, Maurillo. Pas le quart d'un centime. »

De retour à son bureau, Northrop donna les papiers concernant l'amputation Gardner à ses adjoints, fit le nécessaire pour la préparation de l'émission et s'apprêta à rentrer chez lui.

Il ne lui restait plus qu'une petite corvée. Il devait mettre Maurillo à la porte.

Cela ne s'appelait pas renvoyer, naturellement. Maurillo avait son emploi garanti, exactement comme les garçons de salle de l'hôpital et autres employés n'appartenant pas aux cadres supérieurs. En fait de mise à la porte, il aurait une promotion.

Northrop était mécontent depuis des mois du travail du petit homme. De plus en plus, et l'incident du jour avait comblé la mesure. Maurillo n'avait pas d'imagination. Il ne savait pas emporter le morceau. Pourquoi n'avait-il pas pensé au paiement des frais d'hospitalisation ? *Si je ne peux pas me décharger sur lui de mes responsabilités, il ne m'est d'aucune utilité*, se dit Northrop. Il y avait dans la maison des quantités de producteurs assistants qui seraient ravis de prendre sa place.

Northrop s'entretint avec deux d'entre eux. Il fit son choix : un jeune type nommé Barton, qui travaillait depuis un an aux documentaires. Barton avait conclu l'affaire de l'accident d'avion de Londres au printemps. Il avait le chic pour décrocher les histoires macabres. Il s'était trouvé sur place l'année dernière quand il y avait eu l'incendie de l'Exposition Universelle de Juneau. Oui, Barton était l'homme qui convenait.

La seconde phase était la plus empoisonnante. Les choses risquaient de tourner à l'aigre.

Northrop téléphona à Maurillo, bien que celui-ci fût dans un bureau presque voisin – on ne réglait jamais ces questions-là face à face – et dit :

« J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Ted. Nous vous transférons à un autre poste.

— Vous me transférez... ?

— Oui. Nous parlions de vous cet après-midi et nous avons estimé que c'était du temps perdu pour vous, ces émissions de morticoles. Il vous faut un programme où vous puissiez utiliser à plein vos capacités. Alors nous vous donnons une augmentation substantielle et nous vous plaçons à l'Heure Infantine. Nous pensons que cela vous conviendra à merveille. Vous, Sam Kline et Ed Bragan, vous devez former une équipe formidable. »

Northrop vit la figure bouffie de Maurillo se contracter. Celui-ci avait traduit aussitôt en clair ce beau discours. Ici, il était le Numéro 2 et dans l'autre programme, beaucoup moins important, il serait Numéro 3. Le salaire ne comptait pas, évidemment ; les impôts n'en raflaient-ils pas jusqu'au dernier centime ? Bref, c'était une mise à pied virtuelle, Maurillo s'en rendait compte.

L'éthique de la situation voulait que Maurillo fasse semblant de recevoir un grand honneur. Il ne joua pas le jeu. Il cligna des yeux et dit :

« Tout ça parce que je n'ai pas décroché l'amputation de ce vieux bonhomme ?

— Quelle idée...

— Il y a trois ans que je travaille avec vous ! Trois ans – et vous me flanquez à la porte comme ça !

— Je vous répète que c'est une occasion inespérée pour vous, Ted. C'est une promotion. C'est...»

Le visage bouffi de Maurillo se gonfla de rage.

« C'est une mise au rancart, dit-il aigrement. Bon, èh bien, tant pis. Il se trouve que j'ai une autre proposition. Je démissionne avant que vous me liquidiez. Gardez vos compensations et...»

Northrop déconnecta précipitamment l'écran.

L'imbécile, pensa-t-il. Le grotesque petit imbécile. Bah, qu'il aille au diable !

Il débarrassa ce qui encombrait son bureau et débarrassa son esprit de Ted Maurillo et de ses problèmes. La vie n'est pas une partie de plaisir. Il faut se démener pour subsister. Maurillo était incapable de suivre le train, voilà tout.

Northrop s'apprêta à rentrer chez lui. La journée avait été dure.

A huit heures, ce soir-là, on le prévint que le vieux Gardner allait être amputé. A dix heures, le chirurgien-chef de la station, le docteur Steele, téléphona à Northrop pour lui annoncer que l'opération n'avait pas réussi.

« Nous l'avons perdu, déclara Steele sans marquer la moindre émotion. Nous avons fait de notre mieux, mais il était en piteux état. La fibrillation s'est déclenchée et son cœur a lâché. Nous ne pouvions rien pour lui.

— La jambe n'a pas été amputée ?

— Oh ! si. La mort a eu lieu *après* l'opération.

— Tout a été enregistré ?

— On est en train de développer le film.

— Parfait, dit Northrop. Merci de m'avoir appelé.

— Désolé pour le malade.

— Ne vous frappez pas, ce sont des choses qui arrivent à tout le monde, » répliqua Northrop.

Le lendemain matin, Northrop alla jeter un coup d'œil au film en cours de montage. La projection avait lieu dans le studio du 23^e étage, en présence d'un auditoire de choix – Northrop, son nouvel assistant Barton, une poignée de dirigeants de la station, deux chirurgiens. De belles filles au buste avantageux distribuaient les casques amplificateurs. Pas de robots pour faire le travail ici !

Northrop coiffa le casque. Il ressentit l'habituelle vague d'excitation quand les électrodes descendirent et que le contact fut établi. Il ferma les yeux. Il y eut un bourdonnement d'énergie quelque part dans la pièce quand l'amplificateur d'ondes mentales se mit en marche. L'écran s'illumina.

Le vieillard venait d'apparaître. La jambe gangrenée. Le docteur Steele, impeccable, le visage taillé à coups de serpe, une fossette au menton, le chirurgien vedette de la station, un talent qui valait 250 000 dollars par an. Et, scintillant dans la main de Steele, le scalpel.

Northrop commença à transpirer. Les ondes amplifiées émises par le cerveau du vieillard se propageaient jusqu'à mi par le casque, et il sentait les élancements dans la jambe du vieil homme, il sentait la

douleur sourde qui lui enserrait le crâne, il ressentait la faiblesse d'un être qui a quatre-vingts ans et se trouve au bord de la mort.

Steele vérifiait maintenant le scalpel électronique, tandis que les infirmières s'affairaient à préparer le malade pour l'amputation. Dans le film terminé, il y aurait de la musique, du texte, toute la mise en scène habituelle, mais là il n'y avait qu'une série d'images muettes et, bien sûr, les ondes du cerveau du malade.

La jambe était dénudée.

Le scalpel plongeait.

Northrop grimaça quand la souffrance de l'autre lui fut transmise. Il éprouvait la douleur fulgurante, la morsure insupportable du scalpel qui fendait la chair tuméfiée et l'os pourrissant. Il frissonna de tout son corps se mordit les lèvres, serra les poings – puis ce fut fini.

La douleur avait cessé. Une catharsis. La jambe n'envoyait plus ses messages lancinants au cerveau épuisé. Maintenant, il y avait le choc, l'anesthésie de la souffrance retransmise, et avec le choc vint le calme. Steele acheva l'opération. Il ligatura le moignon, le banda.

L'écran s'éteignit dans une totale baisse de tension. Plus tard, l'équipe de production terminerait l'émission avec une interview de la famille, peut-être un flash sur l'enterrement, quelques observations sur le problème de la gangrène chez les sujets âgés. C'était la sauce autour du poulet. Ce qui comptait, ce que les téléspectateurs voulaient, c'était l'horrible frisson par procuration, emprunté à la souffrance d'autrui, et là ils en avaient leur content. C'était le combat de gladiateurs sans les gladiateurs, le masochisme dissimulé sous le masque de la médecine. Cela rendait. Cela attirait les téléspectateurs par millions.

Northrop épongea la sueur de son front.

« Eh bien, les enfants, voilà un spectacle assez réussi », déclara-t-il avec satisfaction.

* *

*

Il était toujours aussi content lorsqu'il sortit de l'immeuble, ce soir-là. Il avait trimé dur toute la journée à mettre le film au point, retaillant les séquences et donnant l'ultime coup de patte. Il aimait se sentir faire le travail d'un bon ouvrier. Cela l'aidait à oublier un peu le côté sordide de l'émission.

La nuit était tombée quand il sortit. Comme il franchissait le seuil de l'entrée principale, un homme surgit devant lui – un homme trapu, de

taille moyenne, au visage las. Une main le repoussa brutalement dans le hall de l'immeuble.

Sur le moment, Northrop ne reconnut pas le visage de cet homme. C'était un visage sans expression, un visage nul, un visage d'homme entre deux âges. Puis il sut qui c'était.

Harry Gardner. Le fils du mort.

« Assassin ! cria Gardner. Vous l'avez tué ! Il ne serait pas mort si vous l'aviez anesthésié ! Espèce de propre à rien, vous l'avez assassiné pour que les gens aient des frissons à la télévision ! »

Northrop jeta un coup d'œil dans le couloir. Il entendait quelqu'un approcher. Northrop n'avait pas peur. Il traiterait ce minuscule de si haut qu'il s'enfuirait terrorisé.

« Écoutez, dit Northrop, toutes les ressources de la science ont été utilisées pour votre père. Nous lui avons donné les soins médicaux les plus éclairés. Nous...

— Vous l'avez assassiné !

— Non », répliqua Northrop. Il n'en dit pas plus, parce qu'il aperçut l'éclair d'un lance-feu dans la main épaisse de l'homme au visage inexpressif.

Il recula. Mais cela ne servit à rien, car Gardner pressa la détente et un éclair incandescent jaillit, plongeant dans le ventre de Northrop du même mouvement ferme que le scalpel du chirurgien dans la jambe gangrenée.

Gardner s'enfuit, ses pas claquant sur les dalles de marbre. Northrop s'écroula, les mains crispées sur son ventre.

Son costume était brûlé. Il y avait un trou dans son abdomen, une brûlure de trois millimètres de diamètre et d'environ dix centimètres de profondeur, perforant les intestins, les organes, la chair. La douleur n'avait pas encore commencé. Ses nerfs ne relayaient pas encore le message jusqu'à son cerveau étourdi par le choc.

Puis ils le transmirent ; et Northrop se tordit sous l'effet d'une souffrance qui était rien moins que substituée maintenant.

Des pas approchèrent.

« Mince », ait une voix.

Northrop se força à entrouvrir les yeux. Maurillo. Fallait-il que ce soit Maurillo ?

« Un médecin, murmura péniblement Northrop. Vite ! Bon Dieu, ça fait mal ! Aidez-moi, Ted ! »

Maurillo l'examina et sourit. Sans répondre, il se dirigea vers la cabine téléphonique, à deux mètres de là, mit un jeton dans la fente, forma un numéro.

« Envoyez d'urgence un camion. J'ai un sujet, patron. »

Northrop se tortillait de douleur. Maurillo s'accroupit à côté de lui.

« Un médecin, chuchota Northrop. Une piqûre, au moins. Rien qu'une piqûre ! La souffrance...

— Vous voulez que je supprime la souffrance ? » Maurillo éclata de rire. « Rien à faire. Tâchez de tenir le coup. Vivez jusqu'à ce que nous vous ayons enfilé le casque sur la tête et que tout soit enregistré.

— Mais vous ne travaillez pas pour moi..., vous ne faites plus partie de l'équipe...

— D'accord, dit Maurillo. Je suis maintenant avec la Transcontinentale. Elle va lancer, elle aussi, une émission chirurgicale. Mais avec elle, pas besoin de formulaires. »

Northrop fut stupéfait. La Transcontinentale ? Cette société de contrebande qui écoulait des films en Afghanistan, au Mexique, au Ghana et Dieu sait encore où ? Pas même une émission de station régulière ! pensa-t-il. Pas de cachet ! Mourir dans les pires souffrances pour le bénéfice d'une bande d'escrocs. C'était bien ça le pire, songea Northrop. C'était bien de Maurillo de l'embarquer dans une histoire pareille.

« Une piqûre ! Pour l'amour du Ciel, Maurillo, une piqûre !

— Non. Le camion va être là dans une minute. On va vous recoudre, et nous enregistrerons tout ça. »

Northrop ferma les yeux. Il sentait brûler ses intestins. Il essaya de se forcer à mourir, pour frustrer Maurillo.

Mais en vain. Il resta vivant et souffrant.

Il survécut une heure. Largement assez pour enregistrer les affres de son agonie. Sa dernière pensée fut que c'était une sacrée déveine de ne pas pouvoir tenir la vedette dans sa propre émission.

© Galaxy Publishing Co, 1963.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LES SCULPTEURS DE NUAGES DE CORAIL D

par J.G. Ballard

Depuis Paiement d'avance, nous lisons des textes où le système laisse le désir des individus s'exprimer librement. Le résultat est le même : c'est la mort, presque toujours, au terme du voyage. Et si le désir de mort était ancré en chacun de nous ? Si la société souffrait d'un mal que nous lui aurions inoculé ? Pour en avoir le cœur net, considérons une société qui nous permettrait d'avoir une vraie vie privée – avec des secrets, mais aussi de l'agrément, du luxe et de la création artistique ; non plus une société du spectacle et de la communication, mais un univers de culture. Le résultat est concluant : l'œuvre d'art est naturellement instable, ou bien l'artiste la fragilise, la détruit même ; le modèle, avec la complicité de l'auteur, est toujours le même – divinement beau et mortellement dangereux ; or le portrait n'en retient que la beauté et en oublie l'humanité (c'est d'ailleurs ce qui fascine le modèle). Ce ne sont pas des solitudes qui se rencontrent ; ce sont des images. Que peut-il y avoir au terme du voyage ?

DURANT tout l'été, les sculpteurs de nuages venus de Vermilion Sands lancèrent leurs planeurs multicolores au-dessus des tours de corail qui surplombaient comme des pagodes blanches l'autoroute menant à Lagune Ouest. Autour de Corail D, la plus haute d'entre elles, des cumulus glissaient comme des cygnes, portés par l'air chaud qui s'élevait au-dessus des récifs de sable. Prenant appui sur cet air comme sur les épaules d'un géant, nous nous élevions au-dessus de la couronne de Corail D pour découper des hippocampes et des licornes, des portraits de présidents et de vedettes, des lézards et des oiseaux exotiques. Et comme les gens nous observaient depuis leurs voitures, une pluie fraîche s'abattait sur les toits poussiéreux depuis les nuages sculptés qui dérivaienent vers le soleil, au-dessus du désert.

De toutes les œuvres que nous devons exécuter, les plus étranges étaient les portraits de Leonora Chanel. Je me souviens de cet après-midi de l'été dernier où, pour la première fois, elle vint dans sa limousine blanche admirer les sculpteurs de nuages de Corail D, et je comprends maintenant que nous ignorions tout de la gravité avec laquelle cette femme démente et belle contemplait les sculptures qui flottaient dans le ciel tranquille. Bientôt ses propres portraits, façonnés dans des tourbillons de vent, allaient déverser leur pluie d'orage sur les cadavres des sculpteurs.

J'étais arrivé à Vermilion Sands trois mois plus tôt. Pilote retraité,

j'avais peine à admettre qu'une jambe brisée faisait de moi un infirme et que jamais plus je ne pourrais voler. Un jour, en traversant le désert, je m'arrêtai sur la route de Lagune Ouest, près des tours de corail. Tandis que je contemplais es immenses pagodes échouées sur le sable de cette mer fossilisée, je perçus une musique provenant d'un récif de sable, à deux cents mètres de là. Je m'approchai en enfonçant mes béquilles dans le sol friable et découvris une cuvette peu profonde où des sculptures soniques tombaient en poussière auprès des ruines d'un atelier. Le propriétaire était parti, abandonnant son espèce de hangar au désert et aux raies des sables. Poussé par une vague impulsion, je revins chaque après-midi sur les lieux et, avec les planches et les lattes dont je disposais, je me mis à construire des cerfs-volants géants puis, plus tard, des planeurs pourvus d'un cockpit. Attachés à un câble, ils oscillaient au-dessus de ma tête dans l'air chaud de l'après-midi comme de grands oiseaux pacifiques.

J'étais occupé un soir à enrrouler le câble autour d'un treuil pour ramener à terre mes planeurs, lorsqu'un vent violent se leva au-dessus de la crête de Corail D. Tandis que j'essayais de bloquer la manivelle et d'ancrer mes béquilles dans le sable, deux inconnus surgirent du désert et s'approchèrent de moi. Le premier était un petit bossu qui avait les yeux trop brillants d'un enfant et une mâchoire déformée pareille à la pointe d'une ancre. Il se précipita sur le treuil et hâla les planeurs après m'avoir repoussé d'un puissant coup d'épaule ; puis il m'aïda à me remettre sur mes béquilles et examina le hangar où mon projet le plus ambitieux – non plus un cerf-volant, mais un véritable planeur muni d'un gouvernail et d'instruments de contrôle – était en train de prendre forme.

Le bossu se frappa la poitrine. « Petit Manuel, acrobate et haltérophile. Nolan, ajouta-t-il en haussant la voix, viens voir par ici ! » Accroupi près des sculptures soniques, son compagnon réorientait leurs spirales de manière à rendre leur voix plus sonore. « Nolan est un artiste, me confia le bossu. Il vous construira des planeurs qui tiendront l'air comme des condors. »

Nolan se mit à arpenter le hangar en caressant d'une main experte les ailes de mes appareils. Il était grand ; ses yeux et son visage étaient tristes comme ceux d'un personnage de Gauguin. Il jeta un regard sur le plâtre qui immobilisait ma jambe et sur ma tenue de vol défraîchie, puis désigna les planeurs d'un geste large. « Vous avez prévu des cockpits, commandant. » Je compris au ton de sa remarque qu'il avait parfaitement deviné mes intentions. Il ajouta, en désignant cette fois les tours de corail qui se dressaient au-dessus de nous dans l'air du soir : « Avec de l'iodure d'argent, nous pourrions tailler les nuages. »

Le bossu approuva avec véhémence, des rêves plein les yeux.

Ainsi naquirent les sculpteurs de nuages de Corail D. Bien qu'obligé de rester au sol, je me considérais comme membre à part entière, entraîneur de Nolan, de Petit Manuel et bientôt de Charles Van Eyck. C'était Nolan qui avait découvert ce Teuton blond et laconique aux yeux malins et à la bouche molle, qui passait le plus clair de son temps à hanter les terrasses de café de Vermilion Sands. Il l'avait ramené à Corail D à la fin de la saison, à l'époque où les riches touristes et leurs filles nubiles repartaient pour Plage Rouge. « Commandant Parker, je vous présente Charles Van Eyck. C'est un chasseur de scalps, de scalps féminins. » Je compris que, malgré la rivalité gênante qui ne manquerait pas de s'établir entre les deux hommes, Van Eyck donnerait à notre groupe un peu du prestige viril dont il avait besoin.

Dès le premier jour, je m'étais douté que l'atelier du désert appartenait à Nolan et que nous participions à quelque projet secret de notre sombre compagnon. Mais je ne m'en souciai guère, trop occupé à leur donner à tous des leçons de pilotage. Attachés à un câble, ils apprirent à maîtriser les courants ascendants qui tourbillonnaient autour du clocheton trapu de Corail A, la plus petite des tours, puis les pentes plus raides de B et de C, et pour finir les puissants courants de Corail D. Un soir, tandis que je les ramenaïs au sol, Nolan lâcha son câble. Le planeur se mit en vrille, menaçant de s'empaler sur les colonnes rocheuses. Je me jetai à terre et le câble fouetta ma voiture, fracassant le pare-brise. Quand je relevai la tête, Nolan planait dans l'air rose, loin au-dessus de Corail D. Le vent, gardien des tours de corail, le poussa à travers les archipels des cumulus qui filtraient la clarté du soir.

Je me précipitai vers le treuil, mais le second câble fut lâché et Petit Manuel vira de bord pour rejoindre Nolan. Le vilain crabe qu'il était à terre devenait dans les airs un oiseau aux ailes immenses, volant plus haut que Nolan et Van Eyck. Je les regardai décrire des cercles au-dessus des tours de corail, puis amorcer une longue glissade vers le désert, en troublant les raies des sables qui se dispersèrent comme des nuages couleur de suie. Petit Manuel jubilait. Il prenait des poses, se pavanait autour de moi comme un Napoléon de poche, sans égard pour ma jambe brisée, et ramassait à pleines mains des morceaux de verre qu'il jetait comme des fleurs au-dessus de sa tête.

Deux mois plus tard, le jour où nous devons rencontrer Leonora Chanel, nous roulions vers Corail D avec moins d'enthousiasme. La saison étant finie, seuls de rares touristes allaient encore à Lagune Ouest et il nous arrivait souvent de sculpter nos nuages au-dessus d'une route déserte. Parfois Nolan restait à son hôtel, préférant boire

seul sur son lit ; ou bien c'était Van Eyck qui faisait une fugue de plusieurs jours avec quelque veuve ou divorcée, de sorte que Petit Manuel et moi restions seuls.

Cependant nous étions quatre à rouler ce jour-là dans ma voiture, et ma fatigue disparut dès que j'aperçus les nuages qui nous attendaient au-dessus de la tour de Corail D. Dix minutes plus tard, les trois planeurs prenaient l'air et les premières voitures s'arrêtèrent au bord de la route. Nolan, qui volait en tête dans son planeur aux ailes noires, s'élança vers la couronne de Corail D à deux cents mètres au-dessus, tandis que plus bas Van Eyck faisait des acrobaties pour montrer sa crinière blonde à une femme d'âge mûr, assise dans une décapotable jaune topaze. Derrière eux venait Petit Manuel, dont les ailes bariolées battaient dans les trous d'air. Il pilotait avec ses genoux et criait gaïement des obscénités, tout en agitant les bras hors de la carlingue.

Les trois planeurs pareils à des jouets coloriés tournaient au-dessus de Corail D comme des oiseaux nonchalants, attendant les premiers nuages. Van Eyck en choisit un et s'éloigna. Bientôt il se mit à décrire des cercles autour du grand coussin blanc, aspergeant les flancs de cristaux d'iodure, commençant à tailler la matière cotonneuse. Des fragments tombèrent vers nous comme des frelons et, tandis que des gouttes de vapeur ruisselaient sur mon visage, je vis que Van Eyck façonnait une immense tête de cheval. Montant et descendant le long du front, il cisela les yeux et les oreilles.

Comme d'habitude, les spectateurs assis dans leurs voitures semblaient apprécier le spectacle de cette ouate aérienne qui s'éloignait peu à peu de Corail D, poussée par le vent. Van Eyck suivit son œuvre en battant paresseusement des ailes autour d'elle. Entre-temps, Petit Manuel s'était attaqué à un nuage voisin. Lorsqu'il eut fini de pulvériser ses cristaux, une tête d'homme familière nous apparut à travers le crachin. En une série de passes habiles et de décrochages foudroyants, Manuel avait exécuté la caricature de la crinière ondulée, de la forte mâchoire et de la bouche fuyante que nous connaissions. La tête blanche et luisante, qui parodiait si évidemment les traits de Van Eyck et imitait à s'y méprendre son plus mauvais style, passa au-dessus de l'autoroute, en direction de Vermilion Sands. Manuel perdit de l'altitude, atterrit et rangea son planeur près de ma voiture tandis que Van Eyck s'extirpait de son cockpit avec un sourire contraint.

Nous attendions le troisième numéro. Au-dessus de Corail D, un nuage s'était épanoui en un superbe cumulus estival. Le planeur aux ailes noires de Nolan se laissa tomber du soleil et glissa autour du nuage en découpant son tissu. De légers flocons nous arrivèrent en pluie fraîche.

Un cri s'éleva d'une voiture. Nolan s'écarta du nuage, battant des ailes comme pour dévoiler son œuvre. Dans l'éclat du soleil de l'après-midi, il y avait maintenant le visage serein d'un enfant de trois ans aux joues rebondies. Tandis qu'une ou deux personnes applaudissaient, Nolan survola le nuage pour y tailler des rubans et des bouclettes.

Cependant je savais que cette sculpture n'était pas le clou du spectacle et que Nolan ne s'en tiendrait pas là. Rongé par quelque mal secret, il semblait incapable d'accepter son ouvrage et le détruisait toujours avec un humour froid. Petit Manuel avait jeté sa cigarette et Van Eyck lui-même ne regardait plus les femmes.

Nolan planait au-dessus du visage enfantin comme un matador attendant le moment de tuer le taureau. Une minute s'écoula dans le plus grand silence tandis qu'il façonnait le nuage, puis quelqu'un claqua une portière d'un air dégoûté.

Au-dessus de nous était suspendue l'image blanchâtre d'une tête de mort.

Quelques coups d'aile avaient suffi à effacer le visage du garçonnet, mais entre les dents pointues et les orbites énormes, assez larges pour contenir une voiture, quelque chose subsistait des traits enfantins. Le spectre passa au-dessus de nous, versant des larmes de pluie sur les mines renfrognées des spectateurs.

Sans enthousiasme, je pris sur la banquette arrière mon vieux casque de pilote et le fis circuler parmi les automobilistes. Deux d'entre eux démarrèrent sans m'attendre. Je me glissais d'un pas mal assuré entre les véhicules, en me demandant comment il se faisait qu'un officier de l'Armée de l'Air bénéficiant d'une substantielle retraite essayât de mendier quelques billets, quand Van Eyck me rattrapa et me prit le casque des mains.

« Pas maintenant, commandant. Regardez qui arrive : mon apocalypse... »

Une Rolls-Royce blanche, conduite par un chauffeur galonné en livrée crème, venait de quitter l'autoroute. Une jeune femme vêtue comme une secrétaire dit quelques mots au chauffeur à travers la glace de séparation. A côté d'elle, reposant sa main gantée sur la poignée d'appui, une femme à cheveux blancs dont les yeux très maquillés brillaient comme des diamants suivait les évolutions du planeur. La vitre teintée de la limousine donnait à son visage énergique et racé l'air énigmatique d'une madone perdue dans quelque grotte marine.

Van Eyck prit l'air et s'éleva vers le nuage qui passait au-dessus de

Corail D. Je retournai à ma voiture en me demandant où Nolan pouvait bien se cacher. Dans le ciel, Van Eyck pastichait Léonard de Vinci, sculptant une Joconde pour carte postale qui avait l'air d'un moulage maladroit : on eût dit que cette Mona Lisa très léchée qui scintillait au soleil s'était mis de la brillantine sur les cheveux.

Nolan surgit alors derrière Van Eyck dans son planeur aux ailes noires, le dépassa, s'enfonça dans le cou de la Joconde et trancha sans effort la tête aux joues pleines qui tomba vers les voitures. Le visage ne fut bientôt plus qu'un magma informe et nous vîmes des morceaux de nez et de mâchoire traverser la vapeur dans leur chute. Puis deux ailes se frôlèrent. Van Eyck pointa son pulvérisateur sur Nolan et il y eut un bruit de tissu déchiré. Van Eyck perdit rapidement de l'altitude et atterrit en cassant du bois.

Je courus à lui. « Charles, quel besoin éprouvez-vous de jouer les Von Richthofen ! Pour l'amour de Dieu, fichez-vous mutuellement la paix ! »

Van Eyck m'interrompit d'un geste. « Adressez-vous à Nolan, commandant. Je ne suis pas responsable de son acte de piraterie. » Il se dressa dans son cockpit pour scruter les voitures, tandis que des lambeaux cotonneux tombaient autour de lui.

Je revins sur mes pas en songeant que le temps était venu pour les sculpteurs de nuages de Corail D de se séparer. A cinquante mètres de moi, la jeune secrétaire était descendue de la Rolls-Royce et me faisait des signes. Sans refermer la portière, sa patronne fixait sur moi ses yeux trop maquillés. Sur son épaule, ses cheveux blancs, torsadés, formaient un serpent de nacre.

Je tendis à la jeune femme mon casque de pilote. Elle avait un front haut qu'elle cachait sous une frange d'un blond ardent, comme pour essayer de dissimuler une part de sa personnalité. Elle posa un regard perplexe sur l'objet que je lui présentais.

« Je n'ai pas l'intention de voler. De quoi s'agit-il ?

— D'une aumône, expliquai-je. Pour le repos de Michel-Ange, d'Ed Keinholtz et des sculpteurs de nuages de Corail D.

— Ah... Je crains que le chauffeur soit le seul à avoir *de l'argent* sur lui. Dites-moi, vous arrive-t-il d'exercer ailleurs vos talents ?

— D'exercer... ? » Je me détournai de cette jeune et jolie femme pour jeter un coup d'œil à la pâle chimère aux yeux de bijoux assise à l'arrière, dans la pénombre. Elle regardait la Joconde décapitée glisser à travers le désert vers Vermilion Sands. « Vous avez probablement

deviné que nous ne sommes pas une troupe de professionnels. Et vous vous doutez bien qu'il nous faudrait de beaux nuages. Où devrions-nous aller exactement ?

— A Lagune Ouest. » Elle sortit de son sac un agenda en peau de serpent. « Miss Chanel donne une série de garden-parties et aimerait s'assurer votre concours. Bien entendu, votre cachet sera élevé.

— Chanel... Leonora Chanel, la... ? »

Le visage de la jeune femme se ferma de nouveau, comme si elle voulait me laisser la responsabilité de mes paroles. « Miss Chanel passe l'été à Lagune Ouest. A propos, je dois attirer votre attention sur une clause du contrat : Miss Chanel sera votre modèle, votre unique modèle. Vous me comprenez ? »

A cinquante mètres de nous, Van Eyck traînait vers ma voiture son planeur endommagé. Nolan avait atterri, laissant dans le ciel une caricature de Cyrano. Petit Manuel rassemblait le matériel en clopinant. Dans la lumière déclinante ils avaient l'air de travailler pour quelque minable cirque.

« Très bien, répondis-je. Je prends note. Mais les nuages, Miss... ?

— Lafferty. Beatrice Lafferty. C'est Miss Chanel qui fournira les nuages. »

Je fis le tour des voitures en tendant mon casque, puis partageai les gains entre Nolan, Van Eyck et Manuel. Ils restaient debout dans la clarté déclinante du crépuscule, les billets à la main, les yeux fixés sur l'autoroute.

Leonora Chanel descendit de la Limousine et alla se promener dans l'étendue déserte. Ses cheveux blancs, sa mince silhouette et son manteau de cobra apparaissaient et disparaissaient tour à tour derrière les dunes tandis qu'elle errait à pas lents. Des raies des sables s'élevaient autour d'elle, dérangées par les mouvements discontinus de ce fantasma ambulant surgit d'un après-midi torride. Sans se soucier de leurs aiguillons qui menaçaient ses jambes, elle marchait tête haute, les yeux fixés sur notre bestiaire aérien qui se dissolvait dans le ciel et sur la tête de mort qui, en se dirigeant vers Lagune Ouest, avait perdu de sa blancheur.

Le jour où, pour la première fois, je la vis suivre les exploits des sculpteurs de nuages, je ne savais que penser de Leonora Chanel. Fille d'un des financiers les plus riches du monde et veuve d'un timide aristocrate de Monaco, le comte Louis Chanel, elle avait hérité aussi bien de son mari que de son père. Le comte étant mort à Cap Ferrât

dans des circonstances mystérieuses que n'éclaircissait pas la thèse officielle du suicide, Leonora était devenue une héroïne de l'actualité et une cible des commérages. Elle avait alors cherché son salut dans la fuite et, depuis, faisait inlassablement le tour du monde, de Palm Springs à Séville et de Séville à Mykonos, ou de sa villa fortifiée de Tanger à sa vaste demeure perdue dans les neiges des Alpes, au-dessus de Pontresina.

Pendant ces années d'exil parurent dans des journaux ou des hebdomadaires diverses photographies qui révélèrent peu à peu certains aspects de sa personnalité. On vit Leonora en Espagne visitant d'un air morose une fondation pieuse en compagnie de la duchesse d'Albe ; on la vit à Port Lligat dans la villa de Dali, assise sur une terrasse avec Soraya et quelques autres célébrités, le visage fermé, ses yeux scintillants posés sur les flots de diamant de la Costa Brava.

Elle jouait donc les Greta Garbo avec une affectation excessive, se sentant toujours soupçonnée d'avoir été pour, quelque chose dans la mort de son mari. Le comte avait été un play-boy plein de réserve. Il ne pilotait son avion personnel que pour se rendre sur divers sites archéologiques du Péloponnèse et il n'avait qu'une seule maîtresse, une jeune et belle organiste libanaise qui passait pour une des meilleures interprètes de Bach. Nul ne sut jamais pourquoi cet homme agréable et discret avait mis fin volontairement à ses jours. Un portrait mutilé de Leonora auquel il travaillait fut accidentellement détruit pendant l'enquête judiciaire : cette pièce qui promettait d'être sensationnelle ne put être produite à l'audience. Peut-être le tableau révélait-il certaines tendances de Leonora qu'elle préférait ne pas connaître.

Lorsqu'une semaine plus tard je me rendis à Lagune Ouest pour préparer la première garden-party, je comprenais parfaitement que Leonora Chanel eût été attirée par Vermilion Sands, cette bizarre station touristique ancrée dans les sables, avec sa léthargie, son mal des plages et ses perspectives changeantes. Tout au long de la route que je parcourais, des sculptures soniques plantées sans ordre sur la plage chantaient leur mélopée. La silice fondue de la surface du lac formait un immense miroir irisé qui reflétait des couleurs plus vives encore que le cinabre et le rose cyclamen de nos planeurs. Pilotés par Nolan, Van Eyck et Petit Manuel, ils volaient au-dessus du lac comme de capricieuses libellules.

Nous pénétrions dans un paysage embrasé. A cinq cents mètres, les corniches aiguës du pavillon faisaient saillie dans l'air vif, déformées, semblait-il, par quelque distorsion de l'espace et du temps. Derrière la maison d'été s'élevait une vaste mesa, semblable à un volcan usé

portant sur ses épaules les courants thermiques qui montaient du lac surchauffé.

Je poursuivis ma route vers la villa, tout en enviant à Nolan et à Petit Manuel ces redoutables courants ascendants qui dépassaient en violence tous ceux que nous avions connus autour de Corail D. Bientôt la brume se leva sur la plage et je vis les nuages.

Ils étaient accrochés à quelque cinquante mètres au-dessus de la mesa, déformés comme les oreillers d'un géant insomniaque. Des colonnes d'air les crevaient en bouillonnant avec autant de force qu'un liquide dans un chaudron. Ce n'étaient pas les paisibles cumulus de Corail D mais des nimbus orageux, des masses instables d'air surchauffé capables d'élever un avion de trois cents mètres en quelques secondes. Leurs bords étaient noirs par endroits et leurs flancs creusés de vallées et de ravins. Ils passèrent au-dessus de la villa, que la brume protégeait de la chaleur venue du lac, et commencèrent à se dissoudre au gré des vents qui soufflaient avec violence.

Je m'engageai dans l'allée derrière une camionnette chargée d'un matériel de « son et lumière », tandis qu'une douzaine de domestiques alignaient des chaises de jardin sur la terrasse et déployaient un auvent.

Béatrice Lafferty s'avança à ma rencontre. « Commandant Parker, voilà les nuages que nous vous avions promis. »

Je levai de nouveau les yeux vers les masses sombres et changeantes qui pendaient comme des linuels au-dessus de la blanche villa. « Des nuages, Beatrice ? Ce sont des tigres, des tigres ailés. Nous sommes des manucures de l'air et non des dompteurs de dragons.

— Rassurez-vous, on ne vous demande rien d'autre qu'un travail de manucure. » Elle ajouta en me regardant de biais : « Vos hommes ont bien compris, n'est-ce pas, qu'ils n'auront qu'un seul modèle ?

— Vous voulez dire Miss Chanel ? Ils le savent. » Je lui pris le bras et nous nous dirigeâmes vers le balcon qui dominait le lac. « Les riches ont toujours aimé faire exécuter leur image. Après tout, qu'importe le matériau ? Ils peuvent bien choisir le marbre ou le bronze, le plasma ou les nuages. On a toujours trop négligé l'art du portrait.

— Pas ici, en tout cas. » Elle se tut, le temps de laisser passer un maître d'hôtel aux bras chargés de serviettes. « Faire exécuter son portrait dans l'air et le soleil ! On pourrait soupçonner quelque vanité dans cette conduite, ou pire encore.

— Vous êtes très mystérieuse. Que voulez-vous dire ? »

Elle me fit un clin d'œil. « Je vous répondrai dans un mois, à l'expiration de mon contrat. Mais soyons sérieux : à quelle heure vos hommes doivent-ils arriver ?

— Ils sont déjà là. » Je lui montrai, entourés de masses cotonneuses qui allaient se dissoudre dans la brume, les trois planeurs qui glissaient au-dessus du lac dans l'air surchauffé. Ils suivaient vers le quai un yacht des sables, dont les pneus soulevaient des nuages de poussière rouge cerise. Derrière le pilote était assise Leonora Chanel, vêtue d'un pantalon et d'une jaquette en alligator jaune et coiffée d'une toque de raphia noire qui dissimulait ses cheveux blancs.

Tandis que le pilote amarrait son bâtiment, Van Eyck et Petit Manuel improvisèrent un numéro et se mirent à tailler les petits nuages cotonneux qui passaient à cent mètres au-dessus du lac. Van Eyck sculpta une orchidée, puis un cœur et des lèvres, cependant que Manuel façonnait une tête de perruche, deux souris identiques et les initiales « L. C. ». Effleurant parfois de leurs ailes la surface du lac, ils plongeaient autour de Leonora qui, debout sur le quai, saluait poliment de la main chaque esquisse. Lorsqu'ils se posèrent, Leonora attendit que Nolan sculptât à son tour un nuage ; mais il se contenta de tourner autour du lac, devant elle, comme un oiseau blessé. Je m'aperçus bientôt que l'étrange châtelaine de Lagune Ouest avait perdu conscience de tout ce qui l'entourait et qu'elle était tombée dans une profonde rêverie, les yeux fixés sur Nolan. Dans les déserts d'ombre de ses yeux éteints passaient des souvenirs, comme des caravelles sans voiles.

Au début de la soirée, Beatrice Lafferty me fit entrer dans la villa par la porte-fenêtre de la bibliothèque. Tandis que Leonora, vêtue à présent d'une robe d'organdi sertie de saphirs qui laissait à de longs colliers le soin de dissimuler les seins, accueillait ses invités sur la terrasse, je dénombrai les portraits dont la demeure était pleine : il y en avait plus de vingt, comprenant aussi bien des tableaux académiques et mondains dus à Annigoni ou au Président de l'Académie Royale que d'étranges études psychologiques, signées Dali et Francis Bacon, qui ornaient le bar et la salle à manger. Partout, entre les demi-colonnes de marbre, dans les miniatures dorées qui ornaient les manteaux de cheminée, et même sur le mur de l'escalier, s'offrait aux regards le même visage hautain et beau. Ce narcissisme colossal semblait être le dernier refuge de Leonora Chanel, la seule retraite possible pour cette âme errante qui fuyait le monde.

Enfin nous trouvâmes, sur un grand chevalet de l'atelier qui occupait le dernier étage, un portrait à peine verni. L'artiste avait délibérément eu recours au bleu anglais et aux teintes sentimentales des

portraitistes à la mode, mais sous ce fard Leonora était représentée comme une Médée cadavérique : la peau tendue au-dessous de la joue, très droite, les traits anguleux et la bouche déformée lui donnaient l'aspect figé et cireux d'une morte.

Je baissai les yeux sur la signature. « Nolan ! Mon Dieu, étiez-vous ici quand il a peint cela ? »

— Le portrait était achevé lorsque je suis arrivée, il y a deux mois. Elle a refusé de le faire encadrer.

— Ce n'est pas étonnant. » J'allai à la fenêtre et jetai un coup d'œil aux stores qui dissimulaient les chambres à coucher. « Nolan est venu *sous ce toit*. Il était le propriétaire de l'atelier qui tombe en ruine près de Corail D.

— Mais pourquoi Leonora le rappellerait-elle ? Ils doivent avoir...

— Je connais Leonora Chanel mieux que vous, Beatrice. Elle veut lui faire recommencer son portrait, mais aux dimensions du ciel, cette fois. »

Nous sortîmes de la bibliothèque et, laissant de côté les cocktails et les petits fours, nous nous dirigeâmes vers l'endroit où Leonora accueillait ses invités. Nolan, en costume de daim blanc, se tenait debout à ses côtés. De temps à autre il lui jetait un regard de biais, comme pour profiter de toutes les occasions où cette femme monstrueusement égoïste donnait libre cours à son humour macabre. Leonora se cramponnait à son bras. Ses yeux ornés de diamants me faisaient penser à quelque prêtresse primitive, et sous la parure de colliers ses seins étaient comme des serpents prêts à mordre.

Van Eyck se présenta à la maîtresse de maison en s'inclinant plus bas qu'il n'était nécessaire, suivi de Petit Manuel qui se faufilait, mal à l'aise, parmi les hommes en smoking.

A sa vue Leonora eut un rictus de dégoût, puis elle jeta un coup d'œil au plâtre qui m'emprisonnait le pied. « Nolan, vous vous entourez d'éclépés. Votre nain a-t-il aussi l'intention de voler ? »

Petit Manuel leva vers elle des yeux qui ressemblaient à des fleurs piétinées.

Le spectacle commença une heure plus tard. Les nuages striés de noir étaient éclairés par le soleil qui se couchait derrière la mesa, et des cirrus fantomatiques formaient le cadre doré des futurs portraits. Le planeur de Van Eyck s'éleva en spirale à la rencontre du premier nuage, tour à tour perdant de la vitesse et reprenant son ascension au

gré des courants qui le poussaient avec violence.

Les invités assis sur la terrasse applaudirent à tout rompre lorsque les pommettes apparurent, inertes et satinées comme de l'écume. Cinq minutes plus tard, tandis que Van Eyck piquait vers le lac, je vis qu'il s'était surpassé. Illuminé par les projecteurs et accompagné de l'ouverture de *Tristan* qui, répercutée par haut-parleur sur les flancs de la mesa, était sans doute destinée à enfler encore plus cette immense baudruche, le portrait de Leonora passa au-dessus de nos têtes en répandant une pluie fine. La chance voulut qu'il ne se déformât qu'au-dessus du lac. Il se désintégra alors dans l'air du soir, comme s'il était déchiqueté et chassé du ciel par quelque main irritée.

Petit Manuel prit l'air à son tour et s'attaqua à un nuage strié de noir, comme un jeune sot abordant une matrone acariâtre. Il se laissa porter un moment par les courants, paraissant ne pas savoir quelle forme donner à l'imprévisible colonne de vapeur, puis entreprit de découper les contours approximatifs d'une tête de femme. Je ne l'avais jamais vu aussi nerveux. A peine eut-il fini que des applaudissements crépitèrent de nouveau, bientôt suivis de rires et d'exclamations ironiques.

Le nuage sculpté, conçu comme un portrait plutôt flatteur de Leonora, commençait à basculer, roulant sur lui-même dans l'air violemment agité. La mâchoire s'allongea, le sourire glacé devint idiot. Moins d'une minute plus tard, la tête géante de Leonora Chanel était sens dessus dessous.

J'ordonnai discrètement qu'on éteignît les projecteurs, et l'attention des spectateurs se reporta sur le planeur aux ailes noires de Nolan qui commençait à s'élever vers le nuage voisin. Des fragments cotonneux tombèrent vers nous en se dissolvant peu à peu, tandis que le jour baissait et que l'iodure vaporisé nous dissimulait l'ouvrage de Nolan. Lorsque le portrait émergea, je constatai avec surprise qu'il avait toutes les apparences de la vie. Il y eut un tonnerre d'applaudissements, quelques mesures de *Tannhauser*, et les projecteurs illuminèrent le visage aux traits fins. Debout au milieu de ses invités, Leonora leva son verre et salua le planeur.

Intrigué par l'inhabituelle générosité de Nolan, je regardai avec plus d'attention le visage rayonnant et ne compris qu'alors l'intention de l'artiste. Le portrait n'était que trop ressemblant : le pli amer de la bouche, le menton relevé pour mettre la nuque en valeur, la peau tendue au-dessous de la joue droite, tout ce que j'avais déjà vu dans le tableau de l'atelier figurait également, avec une ironie cruelle, dans le nuage sculpté.

Entourée d'invités, Leonora recevait leurs félicitations sans les entendre. Les yeux levés vers son portrait qui commençait à se dissoudre au-dessus du lac, elle le *voyait* pour la première fois. Le sang lui monta au visage.

Mais bientôt les explosions roses et bleues d'un feu d'artifice tiré de la plage effacèrent l'équivoque représentation.

Peu avant l'aube, j'allai avec Beatrice faire un tour sur la plage parmi les débris de fusées et les roues à feu. Quelques lampes restées allumées perçaient les ténèbres de la terrasse déserte et éclairaient les chaises vides. A peine commençons-nous à descendre les marches qu'un cri de femme retentit quelque part au-dessus de nous, suivi d'un bruit de verre brisé. Quelqu'un donna un coup de pied dans une porte-fenêtre et un homme brun vêtu de blanc se mit à courir entre les tables.

Tandis que Nolan disparaissait dans l'allée, Leonora Chanel sortit de la villa et se dirigea vers le centre de la terrasse. Tout en regardant les nuages noirs qui dominaient la mesa, elle ôta d'un geste brusque les bijoux qui entouraient ses yeux. Ils tombèrent à ses pieds, scintillant sur le carrelage. Puis la silhouette voûtée de Petit Manuel jaillit de l'ombre du kiosque à musique et mon compagnon s'enfuit sur ses jambes torses.

Il y eut un bruit de moteur près des grilles et Leonora retourna à pas lents vers la villa, en regardant son reflet brisé dans la vitre de la porte-fenêtre. Elle s'arrêta en voyant un homme grand et blond, aux yeux ardents, sortir de l'ombre des sculptures soniques qui faisaient face à la bibliothèque. Dérangées par le bruit, les sculptures avaient commencé à gémir, puis, tandis que Van Eyck s'avavançait vers Leonora, elles se mirent à chanter au rythme lent de ses pas.

Les sculpteurs de nuages de Corail D devaient donner le lendemain leur dernière représentation. Pendant tout l'après-midi, avant l'arrivée des invités, il n'y eut au-dessus du lac qu'une faible lumière. Une armada de nimbus orageux se massa derrière la mesa, de sorte que le spectacle risquait fort d'être annulé.

Van Eyck était avec Leonora. Quand j'arrivai, Beatrice Lafferty regardait leur yacht des sables osciller sur le lac, fouetté par les coups de vent.

« Ni Nolan ni Petit Manuel n'ont donné signe de vie, me dit-elle. Et les invités arriveront dans trois heures. »

Je la pris par le bras. « La garden-party est déjà terminée. Quand vous

serez libérée de vos obligations, Bea, venez donc vivre avec moi à Corail D. Je vous apprendrai à sculpter les nuages. »

Van Eyck et Leonora revinrent à terre une demi-heure plus tard. Van Eyck me regarda droit dans les yeux en passant devant moi. Leonora se cramponnait à son bras ; les bijoux dont elle ornait ses yeux le jour, scintillaient étrangement, projetant des reflets sur la terrasse.

Vers huit heures, quand les premiers invités firent leur apparition, Nolan et Petit Manuel n'étaient toujours pas arrivés. Des lampes illuminaient la terrasse et l'air du soir était doux, mais des nuages d'orage glissaient au-dessus de nos têtes comme des géants inquiets. Quand j'allai voir les planeurs au sommet de la colline où ils étaient amarrés, leurs ailes frissonnaient dans le vent.

Charles Van Eyck n'avait pas pris l'air depuis une minute, nain écrasé par un immense amoncellement de nimbus, que son planeur tombait en vrille vers le sol, jeté à bas par les courants furieux. Il redressa son appareil à cinquante mètres de la villa, fit un détour par le lac, loin de la masse imposante de nuages, et recommença sa tentative. Sous les yeux de Leonora et de ses invités, le planeur fut repoussé avec violence dans une explosion de vapeur, puis tomba vers le lac, une aile brisée.

Je me dirigeai vers Leonora. Près d'elle, sur le balcon, se tenaient Nolan et Petit Manuel, les yeux fixés sur Van Eyck qui s'extirpait de son cockpit à trois cents mètres de là.

« Pourquoi vous êtes-vous donné la peine de venir ? demandai-je à Nolan. Ne me dites pas que vous avez l'intention de voler. »

Sans enlever les mains de ses poches, Nolan se pencha sur le garde-fou. « Je n'en ai pas l'intention, en effet, et c'est pourquoi je suis ici. »

Leonora portait une robe de soirée en plumes de paon qui formait une immense traîne dont les centaines d'yeux luisaient dans l'air orageux et revêtaient son corps de flammes bleues.

« Miss Chanel, les nuages sont comme fous, dis-je en manière d'excuse. Un orage se prépare. »

Elle me dévisagea, les yeux hagards. « N'est-ce pas votre métier de courir des risques ? » Elle désigna d'un geste large les nimbus qui tournoyaient au-dessus de nos têtes. « Pour de pareils nuages, il me faut un Michel-Ange du ciel... Qu'en dit Nolan ? A-t-il trop peur, lui aussi ? »

Quand elle cria son nom, Nolan la regarda d'un air stupéfait, puis nous

tourna le dos. Au-dessus de Lagune Ouest l'éclairage avait changé. Une moitié du lac était à présent couverte d'un voile sombre.

Je me sentis tiré par la manche. Petit Manuel leva vers moi ses yeux d'enfant malin. « Raymond, je veux y aller. Laissez-moi prendre le planeur.

— Manuel, pour l'amour de Dieu ! Vous allez vous...»

Il partit comme une flèche entre les chaises dorées. Leonora fronça les sourcils quand il lui prit le poignet.

« Miss Chanel...» Sa bouche déformée essayait de dessiner un sourire encourageant. « Je vais sculpter pour vous. Un gros nuage d'orage, tout de suite. »

Elle dévisagea avec un certain dégoût ce petit bossu excité qui, debout près de sa traîne en plumes de paon, lui faisait les yeux doux. Van Eyck avait abandonné son planeur fracassé et revenait en boitant sur la plage. Je compris que, d'une certaine façon, Manuel voulait se mesurer à lui.

Leonora fit la grimace, comme si elle avait avalé quelque liquide empoisonné. « Commandant Parker, dites-lui de...» Elle s'interrompit pour jeter un coup d'œil à l'énorme nuage noir qui tourbillonnait au-dessus de la mesa, comme jailli des entrailles d'un volcan. « Attendez ! Voyons ce qu'est capable de faire notre petit estropié ! » Elle se tourna vers Manuel avec un sourire qui fit étinceler ses dents. « Eh bien, allez-y. Montrez-nous comment vous sculptez les tourbillons. »

Toutes les lignes de son visage formaient une géométrie meurtrière.

Nolan traversa la terrasse en courant, piétinant au passage les plumes de paon de Leonora qui riait à gorge déployée. Nous essayâmes d'arrêter Manuel, mais il atteignit avant nous le sommet de la colline. Piqué par les sarcasmes de Leonora, il disparut en bondissant sur les rochers dans une demi-obscurité. Un petit groupe de spectateurs se forma sur la terrasse.

Le planeur jaune et orangé prit son essor et s'éleva droit vers le nuage d'orage. A vingt mètres des noirs tourbillons, il fut dangereusement secoué par les coups de vent, mais Manuel parvint à plonger dans la masse obscure et commença à la découper. De noires gouttes de pluie tombèrent à nos pieds sur la terrasse.

Un visage de femme apparut, dont les yeux brillants et sataniques étaient figurés par de profondes ouvertures et la bouche par une large tache sombre. Nolan, qui avait pris place à bord de son planeur et

s'élevait au-dessus du lac, poussa un cri pour alerter son compagnon, mais une seconde plus tard l'appareil de Petit Manuel fut happé par un puissant courant ascendant et ballotté plus haut que le nuage. Se débattant contre la folie des vents, Manuel perdit de l'altitude et se dirigea de nouveau vers l'immense visage qui soudain s'ouvrit, fit un bond en avant et engloutit le planeur.

Dans le plus grand silence, nous regardâmes la carcasse disloquée de l'appareil tourner au centre du nuage. Le visage passa au-dessus de nous, parsemé des débris du fuselage et des ailes, et il commença à se dissoudre. Quand il atteignit le lac, les traits se déformèrent, la bouche fut arrachée, un œil explosa. Un dernier coup de vent anéantit le reste.

Les débris du planeur de Petit Manuel tombèrent dans l'air scintillant.

Avec Beatrice Lafferty, j'allai chercher le corps de Manuel de l'autre côté du lac. Le spectacle de cette mort et l'explosion du portrait de leur hôtesse commençaient à faire fuir les invités. En quelques minutes, l'allée se remplit de voitures. Debout à côté de Van Eyck au milieu des tables abandonnées, Leonora les regardait partir.

Beatrice et moi restions silencieux. Les restes du planeur fracassé, morceaux de toile, lattes brisées et cordages emmêlés, étaient dispersés sur le sable vitrifié. A plusieurs mètres du cockpit je trouvai le cadavre de Petit Manuel, recroquevillé, trempé de pluie, semblable à un singe noyé.

Je le portai à bord du yacht des sables.

« Raymond ! » Beatrice me montrait du doigt le rivage. Des nuages d'orage s'étaient massés sur toute l'étendue du lac et les premiers éclairs jaillissaient du côté des collines, derrière la mesa ; dans l'air électrisé la villa avait perdu son éclat. A moins d'un kilomètre un cyclone descendait la vallée en tournoyant vers le lac.

Les premières rafales nous frappèrent. Beatrice se mit à crier de nouveau : « Raymond ! Nolan se dirige droit sur lui ! »

Je vis alors le planeur aux ailes noires tourner sous la sombre corolle du cyclone et Nolan chevaucher des tourbillons de vent. Ses ailes tenaient bon. Soudain, tel un poisson-pilote, il s'enfonça dans l'entonnoir comme pour diriger le cyclone vers la villa de Leonora.

Je le perdis de vue vingt secondes plus tard, quand il heurta la maison. L'air sombre parut exploser au-dessus de la villa, qui devint la proie d'un, tourbillon centrifuge de verre brisé et de chaises fracassées. J'abandonnai le yacht en courant, suivi de Beatrice, et nous nous allongeâmes dans un repli de sable vitrifié. Tandis que le cyclone

s'éloignait dans le ciel orageux, un grain noir resta suspendu au-dessus de la villa, dont il projetait de temps à autre des débris dans les airs. Des lambeaux d'étoffe et des plumes de paon voltigèrent autour de nous.

Nous attendîmes une demi-heure avant de nous approcher de la villa. Des centaines de verres brisés et de chaises en miettes jonchaient la terrasse. Tout d'abord je ne vis pas trace de Leonora, bien que son visage fût partout représenté et que ses portraits lacérés couvrirent le carrelage trempé de pluie. Un fragment de sourire porté par le vent vint en tourbillonnant s'enrouler autour de ma jambe.

Le cadavre de Leonora gisait parmi les tables renversées près du kiosque à musique, à demi enroulé dans une toile tachée de sang. Son visage ressemblait à présent au nuage d'orage que Manuel avait tenté de sculpter.

Nous trouvâmes Van Eyck sous l'auvent abattu. Il était pendu par le cou à un enchevêtrement de fils électriques et des ampoules faisaient un nœud coulant autour de son visage exsangue. Le courant passait par intermittence et illuminait ses yeux exorbités.

Je m'appuyai sur la Rolls retournée et pris Beatrice par les épaules. « Il n'y a pas trace de Nolan, et je ne vois pas les débris de son planeur.

— Le malheureux. C'est lui qui a dirigé le cyclone sur la villa, Raymond. Il avait réussi à le contrôler. »

Je traversai la terrasse et recouvris en silence le cadavre de Leonora avec les toiles déchiquetées qui la représentaient.

Beatrice Lafferty vint vivre avec moi dans l'atelier de Nolan, près de Corail D. De Nolan nous n'entendîmes plus parler, et nous ne montâmes plus jamais à bord des planeurs. Les nuages transportent trop de souvenirs avec eux.

Il y a trois mois, un homme qui avait vu les appareils abandonnés devant le hangar s'est arrêté près de Corail D pour venir à notre rencontre. Il a prétendu avoir aperçu un homme pilotant un planeur très haut au-dessus de Vermilion Sands, occupé à façonner des strato-cirrus auxquels il donnait l'aspect de bijoux ou de visages d'enfant. Une fois même on avait remarqué la tête d'un nain.

Il est possible, à la réflexion, qu'il s'agisse de Nolan. Peut-être a-t-il réussi à échapper au cyclone. Le soir je m'assieds avec Beatrice au milieu des sculptures soniques et nous les écoutons chanter tandis que les nuages du beau temps s'élèvent au-dessus de Corail D, et nous attendons que revienne, poussé par le vent dans son planeur aux ailes

noires (mais elles sont peut-être maintenant rose bonbon), celui qui façonnera pour nous des hippocampes et des licornes, des nains, des bijoux et des visages d'enfant.

The Cloud-Sculptors of Coral D.

© J.G. Ballard, 1967.

© Éditions Opta, pour la traduction.

MECENE

par William Rotsler

La nouvelle de Ballard est illustre, et le texte qu'on va lire s'en est manifestement inspiré ; mais les variations sont d'une grande finesse, et le résultat est d'une qualité presque égale. Le thème central n'est plus le narcissisme féminin mais le narcissisme masculin : le couple formé par l'artiste et son modèle cède le devant de la scène à l'artiste manqué qui a réussi en affaires. Un personnage bien incomplet, qui ne sait qu'aider les autres à parfaire leur œuvre et à la vendre ou à la contempler. Lui aussi est attiré par les images et en oublie les êtres humains ; il fait partie des gens différents, il est assez intelligent pour sentir la supériorité des originaux, mais les légendes, au sommet de l'échelle des valeurs, resteront toujours pour lui un mystère. En quoi diffère-t-il des héros de Delany ? Réponse : lui, il a choisi son destin.

ELLE vous regarde depuis son cube de ténèbres ; calme, silencieuse, le souffle paisible, elle vous contemple, sans plus. Elle est nue jusqu'à la taille, les hanches ceintes d'une parure de bijoux, et trône royalement sur une pile de coussins luxueux. Sa longue chevelure blanche qui tombe en cascade sur ses épaules couleur d'abricot chatoye légèrement sous l'effet de quelque invisible lumière.

En vous approchant du sensatron grandeur nature, vous sentez les vibrations s'emparer de vous. Rien n'est trop fort pour décrire le saisissant réalisme de cette image en trois dimensions, car le portrait qu'a fait Michael Cilento de l'une des plus grandes courtisanes de l'histoire est une magnifique œuvre d'art.

Alors que vous observez le cube, l'image de Diana Snowdragon perd de sa quiétude et devient subtilement prédatrice, dominante, impérieuse. Elle n'est plus nue, mais dénudée. On croit entendre les cloches lointaines des musiciens de mélora... Le pouvoir de sa personnalité singulière est irrésistible, tout comme il l'est au naturel, mais l'interprétation de l'artiste en révèle quantité d'autres facettes.

Ce portrait de Diana au sensatron est universellement considéré comme un chef-d'œuvre. Le modèle lui-même en fut émerveillé.

L'artiste, quant à lui, était écoeuré ; il m'a confié que le modèle, aveuglé par son ego, était en fait incapable de percevoir le réalisme de la sculpture qu'il avait créée.

Mais ce fut grâce à ce cube que Michael Benton Cilento obtint la notoriété à laquelle il aspirait, dont il avait besoin... et qu'il haïssait. C'était son premier cube sensatron important, alors que ceux-ci commençaient tout juste à quitter le domaine scientifique pour entrer dans le domaine de l'art. Travailler au sensatron devenait « à la mode », et les conversations des milieux artistiques tournaient autour des pinces électroniques, des réseaux ciliés et des effaceurs.

Le portrait qu'avait fait Mike de la gourgandine la plus mal famée – et la plus riche – de la société se rendit célèbre du jour au lendemain. Les cubes fac-similé qu'on trouve aujourd'hui dans le commerce sont eux-mêmes impressionnants, mais l'original, avec ses ingénieux circuits et ses émissions délicatement ajustées, est tout simplement stupéfiant.

Un collectionneur de Rome attira mon attention sur Cilento, et je pris rendez-vous avec ce dernier dès que j'eus contemplé le cube de la Snowdragon. Nous nous retrouvâmes à la villa Santini, à Ostie ; comme la plupart des jeunes artistes, il avait entendu parler de moi.

Notre rencontre eut lieu près d'un bassin, et ses premières paroles furent : « Vous avez subventionné Wiesenthal pendant des années, n'est-ce pas ? » Je hochai la tête, soudain circonspect ; pour chaque artiste auquel on vient en aide, il y en a dix sur les rangs.

« Son opéra, *Montézuma*, ne valait pas un clou. »

Je souris.

« Il a été bien accueilli.

— Il n'a rien compris à cet Aztèque, pas plus qu'à Cortez. » Il me regarda d'un air de défi.

« Je le reconnais ; mais quand je l'ai écouté, il était trop tard. »

Il se détendit et donna un coup de pied dans l'eau, glissant un regard furtif vers les deux filles d'un magnat des minéraux lunaires qui passaient à côté de nous, presque nues. Il avait apparemment placé sa réplique et n'avait rien à ajouter.

Cilento m'intriguait. Au cours de nombreuses années consacrées à « découvrir » des artistes, j'en avais rencontré de toutes sortes, depuis les timides qui se cachent jusqu'aux bourrus qui exigent mon patronage. D'autres paraissaient indifférents, comme semblait l'être Cilento. Mais beaucoup avaient affecté cette attitude, et j'avais appris à ne tenir compte que de deux choses : l'œuvre accomplie et le potentiel créatif.

« Votre cube de la Snowdragon était magnifique », dis-je.

Il hochait la tête en détournant les yeux. « Ouais », grogna-t-il. Puis il ajouta, comme après réflexion : « Merci. » Nous discutâmes du cube pendant un moment, et il me dit ce qu'il pensait de son modèle.

« Mais le cube vous a rendu célèbre », observai-je.

Il me regarda en plissant les yeux et demanda au bout d'un moment : « Est-ce là l'objectif de l'art ? »

Je ris. « La célébrité est bien utile. Elle ouvre des portes. Elle rend certaines choses possibles. Elle permet même de devenir encore plus célèbre.

— Elle aide à tomber les filles, reconnut Cilento avec un sourire.

— Elle peut aussi causer votre mort, ajoutai-je.

— C'est un outil, Mr. Thorne, tout comme un circuit intégré ou la connaissance de l'électronique moléculaire. Mais c'est un outil qui peut apporter la liberté. Je veux cette liberté ; tout artiste en a besoin.

— C'est la raison pour laquelle vous avez choisi Diana ? »

Il sourit en hochant la tête. « Cette femme représentait aussi une gageure de taille.

— Je l'imagine », fis-je en riant. Je songeai à Diana, dix-sept ans, magnifique bête de proie escaladant à coups de griffes les murs monolithiques de la société.

Nous primes un verre ensemble, puis nous partageâmes une expérience psychédélique dans les ruines d'un temple de Vesta et devînmes l'un pour l'autre Mike et Brian. Nous nous assîmes sur de vieilles pierres, adossés à un moignon de colonne croulante, le regard fixé sur les lumières de la villa Santini située en contrebas.

« Un artiste a besoin de liberté, dit Mike, plus encore qu'il n'a besoin de peinture, d'électricité, de schémas électroniques ou de pierre – ou même de nourriture. On peut toujours se procurer les matériaux, mais la liberté d'en user est précieuse. Le temps est limité.

— Que faites-vous de l'argent ? Cela aussi, c'est la liberté, rétorquai-je.

— Parfois. Mais on peut avoir l'argent sans la liberté. En général, pourtant, la célébrité apporte l'argent. » Je hochai la tête, songeant que dans mon cas c'était l'inverse.

Nous contemplâmes la mer Tyrrhénienne sous la lueur de la demi-lune, plongés chacun dans nos pensées. Je songeai à Madelon.

« Il y a quelqu'un dont j'aimerais que vous fassiez le portrait, dis-je. Une femme. Une femme très spéciale.

— Pas dans l'immédiat, répondit-il. Plus tard, peut-être. J'ai plusieurs commandes à honorer.

— Ne m'oubliez pas quand vous aurez du temps. C'est une femme tout à fait exceptionnelle. »

Il me regarda brièvement et jeta un caillou vers le bas de la colline.
« J'en suis sûr, dit-il.

— Vous aimez représenter les femmes, n'est-ce pas ? » demandai-je.

Je distinguai son sourire dans le clair de lune. « Vous faites cette déduction à partir d'un seul cube ?

— Non. J'ai acheté les trois petits que vous aviez faits avant celui-là. »

Il me fixa d'un œil perçant. « Comment saviez-vous même qu'ils existaient ? Je n'en ai jamais parlé à personne.

— Un chef-d'œuvre tel que le cube de la Snowdragon ne pouvait pas sortir du néant. Il devait y avoir quelque chose avant. J'ai fait la chasse aux propriétaires, et je les ai achetés.

— La vieille dame est ma grand-mère, me confia-t-il. Je regrette un peu de l'avoir vendue, mais j'avais besoin d'argent. » Je pris mentalement note de lui faire envoyer le cube.

« Oui, j'aime représenter les femmes, poursuivit-il d'une voix feutrée en se radossant à la colonne blême. Les artistes ont toujours aimé dépeindre les femmes. Emprisonner cette ombre fugitive d'un instant à peine entrevu... dans la peinture, dans la pierre, dans l'argile ou dans le bois, sur film... ou dans une structure moléculaire.

— Rubens les voyait gaies et rebondies, dis-je. Lautrec les voyait réelles et dépravées.

— Pour Vinci, elles étaient mystérieuses, reprit-il à son tour. Matisse les voyait oisives et voluptueuses. Michel-Ange les voyait à peine. Picasso en voyait une diversité infinie, délirante.

— Gauguin... la sensualité, observai-je. Henry Moore voyait en elles des abstractions, un point de départ pour la forme. Les femmes de Van Gogh reflétaient la folie géniale de son esprit.

— Cézanne les voyait comme des vaches placides, souligna Mike en riant. Fellini les voyait comme des créatures à facettes multiples, mi-anges, mi-bêtes. Dans les photographies d'André de Dienes, les

femmes sont des fantasmes réalistes, nimbés d'étrangeté et d'érotisme.

— Tennessee Williams les voyait comme des cannibales démentes, à la fois fascinantes et répugnantes. Les femmes de Sternberg étaient irréelles, dures, théâtrales, dis-je. Les femmes de Clayton étaient des rapaces diaboliques.

— Jason les voit comme des anges, légèrement flous, ajouta Mike, enchanté de notre petit jeu. Marmon les voyait comme des monstres maternels.

— Et vous ? » demandai-je.

Il se tut et son sourire s'estompa. Après un long silence, il répondit :
« Comme des illusions, je suppose. »

Il fit rouler entre ses doigts un fragment de pierre qui datait de César et poursuivit d'une voix étouffée, comme pour lui-même :

« Elles ne sont pas... tout à fait réelles, en quelque sorte. Les critiques disent que j'ai réussi un chef-d'œuvre de réalisme érotique, une étape marquante de l'art figuratif. Mais... ce ne sont que... des bribes, incroyablement réelles l'espace d'un instant... fantastiquement imprécises l'instant suivant.

Les femmes ne sont jamais les mêmes d'un instant à l'autre. C'est peut-être la raison pour laquelle elles me fascinent. »

Je ne revis plus Mike pendant un certain temps, bien que nous fussions restés en contact l'un avec l'autre. Il fit un portrait de la princesse Helga des Pays-Bas ; vêtue avec une grande simplicité, elle apparaissait dans un cube empli de vibrations d'amour et de paix, entourée des douze célèbres sculptures d'or.

Tout ce que Mike décidait de faire était aussitôt acheté et les commandes affluaient de tous côtés : de particuliers, de sociétés, et même de divers mouvements, il fit à cette époque un simple nu de sa maîtresse d'alors, dans une pose érotique rehaussée de vibrations pornographiques. Pour l'utilisation qu'il y avait faite des projecteurs d'ondes alpha, bêta et gamma, de même que pour l'acoustique, la revue *Modem Electronics* lui consacra un numéro entier. Le jeune Shah d'Iran acheta le cube pour l'installer dans ses jardins de Babylone, en chantier depuis de longues années.

Pour les moines de la base Planète-Rouge, sur Mars, Mike réalisa un grand cube du Christ qui devint rapidement une attraction touristique. Bien qu'il l'eût fait à titre gracieux, les moines insistèrent pour qu'il accepte un petit pourcentage sur la vente des cubes fac-similé.

Je revis Mike au vernissage de sa série « Système Solaire », au Grand Musée d'Athènes. Les dix cubes suspendus au plafond offraient chacun une interprétation non littérale du soleil et des planètes, depuis la boule d'énergie qu'était Sol jusqu'à la petite bille dure et brillante qu'était Pluton.

Mike avait l'air d'un animal en cage, d'un tigre pris au piège, mais il parut content de me voir. Ce fut en kidnappé volontaire qu'il s'éclipsa avec moi pour se rendre à mon appartement dans la vieille ville.

Dès qu'il fut entré, il poussa un soupir, jeta sa veste sur un fauteuil Lifestyle et gagna le balcon d'un pas nonchalant. Je pris deux verres et une bouteille de vin de Crète avant de le rejoindre.

Il soupira de nouveau et se laissa tomber dans un fauteuil pour siroter son vin. « La gloire commence-t-elle à vous peser ? » lui demandai-je en gloussant.

Il émit un grognement. « Pourquoi leur faut-il toujours la présence de l'artiste au vernissage ? L'art parle de lui-même.

— Relations publiques. Ils veulent toucher l'auréole de la créativité, dans l'espoir que celle-ci déteindra peut-être sur eux. » Il grogna de nouveau et nous laissâmes s'établir un silence tranquille, les yeux levés vers le Parthénon illuminé.

Il finit par reprendre la parole. « Je n'ai jamais voulu être rien d'autre qu'un artiste, comme les enfants qui veulent devenir plus tard astronautes ou footballeurs. C'est un honneur d'y parvenir, quoique ce soit. J'ai peint et j'ai sculpté. J'ai construit es mosaïques de lumière et des structures de points luminescents. J'ai même essayé pendant un moment la musique aérienne. Rien de tout cela ne m'a vraiment satisfait, mais je pense que c'est par les assemblages moléculaires que je parviens le mieux à m'exprimer.

— A cause de leur extrême réalisme ?

— En partie. Art abstrait, réalisme, expressionnisme – ce ne sont que des étiquettes. Ce qui importe, c'est ce qui *est*, les pensées et les émotions que l'on transmet. Les modules des sensatrons sont de très bons outils, qui permettent d'agir presque directement sur les émotions. Quand la G.E. lancera ses nouveaux appareils sur le marché, je pense même qu'il sera possible d'obtenir des nuances encore plus subtiles à partir des ondes alpha. Et, bien sûr, plus on dispose de modules, plus on peut accroître la complexité du sensatron. »

Nous retombâmes dans le silence, laissant monter vers nous le murmure de l'antique cité. Je songeai à Madelon.

« J'aimerais toujours que vous fassiez ce portrait d'une personne qui m'est très proche, lui rappelai-je.

— Bientôt. Je veux d'abord faire un cube d'une fille que je connais. Mais il faut que je trouve un nouveau refuge pour travailler. Je suis harcelé, ici, depuis qu'on a découvert où je me trouvais. »

Je lui parlai de ma villa de Sikinos, dans la mer Égée. Comme il parut intéressé, je lui offris d'y séjourner. « Il y a là-bas une ancienne grange à céréales que vous pourriez transformer en atelier, et la centrale de fusion contrôlée qui dessert la région vous fournira toute l'énergie dont vous aurez besoin. Il n'y a dans le voisinage que le couple qui s'occupe de la maison, et un tout petit village à proximité. Je serais honoré que vous en usiez. »

Il accepta mon offre sans se faire prier, et je m'étendis un peu sur Sikinos et son histoire.

« Les très anciennes civilisations me passionnent, dit Mike. Babylone, l'Assyrie, Sumer, l'Égypte, la vallée de l'Euphrate. La Crète me fait l'effet d'une nouvelle venue. Tout était neuf, à cette époque. Il y avait tout à inventer, tout à voir, tout à croire. Les dieux n'étaient pas partagés entre le christianisme et toutes les autres religions. Il y avait un dieu ou une croyance pour chacun, petit ou grand. Ce n'était pas Dieu et les anti-Dieu. La vie était plus simple.

— Elle était aussi plus désespérée, observai-je. Des rois despotiques, la maladie, l'ignorance, la superstition. Il y avait tout à inventer, c'est vrai, parce que bien peu l'avait été.

— Vous confondez technologie et progrès. Ils avaient de l'air pur, des terres vierges, un monde nouveau qui n'était pas encore épuisé.

— Vous êtes un pionnier, Mike, répliquai-je.

Vous faites appel à un moyen d'expression entièrement nouveau. »

Il rit et but une gorgée de vin. « Pas vraiment. Tout art a d'abord été une science, et toute science a d'abord été un art. Les ingénieurs ont utilisé les sensatrons avant les artistes. Avant cela, une douzaine de lignes de pensée et d'inventivité se sont croisées en un certain point pour aboutir à la création du sensatron. Il se trouve simplement que le sensatron est le meilleur moyen d'exprimer certaines choses. Pour en exprimer d'autres, un dessin à la plume, un poème ou un film seraient peut-être plus appropriés... ou même l'absence totale d'expression. »

Je ris à mon tour. « L'artiste ne voit pas les choses, il se voit lui-même. »

Mike sourit et garda un long moment les yeux fixés sur l'édifice à colonnades qui dominait la colline. « Oui, certainement, murmura-t-il.

— Est-ce pour cela que vous réussissez si bien les femmes ? demandai-je. Voyez-vous en elles ce que vous voulez y trouver, ces facettes du *vous* qui vous intéressent ? »

Il tourna vers moi son visage auréolé de cheveux bruns hirsutes. « Je vous prenais pour un homme d'affaires important, Brian. Je trouve que vous parlez comme un artiste.

— Je le suis. Je suis les deux : un homme d'affaires doué pour tout ce qui touche à l'argent et un artiste sans aucun talent.

— Il y a des tas d'artistes sans talent. Ils pallient leur manque par la persévérance.

— Je préférerais souvent qu'ils n'en fassent rien, grommelai-je. Chacun se prend pour un artiste. Si j'ai le moindre talent, c'est celui de me rendre compte que je n'en ai aucun. Mais je suis un appréciateur de première classe. C'est pourquoi je voudrais que vous fassiez un cube de mon amie.

— Persévérance, vous voyez ? » Il rit. « Je vais profiter de mon séjour sur Sikinos pour faire un nu particulièrement érotique. Après, j'aurai sans doute envie de faire autre chose de plus reposant. Peut-être ferai-je votre amie, si elle m'intéresse.

— Elle risque de ne pas être très reposante. C'est une... originale. »

Nous en restâmes là et je lui recommandai de contacter mon bureau d'Athènes dès qu'il serait-prêt à se rendre dans l'île, afin que tout soit arrangé.

Je ne revis plus Mike de quatre mois, mais il m'envoya un dessin : le panorama qu'on découvre vraiment depuis la terrasse de la villa, avec une fille nue qui prenait le soleil. A la fin d'août, il m'appela en vidéo.

« J'ai terminé le cube de Sophia. Je suis à Athènes. Où êtes-vous ? A votre bureau, ils ont été très cachottiers et ont insisté pour vous relayer personnellement la communication.

— C'est leur boulot. Une partie du mien consiste à éviter que certaines personnes sachent où je me trouve et ce que je suis en train de faire. Je suis à New York. Je vais à Bombay mardi, mais je pourrai faire escale au passage. Je suis impatient de voir ce nouveau cube. Qui est Sophia ?

— Une fille. Elle est partie, maintenant.

— Bien, ou mal ?

— Ni l'un ni l'autre. Je suis chez Nikki, alors venez-y. J'aimerais avoir votre opinion sur le nouveau cube. »

Je me sentis soudain flatté. « Mardi chez Nikki. Faites-lui mes amitiés, ainsi qu'à Barry. »

Je raccrochai et composai le numéro de Madelon.

Belle Madelon. Riche Madelon. Célèbre Madelon. Madelon au superlatif. Madelon l'insaisissable. Madelon l'illusion.

Je l'avais rencontrée lorsqu'elle avait dix-neuf ans ; svelte et pourtant voluptueuse, elle se tenait au centre d'un demi-cercle d'admirateurs masculins dans une réception ennuyeuse, à San Francisco. Je la désirai instantanément – le « coup de foudre » dont on parle tant.

Elle m'avait glissé un regard entre les épaules d'un administrateur des communications et celles d'un magnat des combustibles fossiles. Un regard franc, dans un visage paisible. Je me sentis légèrement ridicule de la fixer ainsi et m'en remis aux réflexes qu'acquière les hommes riches pour s'épargner de l'argent et des désillusions sentimentales. J'étais sur le point de me détourner lorsqu'elle sourit.

J'interrompis mon mouvement, les yeux toujours fixés sur elle. S'excusant auprès de l'homme qui lui parlait, elle se pencha vers moi. « Vous partez maintenant ? » demanda-t-elle.

J'acquiesçai d'un hochement de tête, légèrement confus. Elle prit congé avec beaucoup de charme du demi-cercle réticent et s'approcha de moi. « Je suis prête », annonça-t-elle de cette façon tranquille qui lui était particulière. Je souris ; tous mes circuits de protection étaient en alerte, mais mon ego était touché.

Nous prîmes l'ascenseur vitré qui glissait le long de la façade, à l'extérieur de la Tour Fairmont ; on voyait le brouillard déferler des collines proches de Twin Peaks pour se répandre sur la ville.

« Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Où aimeriez-vous aller ? »

J'avais rencontré des milliers de femmes qui s'étaient attachées à moi avec toutes les apparences naturelles du désir, du charme et de la désinvolture que pouvait manifester une fille pauvre envers un homme riche. Certaines s'étaient montrées hardies, d'autres discrètes, d'autres encore avaient fait preuve de toute la finesse dont elles étaient capables. Quelques-unes m'avaient proposé franchement des

arrangements financiers. J'avais accepté un peu de chaque, à mon heure. Mais celle-ci... celle-ci était ou bien différente, ou bien plus fine que la plupart d'entre elles.

« Vous vous attendez à ce que je réponde *N'importe où vous irez*, n'est-ce pas ? dit-elle avec un sourire.

— Oui, d'une façon ou d'une autre. » Nous sortîmes de l'ascenseur qui donnait directement dans le garage gardé. Monter dans sa voiture en pleine rue peut être parfois dangereux pour un homme riche.

« Alors, où allons-nous ? » Elle me sourit tandis que Bowie nous tenait la portière, qui se referma sur nous avec le déclic d'une porte de coffre-fort – ce qu'elle était plus ou moins.

« J'étais en train d'hésiter entre deux possibilités : mon hôtel pour étudier certains documents... ou *Terre, Feu, Air et Eau*.

— Faisons les deux. Je n'ai jamais vu ni l'un ni l'autre. »

Je pris l'intercom. « Bowie, conduisez-nous au *Terre, Feu, Air et Eau*.

— Bien, Monsieur ; je préviens le Contrôle.

— Quelqu'un vous surveille ? demanda la jeune fille en riant.

— Oui, mon Contrôle local. Il faut qu'ils sachent où je suis, même quand je ne veux pas qu'on puisse me trouver. C'est la rançon que l'on doit payer quand on traite des affaires dans plusieurs fuseaux horaires à la fois. Au fait, allons-nous nous présenter l'un à l'autre ?

— Bien sûr, pourquoi pas ? » Elle sourit. « Vous vous appelez Brian Thorne et je m'appelle Madelon Morgana. Vous êtes riche et je suis pauvre. »

Je la détaillai, depuis sa chevelure négligemment rejetée en arrière jusqu'à ses fragiles sandales. « Non... vous n'avez peut-être pas d'argent, mais je ne pense pas que vous soyez pauvre.

— Merci, monsieur », fit-elle.

San Francisco défilait autour de nous. A l'approche d'une petite émeute de quartier, Bowie opacifia les vitres avant de tourner vers le front de mer. Le danger passé, il nous rendit le paysage citadin alors que nous dévalions une butte avant d'en escalader une autre.

Arrivés au *Terre, Feu, Air et Eau*, Bowie me héla d'un air contrit au moment où j'en franchissais la porte. Je dis à Madelon d'attendre et retournai à la voiture pour écouter le rapport sur l'interphone. Quand je la rejoignis à l'intérieur, elle me demanda en souriant : « Alors que

dit-on de moi ? »

Elle rit devant mon air innocent. « *Je* serais bien surprise que Bowie n'ait pas reçu un rapport sur moi de votre Contrôle, comme vous l'appellez. Dites-moi, suis-je du genre dangereux, anarchiste, pétroleuse ou autre chose ? »

Je souris, car j'aime les gens perspicaces. « Le rapport dit que vous êtes la fille illégitime de madame Tchang Kaï-chek et de Johnny Cannabis, et que vous avez été condamnée pour morosité, surmenage et indigence.

— Qu'est-ce que la morosité ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mon personnel omniscient m'informe que vous avez dix-neuf ans que vous êtes une fille un peu bornée du Montana, demi-orpheline de surcroît, et que vous avez travaillé onze mois à Great Falls dans un bureau des Entreprises Nationales Pieds-Noirs. »

Ses yeux s'écarquillèrent.

« Finalement découverte ! souffla-t-elle. Mes terribles secrets mis au jour ! »

Elle me prit par le bras et me tira dans l'ascenseur qui descendait à la caverne située au sous-sol. Lorsque nous fûmes à l'intérieur de la cabine bondée, elle leva vers moi de grands yeux innocents. « Ben ça alors, monsieur Thorne, quand j'ai accepté de faire du baby-sitting pour vous et madame Thorne, je n'aurais jamais pensé que je sortirais avec vous. »

Je tournai lentement la tête vers elle, gardant un visage de marbre sans prêter attention aux mines curieuses ou rigolardes. « La prochaine fois que je vous surprends à vous vautrer dans la morosité avec mon Afghan, je vous laisserai à la maison. »

Ses yeux se mouillèrent de tristesse. « Non, je vous en prie, je promets d'être sage. Vous pourrez me fouetter de nouveau quand nous rentrerons. »

Je haussai les sourcils. « Non, je pense que porter le collier vous suffira. » La porte s'ouvrit. « Venez, ma chère. Excusez-moi, je vous prie.

— Oui, maître », fit-elle humblement.

La partie « Terre » du club était le sous-sol naturel de l'une des nombreuses collines de San Francisco, enduit au spray d'un plastique

de construction qui le consolidait sans lui faire perdre son aspect de grotte taillée à même le roc. Nous suivîmes le corridor incurvé qui menait au maelström de bruit que déversait le fameux groupe *Frémissement* et débouchâmes dans l'immense grotte hémisphérique. Au plafond, un treillis de béton supportait une piscine transparente pleine de nageurs nus ou demi-nus, dont certains étaient des clients et d'autres des artistes professionnels.

Un ruisseau entraînait en cascade à l'une des extrémités et des torches brûlaient dans des supports scellés aux murs, cependant que des projecteurs inondaient la scène de lueurs d'incendie vacillantes. Le groupe *Frémissement* diffusait sa musique tonitruante depuis une niche creusée dans la paroi de terre à mi-hauteur sous la piscine.

Je pris Madelon par le bras pour la guider vers la foule *frémissante* de la piste de danse. « Vous savez qu'il n'y a pas de madame Thorne », dis-je.

Elle me sourit d'un air serein et assuré. « C'est vrai. »

La nuit nous emporta dans son tourbillon. Des vents s'engouffraient dans la grotte, d'abord chauds et parfumés, puis vrais et vifs. Des gens plongeaient dans l'eau, au-dessus de nous, enveloppés de galaxies de bulles d'air. Un groupe *Frémissement* céda la place à un autre, fauves hirsutes vêtus de fausses peaux de lions, femmes sauvages aux seins nus.

Madelon était cent femmes différentes, changeant d'une minute à l'autre sans aucun effort apparent. Elles étaient toutes *elle* : depuis la sirène maussade jusqu'à l'adolescente aux exclamations colorées. J'avoue que je me laissai ensorceler sans me soucier de savoir si elle me tendait un piège ou non.

Le décor élémental était un stimulant, et je ne m'étais pas senti aussi jeune depuis des années. Des gens se joignaient à nous, riaient, buvaient, flippaient et repartaient, aussitôt remplacés par d'autres. Madelon était un aimant qui attirait la joie et le plaisir, et j'en étais très fier.

Nous refîmes surface à l'aube et j'actionnai le signal qui prévenait Bowie que nous l'attendions. Il nous conduisit hors de la ville pour contempler le lever de soleil sur la baie, puis nous nous rendîmes à mon appartement. « Il faudra que je revaille cela à Bowie, observai-je lorsque nous fûmes dans l'ascenseur, je ne reste pas souvent dehors aussi tard.

— Ah ? » fit-elle d'un air espiègle. Puis son visage se radoucit, et nous

nous embrassâmes devant ma porte. La nuit fut longue, belle et satisfaisante, et ma vie en fut changée.

Certains ont prétendu que Madelon Morgana était une garce, une Circé, une sorcière, une aventurière intéressée, une corruptrice. D'autres ont affirmé qu'elle était incomprise, qu'elle était un ange, une sainte, un être envers qui on avait beaucoup péché. Je la connaissais bien, et elle était probablement tout cela, à différents moments et en différents lieux. Je fus le premier, le dernier et le seul mari légitime de Madelon Morgana.

Je la voulais, et je l'eus. Je la voulais parce qu'elle était la plus belle femme que j'eusse jamais vue, et la moins ennuyeuse. Je l'eus parce qu'elle était belle aussi de l'intérieur. Ou, pour être précis, je l'épousai. Je l'attirais, notre entente sexuelle était exceptionnelle, et ma fortune représentait exactement la commodité dont elle avait besoin. Mon argent était sa liberté.

Lorsque nous nous mariâmes, quelques semaines après nous être rencontrés, elle cessa d'être Madelon Morgana et devint non pas Madelon Thorne, mais *Madelon Morgana*. Je fus d'abord pour elle un soutien commode et agréable, un refuge, une épaule, un défenseur, un esprit plus rassis et plus sage. Elle aimait ce que j'étais, puis elle aima plus tard *qui* j'étais. Nous devînmes amis. Nous tombâmes amoureux. Mais je n'étais pas son seul amant.

Personne ne possédait Madelon, pas même moi. Ses autres aventures, peu fréquentes mais bien réelles, ne me chagrinerent pourtant que rarement. Lorsqu'elle choisissait ses partenaires au-dessous d'elle, je m'en trouvais blessé. Il arriva parfois qu'un de ses amants laissât son ego s'enfler au point de perdre tout bon sens et de venir se vanter devant moi qu'il couchait avec la femme du riche et célèbre Brian Thorne. Cela contrariait toujours profondément Madelon, qui mettait fin aussitôt à son aventure – chose que l'amant comprenait rarement.

Mais Madelon et moi étions amis tout autant que mari et femme, et on ne se montre jamais sciemment grossier envers ses amis. J'insulte fréquemment des gens, mais je ne me montre jamais grossier à leur égard. Madelon avait un goût très sûr et ses autres liaisons étaient généralement enrichissantes, en joie autant qu'en connaissances, de sorte que les deux ou trois aventures qui me furent désagréables ne représentaient qu'une très petite minorité.

Mais Michael Cilento était différent.

Je parlai à Madelon, puis je pris l'avion pour aller retrouver Mike chez Nikki. Nos retrouvailles furent chaleureuses. « Je ne sais comment

vous remercier pour la villa, dit-il en m'étreignant. C'était merveilleux, et Nikos et Maria ont été aux petits soins pour moi. J'ai dessiné quelques portraits de leur fille. Mais l'île..., ah ! Quelle beauté... si paisible et pourtant... si stimulante, d'une certaine façon.

— Où est le nouveau cube ?

— A la galerie Athéna. Une exposition réservée à un seul artiste, pour un seul cube.

— Eh bien, allons-y. J'ai hâte de la voir. » Je me tournai vers Stamos, mon assistant. « Madelon va bientôt arriver. Voulez-vous aller la chercher et l'emmener directement à la galerie Athéna ? » J'ajoutai à l'intention de Mike : « Venez, je suis impatient. »

Le cube était grandeur nature, comme l'étaient toutes les œuvres de Mike. Sophia, peau olivâtre et seins plantureux, était étendue sur un sofa recouvert d'une épaisse fourrure, pelotonnée comme un chat et pourtant totalement exposée. Il y avait dans cette œuvre une richesse, une opulence, qui rappelaient les odalisques de Matisse. Mais ce qui dominait, c'était l'érotisme purement animal de la fille.

Elle était tout à la fois Gaea, Ève et Lilith. Elle était la princesse païenne, la grande prêtresse de Baal, la grande prostituée de Babylone. Elle était nue, mais un symbole du soleil luisait faiblement entre ses seins. Derrière elle, à travers une arche de pierres antiques usées par le temps, on voyait l'aube se lever au-delà d'un haut mur sur un monde vert et luxuriant. On percevait là un symbole temporel, la situation de la scène en amont de toute histoire humaine, à une époque où les mythes étaient des hommes et des monstres peut-être bien réels.

Vautrée sur les peaux de bêtes, une pomme à demi-mangée à la main, elle révélait tous les détails de son corps avec un abandon qui avait quelque chose d'impudique. Cette évocation directe d'Eve aurait été ridicule sans la puissance à l'état brut qui se dégageait de l'œuvre et qui conférait soudain au symbolisme de l'Eve biblique et du fruit de la connaissance une dimension réelle chargée de signification.

Là, quelque part dans le passé de l'Homme, semblait dire Michael Cilento, il y avait une inflexion. De la simplicité vers la complexité, de l'innocence au savoir et plus loin encore, jusqu'à la sagesse peut-être. Et toujours les secrets appétits personnels, intimes, du corps.

Tout cela dans un seul cube, sur une seule de ses faces. Je me déplaçai vers le côté. La fille n'avait pas changé, sinon que je la voyais maintenant de profil, mais la perspective qu'on découvrait à travers

l'arche n'était plus la même. Une mer surplombée de lourds nuages s'étendait jusqu'à l'horizon immuable. Les vagues déferlaient, huileuses et presque silencieuses.

Depuis l'arrière du cube, on découvrait la vision qui s'offrait à la fille voluptueuse : une pièce plongée dans la pénombre, où aboutissait un couloir dans lequel des torches jetaient une lueur vacillante, et qui se perdait au loin dans l'obscurité... dans le temps ? En avant dans le temps ? Gaea attendait.

Le quatrième côté révélait derrière la femme alanguie un mur de pierre compact dans lequel était scellé un anneau d'où pendait une chaîne. Symbole ? Décoration ? Mike était trop artiste pour inclure dans son œuvre des éléments dépourvus de signification, or la décoration n'est qu'une esthétique dépourvue de contenu.

Je me tournai vers Mike pour lui parler, mais il avait les yeux fixés sur la porte.

Madelon se tenait dans l'embrasure et regardait le cube. Elle s'en approcha lentement, le regard concentré, hermétique, pénétrant. Je m'écartai sans rien dire, mais mon cœur vacilla lorsque je vis l'expression de Mike. Il la regardait aussi intensément qu'elle regardait le cube du sensatron.

Alors qu'elle s'approchait, Mike vint à mon côté. « C'est elle, votre amie ? » me demanda-t-il. Je hochai la tête. « Je ferai le cube que vous m'avez demandé », souffla-t-il.

Nous attendîmes en silence que Madelon eût fait lentement le tour du cube. Je percevais son émoi. Bronzée, en pleine forme, elle revenait tout juste d'un voyage d'exploration sous-marine en mer Égée avec Markos. Elle se détourna enfin du cube et vint directement à moi dans une envolée de jupe. Nous nous embrassâmes et restâmes un long moment serrés l'un contre l'autre.

Nous nous regardâmes longuement, les yeux dans les yeux. « Tu vas bien ? lui demandai-je.

— Oui. » Elle continuait de me fixer avec un doux sourire, sondant mes yeux à la recherche des blessures qu'elle aurait pu m'infliger. Elle m'interrogeait du regard dans cet intime langage sténographique propre aux vieux amis et aux amants de longue date.

« Je vais très bien », assurai-je avec conviction. J'étais toujours son ami, mais un peu moins souvent son amant. Il me restait pourtant plus encore qu'à la plupart des hommes, et je ne parle pas de mes millions. J'avais son amour et son respect, alors que d'autres n'avaient

généralement que son intérêt.

Elle se tourna vers Mike avec un sourire. « Vous êtes Michael Cilento. Accepteriez-vous de faire mon portrait, ou de m'utiliser comme modèle ? » Elle était assez perspicace pour savoir qu'il y avait entre les deux une différence plus que subtile.

« Brian m'en a déjà parlé, répondit Mike.

— Et alors ? »

Elle ne manifestait aucune surprise.

« J'ai toujours besoin de passer un certain temps en compagnie de mon modèle avant de pouvoir faire un cube. »

Sauf pour le cube du Christ, pensai-je en souriant.

— « Tout le temps qu'il vous faudra », acquiesça Madelon.

Mike me regarda en haussant les sourcils, et je fis un signe d'approbation. Tout ce qu'il voudrait. Je me flatte de comprendre les processus de la créativité mieux que la plupart des profanes. Ce qui était nécessaire était nécessaire ; ce qui ne l'était pas était sans importance. Pour Mike, la technologie n'était plus rien d'autre qu'une entrave mineure entre lui et son art. Tout ce qu'il lui fallait maintenant, c'était l'intimité nécessaire à l'appréhension de ce qu'il entendait réaliser. Et cela demandait du temps.

« Prenez le Transjet, suggérai-je. Blake Mason a terminé la maison de Madagascar. Allez-y, ou bien vagabondez pendant un moment. »

Certains ont prétendu que je l'avais cherché. Mais on ne peut pas arrêter la marée ; elle vient quand elle veut et se retire quand elle veut. Madelon ne ressemblait à personne que j'eusse jamais connu. Elle n'appartenait qu'à elle-même, ce qui est rarement le cas. La plupart des gens ne sont que des reflets, des miroirs de la célébrité, du pouvoir ou de la personnalité. Beaucoup laissent à d'autres le soin de penser pour eux. Certains ne sont même pas des gens, mais des statistiques.

Madelon ne ressemblait à personne. Elle prenait et donnait sans considération pour grand-chose, n'exigeant que la vérité. C'était souvent difficile pour ses amis, car les amis eux-mêmes ont parfois besoin qu'on leur déguise un peu la vérité pour les aider.

Elle était conforme à ma définition personnelle de l'amitié : un ami doit vous intéresser, vous égayer et vous protéger. Il ne peut rien faire de plus. Sans intérêt, il n'y a pas de communication possible ; sans

gaieté, il n'y a pas d'enthousiasme ; sans protection, il n'y a pas d'intimité, pas de vérité, pas de sécurité. Madelon était mon amie.

Michael Cilento m'avait frappé parce que lui aussi était différent de la plupart des gens. C'était un Original, en passe de devenir une Légende. Au niveau le plus bas, il y a les gens qui sont « intéressants » ou « différents ». On ne devrait jamais autoriser ceux qui se trouvent au-dessous à nous faire perdre notre temps. A l'étage supérieur, il y a les Uniques. Puis les Originaux, et enfin les Légendes, les plus rares.

Je pouvais me flatter d'être assurément différent, peut-être même Unique dans mes bons jours. Madelon était indiscutablement une Originale. Mais je sentais que Michael Cilento avait ce quelque chose en plus, l'art, le dynamisme, la vision, le talent, qui pouvaient faire de lui une Légende. (Ou le détruire.)

Ils partirent donc ensemble. Ils allèrent à Madagascar, au large de la côte africaine. A Capri. A New York. Puis j'appris qu'ils étaient à Alger. J'avais demandé à mon Contrôle de garder sur eux un œil particulièrement vigilant, plus encore que pour la protection dont Madelon bénéficiait habituellement. Mais je ne vérifiais rien par moi-même, c'étaient leurs affaires.

Un rapport vidéo les montrait dansant en apesanteur dans la grande sphère de Station Un. Même sans le Contrôle, j'étais tenu au courant de leurs faits et gestes et de leurs déplacements par une foule de gens qui se faisaient un plaisir de me raconter où se trouvaient ma femme et son amant, ce qu'ils faisaient, de quoi ils avaient l'air, ce qu'ils disaient... et ainsi de suite.

D'une certaine manière, rien de tout cela ne me surprit. Je connaissais Madelon et ses prédilections. Je connaissais les belles femmes. Je savais que les cubes sensatrons de Mike représentaient pour beaucoup d'entre elles un passeport pour l'immortalité.

Mike n'était évidemment pas le seul artiste à œuvrer dans ce domaine. Leeward et Miflin exposaient tous les deux, et Coe avait déjà réalisé sa merveilleuse « Famille » ; mais c'était Mike que les femmes voulaient. Les rois et les présidents s'adressaient à Cinardo ou à Lisa Araminta. Les stars de la vidéo trouvaient Hampton dans le vent. Mais Mike était le préféré de toutes les grandes beautés.

Je tenais à ce que Mike disposât de tout le temps et de toute l'intimité nécessaires pour réaliser le cube de Madelon et j'avais ordonné à toutes mes résidences, tous mes bureaux et toutes mes succursales que Mike et Madelon fussent protégés dans toute la mesure du possible des tâcherons de la vidéo et des cinglés et casse-pieds de toutes sortes.

Ce désir de posséder un portrait au sensatron de Madelon était pur égotisme de ma part. Je voulais, je suppose, que le monde entier sût qu'elle était « mienne » autant qu'elle pût appartenir à qui que ce fût. Je me rendis compte que tout mon mécénat était en fin de compte égocentrique.

Ne vous méprenez pas : j'appréciais les œuvres d'art dont j'avais favorisé la création, à part quelques erreurs qui me rendirent vigilant. Mais je m'intéressais dans l'art à toutes sortes de niveaux et de degrés différents. Plutôt que de m'en référer aux vogues du moment, je préférais découvrir et encourager de nouveaux talents.

Je suis un homme d'affaires, voyez-vous. Un homme d'affaires très riche, très doué et très connu, mais dont personne ne se souviendra à l'exception de quelques rares amis fidèles. Je ne mériterais même pas une note en bas de page dans l'histoire, si ce n'était pour ma contribution à l'art.

Mais les œuvres d'art que j'aide à créer me rendront immortel. Je ne suis pas unique en cela. Certains dotent des universités, fondent des bourses ou construisent des stades. D'autres bâtissent des maisons magnifiques ou encore font passer des lois. Ces actions ne sont pas toujours de l'égotisme pur, mais l'ego y tient souvent une grande part, j'en suis certain, surtout s'il est déductible d'impôts.

Au fil des ans, j'ai commandé à Vardi les Parques qui ornent les terrasses du centre General Anoma-ly, ma base financière et ma principale société. J'ai poussé Darrin à faire les sculptures des Montagnes Rocheuses pour la United Motors. J'ai persuadé Willoughby de réaliser sa série de la bête d'or pour ma résidence d'Arizona. Caruthers a créé sa série de cubes « l'Homme » pour honorer une commande de ma société Manpower. Les panneaux qui se trouvent maintenant au Metropolitan ont été peints pour ma propriété de Tahiti par Elinor Ellington. J'ai fourni à l'Université de Pennsylvanie les fonds qui ont permis d'imprégner et de rapporter intacts sur Terre ces centaines de dalles de grès sculptées sur Mars. J'ai subventionné Eklundy pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'il ait achevé sa *Symphonie Martienne*. J'ai patronné le premier concert de musique aérienne à Sydney.

Mon ego n'a pas manqué d'exercice.

Je reçus une bande vidéo de Madelon le jour même où le pape m'avait appelé pour que je l'aide à convaincre Mike de se charger des sculptures de son tombeau. La Nouvelle Église Réformée pratiquait de nouveau le mécénat, renouant avec une tradition vieille de deux mille cinq cents ans.

Mais je me sentis blessé que Madelon m'eût envoyé une bande au lieu de m'appeler, ce qui m'aurait permis de lui répondre. J'eus le sentiment de l'avoir perdue.

Ma carapace d'indifférence protectrice me susurra d'un ton désinvolte que je l'avais cherché, et que j'avais même intrigué pour y parvenir. Mais mon instinct animal me disait que je m'étais conduit comme un imbécile. Cette fois, je m'étais pris à mon propre piège.

Je glissai la bande dans la platine de lecture. Elle l'avait enregistrée dans un bosquet d'arbres arc-en-ciel à Trumpet Valley. J'avais donné à Tashura la subvention qui avait permis d'effectuer depuis Mars la transplantation de ces arbres, dont la splendeur duveteuse faisait une toile de fond idéale pour la beauté de Madelon.

« Brian, il est merveilleux. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. »

Je me sentis mourir un peu, et la tristesse me submergea. D'autres l'avaient amusée, avaient assouvi son corps doré, ou lui avaient paru momentanément mystérieux, mais cette fois... cette fois, je savais que c'était différent.

« Il va commencer le cube la semaine prochaine. A Rome. Je brûle d'impatience. » D'une chiquenaude, j'arrêtai la bande, puis demandai à ma secrétaire de localiser Madelon et de la contacter sur-le-champ. Elle était à Rome, la mine radieuse.

« Combien veut-il pour le faire ? » demandai-je. Mon esprit d'homme d'affaires tient parfois à ce que tout soit en ordre et sans équivoque avant que ne s'établissent la confusion et le malentendu. Ce jour-là, cependant, je me montrai brusque, grossier, et même brutal, bien que mes paroles fussent prononcées d'un ton normal et plutôt léger. Mais tout ce que j'avais à offrir, c'était de quoi payer la réalisation du cube sensatron.

« Rien, dit-elle. Il le fait pour rien. Simplement parce qu'il a envie de le faire, Brian.

— Absurde. Je l'ai commandé. La réalisation d'un cube coûte cher, et il n'est pas tellement riche.

— Il m'a dit de te dire qu'il voulait le faire sans rémunération. Il est sorti pour aller chercher de nouveaux réseaux ciliés. »

Je me sentis frustré. J'avais provoqué la série d'événements qui allaient aboutir à la création du portrait au sensatron de Madelon, mais je serais privé de ma seule contribution, de mon seul lien avec

l'œuvre accomplie. Il fallait que je sauve quelque chose, du désastre.

« Ce... ce sera certainement un cube extraordinaire. Mike verrait-il un inconvénient à ce que je fasse construire un édifice pour l'y installer ?

— Je croyais que tu voulais le mettre dans la nouvelle maison de Battle Mountain.

— C'est vrai, mais je pensais faire ériger spécialement une petite coupole en roc pistolé. Sur le promontoire, peut-être. Quelque chose de superbe, digne d'un chef-d'œuvre de Cilento.

— On croirait t'entendre décrire un mausolée. » Elle me fixait d'un air tranquille.

« Oui, répondis-je lentement, c'en est peut-être un. » Il ne faudrait jamais laisser les gens vous connaître au point de pouvoir lire dans vos pensées lorsque vous-même en êtes incapable. Je changeai de sujet et nous parlâmes un moment de divers amis. Steve, à bord de la sonde de Vénus. Un couturier à la mode qui présentait une collection inspirée des tablettes récemment découvertes sur Mars. Un nouveau sculpteur qui travaillait avec des magnaplastiques. Le projet de Blake Mason pour les jardins de Babylone. Un festival à Rio, auquel nous avaient invités Jules et Gina. L'insistance du pape pour faire réaliser son tombeau par Mike. En bref, tous les potins, les futilités et les petits propos sans importance qu'on échange entre amis.

Je parlai de tout, sauf de ce dont je voulais parler.

Avant de nous séparer, Madelon me confia avec un sourire à la fois triste et fier qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse. Je hochai la tête et coupai la communication, laissant mon regard vide errer sur la ligne des toits. Pendant un long moment, j'éprouvai une telle haine pour Michael Cilento qu'il n'avait sans doute jamais frôlé la mort d'aussi près. Mais comme j'aimais Madelon et qu'elle aimait Mike, il avait droit à la vie et à ma protection. Je savais qu'elle m'aimait aussi, mais c'était et avait toujours été une autre sorte d'amour.

Je me rendis à la réunion d'une commission scientifique sur la Base de Tycho, où je contemplai la Terre vert-brun-bleu rayée de blanc suspendue « au-dessus » de nos têtes, tout en prêtant une attention distraite aux orateurs. Je redescendis pour assister à une réunion pétrolière à Hargeysa, en Somalie. Je rendis visite à l'une de mes maîtresses, à Samarcande, vendis une société, achetai un électro-serpent pour le Louvre, allai voir Armand à Narbonne, achetai une société, commandai un concerto à un nouveau compositeur de Ceylan que j'aimais bien, et fis don au Prado d'un Caruthers de la première

époque.

J'allais et venais. Je pensais à Madelon. Je pensais à Mike. Puis je revins à ce qui me réussissait le mieux : gagner de l'argent, travailler, faire accomplir des choses, passer le temps.

Je rentrais tout juste d'une réunion destinée à définir la politique du Conseil Écologique du Continent Nord-Américain lorsque Madelon m'appela pour m'annoncer que le cube était terminé et serait installé dans la maison de Battle Mountain avant la fin de la semaine.

« Comment est-il ? » demandai-je.

Elle sourit. « Va voir toi-même.

— Chipie suffisante, fis-je en grimaçant un sourire.

— C'est le meilleur, Brian. Le plus beau sensatron du monde.

— A samedi », conclus-je avant de couper. Je laissai tomber le travail pour le reste de la journée et dînai tôt en compagnie de deux blondes Suédoises. La petite épuration charnelle à laquelle je me livrai ce soir-là ne me fut pas d'un grand secours.

Le samedi suivant, j'aperçus les deux petites silhouettes qui me faisaient signe depuis l'allée reliant la maison au sommet du piton rocheux sur lequel était aménagée l'aire d'atterrissage des hélicos. Ils se tenaient par la main. Bronzée, rayonnante, toujours en pleine forme, Madelon était vêtue de blanc ; un collier de Cartier en tatouages au Tempo-implant ornait ses épaules et ses seins de rutilantes facettes de feu liquide. Saluant Bowie d'un geste de la main, elle s'approcha de moi, les yeux plissés à cause de la poussière que soulevaient encore les pales de l'hélicoptère.

Mike était là, vêtu de noir, l'air égaré.

Pris au piège, mon garçon ? pensai-je. Cette réflexion provoqua en moi un vicieux frisson de plaisir, et j'en eus honte.

Madelon m'étreignit et nous reprîmes ensemble le passage en surplomb qui menait directement à la nouvelle coupole de roc pistolé érigée dans le jardin au bord d'un à-pic de cent cinquante mètres.

Le cube était magnifique. Jamais on n'avait rien fait de comparable. Jamais.

C'était le plus grand cube que j'eusse jamais vu. Il y en a eu de plus grands depuis, mais celui-là était d'une taille imposante pour l'époque, et aucun n'en a jamais surpassé la beauté. Le choc était saisissant.

Madelon, telle une reine, était assise sur ce qu'on a appelé depuis le Trône-Joyau, un grand bloc compact dont la forme était celle d'un siège royal et qui tenait à la fois du temple, du joyau et du rêve. Il était d'une extraordinaire complexité, garni de motifs électroniques à facettes qui lui donnaient l'aspect d'un cristal superbement taillé dont la consistance aurait été néanmoins liquide. Ce trône à lui seul aurait suffi pour que Cilento eût sa place dans l'histoire de l'art.

Mais Madelon y était assise, nue. Sa chevelure s'écoulait en cascade jusqu'à sa taille et elle me fixait droit dans les yeux, la tête haute, presque guindée, avec une expression quasi triomphante.

Je fus saisi dès que j'eus franchi le seuil de la coupole. Tout et tous étaient oubliés, y compris l'original, le créateur et moi-même. Il n'y avait plus que le cube. Les vibrations s'emparaient de moi et mon poulx s'accéléra. Peu m'importait de savoir que des générateurs d'impulsions agissaient sur mes ondes alpha, que des projecteurs d'émissions provoquaient ceci ou que des ultrasons provoquaient cela, et que mes propres ondes alpha étaient synchronisées et reprojctées. Seul le cube comptait. Tout le reste était oublié.

Il n'y avait plus que le cube et moi – et Madelon dans le cube, plus réelle que la réalité.

Je m'approchai pour le voir de face. Le cube était légèrement surélevé, de sorte qu'elle était assise très haut, comme il sied à une reine. Derrière elle, par-delà les yeux d'un violet sombre, par-delà l'incroyable *présence* de la femme, s'étendait un arrière-plan obscur et brumeux dont on n'aurait pu dire s'il était ou non changeant et mouvant.

Je restai immobile un long moment, me contentant de regarder, de sentir. « C'est incroyable, chuchotai-je.

— Fais-en le tour », dit Madelon. Je perçus une nuance de fierté dans sa voix. Je me déplaçai vers la droite, et j'eus l'impression que Madelon me suivait du regard sans bouger les yeux, comme à l'aide d'un autre sens, vigilante, vivante, disponible. Dans les réseaux ciliés, l'image électronique était déjà *réelle*.

Assise là, nue et fière, l'image de Madelon respirait de ce mouvement régulier, extraordinairement vivant, que seuls savent créer les virtuoses de la construction moléculaire. La silhouette n'avait rien de l'éclat extravagant dont Caruthers ou Raeburn paraient leurs portraits, si satisfaits de leur aptitude à insuffler la « vie » dans leurs œuvres qu'ils ne voyaient plus rien d'autre.

Mais Mike avait de la retenue. La puissance de son œuvre s'exprimait par une sorte de litote exigeant du spectateur qu'il y mît quelque chose de lui-même.

Je passai derrière le cube. Madelon n'était plus là. Au-delà du trône vide, un océan s'étendait jusqu'à l'horizon et des étoiles brillaient au-dessus des vagues déferlantes. Je distinguai de nouvelles constellations, l'éclat bref d'un météore. Je revins sur le côté : le trône n'avait pas changé, mais Madelon était revenue. Assise là comme une reine, elle attendait.

Je contournai le cube. Elle était de l'autre côté ; elle attendait, respirait, *existait*. Mais sur la face arrière, elle avait disparu.

Où ?

Je fixai longuement les yeux de l'image assise à l'intérieur du cube. Elle me retournait mon regard, plongeant à son tour le sien dans mes yeux. J'eus l'impression de percevoir ses pensées. Son visage se transforma, parut sur le point de sourire, prit un air triste, et se retrancha dans son expression majestueuse.

Je me retirai en moi-même, puis m'approchai de Mike pour le féliciter. « C'est stupéfiant. Aucun mot ne saurait exprimer ce que je ressens. »

Il parut soulagé de mon approbation. « Il est à vous », se contenta-t-il de répondre. Je hochai la tête. Il n'y avait rien à ajouter. C'était la plus magnifique œuvre d'art qu'il m'eût été donné de contempler. C'était plus que Madelon ou que la somme de toutes les Madelons dont je connaissais l'existence. C'était la Femme, tout autant qu'une femme en particulier. Devant un tel accomplissement, je me sentais saisi d'humilité. Elle n'était « mienne » que dans la mesure où je pouvais l'héberger. Je ne pouvais pas la contenir : il fallait qu'elle appartînt au monde entier.

Je les regardai tous les deux. Il y avait autre chose. Je devinais ce que c'était, et je mourus un peu plus. Une étincelle de haine jaillit en moi, les englobant tous les deux, puis s'évanouit aussitôt pour ne laisser que le vide.

« Madelon vient avec moi », déclara Mike.

Je la regardai. Elle hocha légèrement la tête, l'air grave, le regard chargé d'une tendresse soucieuse. « Je suis désolée, Brian. »

Je hochai la tête à mon tour, la gorge soudainement nouée. C'était presque une transaction commerciale : la plus grande œuvre d'art contre Madelon – échange équitable. Je me retournai vers le

sensatron ; cette fois, l'image de Madelon me parut triste, et pourtant compatissante. Le cube miroitait devant mes yeux humides. Je les entendis partir, mais restai là un long moment après que le vrombissement rythmique de l'hélicoptère se fût éteint, scrutant l'intérieur du cube, de Madelon, de moi-même.

J'entendis dire qu'ils s'étaient rendus à Athènes, puis qu'ils avaient séjourné un certain temps en Russie. Quand ils partirent pour l'Inde, où Mike devait réaliser une série sur les Saints Hommes, je fis annuler les dispositifs au moyen desquels le Contrôle les surveillait discrètement.

Je fis toutes sortes de choses, achetai des sociétés, finançai des œuvres d'art, vendis des sociétés. Je me déplaçai beaucoup, changeai de maîtresse, gagnai de l'argent. Je livrai des batailles sur le marché des valeurs, et j'en perdis certaines. Je ruinaï des gens, mais j'en rendis d'autres riches et heureux. Le plus souvent, je me sentais seul.

Je retourne fréquemment à Battle Mountain. C'est là que se trouve le cube.

Sa splendeur ne me lasse jamais ; il est différent à chaque fois que je le vois, car je suis moi-même chaque fois différent. Mais Madelon ne m'avait jamais lassé non plus, contrairement à toutes les autres femmes qui m'avaient tôt ou tard révélé leur manque de profondeur ou mon incapacité à percer leur nature superficielle.

En regardant l'œuvre de Michael Cilento, je me rends compte qu'il est un artiste de son époque et qu'il est en même temps, comme beaucoup d'artistes, *hors* de son époque. Il fait appel à la technologie de son temps avec l'attitude de quelqu'un qui y est étranger, traitant le même sujet fondamental qu'ont traité des générations d'artistes fascinés.

Michael Cilento est un artiste voué à la femme. On l'a souvent défini comme *l'artiste* qui savait saisir les femmes à la fois telles qu'elles étaient, telles qu'elles voulaient être et telles qu'il les voyait, tout cela dans un même et seul cher-d'œuvre.

Quand je contemple mon cube sensatron, ainsi que tous les autres Cilento que j'ai acquis, je suis fier d'avoir contribué à la création de telles œuvres d'art. Mais quand je regarde la Madelon qui se trouve à l'intérieur de mon cube préféré, je me demande parfois si l'échange en valait la peine.

Le cube est plus que Madelon ou que la somme de toutes les Madelons qui ont jamais existé. Mais le réalisme de l'art n'est pas le réalisme de la réalité.

Traduit par JACQUES POLANIS.

Patron of the arts.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

MONDE EN TRANCHES LE MARDI SEULEMENT

par Philip José Farmer

Notre entreprise en est à une phase critique. La société est pleine de contradictions et ne progresse qu'en vidant les individus de leur substance ; oui, mais les individus eux-mêmes sont contradictoires et si l'on fait droit à leurs désirs, ils sont parfaitement capables de tout gâcher à eux seuls. Alors ? Alors il y aurait bien une solution, et la S.-F Va parfois explorée. Ce serait de filtrer les contradictions et de diviser la société en autant de compartiments qu'il y a de tendances. Une société feuilletée aurait encore des contradictions, mais au moins les gens ne les vivraient pas. Par exemple, la surpopulation crée une demande d'espace ; on peut y répondre par un feuilletage du temps. Il est vrai que les systèmes les plus rigides ont toujours des failles (air connu...).

ACCÉDER À Mercredi était presque impossible.

Tom Pym avait rêvé de vivre un autre jour de la semaine. Y avait-il une seule personne douée d'un peu d'imagination qui n'y ait rêvé ? Il existait des dramatiques de télé qui exploitaient cette idée. Tom Pym avait même joué dans deux de celles-ci. Mais il n'avait aucun désir véritable de changer de monde. Et puis voilà qu'un jour sa maison avait été incendiée.

Cela s'était passé le dernier des huit jours de printemps. En se réveillant, il avait vu à travers la porte les pompiers qui allaient et venaient dans les cendres. Un homme vêtu d'une combinaison d'amiante blanche lui avait fait signe de rester à l'intérieur. Au bout d'un quart d'heure, un autre personnage en combinaison lui avait indiqué par signes qu'il pouvait y aller. Il avait appuyé sur le bouton près de la porte et elle s'était ouverte. Les cendres lui venaient aux chevilles ; elles étaient tièdes sous l'épaisse croûte imbibée d'eau.

Ça ne rimait à rien de demander ce qui s'était passé, mais il posa la question, à tout hasard.

Le pompier lui dit :

« Un court-circuit, je suppose. En fait, on n'en sait rien. Ça a commencé peu après minuit, entre le moment où Lundi a décroché et celui où on a pris la relève. »

Tom Pym se dit que ça devait faire un drôle d'effet d'être policier ou pompier. Leurs horaires étaient si différents, bien que limités, comme

de juste, par les murs de minuit.

Mais déjà les autres sortaient de leurs pétrificateurs, ou « cercueils », comme on les appelait souvent. Ils en laissèrent une soixantaine d'occupés.

Ils devaient se rendre à leur travail à huit heures. Le problème de la garde-robe à remplacer et du gîte à trouver devrait attendre, car la société de production de films télévisés pour laquelle ils travaillaient avait pris du retard sur le planning d'une importante dramatique dont la sortie était programmée dans 144 jours.

Ils prirent leur petit déjeuner à un centre de secours. Tom Pym demanda à un machino s'il connaissait un coin où il pourrait installer ses pénates. Le gouvernement lui en trouverait bien un, mais il avait le chic pour vous attribuer des coins particulièrement peu commodes.

Le machiniste lui indiqua une maison qui était à quelques centaines de mètres seulement de son ancien immeuble. Un maquilleur était mort, et à sa connaissance la place n'avait pas encore été prise. Tom sauta sur le téléphone, car on n'avait pas besoin de lui à cet instant précis, mais un message enregistré l'informa que le bureau n'ouvrait qu'à dix heures. La voix qui avait enregistré le message était celle d'une très jolie rousse avec des yeux tourmaline et une voix extrêmement sensuelle. Tom aurait été plus impressionné s'il ne l'avait pas connue. Elle avait eu des petits rôles dans deux de ses dramatiques, et cette voix exaspérante n'était pas la sienne. Pas plus que la couleur de ses yeux.

A midi il rappela, obtint la communication après dix minutes d'attente, et demanda à Mrs. Belleneld de déposer une demande de logement en son nom. Mrs. Bellefield le réprimanda pour n'avoir pas téléphoné plus tôt ; elle n'était pas sûre de pouvoir Faire quoi que ce fût pour lui aujourd'hui. Il essaya d'expliquer ce qui lui était arrivé, puis laissa tomber. Ah, les bureaucrates ! Ce soir-là il se rendit à un centre d'hébergement de secours, dormit les quatre heures réglementaires pendant que le champ d'induction accélérât son onirrythme, se leva et pénétra dans le cylindre vertical d'éternium. Il resta une dizaine de secondes à contempler à travers la porte transparente les autres cylindres avec leurs silhouettes immobiles, puis il appuya sur le bouton. Approximativement quinze secondes après, il perdit conscience.

Il devait passer encore trois nuits dans le pétrificateur public. Trois jours de printemps s'étaient écoulés ; il n'en restait plus que cinq. Non que cela eût beaucoup d'importance en Californie. Du temps qu'il vivait à Chicago, l'hiver était comme une couverture blanche secouée

par une femme folle. Le printemps était une explosion verdoyante. L'été un rugissement et un souffle d'air chaud. L'automne était une chute de bouffon ivre en voyante livrée d'arlequin.

Le quatrième jour, il fut officiellement avisé qu'il pouvait s'installer dans la maison même qu'il avait choisie. Ce qui ne laissa pas de le surprendre – agréablement, cela va sans dire. Il pouvait citer le nom d'une douzaine de personnes qui avaient dû attendre une année entière – environ quarante-huit jours – dans un centre d'accueil avant d'obtenir satisfaction. Il emménagea le cinquième jour avec trois jours de printemps à savourer devant lui. Mais il lui faudrait consacrer ses deux jours de congé à reconstituer sa garde-robe, acheter de la nourriture et faire diverses courses, et aussi à faire connaissance avec ses nouveaux voisins. Parfois il regrettait d'être né comédien. Ceux qui faisaient de la télé travaillaient cinq jours, parfois six jours de suite, alors qu'un plombier, par exemple, ne travaillait que trois jours sur sept.

La maison était aussi grande que l'autre, et les quelques centaines de mètres supplémentaires qu'il serait obligé de parcourir à pied lui feraient du bien. Elle logeait huit personnes par jour, y compris lui-même. Il emménagea ce soir-là, se présenta aux autres, et Mabel Curta, qui travaillait comme secrétaire pour un producteur, lui expliqua comment fonctionnait la maison. Lorsqu'il se fut assuré que son pétrificateur avait été installé dans la salle prévue à cet effet, il put se détendre quelque peu.

Mabel Curta l'avait accompagné dans la salle des pétrificateurs, car elle s'était proposée pour lui servir de guide. C'était une femme assez petite et quelque peu replette de trente-cinq ans environ (temps de Mardi). Elle en était à son troisième divorce et ne voulait plus entendre parler de mariage, à moins, évidemment, de tomber sur l'homme de sa vie. Tom était lui-même entre deux mariages, mais il n'en souffla mot.

« Allons jeter un coup d'œil à votre chambre à coucher, dit Mabel. Elle est petite, mais, Dieu merci, insonorisée. »

Il lui emboîta le pas, puis s'arrêta. Elle se retourna en passant la porte et demanda :

« Qu'y a-t-il ?
— Cette fille... »

Les grands cylindres d'éternium gris étaient au nombre de soixante-trois.

Il contemplait, à travers la porte transparente, la fille qui se tenait dans celui qui était le plus proche de lui.

« Vingt dieux, qu'elle est belle ! »

Si Mabel en conçut quelque jalousie, elle n'en laissa rien paraître.

« Oui, n'est-ce pas ? »

La fille avait de longs cheveux noirs légèrement bouclés, un visage à tomber à genoux devant, un corps qui avait juste les rondeurs qu'il fallait, et de longues jambes. Ses yeux étaient ouverts ; dans la faible lumière, ils paraissaient bleu-violet. Elle portait une robe légère de couleur argentée.

La plaque fixée à côté de la porte fournissait les données essentielles de son état-civil. Jennie Marlowe. Née en 2031 après J.-C. à San Marino, Californie. Elle devait avoir vingt-quatre ans. Comédienne. Célibataire. Enfant de Mercredi.

« Qu'y a-t-il ? demanda Mabel.

— Rien. »

Comment lui dire qu'il avait les tripes retournées par un désir qui ne serait jamais satisfait ? Qu'il était retourné par tant de beauté ?

Car notre volonté est régie par le sort.

Comment être amoureux, sinon d'un coup de foudre ?

« Quoi ? dit Mabel, puis, après avoir ri : Vous plaisantez. »

Elle n'était pas en colère. Elle savait bien que Jennie Marlowe n'était pas une rivale plus dangereuse que si elle était morte. Et elle avait raison. Mieux valait pour lui qu'il se préoccupe des vivants de ce monde. Mabel n'était pas si mal dans le genre confortable, et après quelques verres, il la trouva même plutôt excitante.

Plus tard, ils descendirent à la salle de télévision. Il était dix-huit heures passées. La plupart des autres étaient là aussi. Certains avaient mis leurs écouteurs ; d'autres regardaient l'écran tout en bavardant. C'était l'heure des informations. Tout le monde tenait à être au courant de ce qui s'était passé le mardi précédent et le jour même. Le président de la Chambre prenait sa retraite à l'expiration de son mandat. Sa période d'utilité était terminée et ses récents problèmes de santé ne semblaient pas en voie de résolution. Il y eut des images au cimetière familial dans le Mississippi et de la pierre tombale qui lui était réservée. Lorsqu'un jour les scientifiques maîtriseraient la

technique de la réjuvenation, il sortirait de pétrification.

« Ce sera pas demain la veille ! dit Mabel en se tortillant sur ses genoux.

— Oh, je crois qu'ils y arriveront un jour, dit-il. Ils sont déjà sur la voie ; ils ont réussi à arrêter le vieillissement des lapins.

— C'est pas ce que je voulais dire. Bien sûr qu'ils trouveront le moyen de rajeunir les gens. Et, puis après ? Tu crois qu'ils vont tous leur redonner vie ? Avec tous ceux qui vivent actuellement, ça doublerait, triplerait, peut-être que ça quadruplerait la population. Tu crois pas qu'ils vont plutôt les laisser où ils sont ? »

Elle gloussa, puis elle ajouta :

« Que feraient les pigeons sans eux ? »

Il lui serra la taille. Au même moment, il se vit en train de serrer la taille de *cette fille-là*. Elle serait assez charnue elle aussi, mais sans trace de graisse.

Oublie-la. Pense à maintenant. Regarde les informations.

Une certaine Mrs. Wilder avait poignardé son mari avec un couteau de cuisine avant de retourner l'arme contre elle. Tous deux avaient été pétrifiés dès l'arrivée de la police et transportés à l'hôpital. Une enquête était ouverte sur un ralentissement des cadences de travail dans les services administratifs du comté. On reprochait aux employés de Lundi de ne pas programmer correctement les ordinateurs pour ceux de Mardi. La station d'observation sur Ganymède annonçait que la Grande Tache Rouge de Jupiter émettait une lumière qui variait en intensité suivant un rythme qui ne semblait pas dû au hasard.

Les cinq dernières minutes étaient consacrées à un condensé des événements marquants des autres jours. Mrs. Cuthmar, la mère du foyer, passa sur une chaîne où l'on jouait une comédie légère sans susciter la moindre protestation.

Tom quitta la pièce après avoir dit à Mabel qu'il allait se coucher tôt – seul, et pour dormir. Il avait une rude journée de travail le lendemain.

Il descendit les escaliers sur la pointe des pieds et pénétra dans la salle de pétrification. Il y régnait une lumière douce qui laissait de grandes zones d'ombre, et tout était silencieux. Les soixante-trois cylindres ressemblaient à des menhirs dressés dans quelque crypte souterraine d'une ville enfouie sous terre. Cinquante-cinq visages étaient tournés vers lui, formant des taches plus, claires derrière le métal transparent. Certains d'entre eux avaient les yeux ouverts, mais la plupart des gens

les avaient fermés avant l'émission du champ par la machine située dans la base du cylindre. Il s'approcha du cylindre de Jennie Marlowe. Une fois de plus, ça lui fit mal. Elle n'était pas pour lui ; elle était hors d'atteinte. Mercredi ne se trouvait qu'à vingt-quatre heures de là. Non, même pas à quatre heures et demie de là.

Il toucha la porte. Elle était lisse et froide. Elle le regardait dans les yeux. Son avant-bras droit était ramené vers elle et maintenait la lanière d'un sac à main. Lorsque la porte s'ouvrirait, elle en sortirait, prête à commencer sa journée. Certaines personnes prenaient leur douche et se faisaient une beauté dès qu'elles se réveillaient et pénétraient aussitôt dans le pétrificateur. Le champ était automatiquement émis à cinq heures, et elles sortaient une minute plus tard, prêtes pour la journée.

Il aurait bien voulu sortir de son « cercueil » au même moment, lui aussi.

Mais il y avait le mur infranchissable de Mercredi.

Il se détourna. Il se conduisait comme un gosse de seize ans. Il avait eu seize ans cent six ans auparavant, mais cela ne faisait aucune différence. Physiologiquement, il en avait trente.

En remontant au second, il faillit faire demi-tour pour la regarder une dernière fois. Mais il se botta mentalement les fesses et se força à regagner sa chambre. Une fois arrivé, il décida de s'endormir tout de suite. Peut-être qu'il rêverait d'elle. Si les rêves étaient une façon de réaliser un désir, ils passeraient la nuit ensemble. On n'avait pas encore « prouvé » que les rêves traduisaient toujours un désir, mais c'était un fait acquis qu'un homme privé de rêves devenait fou. Aussi les somniums émettaient-ils un champ qui permettait à l'homme de dormir et de rêver tout son soûl pendant une période de quatre heures. Puis il était réveillé et entrait un peu plus tard dans le pétrificateur, où le champ suspendait toute activité atomique et subatomique. Il pourrait rester dans cet état éternellement si le champ de réactivation ne se déclenchait pas.

Il dormit, et Jennie Marlowe ne vint pas à lui. Ou, si elle vint à lui, il n'en garda aucun souvenir. Il se réveilla, fit sa toilette, descendit quatre à quatre l'escalier menant à la salle des pétrificateurs, où toute la maisonnée était assemblée à fumer une dernière cigarette, à bavarder, à rire. Ils ne tarderaient pas à entrer dans leurs cylindres respectifs, et un silence d'une opacité mortuaire s'abattrait sur la maison.

Il s'était souvent demandé ce qui se passerait s'il n'entrait pas dans son

pétrificateur. Quel effet est-ce que ça lui ferait ? Serait-il pris de panique ? Toute sa vie, il n'avait connu que des Mardis. Est-ce que Mercredi le submergerait avec fracas, comme une lame de fond ? Le drosserait-il contre les récifs d'un temps inconnu ?

Et s'il invoquait quelque prétexte pour remonter dans sa chambre et ne redescendait pas avant l'émission du champ ? Il serait trop tard alors pour pénétrer dans son cylindre. La porte de celui-ci ne se rouvrirait qu'au moment programmé. Il pourrait toujours foncer jusqu'au pétrificateur de secours, à trois pâtés de maisons de là. Mais s'il restait dans sa chambre à attendre Mercredi ?

De telles choses arrivaient. Si un individu ayant enfreint la loi n'avait pas d'excuse valable, il passait devant les tribunaux. Il n'y avait pas de crime plus grave sauf l'homicide volontaire, et ceux qui n'avaient pas d'excuse étaient condamnés à la pétrification. Tous les criminels, qu'ils fussent sains d'esprit ou non, étaient pétrifiés. Ou *mañanés*, comme on disait parfois. Le criminel *mañané* attendait, immobile et inconscient, parfaitement préservé, que la science ait les moyens de guérir les aliénés, les névrosés, les criminels, les malades. *Mañana*.

« Comment c'était, Mercredi ? avait demandé Tom à un homme qui avait involontairement dépassé l'horaire à cause d'un accident.

— Est-ce que je sais, moi ? J'étais dans les pommes et ne suis resté conscient qu'un petit quart d'heure en tout. J'étais dans la même ville, et je n'avais jamais vu les ambulanciers, bien sûr ; mais ici non plus, je ne les ai jamais vus, alors... Ils m'ont pétrifié et m'ont laissé à l'hôpital jusqu'à ce que Mardi s'occupe de moi. »

Je dois être sérieusement atteint, se dit-il. Sérieusement. C'était dingue rien que de penser à une chose pareille. Accéder à Mercredi était presque impossible. Presque. Mais pas tout à fait. Avec le temps et la patience, on pouvait y arriver.

Il resta debout un moment devant son pétrificateur. Les autres disaient : « Salut ! Ciao ! A Mardi prochain ! » Mabel cria :

« Salut, chéri !

— Salut, marmonna-t-il.

— Quoi ? cria-t-elle.

— Salut ! »

Il jeta un coup d'œil au merveilleux visage derrière la porte. Puis il sourit. Il avait eu peur qu'elle l'entende dire salut à une femme qui l'appelait « chéri ».

Il lui restait dix minutes. Les signaux d'alarme ululaient. Dépêchez-vous, les retardataires ! C'est l'heure de s'embarquer pour le voyage de six jours quotidien ! Vite ! Pensez aux sanctions !

Il y pensait, mais il voulait laisser un message. L'enregistreur se trouvait sur une table. Il le mit en marche et dit :

« Chère *Miss Marlowe*. Je m'appelle Tom Pym, et mon pétrificateur est à côté du vôtre. Je suis comédien, comme vous ; en fait, nous travaillons pour la même maison de production. Je vais vous paraître sans gêne, mais je n'ai jamais vu une fille aussi belle que vous. Votre talent est-il à la hauteur de votre physique ? Je serais curieux de voir quelques-unes de vos dramatiques. Pourriez-vous m'en laisser quelques copies dans la chambre n° 5 ? Je suis sûr que l'occupant n'y verra aucun inconvénient. Sincèrement vôtre, Tom Pym. »

Il se réécouta. C'était sans fioritures, mais ce n'était pas plus mal comme ça. Un truc trop fleuri ou trop insistant l'aurait mise sur ses gardes. Il avait fait allusion par deux fois à sa beauté, mais sans s'appesantir dessus. Et la remarque concernant ses qualités d'actrice était calculée pour la flatter dans son orgueil professionnel et rendre un refus difficile. Il était mieux placé que quiconque pour savoir que cette tactique était payante.

Il sifflota joyeusement en pénétrant dans son cylindre. Une fois à l'intérieur, il appuya sur le bouton et consulta sa montre. Minuit moins cinq. La lampe-témoin rouge surmontant l'écran géant de l'ordinateur au commissariat de police ne clignoterait pas pour lui. Dans dix minutes, les policiers de Mercredi sortiraient de leurs pétrificateurs au commissariat et prendraient leurs fonctions.

Il y avait une interruption de dix minutes entre les deux jours au poste de police. Un cataclysme pouvait s'abattre sur le quartier au cours de ces quelques minutes, et parfois on n'en était pas loin. Mais c'était le prix à payer pour maintenir étanches les cloisons du temps.

Il ouvrit les yeux. Ses genoux fléchirent imperceptiblement et sa tête pencha en avant. Le processus de réactivation durait un million de microsecondes, assurant un passage presque instantané de l'éternité à un corps en chair et en os, et le cœur ne se doutait pas qu'il avait été arrêté pendant si longtemps. Malgré tout, les muscles réagissaient avec un très léger retard à la position verticale.

Il appuya sur le bouton, ouvrit la porte, et ce fut comme si par ce geste il avait donné le coup d'envoi de la journée. Mabel s'était maquillée la veille et semblait fraîche comme une rose. Il la complimenta, et elle sourit de plaisir. Mais il lui dit qu'il la

retrouverait au petit déjeuner. Il s'arrêta au milieu de l'escalier et attendit que le hall se vide. Puis il regagna subrepticement la salle des pétrificateurs. Il mit en marche l'enregistreur.

Une voix, assez grave mais mélodieuse, dit :

« Cher Monsieur Pym, cela fait plusieurs fois que je reçois des messages d'autres jours que le mien. C'était drôle au début de bavarder par-dessus le gouffre qui sépare les mondes, si j'ose dire. Mais ça n'a vraiment aucun sens, une fois qu'on s'en est lassé. Si vous vous intéressez à votre interlocuteur, vous vous frustrez inutilement. Cet interlocuteur ne peut être qu'une voix dans un enregistreur et un visage de cire dans un cercueil métallique. Il se trouve que le teint cireux me va bien. Excusez-moi. Si votre interlocuteur ne vous intéresse pas, pourquoi continuer à communiquer ? Dans un cas comme dans l'autre ça ne rime à rien. Et *il se peut* que je sois belle. En tout état de cause, merci pour le compliment, mais je suis raisonnable.

« Je n'aurais même pas dû prendre la peine de vous répondre. Mais je tiens à être gentille ; je ne voulais pas vous vexer. Alors, s'il vous plaît, ne laissez plus de message pour moi. »

Il attendit tandis que l'enregistreur débitait du silence. Peut-être observait-elle une pause dramatique. Il allait y avoir un gloussement ou un petit rire plein de sensualité et elle dirait :

« Mais je n'aime pas décevoir mon public. Les copies sont dans votre chambre. »

Le silence s'étira. Il coupa l'appareil et gagna la salle à manger pour prendre son petit déjeuner.

Les jours de travail, la sieste commençait à 14 h 40 et durait jusqu'à 14 h 45. Il s'étendit sur la couchette et appuya sur le bouton. Moins d'une minute plus tard, il dormait à poings fermés. Cette fois, il rêva de Jennie ; elle était une silhouette blanche qui se matérialisait dans l'obscurité et flottait jusqu'à lui. Elle était encore plus belle que dans le pétrificateur.

Ils firent des heures supplémentaires cet après-midi-là, de sorte qu'il rentra juste à temps pour dîner. Même la maison de production n'aurait pas osé retenir quelqu'un au-delà de l'heure du dîner, d'autant qu'elle n'avait le droit de servir de repas qu'à midi.

Il eut le temps de contempler Jennie pendant une minute avant que la voix de Mrs. Cuthmar dans le haut-parleur ne le tire de sa rêverie. En parcourant le couloir il pensa : « Je fais une fixation sur cette fille. C'est ridicule. Je ne suis plus un adolescent. Peut-être... Peut-être que

je devrais aller voir un psychiatre. »

C'est ça, fais ta demande et attends qu'un psychiatre ait le temps de s'occuper de toi. Disons, dans trois cents jours si tu as de la chance. Et si celui-là ne peut rien pour toi, refais une demande et attends six cents jours.

Une demande. Il ralentit. Une demande. Pourquoi ne pas faire une demande, non pas pour voir un psychiatre, mais pour changer de jour ? Pourquoi pas ? Qu'avait-il à perdre ? Il se heurterait sans doute à une fin de non-recevoir, mais ça ne coûtait rien d'essayer.

Le simple fait d'obtenir un formulaire pour faire une telle demande présentait un problème. Il passa deux jours de repos à faire la queue à l'Administration Centrale de la ville avant de se procurer les formulaires *ad hoc*. La première fois, on lui donna le mauvais formulaire et il dut recommencer à zéro le lendemain. Il n'y avait pas de guichet spécial pour ceux qui voulaient changer de jour. Les demandeurs n'étaient pas assez nombreux pour en justifier l'ouverture.

Il dut donc faire la queue devant le guichet « Divers » de la Section Mobilité du Département des Échanges Vitaux de l'Office des Échanges et Permutations. Aucune de ces appellations ne concernait de près ou de loin l'émigration vers un autre jour de la semaine.

Lorsqu'on lui tendit un formulaire pour la seconde fois, il refusa de quitter le guichet avant d'avoir vérifié le numéro du formulaire et demandé au préposé de le contre-vérifier. Il ne prêta aucune attention aux protestations et aux grommellements dans son dos. Puis il se rendit dans un coin de la grande salle et fit la queue devant les machines à cocher. Au bout de deux heures d'attente, il put s'asseoir devant un petit appareil ressemblant à un bureau surmonté d'un grand écran. Il introduisit le formulaire dans la fente prévue à cet effet, regarda l'agrandissement du formulaire sur l'écran et appuya sur des touches pour cocher les espaces adéquats en face des questions adéquates. Après cela, il ne lui resta plus qu'à glisser le formulaire dans une boîte en espérant qu'il ne se perdrait pas. Ou en espérant que tout ne serait pas à recommencer sous prétexte qu'il avait fait une erreur en cochant le formulaire.

Ce soir-là, il appuya la tête contre le métal dur et murmura à l'adresse du visage impassible derrière la porte :

« Faut-il vraiment que je t'aime pour me compliquer la vie comme ça. Et tu ne le sais même pas. Et le plus terrible, c'est que si tu le savais, ça ne te ferait peut-être ni chaud, ni froid. »

Pour se prouver à lui-même qu'il lui restait un peu de matière grise, il se rendit le soir même avec Mabel à une réception donnée par Sol Voremwolf, un producteur. Voremwolf venait de passer un examen qui le classait à l'échelon A 13 dans la fonction publique. Cela voulait dire que, dans quelque temps, avec un peu de chance et beaucoup de piston, il passerait directeur général adjoint de la société de production.

La soirée fut très réussie. Tom et Mabel rentrèrent une petite demi-heure avant l'heure de la pétrification. N'ayant abusé ni de l'alcool ni des euphos, Tom ne fut pas tenté de s'amuser avec Mabel. Mais il savait que cela ne l'empêcherait pas d'être à moitié bourré lorsqu'il serait dépétrifié et qu'il lui faudrait prendre des contrepoisons à doses massives. Il irait travailler avec une tête pas possible et l'impression de partir, en morceaux, car il n'aurait pas dormi du tout.

Il quitta Mabel en invoquant un prétexte et descendit à la salle des pétrificateurs avec un peu d'avance sur les autres. Ça n'aurait servi à rien s'il avait voulu se faire pétrifier plus tôt que d'habitude. Les pétrificateurs ne pouvaient être déclenchés qu'à l'intérieur d'étroites limites de temps.

Il s'appuya contre le cylindre et caressa la porte.

« J'ai essayé de ne pas penser à toi ce soir, je ne voulais pas être injuste envers Mabel. Ce n'est pas loyal de sortir avec elle et de penser à toi sans arrêt. »

En amour tous les coups sont permis...

Il lui laissa un autre message, puis l'effaça. A quoi bon ? D'ailleurs, il savait que sa voix était alourdie par l'alcool, et il voulait se présenter à elle sous son meilleur jour.

Pour quoi faire ? pensait-elle seulement à lui, parfois ?

La réponse à cette question, c'était que lui pensait à elle, et la raison et la logique n'avaient rien à voir là-dedans. Il aimait cette femme interdite, intouchable, lointaine et pourtant si proche.

Mabel s'était introduite subrepticement dans la salle. Elle dit :

« Tu es malade ! »

Tom s'écarta d'un bond. Aussitôt il se demanda pourquoi il avait eu une telle réaction. Il n'y avait pas de quoi avoir honte. Pourquoi alors était-il si furieux envers elle ? Qu'il fût gêné, d'accord, mais pourquoi furieux ?

Mabel se moqua de lui, et il fut content. Comme ça, il avait une excuse pour lui rentrer dans le chou. Il dit quelque chose de blessant, et elle tourna les talons et sortit. Mais elle revint au bout de quelques minutes avec les autres. Il allait bientôt être minuit.

Tom se trouvait déjà dans son cylindre. Quelques secondes plus tard, il le quitta, fit rouler celui de Jennie en arrière et manœuvra le sien de façon à ce qu'ils soient face à face. Il rentra dans son pétrificateur, appuya sur le bouton et attendit. Les deux portes avaient un effet à peine déformant, mais elle lui sembla encore plus distante dans le temps, dans l'espace et en accessibilité.

Trois jours plus tard, alors que l'hiver était déjà bien entamé, il reçut une lettre. La boîte dans le hall avait émis son signal sonore au moment précis où il était entré. Il revint sur ses pas et attendit que la lettre soit imprimée et tombe dans le panier. C'était la réponse à sa demande de transfert à Mercredi.

Refusée. Motif : il n'avait pas d'explication valable.

C'était vrai. Mais il ne pouvait pas invoquer la véritable raison. C'aurait été encore moins impressionnant que celle qu'il avait donnée. Il avait coché la case n° 12. MOTIF : ME TRANSPORTER DANS UN ENVIRONNEMENT OÙ MES CAPACITÉS SERAIENT PLUS SUSCEPTIBLES D'ÊTRE ENCOURAGÉES.

Il jura et il fulmina. C'était son droit de citoyen, son droit inaliénable d'être humain d'être transféré au jour de son choix. C'est-à-dire que ça aurait dû être son droit. Même si un transfert demandait beaucoup de travail. Même s'il fallait transférer aussi son état civil et tous les documents le concernant depuis sa naissance. Même si...

Il pouvait fulminer autant qu'il voudrait, ça ne changerait absolument rien. Il était bloqué dans le monde des Mardis.

« Pas encore, marmonna-t-il. Je n'ai pas dit mon dernier mot. Il n'y a heureusement pas de limite au nombre des demandes que je peux faire dans le cadre de mon propre jour. Je vais en déposer une autre. Ils croient qu'ils vont m'avoir à l'usure, hein ? Eh bien, c'est moi qui les aurai à l'usure. L'homme contre la machine. L'homme contre le système. L'homme contre la bureaucratie et les règlements inhumains. »

Les vingt jours d'hiver passèrent en un éclair. Les huit jours ae printemps filèrent en un clin d'œil. L'été était revenu. Le second jour des douze jours d'été, il reçut une réponse à sa deuxième demande.

Ce n'était ni une acceptation, ni un refus. On lui indiquait que s'il

voulait être transféré au Mercredi parce que son astrologue pensait qu'il s'en trouverait mieux, psychologiquement parlant, il lui faudrait faire analyser par un psychologue l'analyse de son astrologue. Tom Pym sauta de joie et esquissa un entrechat. Dieu merci, il vivait à une époque où les astrologues n'étaient pas considérés comme des charlatans : le peuple – les masses – avait proclamé que l'astrologie était une nécessité et exigé qu'en tant que telle elle soit honorée et officialisée. Des lois avaient donc été votées en ce sens et grâce à elles Tom Pym avait ses chances.

Il descendit à la salle des pétrificateurs, embrassa la porte du cylindre et annonça la bonne nouvelle à Jennie Marlowe. Elle n'eut aucune réaction, mais il crut voir son regard s'illuminer imperceptiblement. Son imagination lui jouait des tours, bien sûr, mais il aimait bien son imagination.

Pour trouver un psychologue à consulter et participer aux trois séances nécessaires, il lui fallut encore un an, soit quarante-huit jours. Le docteur Sigmund Traurig était un ami du docteur Stelhela, l'astrologue, ce qui facilita considérablement les choses.

« J'ai examiné avec soin l'horoscope du docteur Stelhela et étudié soigneusement l'obsession que vous avez pour cette femme, dit-il. Je suis d'accord avec lui sur le fait que vous serez malheureux tant que vous resterez dans le Mardi, mais je ne le suis plus quand il dit que vous le serez moins le Mercredi. Cela dit, puisque vous êtes très épris de Miss Marlowe, je pense que vous devriez être autorisé à changer de jour. Mais seulement à la condition que vous signiez des papiers vous engageant à voir un psychiatre le Mercredi pour poursuivre le traitement. »

C'est seulement plus tard que Tom se dit que le docteur Traurig avait peut-être voulu se débarrasser de lui parce qu'il avait trop de patients. Mais c'était là une pensée peu charitable.

Il dut attendre que son dossier fût transmis aux autorités du Mercredi. La bataille n'était qu'à moitié gagnée. Les autres pouvaient refuser. Et s'il parvenait à ses fins ? Elle pouvait lui opposer une fin de non-recevoir, et sans lui donner de seconde chance.

C'était impensable, mais elle le pouvait.

Il caressa la porte et y posa ses lèvres.

« Pygmalion pouvait au moins toucher Galatée, dit-il. Je suis sûr que les dieux – ces ronds-de-cuir qui nous gouvernent – auront pitié de moi, qui ne peux même pas te toucher. J'en suis sûr. »

Le psychiatre avait dit que, comme beaucoup d'hommes dans ce monde de liaisons sans lendemain, il était incapable d'avoir des rapports sincères et durables avec une femme. Il était tombé amoureux de Jennie Marlowe pour plusieurs raisons. Il se pouvait qu'elle ressemble à quelqu'un qu'il avait aimé lorsqu'il était très jeune. Sa mère, peut-être ? Non ? Soit, passons. Il verrait bien Mercredi – peut-être. La vérité, la vraie, la fondamentale, c'était qu'il aimait Miss Marlowe parce qu'elle ne pouvait pas rejeter ses avances, le flanquer à la porte, ou devenir lassante, pleurer, se plaindre, l'insulter, ou quoi que ce fût d'autre. Il l'aimait parce qu'elle était inaccessible et muette.

« Je l'aime comme Achille devait aimer Hélène quand il la voyait debout sur les remparts de Troie, dit Tom.

— Je ne sache pas qu'Achille soit jamais tombé amoureux d'Hélène, dit le docteur Traurig d'un air pincé.

— Homère ne le dit pas, mais je *sais* qu'il a dû l'aimer. Comment la voir sans en tomber amoureux ?

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache ! Je ne l'ai jamais vue ! Si je m'étais douté que ces fabulations intensifieraient...

— Je suis un poète ! dit Tom.

— Un mythomane, vous voulez dire ! Hum. Ça doit être un vrai boudin, cette fille ! Je n'ai rien de spécial à faire ce soir. Tenez... Vous avez éveillé ma curiosité... Je ferai un saut chez vous ce soir pour jeter un coup d'œil à cette beauté nonpareille semblable à votre belle Hélène. »

Le docteur Traurig se manifesta alors que le dîner se terminait à peine, et Tom Pym le précéda dans le couloir jusqu'à la salle des pétrificateurs, située à l'arrière de la maison, avec des attentions de guide conduisant un critique célèbre vers un Rembrandt récemment découvert.

Le docteur resta un long moment devant le cylindre. Il émit plusieurs « Hum » et se pencha à plusieurs reprises pour examiner sa plaque d'état civil. Puis il se retourna et dit :

« Je comprends ce que vous voulez dire, Mr. Pym. Très bien. Je vais donner le feu vert.

— N'est-ce pas qu'elle est sensationnelle ? dit Tom sur le seuil de la porte d'entrée. On dirait une statue grecque – à tous points de vue, d'ailleurs.

— Elle est très belle. Mais je n'en suis pas moins convaincu que vous

allez, au-devant d'une grosse déception, voire d'une crise de désespoir, voire – qui sait ? – de la folie, bien que je n'aime guère utiliser un terme aussi peu scientifique.

— Je courrai le risque, dit Tom. Je sais que je risque de passer pour un fou, mais que serions-nous sans la folie ? Regardez l'homme qui a inventé la roue, regardez Christophe Colomb, James Watt, les frères Wright, Louis Pasteur, n'étaient-ils pas plus fous les uns que les autres ?

— On peut difficilement mettre ces pionniers de la science, avec leur passion de la vérité, sur le même plan que vous avec votre désir d'épouser une femme. Mais, comme j'ai pu m'en rendre compte, elle est exceptionnellement belle. Je n'en suis que plus méfiant. Pourquoi n'est-elle pas mariée ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez elle ?

— Elle a peut-être été mariée une douzaine de fois, allez savoir ! dit Tom. L'essentiel, c'est qu'elle ne le soit pas en ce moment ! Peut-être qu'elle a été déçue par le mariage et qu'elle s'est juré d'attendre l'homme de sa vie. Peut-être...

— Il n'y a pas de peut-être. Vous êtes sérieusement névrosé, dit Taurig. Mais je ne suis pas loin de croire qu'il serait plus dangereux pour vous de ne *pas* être transféré à Mercredi que d'y être transféré.

— Alors vous direz oui ! s'exclama Tom en lui saisissant la main et en la secouant.

— Peut-être. J'ai encore des doutes. »

Le psychiatre avait un air un peu rêveur. Tom éclata de rire, lâcha sa main et lui donna une tape sur l'épaule.

« Allez, avouez qu'elle vous a fait de l'effet ! Il faudrait être mort pour rester insensible à cette fille !

— Elle n'est pas mal, dit le psychiatre. Mais vous devez réfléchir. Si vous vous faites transférer et que vous n'avez pas l'heur de lui plaire, vous risquez de couler à pic, bien que cette expression soit bien trop poétique à mon goût.

— Non, monsieur. Je ne m'en trouverais pas plus mal. Je m'en trouverais mieux, en fait, parce qu'au moins j'aurais pu la voir en chair et en os. »

Le printemps et l'été passèrent comme dans un rêve. Puis, par un matin qu'il n'oublierait jamais, il reçut la lettre d'acceptation, accompagnée des instructions sur la marche à suivre pour accéder à Mercredi. Celles-ci étaient relativement simples. Il devait s'assurer que

les techniciens viennent dans la journée pour changer le réglage du programme dans le socle de son pétrificateur. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il ne pouvait pas tout simplement rester hors de son cylindre et attendre que Mercredi le rattrape, mais il avait renoncé depuis longtemps à comprendre la logique bureaucratique.

Il n'avait pas eu l'intention d'aviser qui que ce fût de son transfert, au foyer, essentiellement à cause de Mabel. Mais Mabel apprit la nouvelle par quelqu'un d'autre à la maison de production. Elle pleura lorsqu'elle le vit à dîner, et monta en courant dans sa chambre. Il eut mauvaise conscience, mais ne fit pas un geste pour aller la consoler.

Ce soir-là, le cœur battant, il ouvrit la porte de son pétrificateur. Les autres étaient au courant ; il avait été incapable de garder la nouvelle pour lui. En fait, il était content d'avoir avoué. Ils avaient l'air contents pour lui, et ils avaient apporté maintes bouteilles, ce qui donna lieu à maints toasts. Mabel finit par redescendre en essuyant ses larmes, et elle lui dit qu'elle lui souhaitait bonne chance, elle aussi. Elle avait toujours su qu'il ne l'aimait pas vraiment. Mais elle voudrait bien que quelqu'un tombe amoureux d'elle rien qu'en jetant un coup d'œil dans son pétrificateur.

Quand elle apprit qu'il avait été voir le docteur Traurig, elle dit :

« C'est un homme qui a le bras long. Sol Voremwolf l'a eu comme psychanalyste. Il dit que Traurig a même une certaine influence sur les autres jours. Il dirige la revue *Échanges Psychologiques*, tu sais, un des rares périodiques qui soient lus par d'autres gens. »

Par *d'autres gens*, elle voulait dire, bien sûr, ceux qui vivaient de Mercredi à Lundi.

Tom dit qu'il était content d'avoir consulté Traurig. Peut-être avait-il usé de son influence auprès des autorités de Mercredi pour que sa demande soit acceptée dans d'aussi brefs délais. Les cloisons entre les mondes étaient rarement franchies, mais les grosses légumes étaient soupçonnées de le faire quand bon leur semblait.

A présent, il faisait face, tout frissonnant, au cylindre de Jennie. La dernière fois, pensa-t-il, que je la verrai pétrifiée. La prochaine fois que je la verrai, elle sera faite de chair tiède, vivante, touchable.

« *Ave atque vale !* » dit-il tout haut. Les autres applaudirent.

« Que c'est mélo ! » dit Mabel. Ils pensaient qu'il s'était adressé à eux, et peut-être s'était-il *aussi* adressé à eux.

Il pénétra dans le cylindre, ferma la porte, et appuya sur le bouton. Il

garderait les yeux ouverts, pour que...

Et on fut Mercredi. Le décor avait beau être exactement le même, c'était comme s'il avait débarqué sur Mars.

Il poussa la porte et sortit. Les sept personnes avaient des visages familiers et des noms qu'il avait lus sur leurs plaques. Mais il ne les connaissait pas.

Il ouvrit la bouche pour les saluer, puis s'arrêta.

Le cylindre de Jennie Marlowe avait disparu.

Il agrippa celui qui se trouvait le plus près de lui par le bras.

« Où est Jennie Marlowe ?

— Lâchez-moi. Vous me faites mal. Elle est partie. Elle a eu son transfert pour Mardi.

— *Pour Mardi ! Pour Mardi ?*

— Ben oui. Ça faisait longtemps qu'elle essayait de partir d'ici. Elle disait que Mercredi lui portait malheur. En tout cas elle était malheureuse, ça je peux vous le garantir. Il y a deux jours à peine, elle a dit que sa demande avait finalement été acceptée. D'après ce que j'ai compris, il y a un certain psychiatre de Mardi qui aurait usé de son influence pour activer les choses. Il est descendu la voir dans son pétrificateur, et ça n'a pas fait un pli, mon vieux. »

Les murs, les gens, les cylindres parurent se déformer. Le temps se tordait de-ci de-là. On n'était pas Mercredi ; on n'était pas Mardi. On n'était *aucun* jour de la semaine. Il était bloqué à l'intérieur de lui-même à une date absurde qui n'aurait jamais dû exister.

« Elle n'avait pas le droit !

— Elle n'avait peut-être pas le droit, mais elle l'a fait !

— Mais... on ne peut pas demander plus d'un transfert !

— Ça, c'est son problème. »

Et c'était aussi celui de Tom Pym.

« Je n'aurais jamais dû l'amener la voir ! dit-il. Le salaud ! L'immonde saligaud ! »

Il resta planté là un long moment, puis se rendit à la cuisine. C'était le même environnement, exception faite des gens. Plus tard, il se rendit aux studios et décrocha un rôle dans une comédie légère qui

ressemblait à s'y méprendre, il faut bien le dire, à celles qu'on tournait Mardi. Il regarda le journal télévisé ce soir-là. Le Président des États-Unis avait un visage et un nom différents, mais le discours qu'il prononça aurait pu sortir de la bouche du Président de Mardi. On le présenta à la secrétaire d'un producteur ; elle ne s'appelait pas Mabel, mais elle aurait pu.

La différence, ici, tenait à ce que Jennie n'était plus là, et ça, ah, ça faisait pour lui une différence comme entre le jour... et la nuit.

Traduit par RONALD BLUNDEN.

The Sliced Crosswise only on Tuesday World.

© Robert Silverberg, 1971 (Extrait de « New Dimensions 1 »).

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

PLUS FORT QUE LA CAMISOLE

par Wyman Guin

Après cette histoire hilarante et désespérée, nous vous proposons une autre méthode pour feuilleter le temps. Sans recourir à l'animation suspendue ou rarement. A vrai dire, l'auteur n'a pas eu de mal à trouver le thème : il suffisait de relire L'Etrange Cas du docteur Jekyll. Mais c'est Wyman Guin qui a eu l'idée de faire de ce drame individuel (ou dividual, comme on voudra) un principe d'organisation sociale. Pour la première fois depuis Gagner la paix, ce ne sont plus les machines qui tiennent la vedette mais les drogues. Grâce à elles, les hommes ne sont plus tout à fait humains, ils n'éprouvent plus guère d'émotions mais jouent efficacement leur rôle social. Jusqu'à ce que survienne la faille, évidemment. Et ici la faille est explorée dans ses moindres recoins, avec une inventivité qui fait honneur à l'auteur. Nous avons là un vrai petit roman, et qui pourrait faire un excellent film.

MARY WALDEN avait effectué sa permutation de personnalité un peu plus tôt dans la journée, et son premier cours de l'après-midi touchait à sa fin. Alors qu'elle était à peu près certaine de ne plus être interrogée, Cari Blair se mit en tête de lui faire passer un mot grivois. Mary, qui subodorait un poème de salle de permutation plutôt rigolo, tendait la main pour prendre le papier lorsque la voix de Mrs. Harris crépita soudain dans la salle de classe :

« Carl Blair ! Il semble que vous ayez un message important à communiquer. Je suis sûre que vous voudrez en faire profiter toute la classe. Approchez, je vous prie. »

Comme le garçon s'avançait au premier rang, ses taches de rousseur, un moment dissimulées par sa soudaine rougeur, réapparurent sur sa peau maintenant livide. D'une voix monocorde que l'angoisse faisait chevroter, il lut son papier :

« Un jeune hyper dénommé Phil

Possédait un troisième ego.

Ça me va très bien, disait-il,

Pour ma part j'ai tout ce qu'il faut ;

Le tour dû trois est pour bientôt. »

Personne dans la classe n'osa rire, et chacun garda les yeux baissés en

signe de honte. Mary, qui parvint à glisser un regard compatissant à Cari Blair alors qu'il regagnait sa place, regretta aussitôt son geste charitable.

« Mary Walden, vous paraissiez impatiente de lire quelque chose, il y a un instant. Vous ne verrez peut-être pas d'inconvénient à nous lire votre exposé. »

La tuile, juste au moment où le cours était presque terminé ! Mary aurait voulu griffer Cari Blair. Prenant sa feuille d'un air sinistre, elle se dirigea à grands pas vers le premier rang.

« L'exposé d'aujourd'hui en Histoire de la Pharmacie porte sur la schizophrénie depuis l'époque pré-pharmaceutique. »

Mary prit une profonde inspiration avant de se lancer dans le premier paragraphe.

« La schizophrénie est la présence de deux personnalités ou plus dans le même cerveau. Les anciens du vingtième siècle considéraient en fait la schizophrénie comme une maladie ! Tout le monde trouvait honteux d'avoir une personne schizophrène dans sa famille, et cette situation était aggravée par le fait que les enfants vivaient avec les parents qui les avaient conçus.

« Les enfants schizophrènes du vingtième siècle étaient enfermés derrière des barreaux, et on les appelait des... »

Mary buta en rougissant sur le mot osé : « fous ».

« Les anciens enfermaient les personnalités fortes en compagnie des faibles. Aujourd'hui, on enfermerait les gens qui agissaient ainsi dans l'ancien temps. »

La classe acquiesça silencieusement.

« Mais il y avait de plus en plus de schizophrènes à enfermer. Dès 1950, les *prisons* et les hôpitaux étaient si pleins de schizophrènes que les anciens ne savaient plus où les mettre. On commençait à se rendre compte que tout le monde serait bientôt schizophrène.

« Seulement, au vingtième siècle, les schizophrènes étaient aussi désemparés que les anciens Modernes. Ils ne faisaient évidemment pas la guerre et ne menaient pas la vie absurde des Modernes, mais sans drogues appropriées, ils étaient incapables de contrôler les permutations de leurs personnalités. Ces dernières se livraient des luttes incessantes à l'intérieur du cerveau. Il arrivait que l'une des personnalités blesse le corps ou le salisse afin que l'autre personnalité en souffre quand elle le reprendrait à son tour. Les schizophrènes du

vingtième siècle étaient donc presque aussi « fous » que les anciens Modernes.

« Mais l'invention des drogues les libéra peu à peu de leurs problèmes. Grâce aux drogues, les personnalités différentes de chaque corps purent enfin vivre côte à côte en harmonie. On s'aperçut que de nombreux schizophrènes, qualifiés de surdoués, avaient simplement tant de dons et de points de vue différents qu'il fallait deux personnalités ou plus pour se charger de tout.

« Les drogues furent si efficaces que les anciens durent libérer des millions de schizophrènes enfermés jusque-là derrière les barreaux des asiles de « fous ». Ce fut la Grande Émancipation des années 90. Depuis lors, les schizophrènes ne furent inquiétés que lorsqu'ils enfrenaient la loi et refusaient de prendre leurs drogues. Il y a habituellement deux personnalités chez un schizophrène : l'hyperalter, ou moi primordial, et l'hypoalter, le moi de remplacement. Il y en avait souvent plus de deux, mais Médipol nous oblige à prendre nos drogues afin que cela ne risque plus de nous arriver.

« Quelqu'un finit par se dire que si chacun prenait ces nouvelles drogues, les grandes guerres cesseraient. A la suite du Congrès Mondial de 1997, des lois rendirent leur utilisation obligatoire pour tout le monde, ce qui entraîna des conflits car certains voulaient rester modernes et se faire la guerre. Le corps médical fut alors réorganisé et eut pour mission de tuer tous ceux qui refusaient de prendre leurs drogues comme l'exigeait la loi. Aujourd'hui, les lois sont appliquées, et tout le monde absorbe ses drogues. Grâce à la permutation de personnalités, l'hyperalter et l'hypoalter ont le droit de prendre possession du corps pendant cinq jours chacun...»

Mary Walden chancela. Elle leva les yeux vers les visages de ses camarades de classe et voulut se tourner vers Mrs. Harris, mais elle sentit la nausée l'envahir. Six grandes vagues de silence déferlèrent en elle. Le silence balaya tout, sauf la terreur qui habitait son corps fragile tel un roc hurlant.

Mary entendit Mrs. Harris se précipiter vers la pharmacie installée contre un mur de la salle de classe, puis revenir près d'elle avec un tampon d'antiseptique et une seringue à jeter.

Mrs. Harris la fit asseoir sur une chaise. Quelques minutes après l'injection, faite sans douleur, l'esprit de Mary émergea laborieusement de son cocon de silence.

« Mary, ma pauvre enfant, je suis désolée. Je ne vous ai pas surveillée d'assez près.

— Oh ! Mrs. Harris... » Le menton de Mary tremblait. « J'espère que ça ne m'arrivera jamais plus.

— Allons, mon enfant, nous connaissons tous ce genre de problèmes quand nous sommes jeunes. Vous êtes seulement un peu plus lente que les autres à vous adapter aux drogues. Vous aurez bientôt quatorze ans, et le médiflic m'a affirmé que cela vous passerait tout comme pour les autres. »

Mrs. Harris congédia la classe. Lorsque tous les élèves furent sortis, elle se tourna vers Mary.

« Je pense que vous devriez m'accompagner au dispensaire, mon enfant, qu'en pensez-vous ?

— Oui, Mrs. Harris. » Mary n'avait plus peur. Elle avait seulement honte d'être une enfant aussi délicate et d'être si lente à s'accoutumer aux drogues.

Alors qu'elle suivait en compagnie de son professeur le long couloir qui menait au dispensaire, Mary décida intérieurement d'expliquer au médiflic ce qui, à son avis, n'allait pas. Ça n'avait rien à voir avec elle. Tout venait de son hypoalter, cette sale petite Susan Shorrs. Parfois, quand Susan disposait de leur corps, les choses qu'elle faisait et pensait parvenaient à Mary sous la forme de ce que les anciens appelaient des *rêves*. Mary n'avait jamais aimé ce second moi qu'elle ne pourrait jamais vraiment connaître. Si quelque chose n'allait pas, c'était la faute de Susan. Cette petite souillon ne prenait jamais soin de ses cheveux, que Mary retrouvait toujours sales et emmêlés quand elle reprenait possession de leur corps.

Tandis que Mrs. Harris attendait à l'extérieur, Mary pénétra dans le dispensaire. Elle fut heureuse de découvrir que le médiflic de service était le capitaine Thiel, l'un des plus gentils. Elle garda le silence pendant qu'on la radiographiait, et s'efforça de se montrer courageuse pour la prise de sang.

Un peu plus tard, alors que le capitaine Thiel lui regardait le fond de l'œil avec la petite lumière vive, Mary demanda calmement : « Connaissez-vous mon hypoalter, Susan Shorrs ? »

Le médiflic se redressa et inscrivit quelques notes sur un bloc avant de répondre. « Mais oui. Elle aussi vient souvent ici.

— Est-ce qu'elle me ressemble ?

— Pas beaucoup. C'est une jeune fille très sympathique... » Il s'interrompit, visiblement hésitant.

Mary laissa échapper la question qui lui brûlait les lèvres. « Dites-moi franchement, comment est-elle ? »

Le capitaine Thiel lui fit son plus beau sourire. « Eh bien, je vais te confier un secret si tu promets de le garder pour toi.

— Oh ! je le promets. »

Il se pencha en avant pour chuchoter dans son oreille, et son odeur propre plut à Mary : « Elle est loin d'être aussi jolie que toi. »

Mary aurait voulu le serrer dans ses bras, mais elle se demanda si Mrs. Harris avait entendu et se redressa d'un air affecté en déclarant : « Tout ça est de la faute de Susan, cette sale petite peste.

— Oh ! voyons ! s'exclama le médiflic. Je ne le crois pas, Mary. Elle aussi a des problèmes, tu sais.

— N'empêche qu'elle mange de la choucroute, fit Mary, défiante.

— Mais qu'y a-t-il de mal à ça ?

— L'an dernier, vous lui aviez dit de ne pas le faire parce que ça me rendait malade pendant mon tour de permutation. Mais une petite truie comme elle peut en avaler de pleins seaux. »

Le médiflic prit l'observation au sérieux et inscrivit quelque chose sur son bloc-notes. « Mary, tu aurais dû te plaindre plus tôt.

— Pensez-vous que mon père me déteste parce que Susan Shorrs est mon nypoalter ? demanda-t-elle brusquement.

— Cela m'étonnerait, Mary. Après tout, il ne la connaît même pas. Il ne se trouve jamais là pendant son tour de permutation.

— Un petit peu quand même », dit Mary, aussitôt effrayée de ses propres paroles. ...

Le capitaine Thiel lui jeta un regard perçant. ? « Que veux-tu dire, petite ?

— Oh ! rien, répondit vivement Maiy. Je pensais que ça lui arrivait peut-être.

— Fais-moi voir ta pharmacase », ordonna-t-il d'un ton devenu sévère.

Mary sortit l'étui de sa ceinture et le lui tendit. Le capitaine Thiel en retira la carte de prescription, la jeta, puis glissa une carte neuve dans l'enregistreur de son bureau et composa au clavier une nouvelle ordonnance qu'il remit dans l'étui.

Il inscrivit ensuite dans l'espace prévu sur le devant de la pharmacase les instructions que devrait suivre Mary pour prendre ses drogues, numérotées de gauche à droite.

Observant son visage sérieux, Mary se rappela qu'il lui avait fait un compliment en affirmant qu'elle était plus jolie que Susan. « Capitaine Thiel, votre hypoalter est-il aussi beau que vous ? »

Le jeune médiflic vida ce qui restait de l'ancienne prescription et glissa l'étui vide dans la fente de remplissage du distributeur qui occupait un angle de la pièce. Apparemment peu ému par la question, il se contenta de marmonner : « Beaucoup plus beau. »

La machine remplit automatiquement l'étui d'après les instructions perforées sur la carte, et le capitaine Thiel rendit à Mary sa pharmacase. « Tu prends tes médicaments exactement comme on te l'a prescrit ? Tu sais qu'il existe des lois très strictes, et que tu seras tenue de les observer dès que tu auras quatorze ans. »

Mary hocha la tête d'un air solennel. *Par les grandes camisoles, qui pouvait ignorer qu'il y avait des lois obligeant les citoyens à prendre leurs drogues ?*

Il y eut un long silence, et Mary sut qu'elle était censée prendre congé. Elle aurait pourtant voulu rester en compagnie du capitaine Thiel et bavarder avec lui. Elle essaya d'imaginer ce que serait sa vie s'il lui était assigné en tant que père.

Mary ne s'était pas sentie blessée par le fait que son compliment fût passé inaperçu. Elle avait seulement cherché quelque chose à dire. « Capitaine Thiel, finit-elle par demander en désespoir de cause, comment un corps peut-il changer à ce point d'une permutation à une autre, comme entre Susan et moi ?

— Le changement n'est pas aussi grand que tu l'imagines, répondit-il. As-tu passé ton premier examen physiologique ?

— Oui. J'ai eu de très bons résultats...» Mary se rendit compte au sourire du capitaine qu'elle s'était prise au piège par sa petite suffisance inconsidérée.

— Alors, Miss Mary Walden, comment est-ce possible, à ton avis ? »

Pourquoi les professeurs et les médiflics étaient-ils tous ainsi ? Alors qu'on ne demandait qu'à les écouter parler, ils retournaient les choses et vous obligeaient à réfléchir.

A regret, elle cita son manuel : « L'agent principal d'une permutation de personnalités est l'ensemble des deux systèmes neurovégétatifs, qui

traduisent directement depuis le cerveau pour le sang et les organes l'état correspondant à l'une ou l'autre personnalité. Les systèmes neurovégétatifs modifient le rythme de consommation et de stockage du sucre par le foie, ainsi que le rythme auquel les reins excrètent...»

A travers la porte close donnant sur l'autre pièce, on entendit distinctement la voix de Mrs. Harris qui haussait le ton pour parler dans le visiophone. « *Mais, Mr. Walden...* »

« Réabsorbent, corrigea le capitaine Thiel.

— Quoi ? » Elle ne savait plus qu'écouter – le médiflic ou la voix distante de Mrs. Harris.

« Il est préférable de considérer que les reins *réabsorbent* les sels et les substances nutritives du sang filtré.

— Ah. »

« *Mais, Mr. Walden, on peut abuser des bonnes choses. Une dose mesurée de négligence est certes indispensable au plein épanouissement de certains types de personnalités, dont Mary fait assurément partie...* »

« Et l'hypophyse, attachée au cerveau, qui contrôle toutes les autres glandes durant la permutation des personnalités ? » insista le capitaine Thiel, la distrayant des propos de Mrs. Harris.

« *Mais, Mr. Walden, trop de négligence à ce stade critique risque de causer l'éclosion d'une autre personnalité, ce qui est inacceptable. Les personnalités adéquates sont congénitales. Une personnalité nouvelle ne ferait que léser les personnalités existantes. Vous êtes le père assigné à cette enfant, et le Conseil Éducatif vous astreindra à tenir compte de notre diagnostic...* »

L'esprit de Mary s'envola vers une page de l'un de ses livres d'enfant. C'était une illustration représentant une petite fille assise sous un grand arbre qui surplombait un ruisseau. De sympathiques petits animaux sauvages s'ébattaient dans le paysage. Mary, qui voyait clairement la scène, se concentra de toutes ses forces sur l'image pour ne pas pleurer.

« Ce dont nous parlions ne t'intéresse-t-il plus, Mary ? » demanda le capitaine Thiel, qui la regardait d'un air intrigué.

Elle lui répondit d'une voix agitée qui le surprit : « Il faut que je rentre à la maison. J'ai des tas de choses à faire. »

En la voyant ressortir, Mrs. Harris se rendit compte soudain que quelque chose n'allait pas. Elle s'efforça discrètement de savoir si

Mary avait entendu ses propos irrités, mais celle-ci demanda calmement, comme si tout cela importait peu : « Mon père était à la maison, quand vous l'avez appelé les autres fois ? »

— Voyons... oui, Mary. Mais n'attachez pas d'importance à de telles conversations, ma chérie. »

Vous ne pouvez pas l'obliger à m'aimer, se dit-elle. Elle en voulait à Mrs. Harris, car son père allait désormais la détester encore plus.

Ni son père ni sa mère n'étaient là lorsque Mary entra dans l'appartement obscur. C'était le premier jour de relais pour sa famille, et ce jour-là, depuis déjà plusieurs périodes, ses parents n'étaient rentrés à la maison que très tard.

Mary alluma l'éclairage à mesure qu'elle traversait les pièces vides. Négligeant le dîner chauffé électriquement que son père avait préparé pour elle, elle se retrouva devant la porte du débarras, qu'elle ouvrit lentement.

Après avoir hésité un instant, elle entra et entreprit une fouille méthodique à la recherche du vieux livre d'histoires où se trouvait l'image.

Quand elle finit par se rendre compte qu'elle ne le retrouverait pas, elle resta debout au milieu de la pièce emplie d'objets hétéroclites et se mit à pleurer.

Cette journée qui se terminait pour Mary par des sanglots solitaires aurait dû être pour Conrad Manz un jour de repos agréable, ponctué en son milieu d'une heure de course en fusée. Mais il eut un choc à son réveil lorsqu'il s'aperçut que sa femme *parlait* dans son *sommeil*.

Il se pencha sur son lit pour s'assurer qu'elle dormait bien. On aurait dit que son esprit croyait être ailleurs, en train de faire autre chose. Il se souvint vaguement que les anciens avaient durant leur sommeil une activité qu'ils appelaient le rêve, et cette pensée le fit frissonner.

Clara Manz disait : « Oh, Bill, nous serons pris. Nous ne pouvons pas continuer à jouer la comédie sans drogues. N'en avons-nous pas, Bill ? »

Puis elle se tut et s'apaisa. Mais son souffle était superficiel, et on distinguait malgré la demi-obscureté le feu de ses joues contrastant avec sa chevelure blonde.

Du fait qu'il venait de se réveiller et que l'effet de ses drogues était à son niveau le plus bas, Conrad se sentit désagréablement troublé par l'incident. Prenant sa pharmacase sur la table de chevet, il se dirigea

vers la salle de bain, avala son inhibiteur hypothalamique et ses enzymes intégratrices, puis revint à la chambre. Clara dormait toujours.

Bien qu'elle se comportât bizarrement depuis quelque temps, il n'avait encore jamais rien constaté d'aussi inquiétant. Il se dit qu'il aurait dû appeler un médiflic, mais se refusa évidemment à une telle extrémité. Tout cela devait avoir une explication simple. Clara était parfois quelque peu étourdie ; peut-être avait-elle oublié de prendre son composé somnifère, ce qui la faisait rêver. A ce seul mot, son corps robuste se glaça. Mais si elle avait négligé de prendre l'une quelconque de ses drogues et qu'il appelle un médiflic, le problème serait sérieux.

Conrad se rendit dans la bibliothèque, prit un volume intitulé *La Pharmacie familiale* et carra sa masse imposante dans un fauteuil après avoir allumé une lampe pour dissiper la pénombre crépusculaire. *Guide pour une meilleure compréhension de vos ordonnances familiales. Edition officielle, 2831.* Le livre était constitué en majeure partie de propagande pour Médipol et ne donnait à peu près aucune indication pratique. Si quelque chose n'allait pas, on appelait un médiflic.

Conrad feuilleta le volume à la recherche du chapitre concernant les composés somnifères. Ce nom – Bill – ne lui disait rien non plus. Conrad passa en revue tous les hommes qu'ils connaissaient et avec qui Clara avait parfois une aventure ou une simple relation d'amitié, mais il ne pouvait se rappeler parmi eux aucun Bill. En fait, le seul homme de ce nom auquel il pût penser était son propre hyperalter, Bill Walden. Mais c'était évidemment impossible.

Peut-être les rêves concernaient-ils toujours des gens imaginaires.

COMPOSÉ SOMNIFÈRE : Mélange officiel d'alcaloïdes et de produits synthétiques soporifiques et hypnotiques. C'est une drogue fondamentale, un facteur essentiel dans toute prescription. La moindre déviation dans l'observation de l'ordonnance est inadmissible en raison des subtiles altérations de comportement qu'elle pourrait entraîner pendant des mois ou même des années : La mise au point du premier composé somnifère fut annoncée en 1986 par Thomas Marshall. La formule n'a depuis lors été modifiée que deux fois.

Suivait en caractères serrés une description chimique et pharmacologique des différents ingrédients. Conrad sauta au paragraphe suivant.

On comprendra mieux l'importance du composé somnifère dans la vie de chaque individu et pour la société en général si l'on se reporte à la

déclaration de Marshall annonçant sa mise en œuvre :

« C'est pendant ce qu'on appelle à tort le sommeil *normal* que le subconscient malfaisant, responsable des guerres et autres formes de malheur, développe ses ressources et son emprise sur nos vies conscientes.

« Durant ce sommeil *normal*, les facultés critiques du cortex sont paralysées, tandis que l'esprit inconscient de notre moi d'enfant développe à partir d'expériences mal interprétées les structures toxiques de la névrose et de la psychose. Lorsque l'esprit conscient reprend possession du corps au réveil, il ignore que ces motivations infantiles ont été habilement imbriquées dans sa structure même.

« Le composé somnifère préviendra ce phénomène. Le fait d'absorber cette drogue inoffensive supprime toute activité inconsciente. Nous estimons que Médipol devrait prendre des mesures immédiates pour accoutumer les enfants à son usage. Au cours de leur croissance, leurs structures infantiles incapables de s'exprimer durant le sommeil se trouveront désarmées pendant l'éveil face aux structures conscientes se développant dans le sens d'une maturité adulte. »

C'était tout – Médipol ne faisait en fait que s'autocongratuler pour avoir sauvé l'humanité. Mais lorsqu'on avait des problèmes et qu'on appelait un médiflic, on risquait de véritables ennuis.

Conrad s'aperçut soudain que Clara se tenait dans l'embrasure de la porte. La rougeur de son trouble et la pâleur de sa fatigue se mêlaient sur ses joues en bannières composites.

Conrad lui montra *La Pharmacie familiale* d'un geste embarrassé.

« Jeune femme, as-tu négligé de prendre ton composé somnifère ? »

Clara devint franchement blême. « Je... je ne comprends pas.

— Tu parlais en dormant.

— Je... je parlais ? »

Elle s'avança d'un pas si incertain qu'il l'aida à s'asseoir dans un fauteuil. Comme elle le regardait fixement, il lui demanda d'un ton jovial : « Qui est ce « Bill » à qui tu parlais d'une voix si désespérée ? As-tu une aventure que j'ignorais ? Mes amis ne te suffisent-ils pas ? »

Le résultat de cette taquinerie fut qu'elle se mit à pleurer de façon alarmante, serrant sa robe de chambre autour d'elle et posant sa tête blonde sur ses genoux pour sangloter.

Les enfants pleuraient avant d'être accoutumés aux drogues, mais jamais de sa vie Conrad n'avait vu un adulte pleurer. Bien qu'il eût pris ses drogues matinales et que certaines émotions perturbatrices ne fussent déjà plus à craindre, ce spectacle n'en était pas moins profondément affligeant.

« On, je ne peux pas recommencer à les prendre ! hoquetait Clara entre deux sanglots. Mais je ne peux pas continuer ainsi ! Je n'en peux plus !

— Clara, ma chérie, je ne sais quoi dire ni faire. Je pense que nous devrions appeler Médipol. »

Saisie d'une intense frayeur, elle se leva et s'accrocha à lui, implorant : « Oh, non, Conrad ! Ce n'est vraiment pas la peine. J'ai seulement oublié de prendre mon composé somnifère, et ça ne se reproduira plus. Il suffit que j'en prenne une dose. Veux-tu aller me chercher ma pharmacase, ça ira mieux. »

Elle était si anxieuse de le convaincre qu'il alla chercher la pharmacase et un verre d'eau, ne fût-ce que pour effacer le spectre livide de la frayeur.

Quelques minutes seulement après avoir absorbé le composé somnifère, elle recouvra son calme. Alors qu'il l'aidait à se remettre au lit, elle eut un rire indolent.

« Oh, Conrad, tu prends cela tellement au sérieux ! J'avais terriblement besoin d'un composé somnifère, c'est tout ; maintenant je me sens bien. Je vais dormir toute la journée. C'est un jour de repos, n'est-ce pas ? Va donc faire une randonnée en fusée et cesse de te tracasser en te demandant si tu dois appeler les médiflics. »

Mais Conrad n'alla pas faire de la fusée comme il l'avait prévu. Clara ne s'était endormie que depuis quelques minutes lorsque le visiophone sonna : on avait besoin de lui au bureau. L'équilibre de Santa Fé risquait de se trouver totalement perturbé avant une douzaine de permutations si un planning révisé n'était pas appliqué immédiatement. La mise en œuvre devait se faire durant les cinq prochains jours, alors qu'il serait hors circuit. Afin d'être en mesure de prendre le relais à leur retour, lui et les trois autres contrôleurs de circulation avec qui il travaillait devaient aller aujourd'hui même se familiariser avec les nouvelles opérations.

Impossible de se défilier, son jour de repos était à l'eau. Conrad en était d'autant plus contrarié que Santa Fé se situait à l'extrême limite de leur secteur et que la révision aurait pu tout aussi bien s'effectuer à

partir des bureaux mexicains. Mais ces types-là se reposaient cinq jours sur cinq pendant leur période de permutation.

Conrad retourna voir Clara avant de s'en aller et la trouva endormie, totalement suspendue dans l'état de stupeur adéquat. Il éprouva un instant de gêne au souvenir de son étrange comportement, mais maintenant que la crise était passée, il ne s'en inquiétait plus. Une fois les choses remises en ordre, il était dans son caractère de les oublier, et il ne pensa plus à Clara jusqu'au soir.

Dès 1950, l'ingénieur Norbert Wiener, pionnier dans le domaine des communications, avait fait observer qu'il existait peut-être un étroit parallèle entre le dédoublement de la personnalité et les perturbations d'un système de communications. Wiener se référait principalement à la première description pertinente, par Morton Prince, de personnalités multiples coexistant dans un même corps humain. Prince n'avait décrit que des cas individuels, et ses observations n'étaient pas entièrement acceptables à l'époque de Wiener. Quoi qu'il en soit, l'un des problèmes majeurs de gestion posés par la société schizophrène du vingt-neuvième siècle consistait à équilibrer les populations communicantes et non communicantes à l'intérieur des villes.

Pour Conrad et les autres contrôleurs de circulation présents à la conférence, Santa Fé était une station de vacances et une zone résidentielle de cent mille corps humains, vivant et consommant plus qu'ils ne produisaient tous les jours de l'année.

Quelles que fussent les décisions prises par les représentants des conseils de Médipol et des Communications, elles n'entraîneraient que des modifications mineures des divers types de nourriture, de distractions et autres fournitures entrant dans Santa Fé. Une fois le véritable problème résolu, il n'aurait pas fallu à Conrad plus de dix minutes pour évaluer globalement les changements apportés à la circulation. Comme d'habitude, cependant, lui et les autres contrôleurs durent écouter pendant deux heures les petits chefs de Médipol et des Communications se gonfler d'importance dans la discussion du rééquilibrage de la ville.

Pour eux, Conrad dut l'admettre, Santa Fé représentait un ensemble beaucoup plus complexe que celui de cent mille corps humains consommant normalement et produisant modérément. Il s'agissait de deux cent mille personnalités humaines, deux pour chaque corps. Conrad se demandait parfois ce qu'ils auraient fait si on avait laissé se reproduire les trois ou quatre personnalités qui habitaient fréquemment le même corps aux vingtième et vingt-et-unième siècles. Les deux cent mille personnalités de Santa Fé constituaient à elles

seules une difficulté suffisante.

Comme toutes les villes, Santa Fé était divisée en cinq groupes de permutation : A, B, C, D et E.

Tout comme il aurait dû l'être pour Conrad, ce jour-là était une journée de repos pour les vingt mille hypoalters du groupe D de Santa Fé. Ce soir-là vers dix-huit heures, ils se rendraient tous dans les salles de permutation pour y être remplacés par leurs hyperalters, qui avaient des goûts différents en matière de nourriture et de plaisirs, et prenaient des drogues différentes.

Le lendemain serait un jour de repos pour les hypoalters du groupe E, qui transmettraient dans la soirée leurs corps à leurs hyperalters.

Le jour suivant serait jour de repos pour les hyperalters du groupe A. Trois jours plus tard, les hyperalters du groupe D, parmi lesquels Bill Walden, se reposeraient jusqu'au soir, moment où Conrad et tous les autres hypoalters du groupe D reprendraient possession de leur corps pour cinq jours.

Parmi la population de Santa Fé, constituée en majeure partie de retraités qui ne travaillaient que pour assurer leur propre subsistance, trop de gens âgés étaient morts récemment dans les groupes D et E. C'est le point que souleva un jeune et séillant chef de service des Communications.

Conrad poussa un gémissement lorsqu'un officier de Médipol prit aussitôt la parole, comme il s'y attendait, pour démontrer par A plus B que les prévisions de mortalité établies par ses services pour Santa Fé avaient clairement indiqué que les Communications auraient dû provoquer une immigration des groupes D et E dans la région.

Il s'avéra effectivement qu'on avait commis une erreur aux Communications en surchargeant le quota d'apport des groupes A et B vers Santa Fé. Certains jours de repos, il n'y avait pas assez de gens au travail pour faire fonctionner efficacement le système, alors qu'un peu plus tard dans la semaine, les travailleurs disponibles étaient si nombreux qu'ils encombraient la ville.

Ces discussions n'avaient rien de passionné ni d'émotionnel. Elles n'étaient que profondément et interminablement logiques et ennuyeuses. Conrad subit ces deux heures avec une impatience résignée, tandis que ses chances de faire une course en fusée s'évanouissaient peu à peu. Quand le problème d'équilibrage des groupes de permutation de Santa Fé fut enfin résolu, il ne lui fallut avec ses collègues que quelques minutes pour restructurer les

programmes de circulation à l'aide de leurs tables, afin de les coordonner avec les modifications apportées à la population.

Dégouté, Conrad Manz se rendit à pied au Tennis Club, où il déjeuna.

Il lui restait deux heures avant la fin de sa journée de repos lorsqu'il s'aperçut que Bill Walden allait une fois encore lui imposer une permutation prématurée. Conrad était en pleine partie de tennis, et il n'aimait pas qu'on l'oblige à permuer aussi tôt. Les gens permutaient généralement à l'heure qui leur était assignée, tous les cinq jours, et aucun hyperalter n'était censé user de son pouvoir pour forcer la permutation. La chose était d'ailleurs devenue tellement impensable qu'il était parfois question de supprimer les termes hyperalter et hypoalter, qui avaient une connotation quelque peu dépréciative pour l'hypoalter et ne servaient en fait qu'à souligner le pouvoir antisocial de l'hyperalter dans l'imposition d'une permutation prématurée.

Depuis plusieurs périodes, Bill Walden volait ainsi à Conrad de deux à quatre heures à chaque fois. Conrad aurait pu le dénoncer auprès de Médi-pol, mais il s'était lui-même rendu coupable en permanence d'écarts de comportement dont Bill ne s'était pas encore plaint. Contrairement à Walden le sédentaire, Conrad Manz aimait l'exercice. Il abusait des sports violents et se privait de sommeil, laissant Bill Walden récupérer de sa fatigue durant sa période de permutation. C'était sans aucun doute la raison pour laquelle cette pauvre poire de Walden s'était mis à grignoter quelques heures du jour de repos de Conrad.

Conrad rit intérieurement en se rappelant le jour où Bill Walden avait déposé une longue liste de sports dont il aurait voulu faire interdire l'usage à Conrad ; course en fusée, exploration en mer profonde, ski-jet. Cela n'avait eu pour résultat que de donner à Conrad quelques idées qu'il n'avait jamais eues auparavant. Médipol avait refusé de faire appliquer l'interdiction en s'appuyant sur le fait que le danger et l'exercice violent étaient un exutoire nécessaire à la constitution de Conrad. Le pauvre Bill avait alors écrit un mot à Conrad, le menaçant de le poursuivre pour toute blessure résultant de la pratique de ces sports. Comme s'il avait eu la moindre chance d'aller contre les décisions de Médipol !

Conrad se rendit compte qu'il était inutile d'essayer de terminer sa partie de tennis. Une fois que Bill commençait à forcer la permutation, il perdait tout intérêt pour ce qu'il faisait et ne parvenait plus à se concentrer. Conrad renvoya la balle à son adversaire d'un coup imparable.

« A bientôt, lui cria-t-il. J'ai des choses à faire avant la fin de ma

permutation. »

Il flâna dans les vestiaires et prit une douche, puis il empaqueta ses vêtements et ses objets personnels, parmi lesquels sa pharmacase, et glissa le carton dans le tube postal après y avoir inscrit son adresse.

Cela fait, il traversa le couloir d'un pas nonchalant, entièrement nu, et appliqua son bracelet d'identification contre le verrou d'un distributeur, au cadran duquel il composa ses mensurations. La fente du distributeur lui délivra aussitôt un costume de permutation propre et soigneusement enveloppé, qu'il enfila sans prendre la peine de retourner à sa cabine de douche.

Après avoir adressé un salut sonore à la cantonade, il sortit dans la rue.

Conrad se sentait si bien qu'il lui importait peu après tout que son tour de permutation fût déjà terminé. En fait, il ne se passerait rien, sinon qu'il reprendrait conscience cinq jours plus tard pour son prochain tour. Le plus important, c'était le jour de repos. Il avait toujours soutenu que le dernier jour aurait dû être un jour de travail : il aurait eu moins de regret de le voir s'achever. L'objectif était sans doute de reposer le corps avant qu'il soit repris par l'autre personnalité. Mais le pauvre Bill Walden ne récupérait jamais un corps reposé. Il devait probablement dormir pendant les douze premières heures de son tour de permutation.

Conrad s'en fut tranquillement par les rues populeuses jusqu'à une permutation où il se dirigea vers une salle vide. Alors qu'il allait en ouvrir la porte, une jeune femme sortit de la cabine adjacente et Conrad détourna précipitamment les yeux. Elle n'avait pas fini d'arranger ses cheveux. Tant de gens grossiers semblaient désormais faire fi des convenances de la permutation, les femmes en particulier ! Elles étaient toujours en train de se recoiffer ou de se remaquiller en des lieux où l'on ne pouvait éviter de les voir.

Conrad pressa son bracelet d'identification contre le verrou de la porte et entra dans la cabine qu'il avait choisie. Le processus transmettrait automatiquement l'heure et son numéro de permutation au quartier général de Médipol.

Une fois dans la salle de permutation, Conrad s'approcha du lavabo et ouvrit le robinet de solvant à maquillage. Malgré les deux heures volées sur sa journée de repos, et bien qu'il fût à demi tenté de garder son maquillage, il décida de se montrer correct à l'égard de son hyperalter. La plaisanterie n'aurait pas été du meilleur goût, de toute façon, surtout envers un type aussi dépourvu d'humour que le pauvre

Walden.

Conrad s'enduisit soigneusement le visage de crème, puis se lava à l'eau et utilisa le séchoir automatique. Il contempla dans le miroir son visage aux traits forts, qui lui renvoyait une expression de sa personnalité un peu moins marquée, à présent que le maquillage avait disparu.

Se détournant du miroir, il se souvint alors qu'il n'avait pas parlé à sa femme avant de permuter ; mais il ne pouvait décemment pas l'appeler et se montrer à elle sans maquillage.

Allant au visiophone, il régla l'appareil afin de transmettre son message parlé sous forme imprimée : « Bonsoir, Clara. Désolé d'avoir oublié de t'appeler plus tôt. Bill Walden me force une fois de plus à permuter en avance. J'espère que tu ne t'inquiètes plus pour ce qui s'est passé ce matin. Sois sage et souris-moi à la prochaine permutation. Je t'aime. Conrad. »

L'espace d'un instant, au moment de la permutation, le corps de Conrad Manz prit l'aspect idiot d'une enveloppe inhabitée. Puis la personnalité de Bill Walden émergea rapidement des circonvolutions du cerveau, remplaçant l'allure de puissance nonchalante propre à Conrad par l'attitude formelle et légèrement compassée de Bill.

Le visage, qui avait jusque-là l'expression détendue d'un homme prêt à l'action, revêtit brusquement le masque d'une tension intellectuelle marquée par tout un réseau coutumier de contractions musculaires antagonistes. A un certain moment apparurent également quelques signes d'un conflit aigu entre l'activité neurovégétative caractéristique de Bill Walden et l'homéostasie interne qu'avait laissée derrière lui Conrad Manz. Le visage pâlit tandis que des couches vasculaires hypersensitives cessaient toute activité sous les rafales de nouvelles réactions végétatives.

Bill Walden se saisit du son et de la vision, et l'odeur âcre du solvant à maquillage lui piqua les narines. Il n'avait conscience que aune seule pensée, obsédante et terrifiante : *Nous serons pris. Ça ne peut plus continuer très longtemps sans qu'Helen devine ce qui se passe avec Clara. Elle se plaint déjà de ce que Clara retarde la permutation, et si elle apprend par Mary que je triche sur la permutation de Conrad... N'importe quand désormais, cette fois-ci peut-être, je vais me retrouver face à un médiflic en train de me retirer une seringue du bras, et tout sera fini.*

Jusqu'à présent, du moins, il n'y avait pas de médiflic. Toujours baignant dans une impression d'irréalité, mais soucieux de ne perdre aucun instant précieux, Bill prit un kit individuel au distributeur

mural et se maquilla. Il utilisait le maquillage de façon parcimonieuse et subtile, contrairement aux horribles plâtras que lui laissait parfois Conrad Manz. Bill recoiffa ses cheveux, que Conrad portait toujours trop courts à son goût ; mais on ne pouvait pas se plaindre à tout propos...

Il s'assit ensuite dans un fauteuil en attendant que fussent passés les effets les plus lents de la permutation. Il savait qu'une heure après avoir quitté la cabine, son métabolisme basai aurait augmenté d'une dizaine d'unités. Son taux de glucose sanguin allait descendre régulièrement, et il perdrait durant les cinq jours suivants trois à quatre kilos que Conrad s'empresserait de regagner par la suite.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter la cabine, Bill pensa à se procurer un sommaire d'informations. Il appliqua son bracelet à la commande du téléphot, et un résumé fraîchement imprimé des nouvelles du monde entier concernant les cinq derniers jours tomba dans le panier. Son bracelet avait évidemment commandé une édition spéciale pour les hyperalters du groupe D.

Aucun hypoalter cfu groupe D n'y était mentionné par son nom. L'un d'eux eût-il fait quelque chose que Bill ou un autre hyperalter du groupe D eussent besoin de savoir, la nouvelle serait apparue dans les bulletins commandés par leurs bracelets – mais relatée de telle façon que la personnalité impliquée demeurât anonyme. Naturellement les noms et les photographies des hyperalters et hypoalters des quatre autres groupes de permutation étaient librement utilisés, l'objectif de ces mesures n'étant que de maintenir Conrad Manz et tous les hypoalters du groupe D, c'est-à-dire un dixième de la population totale, dans un état de non-existence par rapport à leurs hyperalters. Cette convention impliquait que les éditions du téléphot fussent imprimées sur un papier sensible à la lumière qui noircissait et devenait illisible dans les six heures suivantes, de façon que personne ne risquât de tomber par hasard sur des nouvelles concernant son hypoalter.

Bill ne jeta même pas un coup d'œil au bulletin, qu'il n'avait pris que pour sauvegarder les apparences. Ces informations étaient indispensables si l'on voulait reprendre les choses là où on les avait laissées et savoir ce qui s'était passé durant ses cinq jours « d'absence ». Personne ne serait sorti d'une salle de permutation sans son bulletin. C'étaient des petits oublis de ce genre qui auraient risqué de le faire remarquer.

Bill ouvrit la porte de la cabine en appliquant son bracelet contre la serrure, et il sortit dans la rue.

En cette fin d'après-midi, la foule était dense. De l'autre côté du boulevard, un hélicoptère grouillait de banlieusards qui s'envolaient pour rentrer chez eux. Bill eut du mal à deviner dans quelle partie de la ville Conrad l'avait laissé, et ce n'est qu'après avoir franchi deux pâtés de maisons qu'il se reconnut. Il monta aussitôt dans un taxi biplace inoccupé, mit le contact à l'aide de son oracelet et lança témérairement le petit véhicule à trois roues dans le flot de la circulation. Clara devait déjà l'attendre, et il lui fallait d'abord passer chez lui pour s'habiller.

La pensée que Clara l'attendait dans le parc, près de chez elle, lui rappela avec acuité son étrange situation. Il se trouvait dans un monde qui, littéralement, n'était pas censé exister pour lui. C'était l'univers de son propre hypoalter, Conrad Manz.

Dans tous ces véhicules qui le précédaient, il y avait sans doute des gens qui les connaissaient tous les deux, des gens qui appartenaient à d'autres groupes de permutation et ne mentionnaient jamais l'un devant l'autre, sauf à l'occasion de ces petites confidences circonspectes et sarcastiques que certains ne pouvaient s'empêcher de faire, et qu'on ne pouvait s'empêcher d'écouter. Après tout, la plus importante personne au monde était votre alter.

S'il lui arrivait d'être malade, blessé ou tué, il en serait de même pour vous.

Ainsi, à certains moments d'intimité ou de jovialité, des échanges clandestins s'établissaient-ils... *Je vous parlerai de votre hyperalter si vous me parlez de mon hypoalter.* C'étaient des mauvaises manières flagrantes qui vous laissaient un sentiment de honte, sans compter la peur que votre interlocuteur aille raconter autour de lui que vous paraissiez manifester un intérêt pathologique pour votre alter et que votre ordonnance médicale devait avoir besoin d'une révision.

Mais l'amateur le plus éhonté de ces petits échanges malsains aurait été horrifié d'apprendre qu'ici même, en plein jour, un homme usait de son pouvoir antisocial de permutation pour retrouver en secret la femme de son propre hypoalter !

Bill n'avait pas besoin de se demander quelle serait la réaction de Médipol. Les rapports entre hyperalters et hypoalters de sexe opposé étaient délictueux – et passibles de sévères punitions.

Lorsqu'il arriva à son appartement, Bill se rappela qu'il devait commander un dîner pour sa fille, Mary. Il composa la commande au clavier en fonction du menu du jour, et la déposa sur le réchauffeur électrique dès qu'elle eut été livrée par le conduit pneumatique. Puis il

voulut écrire un mot à son intention, mais jeta deux feuilles au panier sans y être parvenu. Il ne trouvait rien à lui dire.

En regardant la table solitaire qu'il lui laissait, Bill se sentit submergé par la culpabilité. Pour mettre un terme au comportement qui était à la source de cette culpabilité, il lui aurait suffi de prendre les drogues prescrites. Celles-ci l'auraient immédiatement ramené à une saine et harmonieuse conformité. Il aurait cessé de vivre dans la peur d'être découvert par Médipol. Il aurait cessé de négliger l'enfant qui lui était assignée. Il aurait cessé de mettre en danger la vie de la femme de Conrad, Clara, sans compter la sienne propre.

Quand on prenait ses drogues comme prescrit, il était impossible d'éprouver un sentiment aussi ancien et primitif que la culpabilité. Même s'il arrivait à quelqu'un de commettre une erreur à la suite de quelque mauvais calcul, les drogues prévenaient ce genre de réaction émotionnelle. Avoir la liberté de connaître ce sentiment de culpabilité envers l'enfant esseulée qui avait besoin de lui était en quelque sorte pour Bill une chose précieuse. Dans le monde entier, ce soir-là, il était sans doute le seul homme qui pût ressentir l'une de ces émotions anciennes. Les gens éprouvaient de la honte mais pas de la culpabilité, du mépris mais pas d'orgueil, du plaisir mais pas de désir. Maintenant qu'il avait cessé de prendre ses drogues comme l'exigeait la loi, Bill se rendait compte que celles-ci ne laissaient à l'être humain qu'une portion appauvrie d'un spectre émotionnel extrêmement riche.

Aussi passionnantes fussent-elles, ces émotions anciennes ne semblaient cependant avoir aucun effet préventif contre un mauvais comportement. Le sentiment de culpabilité qu'éprouvait Bill ne l'empêchait pas de continuer à négliger Mary. Sa peur d'être pris ne le retenait pas d'enfreindre tous les règlements qui régissaient les rapports inter-alter et d'aimer Clara, la femme de son propre hypoalter.

Bill s'habilla aussi vite qu'il le put, puis jeta dans le tube de retour le costume de permutation dont il n'avait plus besoin. Il retoucha ensuite son maquillage, s'efforçant d'éliminer certains méplats musculaires lourds et inexpressifs, plus caractéristiques de Conrad que de lui-même.

Cela lui rappela la honte qu'avait éprouvée sa femme Helen lorsqu'elle avait appris, quelques années plus tôt, que sa propre hypoalter Clara avait obtenu de Médipol une dispense spéciale pour épouser Conrad, l'hypoalter de Bill. Ce genre de mariage, où les mêmes corps vivaient ensemble les deux parties d'une permutation, était quelque chose d'assez rare et soulevait en général quelques commentaires sournois.

Cet arrangement, à la limite de ce qui était considéré comme antisocial, pouvait cependant se faire à condition de satisfaire à toute une batterie de tests établis par les services de Médipol.

Peut-être était-ce l'intensité même de la honte ressentie par Helen à l'annonce de ce mariage, cette manifestation écœurante de conformisme si caractéristique de sa femme, qui avait donné à Bill l'idée de chercher à connaître Clara, laquelle avait bravé les conventions pour faire un si singulier mariage. Au cours des années, Helen avait constamment attribué tous leurs ennuis au fait que les deux personnalités de son mari vivaient en compagnie de ses deux personnalités à elle.

C'est ainsi que Bill, sa curiosité ayant tourné à l'obsession, avait commencé à réduire ses doses de drogues. A quoi ressemblait cette autre partie d'Helen, cette Clara, non-conformiste au point de ne vouloir épouser que le propre hypoalter de Bill en dépit de l'opprobre dont on ne manquerait pas de les accabler ?

Il avait découvert le visage de Clara sur l'écran d'un visiophone, la première fois qu'il avait forcé Conrad à permuter en avance. Elle avait une expression plus douce que celle d'Helen. Ses traits délicats étaient moins rigidelement figés, plus gais.

« Clara Manz ? » Bill était resté pétrifié pendant plusieurs secondes, les yeux fixés sur le visiophone, incapable de continuer. Il avait si peur qu'elle ne le dénonce immédiatement que sa crainte devait se lire sur son visage.

Il avait vu le soupçon, mêlé d'espièglerie, se dessiner lentement sur la tendre courbe de ses lèvres et dans le regard oblique que lui transmettait le visiophone. Elle n'avait rien dit.

« Mrs. Manz, avait-il dit enfin, j'aimerais vous rencontrer dans le parc en face de chez vous. »

C'est à cette avance maladroite qu'il avait dû d'entendre pour la première fois le rire de Clara. Un rire clair et chaleureux qui le taquinait en cascade comme une nuée de joyeux papillons.

« Avez-vous peur de me retrouver chez moi parce que mon mari risquerait de *nous surprendre* ? » Bill avait été mis totalement en confiance par cette répartie révélant que Clara savait qui il était et qu'elle accueillait en lui une diversion pleine de mystérieuses promesses. En prenant les choses au pied de la lettre, la seule personne qui ne risquait à aucun moment de *les surprendre*, selon l'expression des anciens, était son propre hypoalter, Conrad Manz.

Bill fit une dernière retouche à son maquillage et se hâta vers la sortie de son appartement. Mais cette fois, lorsqu'il passa devant la table où était préparé le dîner de Mary, il décida d'écrire un mot à sa fille, aussi vide de sens qu'il lui parût. Il expliqua dans la note qu'un travail urgent l'appelait à la bibliothèque de microfilms où il était employé.

Au moment où il quittait l'appartement, le visiophone sonna. Bill manœuvra l'interrupteur avant d'avoir pris le temps de réfléchir, et sa main se figea un instant trop tard. Les implications de cet appel, une heure avant que quiconque fût normalement chez lui, le glacèrent de terreur.

Mais ce ne fut pas l'image d'un médiflic qui se forma sur l'écran. La femme se présenta sous le nom de Mrs. Harris, l'un des professeurs de Mary.

Il trouva étrange qu'elle eût pensé pouvoir le joindre chez lui. La permutation des enfants se faisait une demi-journée avant celle des adultes afin que les parents pussent disposer librement de la moitié de leur jour de repos. Cet après-midi-là, Mary devait normalement assister aux premiers cours de son tour de permutation, mais son professeur avait dû deviner qu'il y avait quelque chose d'anormal dans les horaires de permutation de sa famille. A moins que Mary elle-même ne lui en eût parlé ?

Mrs. Harris expliqua sur un ton dramatique que Mary était laissée à l'abandon. Qu'aurait-il pu lui répondre ? Qu'il était un criminel qui enfrenait les lois sur les drogues de la manière la plus flagrante ? Que rien, pas même l'enfant qui lui était assignée, n'avait plus d'importance pour lui que la femme de son propre hypoalter ? Bill mit fin à cette conversation sans issue et potentiellement dangereuse en éteignant délibérément l'appareil, puis il quitta l'appartement.

Il se rendait compte maintenant que Clara et lui avaient connu leurs plus grandes joies au cours de leurs premières rencontres. L'accablante menace d'une sanction de Médipol ôtait tout plaisir à leur relation ; s'ils continuaient à se retrouver avec un acharnement désespéré, c'était parce qu'après avoir goûté de ce fantastique non-conformisme et découvert une nouvelle intimité hors des drogues, il n'y avait plus pour eux aucune autre voie. En ce moment même, alors qu'il conduisait vers le lieu de leur rendez-vous, il était moins attaché à retrouver Clara dans un présent empoisonné par la peur qu'à se remémorer le souvenir vivace et lancinant de ce qu'avaient réellement été ces rencontres autrefois.

Il se rappelait une soirée d'été qu'ils avaient passée étendus sur la pelouse du parc à contempler les étoiles estompées par la brume de

chaleur. C'était peu après que Clara eût à son tour diminué sa ration de drogues, et le souvenir très net de leur rire tranquille captiva tellement son esprit qu'il faillit créer un embouteillage.

Il embrassa de nouveau Clara dans son souvenir et, comme à cette époque, l'odeur de l'herbe fraîchement coupée se mêla à l'excitante fragrance de sa peau. Après ce baiser, ils avaient poursuivi un simulacre de discussion sur l'ancien mot « péché ». Bill feignait de lui expliquer la signification du terme, soit au moyen de définitions qui les faisaient éclater de rire, soit par des démonstrations pratiques de baisers qui calmaient leur gaieté.

Il se rappelait le visage de Clara, tourné vers lui dans la lumière du soir avec une expression d'intérêt outrageusement parodiée. Il se rappelait ses propres paroles : « Les anciens, vois-tu, diraient que nous ne *péchons* pas, car ils n'accepteraient pas la définition des médiflics selon laquelle Helen et toi êtes deux personnes différentes, ou selon laquelle Conrad et moi ne sommes pas le même homme. »

Clara l'avait embrassé sous couleur d'expérimentation. « Mmm, non. Je ne peux pas dire que cette interprétation me plaise beaucoup.

— Tu préfères pécher ?

— Absolument.

— Eh bien, si les anciens admettaient comme les médiflics que nous sommes distincts de nos alters Helen et Conrad, ils affirmeraient que nous *péchons* – mais pas pour les raisons qu'invoquerait Médipol.

— Là, je me perds, avait protesté Clara. Si cette histoire de péché a un sens quelconque, il faut que ce soit quelque chose qu'on puisse identifier. »

Bill glissa son véhicule hors du flot de la circulation et se dirigea vers le parc sans interrompre le cours de ses souvenirs.

« Eh bien, chérie, je ne voudrais pas t'embrouiller les idées, mais les médiflics diraient que nous *péchons*, uniquement parce que tu es l'hypoalter de ma femme et que je suis l'hyperalter de ton mari – en d'autres termes, pour les raisons mêmes qui feraient dire aux anciens que nous ne *péchons pas*.

Par contre, si l'un de nous allait avec qui que ce soit d'autre, les médiflics trouveraient la chose parfaitement acceptable, de même que Conraa et Helen. A condition, bien sûr, que je choisisse un hyperalter et que tu choisisses un hypoalter uniquement.

— Bien sûr, avait acquiescé Clara, et Bill s'était empressé de glisser sur

cette attristante constatation.

— Dans ce cas, les anciens diraient que nous péchons parce que nous faisons l'amour à une personne avec laquelle nous ne sommes pas mariés.

— Mais qu'y a-t-il de mal à ça ? Tout le monde le fait.

— Les anciens Modernes ne le faisaient pas. Enfin, ils le faisaient souvent, mais...»

Clara avait sauté avidement sur cette remarque. « Chéri, je pense que les anciens Modernes avaient vu juste, quoique je ne voie pas comment ils avaient pu y parvenir. »

Bill avait souri. « Ce n'était qu'une de leurs inventions, comme la roue et l'énergie atomique. »

Cette soirée-là était bien loin, et Bill parqua le petit taxi à côté du parc, le laissant à la disposition du premier utilisateur venu. Il traversa les pelouses en direction de la statue près de laquelle Clara et lui se retrouvaient toujours. L'idée même de pénétrer dans la maison de son propre hypoalter était si déconcertante qu'il ne pouvait s'y résoudre qu'en rencontrant d'abord Clara près de la statue. Alors qu'il avançait entre les arbres, il ne parvint plus à retrouver l'atmosphère de cette soirée qui occupait ses souvenirs. Médipol était trop proche. Il lui était désormais impossible de rire avec la même insouciance.

Bill atteignit la statue, mais Clara n'y était pas. Il attendit impatiemment tandis qu'un coucher de soleil livide se figeait entre les branches des grands arbres. Clara aurait dû être déjà là. Pour elle, la chose était plus facile, parce qu'elle était sur le point de quitter son tour de permutation et qu'elle ne le faisait pas prématurément.

Le parc évoquait un recoin d'eau tranquille dans le tourbillon affairé de la soirée citadine. Dans la lumière du crépuscule, Bill se sentait trop visible et vulnérable. Par-dessus tout, il éprouverait un sentiment nouveau de solitude et il savait que Clara, désormais, le ressentait également. Ils avaient besoin l'un de l'autre, tels qu'ils avaient été avant que la peur n'eût érodé leur sentiment au point de n'en laisser que le blanc squelette du désespoir.

Ils ne prenaient pas leurs drogues commè l'exigeaient leurs prescriptions, ce qui en soi leur faisait risquer un horrible châtement, car c'était dans leur monde l'unique péché impardonnable. Ils avaient en le commettant découvert ce que la vie pouvait être, se condamnant par là même à la perdre. La puissance de leurs émotions, ils la devaient au simple refus de prendre leurs drogues et aux brèves

rencontres qu'ils parvenaient à s'assurer tous les cinq jours en bravant dangereusement toutes les conventions. Plus ils sentaient approcher avec terreur le moment où ils seraient découverts, plus cette terreur même leur devenait désespérément indispensable, et moins ils parvenaient à retrouver l'enchantement de leurs premières rencontres.

Un oiseau nocturne télégraphiait de brillantes perles sonores en rasant les pelouses ombreuses vers la silhouette indistincte de la statue, obliquant à l'approche du socle monolithique. Les sifflements de l'oiseau redoublèrent, puis se turent alors qu'il virait en catastrophe pour éviter Bill. Quelques instants plus tard, à l'autre bout du parc, il émit une lointaine protestation musicale.

Au-dessus de Bill, l'imposante statue du grand Alfred Morris s'obscurcissait à contre-jour, et les yeux creusés dans le granit l'accablaient du fond d'indéchiffrables ténèbres... le visage ancien, implacable, de Médipol. Comme pour émettre une sentence condamnant ses crimes présents par la révélation magique du poids des siècles, une flaque de lumière sulfureuse qui tachetait l'ombre des feuilles dansa sur la plaque peinte à la base de la statue.

A cet endroit, devant un rassemblement de survivants de la guerre, Alfred Morris annonça en l'année grégorienne 1996 par ces paroles émouvantes la mise au point de l'inhibiteur hypothalamique : « Cette nouvelle drogue arrête de façon sélective au niveau du cerveau thalamique le flux montant des stimuli inconscients et le flux descendant des motivations inconscientes. Elle sert d'écran entre le cerveau et le système de décharge psychosomatique. Grâce à l'inhibiteur hypothalamique, nous n'agissons plus émotionnellement, et nos actes ne seront plus motivés que par les exigences logiques des circonstances. »

A la suite de cette déclaration, et de l'action enthousiaste soutenue par le peuple las des guerres, l'utilisation de l'inhibiteur hypothalamique fut rendue obligatoire, mettant fin à la puissante influence du subconscient dans les affaires publiques et privées de l'ancien monde. Les grandes guerres paranoïaques cessèrent et l'humanité fut sauvée.

Dans l'étrange lumière crépusculaire, les lettres semblaient vivantes, condamnant par-delà les siècles quiconque aurait tenté de revenir en arrière. Sans les drogues, toute personne et toute société se seraient désintégrées.

Les anciens avaient d'abord appris à maintenir en vie à l'aide de certaines drogues les personnes souffrant d'aberrations endocriniennes telles que le diabète. Plus tard, ils avaient appris à « guérir » à l'aide d'autres drogues la maladie beaucoup plus répandue qu'était la

schizophrénie, dont les victimes encombraient les hôpitaux. Le grand changement survint lorsque ces mêmes drogues furent administrées à tous les citoyens afin de supprimer l'irrationalité prépondérante de l'époque et mettre fin aux guerres.

Les schizophrènes s'accommodèrent mieux que personne de cet univers drogué, et le monde prit modèle sur eux. Mais tout comme le diabétique était toujours diabétique, le schizophrène était toujours lui-même – plus les drogues. Entre-temps, tout le monde avait oublié quel était l'effet véritable de ces drogues sur l'individu : les émotions estompées et l'intuition isolée à un certain niveau de rationalité, parce que les drogues interdisaient toute émergence des sentiments véritables.

Pour Helen et la plupart des habitants de ce monde, il était inconcevable de vouloir vivre avec une dose de drogue réduite à l'extrême... de faire l'expérience d'émotions contradictoires, de conflits déchirants entre la passion et la logique ! Les anciens appelaient cela la tempérance, et ils vivaient dans cet état la plupart du temps, ne s'adonnant qu'occasionnellement aux effets primitifs et abrutissants de l'alcool ou des narcotiques pour soulager leur angoisse chronique.

En réduisant au maximum leur dose d'inhibiteur hypothalamique, Clara et lui étaient capables de désirer ce fantastique attachement qui les liait l'un à l'autre, de trouver leur bonheur dans une situation absolument illogique, inconnue de leur société. Mais la société ne pourrait juger qu'en fonction d'un seul critère leur refus de prendre leurs inhibiteurs hypothalamiques. Le poids de ce jugement lui apparaissait dans les mots qui achevaient de se consumer sous ses yeux : *« Les grandes guerres paranoïaques cessèrent et l'humanité fut sauvée. »*

Lorsque Clara apparut enfin, elle cherchait à tâtons du mauvais côté de la statue. Il ne l'appela pas immédiatement, car il se libérait de toutes ses tensions en la voyant, convertissant tous les conflits en un seul désir intense d'être avec elle.

Il y avait quelque chose de profondément touchant dans la façon hésitante dont elle le cherchait, pareille à une petite marionnette tragique dans une pantomime interrompue par l'obscurité. Il vit soudain à quel point ils ressemblaient tous deux à des marionnettes. Mus par les fils de plus en plus solides d'une vie nouvelle faite de sensibilité, ils se débattaient maladroitement contre une mise en scène implacable qui ne laisserait finalement d'eux que des débris de bois et de papier.

Clara fut soudain dans ses bras, à la fois portée par un mouvement avide et contractée par la crainte d'être découverte. De petits murmures d'amour et de peur s'étouffaient mutuellement dans sa gorge. Sa tête blonde se pressa contre l'épaule de Bill, et elle l'étreignit avec une force désespérée.

« Conrad s'est inquiété de ma nervosité ce matin, expliqua-t-elle, il m'a fait prendre un composé somnifère. Je viens seulement de me réveiller. »

Ils se dirigèrent en silence vers sa maison. Même lorsqu'ils furent dans l'appartement, ils n'usèrent que des monosyllabes primitifs nécessaires à leur mutuelle appréhension. Au-delà de ces manifestations empathiques élémentaires, ils avaient dit depuis longtemps tout ce qu'ils avaient à se dire.

Bill étant l'hyperalter, il n'avait pas à craindre que Conrad le forçât à permuter. Alors qu'ils étaient étendus dans l'obscurité, un peu plus tard, il se laissa dériver dans une brève somnolence. Sans le composé somnifère, des événements déformés lui apparaissaient et disparaissaient sans raison. Les anciens appelaient cela rêver. C'était l'une des choses les plus effrayantes qui lui fussent arrivées lorsqu'il avait commencé à réduire ses doses de drogues. En cet instant, durant ses quelques secondes de somnolence, un millier de fragments de connaissances fortuites, de lectures historiques et de besoins émotionnels se combinèrent pour le faire rêver, par un étrange contraste avec leur présente tranquillité, d'un épisode effrayant du vingtième siècle. *Voici les grandes guerres paranoïaques*, pensa-t-il. Et il en fut ainsi parce qu'il l'avait pensé.

Il fouillait frénétiquement dans la boîte à gants d'une antique automobile. « Attendez, implorait-il. Je vous dis que nous avons du sulfamide-14. Nous en avons pris régulièrement comme prescrit. Nous en avons même pris une double dose quand nous étions à Paterson, parce qu'il y avait des bombes molles dans toute cette partie du New Jersey et que nous ne savions pas quelles zones seraient déclarées contaminées. »

Bill sortait maintenant d'une serviette un tas d'objets qu'il jetait sur le plancher et sur le siège de la voiture, fouillant aussi loin qu'il le pouvait à la lueur de la torche électrique tenue par Clara. La panique faisait battre son cœur à grands coups. Puis il pensa à sa pharmacase. Pourquoi ne s'étaient-ils pas souvenus plus tôt de leurs pharma-cases ? Bill arracha sa ceinture.

Le capitaine de Médipol s'éloigna à reculons de la portière de leur voiture et adressa un signe de tête au caporal qui se tenait sur la

route. « Abattez-les. Basculez la voiture en bas du remblai avant d'y mettre le feu. »

Bill hurla d'une voix métallique à travers le haut-parleur de son masque anti-radiations. « Attendez. Je l'ai trouvé. » Il lança la pharmacase par la portière. « C'est une pharmacase, expliqua-t-il. Nous y mettons nos drogues et les portons à la ceinture pour éviter de les oublier. »

Le capitaine de Médipol revint vers eux. Il examina la pharmacase et les drogues qu'elle contenait avant de la leur rendre. « Dorénavant, conservez vos drogues à portée de main. Prenez-les sans faute en suivant les instructions de la radio. Vous avez compris ? »

La tête de Clara s'appuyait lourdement contre l'épaule de Bill, et il percevait ses sanglots métalliques à travers le haut-parleur de son masque.

Le capitaine revint sur la route. « Nous devons brûler votre voiture. Vous avez traversé une zone contaminée, et on ne peut pas la stériliser sur cette voie. A environ un kilomètre d'ici, vous trouverez une unité de stérilisation. Vous vous y arrêterez et vous ferez passer aux rayons, ainsi que vos affaires. Ensuite, continuez à marcher, mais restez sur la route. Vous serez abattus si on vous surprend à l'écart. »

La route était encombrée de gens qui fuyaient. Leur chemin était éclairé par des piles de cadavres qu'on brûlait après les avoir arrosés d'essence. La police sanitaire était partout. Ceux qui trébuchaient, ceux qui toussaient, ceux qui déliraient et ceux qui les soutenaient... tous étaient entraînés sur le bord de la route, abattus et brûlés. Et les bombardements avaient repris vers le sud.

Bill s'arrêta au milieu de la route pour regarder en arrière. Clara se cramponnait à lui.

« Il y a ici une infection contre laquelle nous n'avons aucune drogue, dit-il, et il se rendit compte qu'il pleurait. Nous sommes tous fous. »

Clara pleurait, elle aussi. « Chéri, qu'as-tu fait ? Où sont les drogues ? »

Comme en fin d'après-midi, l'eau de l'Hudson était suspendue dans la stratosphère sous forme de cristaux de glace. Tout là-haut, la nappe rougeoyait d'éclairs dans les bombardements qui faisaient rage vers le sud, où des colonnes de flammes multicolores s'élevaient dans le ciel. Mais le grondement étouffé des lointains bombardements se mua soudain en un cliquètement régulier : le signal impatient du visiophone, près du lit. Bill se réveilla brusquement.

Clara enfilaient une robe à la hâte et se dirigeait vers l'appareil, les jambes paralysées par la peur. D'un bond, Bill se jeta hors du champ de vision de la machine et s'accroupit à l'autre extrémité de la pièce.

Il entendit distinctement l'appareil demander : « Clara Manz ?

— Oui. » La voix de Clara était si aiguë qu'elle se serait terminée en un cri perçant si elle avait dû continuer.

— Ici le quartier général de Médipol. Un contrôle de routine nous indique que vous avez retardé votre permutation de deux heures. Pour la mise à jour de nos statistiques d'écarts des normes, veuillez nous fournir une explication détaillée.

— Je... » Clara dut déglutir avant de pouvoir parler. « J'ai dû prendre une trop forte dose de composé somnifère.

— Mrs. Manz, nos fichiers indiquent que vous avez constamment retardé votre permutation depuis plusieurs périodes. Nous avons effectué cette vérification de routine comme nous le faisons toujours lorsque nous constatons un écart, mais cette répétition est assez grave. » Suivit un silence pesant, un silence qui exigeait une réponse logique. Mais quelle réponse logique aurait-elle pu donner ?

« Mon hyperalter n'a déposé aucune réclamation et je... enfin, j'ai dû prendre une mauvaise habitude. Je veillerai à ce que... ça ne se reproduise plus. »

La machine émit quelques platitudes à propos des responsabilités qu'avait toute personnalité envers ses semblables et des devoirs de chacun envers la société, avant que Clara pût couper la communication.

Tous deux restèrent un long moment où ils se trouvaient avant que la vague de terreur ne reflût. Quand ils échangèrent enfin un regard à travers la pièce obscure et silencieuse, ils surent tous les deux qu'ils se reverraient au moins une fois encore avant d'être pris.

Cinq jours plus tard, le dernier jour de son tour de permutation, Mary Walden écrivit juste au-dessus de son aisselle à l'aide d'un crayon indélébile l'adresse de Conrad Manz, l'hypoalter de son père légal.

Au cours de la matinée, son père et sa mère avaient gâché le jour de repos familial en se querellant à propos des retards causés par l'hypoalter d'Helen depuis plusieurs permutations. Biy ne semblait pas y attacher une grande importance, mais sa mère était furieuse et menaçait de se plaindre à Médipol.

Pendant le déjeuner, pris en silence, Bill observa : « J'ai l'impression

que ce sont Conrad et Clara qui se sont rendus coupables d'un mariage singulier, pas nous. Et pourtant, ils ont l'air d'être heureux, alors que tu sembles contrariée. Cette femme a probablement pris la mauvaise habitude d'abuser du composé somnifère pour la petite sieste de son jour de repos. Pourquoi ne lui écris-tu pas un mot ? »

Helen n'émit qu'une seule remarque, et elle la prononça très bas, entre ses dents : « Bill, j'aimerais autant que l'enfant ne sache rien de sa relation avec cette situation sordide. »

Mary eut un mouvement de recul devant la façon dont sa mère avait paru ignorer qu'elle écoutait leurs propos, qu'elle pouvait les comprendre ou qu'elle pût être blessée d'être ainsi rejetée de leur univers.

Après le déjeuner, Mary nettoya la table et alla jeter les reliefs du repas, ainsi que les assiettes en plastique, dans le broyeur électronique. Son père s'était retiré dans la bibliothèque, et Helen se préparait pour aller participer à une réunion civique. Alors qu'elle essuyait la table, Mary entendit sa mère entrer dans la pièce et lui dire au revoir. Elle savait qu'Helen se tenait derrière elle, tirée à quatre épingles et quelque peu impatiente, mais elle feignit de l'ignorer.

« Ma chérie, je vais à ma réunion.

— Ah... oui.

— Sois sage et ne te mets pas en retard pour ta permutation. Il ne te reste plus qu'une heure. » Le visage patricien d'Helen lui souriait.

« Je ne serai pas en retard.

— Ne fais pas attention aux choses dont Bill et moi avons parlé ce matin, veux-tu ?

— Non. »

Et elle s'en fut, sans dire au revoir à Bill.

Mary ressentait fortement la présence de son père, toujours assis dans la bibliothèque. S'approchant de la porte, elle le vit assis dans son fauteuil, les yeux fixés sur le sol. Mary resta un long moment dans le solarium. S'il s'était levé de son fauteuil, s'il avait fait bruire une page, s'il avait soupiré, elle l'aurait entendu.

Le moment approchait où il lui faudrait partir si elle voulait que Susan Shorrs puisse assister au premier cours de sa permutation. Pourquoi les enfants devaient-ils permuter une demi-journée avant les adultes ?

Mary finit par trouver quelque chose à dire. Elle pouvait lui laisser entendre qu'elle était assez grande pour comprendre le sujet de leur querelle, si seulement on voulait bien le lui expliquer.

Elle entra dans la bibliothèque et s'assit au bord d'un canapé, tout près de Bill. Il ne tourna pas les yeux vers elle ; dans la lumière de la mi-journée, son teint semblait gris. Elle se rendit compte que lui aussi était seul, et un grand sentiment de tendresse l'envahit.

« Il y a des moments, dit-elle soudain, où je pense que toi et Clara Manz devez être les seules personnes au monde à ne pas vous soucier stupidement de permuter à la minute précise où on doit le faire. Franchement, je me moque que Susan Shorrs soit une heure en retard à son cours ! »

Le premier instant où il la saisit dans ses bras, elle eut l'impression que son cœur allait se décrocher. On aurait dit qu'elle avait prononcé quelque formule magique qui lui avait brusquement ouvert les portes de son amour. Ce ne fut que lorsqu'il lui eut expliqué pourquoi il était toujours en retard le premier jour de la permutation familiale qu'elle comprit que quelque chose n'allait pas. Il lui répéta, encore et encore, qu'il savait qu'elle était malheureuse et que c'était par sa faute. Mais en même temps, il la consolait, la caressait, *comme s'il avait peur d'elle*.

Il lui parla longtemps. Peu à peu, Mary comprit au tremblement de son corps, à la moiteur de ses mains, à son regard implorant, qu'il avait peur de mourir, qu'il avait peur *qu'elle* le tue par la moindre parole qu'elle prononcerait, par sa simple présence.

Mary n'en éprouva aucune peine, car elle prit soudain conscience d'une évidence écrasante : *J'aimerais autant que l'enfant ne sache rien de sa relation avec cette situation sordide*.

Sa relation. C'était un rapport quelconque avec Conrad et Clara Manz, puisque c'étaient les gens dont ils avaient parlé.

Dès que son père eut quitté l'appartement, elle se rendit dans son bureau et prit le dossier familial. Quand elle eut trouvé l'adresse de Conrad Manz, il lui vint à l'idée de l'écrire quelque part sur son corps. Mary, certaine que Susan Shorrs ne prenait jamais de bain, se dit que c'était une idée ingénieuse. Dans cinq jours, à un moment quelconque pendant la journée de repos de Susan Shorrs, elle essaierait de forcer la permutation pour aller voir Conrad et Clara Manz. L'exécution de son plan était simple, mais son objectif était extrêmement vague.

Mary était déjà en retard lorsqu'elle se hâta vers la section enfantine d'un centre public de permutation. Un bus de transport d'enfants

attendait, où elle fit enregistrer Susan Shorrs pour le trajet de l'école. Cela fait, elle chercha une cabine libre, l'ouvrit à l'aide de son bracelet, passa un costume de permutation et expédia chez elle ses affaires personnelles.

Les enfants de son âge ne portaient pas de maquillage, mais Mary se tenait toujours devant le miroir durant la permutation, essayant de toutes ses forces de voir à quoi ressemblait Susan Shorrs. Deux vers griffonnés à côté du miroir la firent pouffer...

« Peigne-toi la figure et rougis tes cheveux ;

Mainte troisième tête est perdue en ce lieu. »

... et la permutation se fit, doublement effrayante à cause de ce qu'elle avait décidé de faire.

Quand on était un hyperalter, comme Mary, on était censé percevoir dans une certaine mesure le passage du temps pendant sa période d'absence. On ne savait évidemment pas ce qui se passait, mais c'était comme si un chronomètre plus ou moins précis continuait à fonctionner. Celui de Mary était apparemment très imprécis car, à son horreur, elle se retrouva assise en plein cours devant Mrs. Harris au lieu de reprendre son corps à Susan Shorrs dans la cour de récréation comme elle l'avait prévu.

Mary fut terrifiée, et l'affreux tablier qu'avait porté Susan accentuait par son étrangeté la gravité de sa permutation prématurée. Chez les enfants, il y avait en principe peu de différence entre les hyperalters et les hypoalters, mais sa frayeur grandit lorsqu'elle leva les yeux. Les enfants changeaient en fait radicalement. C'est à peine si elle en reconnut un seul dans la salle de classe, bien que la plupart d'entre eux fussent sans doute les alters de ses compagnons habituels. Mrs. Harris appartenant au groupe B, sa période chevauchait celle de Mary et celle de Susan, mais Mary ne reconnut en dehors d'elle que l'hypoalter de Cari Blair, à cause de ses taches de rousseur.

Elle savait qu'il lui fallait sortir de là si elle ne voulait pas que Mrs. Harris finisse par la reconnaître. Si elle quittait la salle tranquillement, Mrs. Harris ne lui poserait pas de question, à moins qu'elle ne la reconnût. Il était inutile d'essayer de deviner comment marchait Susan Shorrs.

Mary se leva et se dirigea vers la porte, heureuse qu'il lui fallût pour cela tourner le dos à Mrs. Harris. Elle avait l'impression de sentir les yeux du professeur lui transpercer le dos.

Mais elle sortit saine et sauve de la salle de classe, franchit à toute

allure le couloir de l'école et se retrouva dans la rue. Elle était si effrayée par ce qu'elle faisait que le monde de son hypothèse lui apparaissait en fait différent.

Mary dut marcher longtemps à travers la ville ; quand elle sonna, Conrad Manz était déjà rentré de son travail. Il lui sourit, et elle l'aima du premier coup d'œil.

« Que désirez-vous, jeune fille ? » demanda-t-il.

Mary ne put lui répondre. Elle se contenta de lui renvoyer son sourire.

« Comment t'appelles-tu, hein ? »

Mary continua de sourire, mais tout se brouilla soudain devant ses yeux.

« Eh bien, eh bien ! Il n'y a pas de quoi pleurer. Entre, que nous voyions si nous pouvons t'aider. Clara ! Nous avons une visiteuse, et plutôt sentimentale. »

Mary se laissa faire lorsqu'il passa son bras robuste autour de ses épaules pour l'entraîner, toujours pleurant, à l'intérieur de l'appartement. Puis elle vit Clara flotter devant elle, pareille à sa mère, mais... non, pas du tout comme sa mère.

« Alors, voyons, poussin, qu'est-ce qui t'amène ici ? » demanda Conrad lorsqu'elle eut cessé de pleurer.

Mary dut fixer son regard sur le sol de toutes ses forces pour déclarer :
« Je veux vivre avec vous. »

Clara tordait convulsivement un mouchoir.

« Mais, ma petite, notre premier enfant nous a déjà été assigné. Il sera avec nous dès notre prochaine mutation, et il faudra ensuite que je mette moi-même un enfant au monde pour le donner à quelqu'un d'autre. On ne nous autoriserait pas à nous occuper de toi.

— J'avais pensé que j'étais peut-être votre véritable enfant, dit Mary faiblement, sachant à l'avance quelle serait la réponse.

— Ma chérie, ait Clara d'un ton apaisant, les enfants ne vivent pas avec leurs parents naturels. Ce ne serait ni pratique ni civilisé. Un enfant a été conçu et est né pour moi dans notre groupe de permutation, et celui que je dois porter servira d'échange, alors tu vois que tu es beaucoup trop âgée pour que j'aie pu te concevoir. Qui que soient tes parents naturels, c'est un renseignement qui ne regarde que le service génétique de Médipol, et c'est sans importance pour toi.

— Mais votre cas est particulier, insista Mary. Comme c'était un arrangement spécial, je pensais que vous étiez mes vrais parents. » Elle leva les yeux : Clara était devenue blême.

Conrad Manz commençait lui aussi à paraître troublé. « Que veux-tu dire, nous sommes un cas particulier ? » Il la fixait d'un regard dur.

« Parce que... » Pour la première fois, Mary se rendit Compte à quel point leur cas était particulier, et combien ils risquaient de se montrer susceptibles à ce sujet.

Conrad l'empoigna par l'épaule et la força à soutenir son regard qui ne cillait pas. « Je t'ai demandé ce que tu entendais en disant que nous étions un cas particulier. Clara, nom de trente têtes, que veut dire cette enfant ? »

L'étreinte lui faisait mal, et elle se remit à pleurer, puis se dégagea. « Vous êtes les hypoalters du père et de la mère qui me sont assignés, alors j'avais pensé que j'étais peut-être votre véritable enfant... et que vous voudriez peut-être de moi.

Je ne veux pas rester où je suis. Je veux quelqu'un... »

Clara, sa soudaine frayerie envolée, avait retrouvé son calme. « Mais, ma chérie, si tu es malheureuse là où tu es, seuls les services de Médipol peuvent te placer ailleurs. Et puis, tes parents légaux ont peut-être tout simplement quelques problèmes personnels en ce moment. Si tu essayais de les comprendre, tu t'apercevrais sans doute qu'ils t'aiment réellement. »

Le visage de Conrad était un masque d'incompréhension. Sans quitter Mary du regard, il lui demanda d'une voix glaciale : « Que fais-tu ici ? La fille de mon propre hyperalter dans ma maison, me jetant à la figure que je suis marié à l'hypoalter de sa femme ! »

Ils ne sentirent pas comme Mary le sol se dérober sous leurs pieds. Ils restèrent là, les yeux fixés sur elle comme s'ils ne devaient jamais bouger, tandis qu'elle battait en retraite et sortait de l'appartement pour regagner en courant son univers en pleine désintégration.

Le jour de repos de Conrad Manz tombait le lendemain de la visite que leur avait faite la fille de Bill Walden. Dix jours plus tôt, cette fichue conférence de Santa Fé l'avait empêché d'aller faire un tour sur une fusée de course. Cette fois, sachant d'expérience que les conférences de travail impromptues surgissaient rarement après l'heure du déjeuner, Conrad avait réservé un bolide pour l'après-midi. Il s'était senti mal à l'aise à chaque fois qu'il avait repensé à la visite de Mary Walden, mais c'était aujourd'hui son jour de repos et il n'avait

aucunement l'intention de se laisser tracasser par ce genre de chose. Son esprit scrupuleusement drogué était parfaitement capable de t'en préserver.

Assis dans la fraîcheur luxueuse du salon du Rocket Club, Conrad sirotait donc son verre avec satisfaction sans apporter la moindre contribution à la lugubre conversation qui se tenait autour de lui.

« Considérez la chose sous cet angle, disait Alberts, un pilote anglais, sur un ton morose qu'accentuait encore son visage mélancolique. Il faut à peu près dix mille unités monétaires pour mettre sur orbite un vaisseau de quarante tonnes et lui faire faire six fois le tour de la Terre. Pour nous, ce n'est qu'un exercice d'entraînement. Par contre, un intellectuel qui passe son temps libre dans une bibliothèque de microfilms ne coûte pas plus de mille unités par an. En fait, son passe-temps peut même se révéler financièrement bénéfique. Le Conseil Économique n'exige pas que toutes les distractions soient lucratives, mais on a simplement démontré que les fusées de course gaspillent plus de combustible que la plupart des pilotes n'en consomment dans une journée de travail. Je vous préviens que le jour approche où les fusées seront interdites.

— C'est bien le problème, intervint un autre pilote. Dans le temps, on pouvait prouver que les courses de fusées étaient indispensables à l'amélioration des vaisseaux spatiaux, mais le travail de conception a dépassé ce stade-là. De leur point de vue, nous ne faisons que brûler des unités aussi vite que d'autres les créent. Et il ne sert à rien de se réclamer des spectacles télévisés. Le Conseil vous prouvera sans peine que les gens préfèrent regarder une compétition de ski-jet, qui revient à peu près cent fois moins cher qu'une course de fusées. »

Conrad Manz sourit dans son verre. Il se rendait compte depuis plusieurs minutes que l'effrontée petite Angela, la femme d'Alberts, essayait d'attirer son attention. Il connaissait ses yeux doux et sa voix légèrement enrouée, mais coincée comme elle l'était parmi le sifflement des fusées, elle hélait le mauvais sauveteur. Dans une quinzaine de minutes, les gars de la rampe lui auraient préparé un vaisseau, et quelle que fût son affection pour Angela, il n'allait pas manquer cette course.

Il élargit pourtant son sourire et, levant les yeux vers elle, mentit malicieusement d'un hochement de tête. Elle interpréta son signal comme il l'avait prévu. Grâce à lui, elle pourrait néanmoins se soustraire avec élégance à l'ennuyeuse conversation.

Il se leva, se dirigea vers elle et lui prit la main. Elle entrouvrit ses lèvres charnues et l'embrassa sur la bouche.

Conrad, se tournant vers Alberts, interrompit ce dernier : « Angela et moi aimerions passer un moment ensemble. Tu n'y vois pas d'inconvénient ? »

Alberts, contrarié qu'on eût coupé le fil de ses pensées, émit d'un ton plutôt sec l'habituelle formule de politesse : « Bien sûr que non. J'en suis heureux pour vous deux. »

Conrad promena sur le groupe un regard débonnaire. « Aucun d'entre vous a-t-il jamais essayé le ski-jet ? On en retire plus de sensations fortes en dix minutes qu'en une heure de fusée. Personnellement, je me moque que le Conseil interdise les fusées. J'irai passer mes journées de congé dans les Rocheuses. »

Conrad savait parfaitement que s'il avait fait cette déclaration avant d'avoir demandé à Alberts la permission d'emmener sa femme, l'homme aurait trouvé une excuse quelconque pour la faire rester. Tous les visages présents reflétaient le mépris de l'*aficionado* pour celui qui vient de prouver qu'il *n'est pas des leurs*. Par toutes les camisoles de force, pour qui se prenaient-ils ? – pour quelque ancien ordre de nobles chevaliers ?

Conrad prit le bras docile d'Angela et s'éloigna tranquillement en sa compagnie avant qu'Al-berts n'alléguât quelque prétexte pour la retenir.

Alors qu'ils sortaient du salon, elle lui caressa le bras avec une admiration non dissimulée. « Je suis si contente que tu aies bien voulu m'emmener. Franchement, Harold pourrait discuter fusées jusqu'à ce que j'en meure. »

Conrad se pencha pour l'embrasser. « Angela, je suis désolé, mais ce ne sera pas ce que tu penses. Je dois décoller dans quelques minutes. »

Le regard d'Angela flamboya et elle lui enfonça ses ongles dans le bras. « Oh, Conrad Manz ! Tu... tu m'as fait croire... »

Il éclata de rire et lui saisit les poignets. « Allons, allons, je te néglige pour aller *piloter* une fusée, pas seulement pour en discuter. Je ne te laisserai pas mourir. »

Elle ne put retenir son rire à la fois rauque et musical. « Je m'en suis aperçue la dernière fois que toi et moi étions ensemble. J'ai pris un verre avec Clara l'autre jour au Citizen's Club. Je ne dis pas souvent de gros mots, mais j'ai demandé à Clara si elle te gardait dans une *camisole de force*, à la maison. »

Conrad se rembrunit ; il aurait préféré qu'elle n'abordât pas ce sujet. Il

se demandait parfois ce qui n'allait pas chez Clara, inquiet à l'idée que ce fût plus grave encore que cette horrible affaire de rêves, dix jours plus tôt. Depuis plusieurs permutations, elle se montrait froide à son égard ; mais ce n'était apparemment pas un simple manque d'intérêt passager pour lui, car elle manifestait la même froideur envers les hommes de leur connaissance pour qui elle avait habituellement un penchant particulier. De son côté, il avait dû se contenter de rencontres fortuites comme celle d'Angela. Ces contacts n'avaient d'ailleurs rien de désagréable, mais un homme et une femme étaient censés maintenir entre eux une vie amoureuse saine, toute infraction à cette pratique entraînant généralement des ennuis avec Médipol.

Angela le regarda. « J'ai eu l'impression que Clara n'avait pas très bien pris ma réflexion. Il y a quelque chose qui ne va pas entre vous ? »

— Oh, non, protesta-t-il vivement. Clara est comme ça, quelquefois... elle ne comprend pas toujours la plaisanterie du premier coup. »

Un jeune coursier vint les trouver dans la rotonde pour prévenir Conrad que son vaisseau était prêt.

« Nous nous rattraperons, Angela, je te le promets.

— Je le sais, chéri. En tout cas, je suis contente que tu m'aies sauvée de toutes ces fusées, là-bas. » Angela tendit ses lèvres vers lui pour un baiser puis, comme elle le poussait vers la porte, son visage un peu vide d'expression s'éclaira d'un sourire.

En arrivant sur la rampe, Conrad rencontra un autre pilote prêt à décoller. Ils firent deux paris : à celui qui atteindrait les balises de départ, puis qui remporterait une manche en six tours de circuit sur le parcours hexagonal de mille kilomètres.

Ils décollèrent en même temps, et Conrad fit bondir son appareil sur une tonitruante colonne de flammes qui l'aplatit dans son siège. C'était son truc préféré, et il savait qu'il gagnerait l'ascension. Sur le parcours, cependant, si son adversaire avait le moindre talent, Conrad perdrait probablement la course. Il adorait lancer son vaisseau sur le circuit dans un style spectaculaire qui lui faisait perdre de précieuses secondes, mais il préférerait cela à une simple victoire.

Conrad maintint la propulsion jusqu'à la dernière limite, puis il enclencha ses rétrofusées de proue. Le vaisseau franchit encore une centaine de kilomètres en frémissant, puis vint s'immobiliser nonchalamment près des balises de départ. L'autre pilote eut un hoquet quand Conrad lui cria dans l'interphone : « Gagnant par trente têtes ! »

Il était généralement entendu que la course jusqu'au parcours consistait à couper la propulsion dès que la vitesse était suffisante, et à n'utiliser les freins de proue que pour corriger un dépassement éventuel de trajectoire. « Qu'est-ce que c'est que cette façon de garder toute la puissance et de basculer son appareil ? » fit l'autre qui venait de se ranger près de Conrad, stabilisant son vaisseau d'une brève poussée des rétrofusées.

Les balises de départ leur donnèrent automatiquement le signal, et ils se lancèrent dans le premier tour de circuit, se maintenant tous deux à la même hauteur à environ un demi-kilomètre l'un de l'autre. Conrad perdit cinq mille mètres au premier tour en envoyant trop de puissance dans les fusées de gouverne tribord.

C'était un spectacle impressionnant, de voir un coureur prendre ainsi un virage en force en s'appuyant sur le faisceau de ses rusées extérieures pour maintenir l'appareil sur sa trajectoire. Son adversaire prit son virage sans bavures, n'utilisant pratiquement pour virer que ses propulseurs. Mais cela n'avait rien de spectaculaire pour celui qui allumait son téléviseur au moment où se déroulait cette petite compétition. A chaque tour, Conrad perdait du terrain, mais gagnait l'intérêt d'éventuels spectateurs grâce aux objectifs automatiques placés sur les balises de virage. Comme toujours, il coupa plus près des bouées que ne l'autorisaient les règlements, à seule fin d'en donner aux spectateurs pour leur argent.

Sans le moindre regret, Conrad perdit la manche avec deux arêtes de retard sur le tour de l'hexagone. Il félicita son adversaire et le regarda s'éloigner vers la terre d'une trajectoire prudente sur ses propulseurs de queue. Conrad continua un moment à piloter nonchalamment son appareil aux abords de la balise de départ et de l'objectif que celle-ci tenait probablement braqué sur lui, se lançant dans une série de manœuvres compliquées à l'aide des fusées de gouverne.

Conrad n'aimait pas l'ambiance lugubre de l'espace cosmique. Le flamboiement inerte et minéral de tous ces nuages, d'étoiles qui se superposaient dans l'obscurité sans perspective le rebutait. Il n'aimait la course en fusée qu'à cause de la coordination qu'elle exigeait, et sans doute parce qu'il savait que le fait de s'y livrer faisait à moitié mourir de frayeur ce pauvre Bill Walden.

Aujourd'hui, l'aspect sinistre de là galaxie ramenait ses pensées vers ses problèmes personnels. Le rapprochement déplaisant entre Clara et Bill Walden ne cessait de le harceler ; dès que ses voltiges eurent épuisé ses réserves de combustible, il tourna son vaisseau vers la Terre et le lança d'une brève et spectaculaire poussée.

En y réfléchissant, il se rendit compte que l'étrange comportement de Clara remontait à peu près à l'époque où Bill Walden avait commencé à tricher sur la permutation. Cette gamine, Maiy, devait savoir qu'il se passait quelque chose, sans quoi elle n'aurait pas agi d'une façon aussi dégoûtante en venant les trouver chez eux.

La fusée, que Conrad avait laissée plonger vers la Terre, fendait maintenant en hurlant les couches supérieures de l'ionosphère. Sans un instant à perdre, il fit pivoter l'appareil sur ses fusées de guidage et déclencha la poussée des réacteurs contre la Terre qui se ruait à sa rencontre. Il venait à peine de terminer cette violente manœuvre lorsque deux événements effroyables se produisirent simultanément.

Conrad comprit soudain, soit en raison d'une infiltration momentanée de l'esprit de Bill, soit à la suite d'un rapide calcul, que Bill Walden et Clara partageaient un secret. Au même instant, quelque chose lui vrilla l'esprit comme les aiguilles d'un vent glacial. Ecrasé dans son siège-baquet par une décélération de sept gravités, il grommela des injures à travers ses lèvres distendues.

« Par les grands psychiatres conservateurs ! Trente camisoles de force, qu'est-ce que cet imbécile à trois têtes essaie de faire ? Nous tuer tous les deux ? »

Conrad parvint tout juste à lever une main de plomb pour enclencher le pilote automatique du bolide en pleine chute avant que Bill Walden ne le forçât à lui céder la place. A son dernier instant de lucidité, sous le choc d'une honte accablante, Conrad se rendit compte de l'ironie du sort qui lui interdisait de couper le contact et de tuer Bill Walden.

Lorsque Bill Walden prit conscience du vacarme tonitruant émis par le vaisseau en pleine décélération et de la terrible pression à laquelle il était soumis, il se pétrifia au plus profond de lui-même. Il était si terrifié qu'il n'aurait pas eu l'idée de repermutter, même s'il en avait eu le temps.

Sa tête, en dépit de son poids, roula sur le capitonnage, et il vit la Terre fondre sur lui, pareille à une monstrueuse tapette prête à s'abattre sur une mouche. Pris entre sa frayeur et la pression inhumaine, il perdit connaissance sans même voir au tableau de bord le voyant rouge qui le sauvait : *Pilote automatique*.

Le vaisseau se posa sur la rampe dans un champignon de feu. Bill ne reprit conscience que quelques secondes plus tard. Il était trop secoué pour faire autre chose que rester assis là, un long moment.

Quand il se sentit enfin capable de bouger, il se débattit un moment

avec la porte avant de parvenir à l'ouvrir, puis descendit sur la rampe encore brûlante de son atterrissage. Il y avait au moins un kilomètre de terrain plat et désert jusqu'au Rocket Club, vers lequel il se mit en marche. Quelques instants plus tard, un camion fonçait à sa rencontre.

Le chauffeur se pencha par la portière. « Eh, Conrad, qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi n'as-tu pas ramené le coucou jusqu'aux hangars ? »

Bill, qui portait encore le maquillage de Conrad, se dit qu'il pourrait sans doute s'en tirer. « Les commandes ne répondent plus », répondit-il vaguement.

Au club, où il n'avait jamais mis les pieds auparavant, Bill trouva un hélicoptère au repos qu'il fit démarrer à l'aide de son bracelet. Il pilota l'appareil jusqu'à la ville, vers l'héliport le plus proche de son domicile.

Il était perdu, il le savait. Conrad le dénoncerait certainement pour ce qu'il venait de faire. Il n'avait pas eu l'intention de forcer la permutation si tôt ni si violemment. Peut-être même n'avait-il eu cette fois aucune intention de la forcer. Mais il y avait en lui quelque chose de plus puissant que sa volonté... un besoin de sortir du néant et de retrouver Clara, une impulsion qui agissait indépendamment de lui sans aucun égard pour sa propre sécurité.

Bill pilotait prudemment l'appareil à travers la circulation citadine, évoluant entre les tours espacées avec l'incertitude de quelqu'un pour qui les machines ne sont pas une extension du corps. Non sans peine, il posa l'hélicoptère sur l'aire d'atterrissage.

Clara ne l'attendrait pas si tôt. Il lui visiophona depuis son appartement dès qu'il eut changé de maquillage. Étrange, le temps et le soin qu'il leur fallait pour se dévisager, et le peu de mots qu'ils pouvaient échanger.

Après l'avoir appelée, il se sentit plus calme et se prépara avec des gestes plus efficaces. Mais au moment de réexpédier les vêtements de Conrad au domicile de ce dernier, il eut un petit rire amer.

Ce fut en allant jeter le paquet dans le tube à courrier qu'il s'aperçut que la porte du débarras était entrouverte. Après s'être défait du paquet, il s'approcha de la porte puis s'immobilisa, tendant l'oreille et retenant sa respiration pour mieux écouter.

Il se raidit et ouvrit la porte. Dès qu'il eut allumé la lumière, il vit Mary, assise sur le sol dans une encoignure, les genoux repliés contre la poitrine. Entre ses genoux et sa poitrine, ses poignets fragiles étaient croisés, les mains mollement refermées comme... comme celles

d'un fœtus. Son front reposait sur ses genoux, de sorte que même si ses yeux s'étaient ouverts, son regard n'aurait pu se poser que sur ces mains inertes.

A la vue de l'enfant, Bill sentit son cœur se serrer et tout le sang reflua de son visage. Il s'avança et s'agenouilla devant elle. Dans sa gorge desséchée, des paroles essayaient de se former : *Que t'ai-je fait ?* Mais il était incapable de parler. Quant à savoir depuis combien de temps elle était là, il ne pouvait même pas supporter d'y penser.

Il tendit la main, mais ne la toucha pas. Un frisson de répulsion le secoua et il se releva précipitamment, puis se hâta vers l'appartement avec une seule pensée en tête. Il devait trouver quelqu'un pour secourir l'enfant. Seuls les services de Médipol pourraient se charger d'une telle situation.

Alors qu'il se tenait devant le visiophone, il sut que cet acte involontaire commandé par la panique avait trahi tout ce qu'il avait jamais fait et pensé. Il devait appeler Médipol. Il était incapable d'affronter les conséquences de son comportement sans l'aide des services de santé. Sur l'écran, telle une image-fantôme rémanente, il vit le visage de Clara. Elle était perdue, isolée, et n'avait que lui sur qui s'appuyer.

Une partie de lui-même, un lieu où il n'y avait aucune voix mais seulement une grande tragédie, venait de se refermer brusquement. Il se sentait stupidement confus et bouleversé à propos d'une chose dont il ne parvenait pas à se souvenir. L'émotion qu'il ressentait dans son corps ne se rapportait soudain plus à rien. Alors qu'il demeurait là, figé comme un animal pris de panique, son cœur se ralentit et le sang revint dans ses parenchymes livides tandis que les flots d'adrénaline diminuaient d'intensité.

Se rappelant qu'il était pressé, Bill sortit de l'appartement. C'était un appartement où la porte du débarras était fermée, un appartement sans débarras.

Dès l'instant où il entra chez Clara et la prit dans ses bras, il ne s'inquiéta plus d'être pris. Il ne ressentait plus que son immense besoin d'elle. Il ne semblait y avoir qu'une seule différence avec la première fois, et c'était une bonne différence ; Clara était maintenant si tendue et si craintive qu'il éprouvait pour elle une nouvelle tendresse, comme celle qu'on pourrait éprouver pour un enfant. Il avait l'impression qu'il n'y avait aucune limite à la source de douceur et de compassion qui jaillissait soudain en lui. Il était déconcerté par la profondeur de son sentiment. Il ne cessait de l'embrasser et de la caresser comme on le ferait pour un enfant en détresse.

« Oh, Bill, dit Clara, ce que nous faisons est mal ! Mary est venue ici, hier ! »

Il ne voyait pas de quoi elle voulait parler, c'était sans signification pour lui. « Tout va bien, dit-il. Tu ne dois pas t'inquiéter.

— Elle a besoin de toi, Bill, je t'éloigne d'elle. »

Quelle que fût la signification de ses paroles, c'était sans aucune importance à côté du fait qu'elle-même n'était pas heureuse. Il essaya de l'apaiser. « Chérie, tu ne dois pas t'en inquiéter. Soyons heureux comme nous avions coutume de l'être. »

Il la conduisit vers un canapé et ils s'assirent, la tête de Clara posée sur son épaule.

« Conrad s'inquiète pour moi. Il sait que quelque chose ne va pas. Oh, Bill, s'il l'apprenait, il demanderait le pire châtement pour toi. »

Bill sentit de nouveau l'étau de la peur lui enserrer la poitrine. Il pensa aussi à Helen, à l'intensité de la honte qu'elle éprouverait. Médipol agirait à la façon d'une machine, avec la logique d'un système d'équations : plus violents seraient les griefs, moins il y aurait d'appel à la clémence et plus les mesures seraient sévères. Conrad savait désormais à quoi s'en tenir, c'était évident. Bill avait perçu sa haine.

La fin était proche. La mort viendrait prendre Bill de ses doigts électroniques. Un tâtonnement fantomatique dans son esprit, et soudain...

La profonde inquiétude de Clara et la façon dont elle enfouit son visage dans son épaule pour pleurer l'obligèrent à calmer la panique qui montait en lui, à reprendre ses caresses pour la délivrer de sa peur.

Plus tard encore, alors qu'ils étaient étendus dans l'impalpable faisceau d'albâtre que projetait le clair de lune dans la chambre, il lui fit l'amour comme on vient en aide à quelqu'un. Attentivement, lentement, il apaisa son esprit, l'écartant de toute autre chose, l'attirant dans une seule direction, le rassemblant tout entier dans ses sens et l'y retenant. Puis il le lui ravit en un spasme gémissant, après quoi elle murmura, murmura, dérivant dans la lumière blême, s'endormant comme un enfant bien-aimé.

Longtemps, longtemps, il regarda la lune décrire sa courbe à travers leur fenêtre. Il écoutait avec un profond plaisir le souffle régulier de Clara dans son sommeil. Mais il se rendit compte peu à peu que sa respiration avait changé, que le corps si proche du sien s'était tendu. Son cœur fit un grand bond et un frisson d'horreur lui parcourut

l'échine. Se soulevant sur un coude, il vit les yeux ouverts dans la lumière argentée. Malgré le maquillage, il reconnut le regard a'Helert.

Il choisit la seule issue qui lui restait ouverte. Il permuta. Mais en ce terrible instant, il comprit quelque chose qu'il n'avait pas escompté. Dans les yeux d'Helen, il n'y avait pas seulement la honte intense d'avoir permuté dans la chambre de son hypoalter ; il n'y avait pas seulement le dégoût qu'il lui inspirait pour avoir enfreint les conventions. Il se rendit compte que, comme aurait pu le faire une femme du vingtième siècle, Helen haïssait Clara parce qu'elle était sa rivale. Elle la haïssait doublement parce qu'au lieu de se tourner vers une autre femme, il avait choisi cette autre partie d'elle-même qu'elle ne pourrait jamais connaître.

A l'instant où il permutait, Bill sut que la prochaine fois qu'il verrait la lumière, ce serait face au visage inflexible d'un médiflic.

Le major Paul Grey, accompagné de deux autres officiers de Médipol, pénétra dans l'appartement des Walden environ deux heures après que Bill en fut sorti pour aller retrouver Clara. Le major Grey n'était pas content de lui. Dans un cas de refus de drogues et d'infraction aux codes de communication, il suffisait pour obtenir des détails importants de laisser l'affaire suivre son cours sous observation. Mais il n'avait jamais été dans son intention de mettre en danger la vie de Conrad Manz, et il n'aurait certainement jamais pris le moindre risque d'en arriver à ce qu'ils avaient découvert dans l'appartement des Walden s'il s'y était attendu aussi tôt.

Le major Grev se reprochait ce qui était arrivé à Mary Walden. Il aurait dû faire surveiller Susan et Mary par les machines en même temps qu'il faisait relayer à son bureau toutes les données issues des bracelets identificateurs de Bill, Conrad, Helen et Clara.

S'il ne l'avait pas fait, c'était parce qu'il n'avait pas compté que Mary forcerait la permutation pendant le tour de Susan. Il savait maintenant que Bill et Helen Walden s'étaient querellés parce que Clara trichait dans sa permutation avec Helen, et leurs conversations avaient orienté l'attention de la malheureuse enfant vers le couple Manz. Elle avait forcé la permutation pour les rencontrer... à la recherche d'un père attentionné, évidemment.

Pourtant, les choses n'auraient pas pris un tour aussi dramatique si le capitaine Thiel, l'officier de l'école de Mary, n'avait attribué la disparition de Susan Shorrs à une mauvaise adaptation aux drogues. Le capitaine Thiel savait évidemment que le major Grey était en ville pour enquêter sur Bill Walden, puisque le major l'avait appelé pour discuter du problème. Dix-huit heures s'étaient cependant écoulées

depuis la disparition de Susan quand il lui vint à l'idée que Mary avait peut-être forcé la permutation pour quelque raison associée au comportement aberrant de son père.

Quand le capitaine le fit prévenir, le major Grey savait déjà que Bill avait forcé la permutation avec Conrad dans des circonstances dramatiques, et il avait décidé d'intervenir. Il s'était attendu à trouver le père et l'enfant à leur appartement, mais à présent... il se sentait révolté devant l'état mental de l'enfant et le fait que Bill Walden l'eût abandonnée là.

Le major Grey se rendit compte au premier coup d'œil qu'il serait impossible de communiquer avec Mary Walden avant des jours, même en faisant appel aux meilleurs traitements. Il laissa aux deux autres officiers le soin de faire hospitaliser l'enfant et se dirigea vers l'appartement des Manz.

Ayant utilisé son bracelet passe-partout pour ouvrir la porte, il se trouva devant une femme enveloppée d'un drap, debout au milieu de la salle de séjour. Il savait que ce devait être Helen Walden, et fut étonné de constater à quel point, même pour un étranger, le maquillage doux et sensuel de Clara Manz semblait déplacé sur le visage à l'expression plus rigide qu'il avait devant lui. Il se dit qu'Helen devait porter la couleur plus haut sur les joues et qu'elle devait donner à sa bouche une ligne plus sévère. Le visage hautain qu'il avait sous les yeux se défendait manifestement du maquillage incongru et de l'indignité du vêtement.

Resserrant le drap autour d'elle, elle déclara d'un ton glacial : « Je refuse de porter les vêtements de cette femme.

— Où est Bill Walden ? demanda le major Grey après s'être présenté.

— Il a permuté ! Il m'a laissé avec... Oh, j'ai tellement honte ! »

Le major Grey partageait son dégoût. On ne pouvait échapper au conditionnement de l'enfance – les relations sexuelles entre hyperalter et hypoalter n'étaient pas seulement illégales, elles étaient en elles-mêmes répugnantes. Si elles étaient autorisées, la civilisation risquait d'en être détruite. Les idéalistes qui voulaient faire changer l'ancienne terminologie – c'étaient presque tous des hypoalters, évidemment – ne prenaient pas cela en compte. Ils seraient bien capables ensuite de demander que les enfants vivent avec leurs parents naturels !

Le major Grey entra dans la chambre. Par la porte ouverte de la salle de bain, il vit Conrad Manz en train de changer son maquillage.

Conrad se tourna vers lui et lui jeta un regard peu amène. « Cela vous

ennuierait-il d'attendre que j'aie fini ? Je ne crois pas que je pourrai en supporter plus. »

Le major Grey ferma la porte et revint auprès d'Helen Walden. Sortant de sa propre pharmacase une dose d'inhibiteur hypothalamique, il la lui tendit. « Tenez, vous risquez d'être en manque. Vous feriez bien d'avaler ça. » Il prit une carafe et lui versa un verre d'eau gazeuse puis, mettant à profit l'attente que leur imposait Conrad, il appela la plus proche station de permutation et demanda qu'on leur envoie un costume de transition pour Helen.

Lorsque tous deux furent enfin habillés, maquillés à leur goût et drogués comme il convenait, il les fit asseoir sur un canapé en face de lui. Ils prirent place chacun à une extrémité, dans une pose rigide qui trahissait leur indignation de se trouver en présence l'un de l'autre.

« Vous devez vous rendre compte, dit calmement le major Grey, que cette affaire sera portée devant un tribunal des services de santé. C'est sérieux. »

Le major Grey observait leur expression. Il lut dans celle d'Helen une détermination menaçante.

Le visage de Conrad reflétait un profond sentiment d'inquiétude. Il aimait sa femme, ce qui serait d'une aide précieuse. « Il est nécessaire, dans un cas comme celui-ci, que Médipol puisse peser vos décisions tout autant que les preuves que nous accumulerons. Malheureusement, en raison du mariage particulier que vous avez contracté, le nombre de civils impliqués dans cette affaire n'est que de deux – exclusion faite des accusés. Si les hyperalters de Clara et Conrad étaient mariés à d'autres partenaires, nous pourrions appeler jusqu'à six personnes directement concernées et obtenir un jugement civil plus équitable. En l'occurrence, la responsabilité repose entièrement sur vous deux.

— Je ne vois pas comment nous pourrions manquer de traiter cette affaire en toute logique, répliqua Helen avec une assurance compassée. Après tout, ce n'est pas nous qui avons négligé de prendre nos drogues... Ils refusaient de le faire, non ? demanda-t-elle, espérant le pire et certaine d'avoir raison.

— Oui, il s'agit d'un refus d'observance. » Le major Grey resta un instant silencieux tandis qu'elle savourait la réponse, « Mais je dois vous apporter une précision. Le fait que vous mainteniez l'effet de vos drogues à un niveau adéquat n'assure pas forcément que vous agirez avec logique en cette matière. L'esprit drogué est logique. Sa base de référence, cependant, est que la drogue et l'esprit drogué doivent être protégés avant toute autre chose. » Observant le visage de Conrad, il

poursuivit : « Pour cette raison, il est possible que vous arriviez logiquement à la conclusion que... la mort est la seule solution souhaitable. » Il observa une pause, les yeux fixés sur leurs lèvres blêmes, puis il ajouta : « En fait, il est sans doute possible d'adopter d'autres solutions plus appropriées.

— Mais ils refusaient de prendre leurs drogues, insista-t-elle. Vous parlez comme si vous les défendiez. N'êtes-vous pas un procureur des services de santé ?

— Je ne poursuis pas les *gens* comme on le faisait au vingtième siècle, Mrs. Walden. Je poursuis *l'acte* qui consiste à refuser les drogues et à enfreindre les codes de communication. Il y a une certaine différence.

— Enfin ! dit-elle, prête à exploser. J'ai toujours su que Bill aurait des ennuis tôt ou tard avec ses idées antisociales extravagantes, mais je n'aurais jamais *imaginé* que Médipol prendrait *son* parti. »

Le major Grey retint son souffle, presque certain maintenant qu'elle allait tomber dans le piège. S'il réussissait, il pourrait sans doute sauver Clara Manz avant le procès.

« Après tout, ils ont enfreint tous les codes de communication. Ils ont refusé leurs drogues, au mépris de nos vies mêmes. Ils...

— Ça suffit ! » C'était la première fois que Conrad Manz ouvrait la bouche depuis qu'il s'était assis. « Médipol a passé des semaines à rassembler des preuves et des témoignages, et à se former un avis. Vous n'avez rien vu de tout cela, et vous avez déjà pris votre décision. Où est la logique là-dedans ? On dirait que vous *souhaitez* la mort de votre mari. Le pauvre diable avait peut-être de bonnes raisons de faire ce qu'il a fait, après tout. » Le visage de l'homme reflétait le sentiment le plus proche de la haine que pût autoriser l'effet des drogues.

Le major Grey relâcha doucement sa respiration. Leur scission était définitive. Elle serait obligée d'accepter une décision peu sévère à l'encontre de Clara afin de sauver Bill. Et même dans ce cas, si les témoignages ultérieurs laissaient le moindre espoir, le major Grey pensait pouvoir persuader Conrad d'accepter la suspension du jugement civil et de laisser appliquer les recommandations scientifiques de Médipol sans y apporter aucune modification.

Il les laissa mijoter un moment dans leur silence antagoniste, avant de leur assener une évidence déconcertante.

« Je crois devoir vous rappeler qu'il y a peu d'avantages à faire éliminer son alter par *oblitération mnémonique*. Une personne dont l'alter a été supprimé doit se présenter à l'hôpital le jour de sa

permutation pour y être placé durant cinq jours en hibernation. Ce n'est pas très bénéfique pour la santé physique, mais c'est indispensable. Sans cette mesure, l'aversion naturelle de chacun pour son alter et le désir compréhensible de passer deux fois plus de temps à vivre inciteraient à des machinations visant à se débarrasser de son alter grâce à l'oblitération. C'est ce qui se passait fréquemment au vingt-et-unième siècle, avant que fût promulguée l'hibernation de cinq jours. On utilisait également l'oblitération pour « guérir » la schizophrénie, mais ce n'était évidemment que le meurtre brutal de personnalités innocentes. »

Le major Grey eut à part soi un sourire sardonique. « A présent, je voudrais que vous m'accompagniez tous les deux à l'hôpital. Je vous demanderai, Mrs. Walden, de permuter aussitôt avec Mrs. Manz, vous devrez rester sous la surveillance d'un officier jusqu'au moment où Bill Walden essaiera de permuter. Il faudra que nous lui fassions immédiatement une injection pour l'empêcher de permuter dans l'autre sens. »

Le jeune médiflic mit sa seringue de côté et posa une main sur le front de Bill Walden, relevant les cheveux qui lui tombaient dans les yeux.

« Allons, Mr. Walden, plus besoin de vous débattre, à présent. »

Bill relâcha sa respiration en un long soupir. « Vous m'avez attrapé. Je ne peux plus permuter, n'est-ce pas ?

— C'est exact, Mr. Walden. A moins que nous ne le désirions. » Le jeune homme prit son équipement médical et s'écarta.

Bill vit alors l'officier de Médipol qui se tenait légèrement en retrait. L'homme le regardait comme s'il contemplait quelque lointain mélancolique. « Je suis le major Grey, Bill. Je suis chargé de votre affaire. »

Bill ne répondit pas. Il demeura étendu, les yeux fixés au plafond. Puis il sentit sa bouche s'ouvrir lentement pour un sourire.

« Qu'y â-t-il de drôle ? demanda le major avec douceur.

— D'avoir laissé mon hypoalter avec ma femme », répondit Bill, candidement. Déjà il ne trouvait plus cela drôle, mais il vit le major Grey sourire malgré lui.

« Ils étaient assez contrariés quand je les ai trouvés. Je suppose qu'il a dû y avoir un moment de panique avant mon arrivée. » Le major Grey s'approcha et s'assit sur la chaise abandonnée par le jeune homme qui venait de faire l'injection. « Vous savez, Bill, il va falloir que nous

procédions à une analyse complète. Nous avons l'intention de faire tout ce que nous pourrons pour vous sauver, mais nous aurons besoin de votre coopération. »

Bill hocha la tête, soudain oppressé. C'était le début. Ils allaient le décortiquer jusqu'à la fin pour découvrir ce qui le faisait agir.

Le major Grey avait dû percevoir son amère volonté de résister. Sa voix sonore était douce, son visage bienveillant. « Il faut que vous désiriez sincèrement nous aider. Nous ne pouvons pas vous forcer à faire quoi que ce soit.

— Sauf à mourir, objecta Bill.

— Le fait de nous aider en nous fournissant les informations qui pourraient vous sauver la vie au procès peut vous paraître dénué d'intérêt pour vous-même, mais votre aberration a sérieusement perturbé la vie de plusieurs personnes. Ne pensez-vous pas que vous leur devez de nous aider à empêcher ce genre de chose à l'avenir ? » Le major Grey passa sa main dans ses cheveux grisonnants. J'ai pensé que vous seriez content de savoir que Mary s'en sortira. Nous allons commencer sous peu à l'acclimater à ses nouveaux parents légaux. Ils lui rendront visite tous les jours, ce qui hâtera considérablement sa guérison. Pour l'instant, évidemment, elle est encore inaccessible. »

L'image de Mary seule dans le débarras surgit avec une brutale clarté dans l'esprit de Bill. Au bout d'un moment, d'une façon si progressive que ce fut d'abord à peine perceptible, il se mit à pleurer. Le jeune médiflic lui injecta un composé somnifère, mais Bill savait déjà qu'il ferait tout ce que lui demanderait Médipol.

La journée suivante fut occupée par d'interminables séries de tests. Les questions n'en finissaient pas. Il fut soumis à une centaine de situations artificielles et chacune de ses réactions, depuis son taux de glucose sanguin jusqu'aux gammes de fréquence de sa voix, fut mesurée. On lui administra seulement de petites doses de drogues, afin de tester ses réactions.

Tard dans la soirée, le major Grey passa, interrompant l'officier qui relevait un encéphalogramme pour la sixième fois après l'injection d'une drogue.

« Très bien, Bill, vous nous avez déjà aidés. Mais quand vous aurez dîné, j'espère que vous ne verrez pas d'objection à ce que je vienne dans votre chambre bavarder un moment avec vous. »

Lorsque Bill eut fini de dîner, il attendit impatiemment dans sa chambre la visite de l'officier de Médipol. Le major Grey ne se fit pas

attendre, mais il secoua négativement la tête aux yeux qui le questionnaient.

« Non, Bill. Nous n'aurons pas les résultats de vos tests avant demain, en fin de matinée. De toute façon, je ne puis rien vous dire avant le procès.

C'est-à-dire quand ?

— Dès que les résultats de vos examens auront été évalués. » Le major Grey passa sa main sur son menton lisse et parut soupirer. « Dites-moi, Bill, que pensez-vous de votre affaire ? Comment vous êtes-vous mis dans cette situation, et qu'en pensez-vous à présent ? » L'officier s'assit sur l'unique chaise de la pièce et fit signe à Bill de s'installer sur le lit.

Bill était étonné du besoin qu'il éprouvait soudainement de parler de son problème. Il dut en rire pour ne pas le laisser paraître. « J'ai l'impression d'être condamné pour avoir essayé de rester à jeun », répondit-il, usant de l'ancien mot sur un ton de probité contrefaite qu'il savait accessible au major Grey.

Celui-ci sourit. « Comment vous sentez-vous lorsque vous êtes à jeun ? »

Bill scruta le visage du major. « Comme les anciens Modernes, je suppose. Je ressens ce qui m'arrive d'une façon réelle, et non de la façon artificielle que les drogues laissent percevoir. Je pense qu'il existe un moyen de vivre sans drogués et de jouir vraiment de la vie. Avez-vous jamais réduit vos doses de drogues, major ? »

L'officier secoua la tête.

Bill lui sourit d'un air songeur. « Vous devriez essayer. C'est comme si une vie nouvelle s'ouvrait tout à coup. Tout paraît différent.

« Écoutez, avec une moyenne de vie de cent ans, chacun de nous ne vit que cinquante ans, et notre alter vit les cinquante autres. Mais de cette demi-vie, nous ne vivons que la moitié de ce que nous pourrions vivre sans prendre de drogues. Nous pourrions ressentir l'amour, la haine et tous les désirs de la vie. Quelles que soient les erreurs que nous commettrions, nous serions capables à l'occasion de vivre ces moments intenses qui faisaient la grandeur des anciens.

— La grandeur des anciens consistait à tuer, à voler et à s'avilir mutuellement, rétorqua le major Grey d'une voix sans timbre. Et à jeun ils étaient pires que quand ils étaient *ivres*. » Cette fois, le mot ne le rit pas sourire.

Bill comprenait l'implacable logique à laquelle il était confronté. La

logique qui avait sauvé l'homme de lui-même en étouffant son esprit. La logique consommée des drogues qui s'était emparée de la personnalité dissociée et en avait fait une machine fonctionnant sans heurt, jamais malheureuse parce qu'il n'existait pas de grand bonheur, et pour qui les seuls crimes étaient ceux qui consistaient à refuser ses drogues ou à franchir la frontière sexuelle qui séparait les alters. Sans drogues, il était capable de fureur, et c'était ce qu'il éprouvait maintenant.

« Vous devriez voir à quel point ces codes de communication peuvent paraître absurdes quand vous n'êtes pas drogué. Ce stupide jeu de cache-cache de la permutation ! Tous ces monstres bicéphales minaudant à propos de leur morale artificielle et de leurs ordonnances interminables ! Ils sont bons pour les asiles de fous ! A quoi sert un monde pareil ? Si nous sommes tous si malades, autant mourir... »

Bill se tut, et un silence plein de résonances envahit soudain la petite chambre nue.

« Je pense, Bill, dit enfin le major Grey, que vous vous rendez compte que votre désir de vivre sans drogues est incompatible avec notre société. Il nous serait impossible de maintenir en vous un besoin artificiel de drogues qui ne soit pas nocif. C'est seulement si nous pouvons démontrer clairement que cette aberration ne fait pas intrinsèquement partie de votre personnalité que nous pourrions y remédier médicalement ou par la psychochirurgie. »

Bill ne comprit pas immédiatement ce que sous-entendait cette explication. Lorsqu'il comprit, il pensa à Clara plutôt qu'à lui-même, et c'est d'une voix tremblante qu'il demanda : « Est-ce une aberration locale, chez Clara ? »

Le major Grey le regarda franchement. « Je me suis arrangé pour que vous puissiez passer un moment avec Clara Manz demain matin. » Il se leva, lui souhaita bonne nuit et sortit.

Lentement, parce que tout mouvement était douloureux, Bill éteignit la lumière et s'étendit sur son lit dans la semi-obscurité. Au bout d'un moment, son cœur reprit le dessus et il commença à se sentir mieux. C'était comme si on avait dit à un homme qui se croyait définitivement expatrié : « Demain, vous pourrez franchir cette colline et vous serez chez vous. »

Il demeura éveillé toute la nuit, alternant entre la panique et un désir désespéré selon un cycle qui finit par lui devenir familier. Finalement, alors qu'une aube rougeoyante commençait à éclairer sa chambre silencieuse, il sombra dans un sommeil agité.

Quand il se réveilla en sursaut, il faisait grand jour. Un infirmier se tenait sur le pas de la porte avec le plateau du petit déjeuner, dont il ne put évidemment rien manger. Dès que l'infirmier se fut éloigné, il enfila hâtivement un nouvel uniforme d'hôpital et se lava. Il retoucha son maquillage d'une main tremblante, tendit soigneusement les draps, puis s'assit au bord du lit.

Personne ne venait.

Le jeune médiflic qui lui avait fait l'injection à l'instant de sa permutation entra enfin, arrivant près de son lit avant qu'il se fût aperçu de sa présence.

« Bonjour, Mr. Walden, comment vous sentez-vous ? »

Les tensions oscillantes de Bill se figèrent à tel point qu'il ne pouvait plus qu'obéir docilement aux circonstances tout en souffrant d'un désir constant et immuable.

Ce fut dans un rêve qu'il suivit son guide par les longs couloirs de l'hôpital et prit l'ascenseur vers un étage supérieur. Le médiflic ouvrit une porte et le fit entrer. Bill entendit la porte se refermer derrière lui.

Clara, qui se tenait devant une fenêtre, ne se retourna pas. Bill se souciait peu du fait que les murs de la petite pièce glaciale enregistraient probablement jusqu'à leur moindre soupir. Tous ses désirs étaient concentrés sur le dos de la jeune femme qui se tenait devant la fenêtre, et la pièce semblait résonner de la pulsation effrénée de son sang. Mais il se rendit compte peu à peu que quelque chose avait changé. Quand il prononça enfin son nom, sa voix se brisa.

Toujours sans se retourner, elle dit d'une voix tendue et monocorde : « Je veux que tu comprennes que je n'ai consenti à cette rencontre que parce que le major Grey m'a assuré que c'était nécessaire. »

Un long moment s'écoula avant qu'il pût parler. « Clara, j'ai besoin de toi. »

Elle pivota vers lui. « N'as-tu aucune honte ? Tu es marié à mon hyperalter – ne le comprends-tu pas ? » Son visage fut soudain inondé de larmes et ses joues irradièrent vers Bill l'intensité de sa honte. « Comment Conrad pourra-t-il jamais me pardonner d'avoir été avec son hyperalter et d'avoir parlé de lui ? Oh, comment ai-je pu être aussi folle ? »

— Ils t'ont fait quelque chose », dit-il, tremblant de tension contenue.

A ces mots, elle releva le menton. Il vit que son défi ne s'adressait pas à lui – il n'existait plus pour elle – mais à cette partie d'elle-même qui

avait eu autrefois besoin de lui et qui n'existait plus. « On m'a guérie, déclara-t-elle. On m'a guérie de tout sauf de ma honte, et on m'aidera même à me guérir de ça dès que tu auras quitté cette pièce. »

Bill la regarda fixement avant de sortir. Dans le couloir, le jeune médiflic évita son regard. Ils retournèrent à sa chambre, où son guide le laissa sans un mot. Bill s'étendit sur son lit.

Un moment plus tard, le major Grey entra et s'approcha de lui. « Je suis désolé qu'il ait fallu en passer par là, Bill. »

Les paroles de Bill sortirent sans timbre de sa gorge sèche. « Était-il nécessaire d'être cruel ?

— C'était nécessaire pour tester le résultat de l'opération psychochirurgicale. Cela l'aidera aussi à surmonter sa honte. Sans cette confrontation, elle aurait pu craindre d'être encore amoureuse de vous. »

Bill ne ressentait plus rien. Les yeux fixés au plafond, il savait qu'il n'y avait plus de place pour lui dans ce monde, et qu'il n'y restait plus personne qui eût besoin de lui. La seule personne qui ait eu réellement besoin de lui avait été Mary, et il ne pouvait supporter de penser à la façon dont il l'avait traitée. Médipol avait entrepris de soigner efficacement l'enfant pour le mal qu'il lui avait fait. On avait déjà effacé de Clara tout ce qu'elle avait jamais pu éprouver de désir pour lui.

Cette idée lui parut drôle, et il se mit à rire. « On est en train de guérir tout le monde de moi.

— Oui, Bill. C'est nécessaire. » Comme Bill continuait à rire, la voix du major Grey se fit plus dure. « Venez avec moi. C'est l'heure de votre procès. »

L'immense salle où allait se tenir le procès était entièrement nue. A la grande table de chêne autour de laquelle ils étaient tous assis, il y avait – outre le major Grey – trois autres officiers de Medipol.

Helen n'adressa pas la parole à Bill lorsqu'on le fit entrer et qu'on lui fit prendre place du même côté qu'elle, de l'autre côté d'un officier. Deux infirmiers se tenaient derrière la chaise de Bill. En dehors d'eux, il n'y avait personne d'autre dans la salle.

Les grandes fenêtres disposées très haut ne laissaient entrevoir que le ciel serein. De temps à autre, Bill apercevait un vol de pigeons qui s'élevaient à coups d'ailes argentées. Toutes les personnes assises à la table, sauf lui, avaient une copie du dossier et en discutaient à phrases

saccadées. Entre le sol de pierre et le plafond voûté, une subtile écholalie babillait à propos des problèmes de Bill derrière leur conversation humaine.

Le major Grey mit fin à cette discussion du dossier en frappant sur la table d'un coup sec. Il posa sur chacun d'eux un regard qui ne souriait pas et prononça rapidement les paroles rituelles : « Nous constituons une cour médicale, chargée d'accorder les résultats obtenus par la science médicale et un jugement civil réfléchi pour aboutir à une décision concernant le cas du patient Bill Walden. Le patient est hospitalisé pour refus de drogues et infraction aux codes de communication. Nous avons devant nous le dossier médical du patient Walden. Toutes les personnes ici présentes ont-elles étudié ce dossier ? »

Tous acquiescèrent d'un hochement de tête.

« Toutes les personnes ici présentes s'estiment-elles compétentes pour porter un jugement dans cette affaire ? »

Nouvel acquiescement.

Le major Grey poursuivit : « Il est de mon devoir de vous informer, en présence du patient, de la profonde différence qui existe entre le simple refus de drogues et le cas où cette aberration se double d'infraction aux codes de communication.

« Il est vrai qu'aucune autre aberration n'est possible quand les drogues sont prises selon les prescriptions. Les drogues, après tout, sont la base même de notre société schizophrénique. Néanmoins, le simple refus de drogues n'est souvent qu'un problème physiologique auquel il est assez facile de porter remède.

« L'infraction aux codes de communication représente une menace beaucoup plus grave pour notre société. Elle correspond en général à des motivations plus profondes chez le patient, et est souvent inaccessible à toute thérapie. Ce type de patient est poussé à des explorations émotionnelles qui placent au-dessus de la sauvegarde de la société les diverses passions ancestrales et l'art infâme de « poser pour l'histoire », dans le genre : *Donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort.* »

Bill regardait les oiseaux fondre vers le sol, telle une poignée de pièces célestes. Jamais il ne lui avait paru si agréable de regarder le ciel. *S'ils m'hospitalisent, songea-t-il, je me contenterai à jamais de rester derrière une fenêtre et de regarder au-dehors.*

« Notre société schizophrénique, disait le major Grey, doit sa cohésion

et sa faculté de fonctionner sans heurt au fait que, dans chaque individu, les conflits de personnalité ont été compartimentés entre hyperalter et hypoalter. Au niveau social, les personnalités antagonistes sont assignées à des relais de permutation opposés et ne se trouvent jamais en contact l'une avec l'autre, ou bien leurs tours de permutation permettent au plus un ou deux jours de contact sur dix. L'infraction aux règlements de permutation dont Bill Walden s'est rendu coupable est le type même de comportement propre à réactiver ces conflits et à engendrer les passions destructives dont se repaît l'esprit non drogué. La maladie et la perturbation d'autres vies en ont déjà résulté. »

Le major Grey observa un silence et se tourna vers Bill. « Des analyses approfondies ont démontré que votre personnalité toute entière était concernée. Je pourrais même dire que l'aberration qui consiste à vivre sans drogues et à enfreindre les codes de communication *constitue* votre personnalité. Tous les officiers ici présents ont confirmé ce diagnostic. Il reste maintenant aux membres de Méaiopol à décider en compagnie des civils intimement mêlés à cette affaire des mesures à prendre. La seule alternative, eu égard au diagnostic, est l'hospitalisation à perpétuité ou... la suppression totale de la personnalité par oblitération mnémonique. »

Bill était incapable de parler. Il vit le major Grey adresser un hochement de tête à l'un des infirmiers, puis il sentit celui-ci relever sa manche sur son bras inerte et lui faire une injection. On l'obligeait à permuer, il le savait, afin que Conrad Manz pût assister au procès et prendre part à la décision.

Impuissant, il vit le grand ciel s'obscurcir et la salle disparaître.

Le major Grey ne détourna pas son regard, comme le firent les autres, pendant que se produisait la permutation. Il se rendit compte qu'Helen Walden exagérait quelque peu sa honte d'être présente durant un processus de permutation, alors que les autres officiers se contentaient de garder les yeux baissés sur la table. Il vit le visage de Conrad Manz prendre forme tandis que s'estompait celui de l'homme qui allait être jugé.

Bill Walden n'avait porté aucun maquillage, et dès qu'il fut certain que Manz pouvait l'entendre, le major Grey s'en excusa. « J'espère que vous n'aurez pas d'objection contre cette brève apparition en public sans maquillage. Vous assistez au procès de Bill Walden. »

Conrad Manz hocha la tête, et le major Grey attendit une bonne minute que la permutation fût achevée avant de poursuivre : « Mr. Manz, pendant les deux iours durant lesquels vous avez attendu

dans cet hôpital que nous surprenions Walden en cours de permutation, j'ai discuté de cette affaire en détail avec vous, en particulier parce qu'elle concernait également le cas de Clara Manz, dont nous nous occupions déjà.

« Vous savez que dans le cas de votre femme, Médipol a diagnostiqué une aberration nettement localisée. Il était relativement simple d'appliquer l'effaçage mnémotecnique à la zone considérée sans affecter en quoi que ce soit sa personnalité fondamentale. Médipol avait préconisé cette procédure, et son cas a été traité chirurgicalement sans être porté devant le tribunal, du fait qu'on avait obtenu l'accord de la partie civile. Vous d'abord, et... » – le major Grey observa une légère pause, laissant se réveiller dans l'esprit de Conrad le souvenir de l'insistance obstinée d'Helen à obtenir la mort de Clara – « ... en fin de compte Mrs. Walden, avez agréé l'avis de la police sanitaire. »

Le major Grey laissa le silence s'appesantir sur la salle pendant quelques instants. « Le cas de Bill Walden est tout à fait différent. L'aberration concerne l'ensemble de sa personnalité et les seules mesures envisageables sont l'hospitalisation définitive ou l'oblitération totale. Pour cette affaire, je pense que les avis de Médipol risquent d'être partagés quant à la conduite à suivre, et... » – le major Grey observa une nouvelle pause, les yeux rivés sur ceux de Conrad Manz – « ... ceci risque d'être vrai également pour la partie civile.

— Comment cela, major ? demanda l'officier de plus haut rang, un colonel du nom de Hart, homme grand et séduisant à qui l'allure militaire seyait comme une seconde peau. Que voulez-vous dire en parlant d'avis partagés au sein de Médipol ?

— Je suis partisan de l'hospitalisation », répondit calmement le major Grey.

Le visage du colonel Hart s'empourpra. « C'est absurde ! protesta-t-il, le menton en avant, le dos raide. Nous avons là un exemple bien défini de menace dangereuse envers notre société, et per-mettez-moi de vous rappeler que nous avons fait *serment* de protéger cette société. »

Le major Grey se sentit soudain très las. Il était sans doute difficile de comprendre pourquoi il se battait toujours avec tant d'énergie contre l'effacement de ces cas d'aberration, mais il répondit avec une détermination tranquille : « La menace contre la société est efficacement supprimée par l'une ou l'autre de ces mesures, que ce soit l'hospitalisation ou l'oblitération totale. Je pense que vous pouvez tous vous rendre compte d'après le dossier médical de Bill Walden qu'il s'agit d'une personnalité homogène douée d'un esprit remarquable. Dans le contexte du vingtième siècle, il aurait été un

citoyen exceptionnel, et peut-être notre société actuelle serait-elle meilleure si les hommes tels que lui avaient été plus nombreux.

« Dans le passé, nous avons constamment éliminé toute personnalité qui ne s'intégrait pas parfaitement dans notre société droguée. De nos jours, il en reste si peu que je n'ai eu à traiter que cent trente-six cas dans toute ma carrière... »

Le major Gry vit qu'Helen Walden se raidissait sur sa chaise. Il se rendit compte soudain qu'elle percevait mieux que lui l'effet qu'il produisait sur les autres assistants.

« Nous ne devons pas oublier qu'à chaque fois que nous effaçons l'une de ces personnalités, poursuit-il implacablement, la société perd irrévocablement une certaine capacité d'évolution. Si nous éliminons toutes les personnalités inadaptées, nous risquons de nous retrouver sans aucun esprit capable d'affronter une évolution future. Nos ancêtres directs étaient pour la plupart les pensionnaires d'hôpitaux psychiatriques... nous avons de la chance qu'eux n'aient pas été oblitérés. Conrad Manz », demanda-t-il brusquement, « quelle est votre opinion dans le cas de Bill Walden ? »

Helen Walden sursauta, mais Conrad Manz haussa ses épaules musculeuses. « Bah, qu'on hospitalise ce monstre à trois têtes ! »

Le regard du major Grey sauta directement au capitaine de Médipol, sans s'arrêter au colonel Hart. « Votre opinion, capitaine ? »

Mais Helen Walden fut plus rapide. Avant qu'il ait pu frapper sur la table pour la rappeler à l'ordre, ses paroles métalliques tintaient déjà dans la salle résonnante. « Ayant été la femme de Mr. Walden pendant quinze ans, mes sentiments me font évidemment pencher pour l'hospitalisation. C'est pourquoi je crois pouvoir affirmer, si le major Grey veut bien me pardonner, que la logique des drogues ne nous échappe pas totalement dans une situation comme celle-ci. »

Helen attendit que tous les assistants se fussent imprégnés du fait que le major Grey les avait accusés d'être illogiques. « L'aberration de Bill a provoqué la maladie de notre fille. Et voyez avec quelle promptitude elle a contaminé Clara Manz ! Je ne peux pas demander à la société, pour des raisons purement sentimentales, de s'exposer plus longtemps à ce danger, même en réduisant ce danger à la présence de Bill dans un hôpital.

« Quant à la dernière remarque du major Grey, je ne vois pas comment on pourrait justifier que mon mari soit jugé parce qu'il représente une menace pour la société, si son comportement devait

bénéficier à cette même société dans son évolution future. Une telle évolution ne pourrait assurément que causer la ruine de notre monde actuel, ou alors Bill y trouverait difficilement sa place. Je ne voudrais pas sauver Bill, ni qui que ce soit, pour un *tel* avenir. »

Elle n'avait rien à ajouter. Les deux autres officiers de Médipol avaient pris maintenant pleinement conscience de leur devoir. Le colonel Hart, évidemment, rejetant avec mépris l'opinion d'une femme, se rangea à l'avis du major Grey. Mais le sort de Bill Walden était scellé.

Chez le major Grey, las et tourmenté, les petits doutes commençaient à s'infiltrer. Il ne lui resterait finalement qu'un seul doute énorme, pesant comme un roc... aurait-il pu supporter tout ceci s'il n'avait pas été drogué, et que penserait-il de la logique de ce procès sans les drogues ?

Il prit conscience de l'agitation qui se manifestait dans la salle. Maintenant que la décision était irrévocable, les autres attendaient qu'il prenne la parole. Sans les drogues, songea-t-il, ils éprouveraient peut-être... qu'était donc cet ancien mot, de la *culpabilité* ? Non, ça, c'était ce que ressentait le coupable. Du *remords* ? Voilà ce qu'ils auraient dû ressentir. Le major Grey souhaitait qu'on pût obliger Helen Walden à assister à l'oblitération. Les gens ne se rendaient pas compte de ce que c'était.

Qu'avait dit Bill ? « Vous devriez voir à quel point ces codes de communication peuvent paraître absurdes quand vous n'êtes pas drogué. Ce stupide jeu de cache-cache de la permutation... »

N'était-ce pas là une accusation qu'il convenait d'*examiner* sérieusement, quand on la prenait suffisamment au sérieux pour tuer l'homme qui l'avait proférée ? Dès que cette affaire serait terminée, il lui faudrait retourner en ville et s'effacer pour permettre à son hyperalter, Ralph Singer, peintre médiocre et bon à rien imbécile, de gaspiller les cinq jours suivants. Pour cet homme, il perdait la moitié de son espérance de vie. En quoi l'existence de Singer avait-elle la moindre utilité ?

Le major Grey s'arracha à ses réflexions et fit signe à l'infirmier de procéder à l'injection sur Conrad Manz afin d'obliger Bill Walden à permuter.

« Dès que j'aurai avisé le patient de votre décision, vous pourrez tous vous retirer. J'avais naturellement prévu cette éventualité, et pris des mesures pour une oblitération immédiate. Après l'oblitération, Mr. Manz, vous recevrez des instructions pour vous présenter régulièrement à l'hibernation. »

Sans trop savoir pourquoi, la première chose que fit Bill Walden en reprenant conscience de son environnement fut d'essayer d'apercevoir par la grande fenêtre le vol des oiseaux. Mais les oiseaux avaient disparu.

Bill regarda le major Grey et demanda : « Qu'allez-vous faire ? »

L'officier passa sa main dans ses cheveux grisonnants, mais il regarda Bill sans sourciller. « Vous allez être oblitéré. »

Bill se mit à secouer la tête. « Il y a quelque chose d'absurde, dit-il.

— Bill... commença le major.

— Il y a quelque chose d'absurde, répéta Bill d'un ton désespéré. Pourquoi faut-il que nous soyons partagés de façon qu'il manque toujours quelque chose en chacun de nous ? Pourquoi faut-il que nous soyons stupéfiés par des drogues qui nous empêchent de connaître ce que nous devrions ressentir ? J'ai essayé de vivre une vie meilleure. Je ne voulais faire de mal à personne.

— Mais vous *avez* fait du mal aux autres, répli-qua sèchement le major Grey. Et vous recommenceriez si on vous laissait vivre comme vous l'entendez au sein de cette société. Mais vous ne pourriez pas supporter d'être hospitalisé. Il vous serait à jamais interdit de rechercher une autre Clara Manz. Et... il n'y a personne d'autre pour vous, n'est-ce pas ? »

Bill leva les yeux, avec le regard éperdu d'un homme contemplant la mort. « Personne d'autre ? demanda-t-il d'une voix hébétée. Personne ? »

Les deux infirmiers le soulevèrent par les bras et le portèrent à demi jusqu'à la salle de psychochirurgie, ses pieds traînant derrière lui. Il n'opposa aucune résistance lorsqu'ils le hissèrent sur la table d'opération et l'y attachèrent.

A côté de lui se dressait l'immense panneau de l'oblitérateur mnémonique, avec ses milliers d'yeux qui ne cillaient pas. Le casque-sonde connecté au calculateur fut ajusté sur son crâne, dérobant à sa vue le professeur qui donnait son cours dans l'amphithéâtre, au-dessus d'eux. Mais au long de son corps, il distinguait encore le groupe d'étudiant en médecine qui l'observaient avec intérêt, trop jeunes pour laisser le drame humain interférer avec leur instruction technique.

Le professeur, quant à lui, poursuivait son cours d'une voix monotone purement objective. « L'oblitérateur mnémonique peut shunter sélectivement du cerveau n'importe quelle catégorie identifiable de

souvenirs, et effacer les configurations synaptiques associées à sa mise en action. Les souvenirs circulants ne sont pas pris en compte. La machine ne localise et ne shunte que les forces constituant la mémoire permanente. Celles-ci se présentent en partie sous forme de fréquences d'écho fixe à l'intérieur de systèmes cytoplasmiques fermés. Ces systèmes n'entrent en contact avec le reste du système nerveux que durant le phénomène de remémoration. La remémoration se produit lorsque, à toutes les synapses d'un réseau donné « y », les fréquences d'écho fixe sont traduites sous forme de fréquences transitoires circulantes.

« L'objectif d'une opération totale du type de celle à laquelle nous assistons est de distinguer toutes les fréquences permanentes caractéristiques de la personnalité à oblitérer des fréquences caractéristiques de l'autre personnalité présente dans le cerveau. »

Le visage du major Grey, fatigué mais portant toujours le masque d'une confiance inébranlable, apparut dans le champ de vision de Bill. « Vous éprouverez quelques instants de terreur provoquée par la drogue, Bill. C'est indispensable pour l'opération. J'espère que le fait d'en être averti vous aidera à le supporter. Ça ne durera pas longtemps. » Il étreignit l'épaule de Bill et disparut.

« L'astuce a été découverte il y a très longtemps, à une époque où ce type d'opération était plus fréquemment nécessaire, continuait le professeur. Il est assez simple d'annihiler une personnalité sans perturber l'autre. La seconde personnalité, dans le cas que nous avons sous les yeux, a été bloquée au moyen de certaines drogues afin d'empêcher celle-ci de permuter. Au dernier moment, la personnalité ici présente sera stimulée à l'aide d'autres drogues pour être portée au plus haut niveau possible d'activité intégrale. Cette stimulation provoque une activité totalement désorganisée, chaque neurone et chaque synapse étant activés simultanément par la drogue. Il ne reste plus alors à l'oblitérateur mnémonique qu'à localiser toutes les fréquences d'écho fixe entrant en jeu dans cette personnalité et à les absorber dans son récepteur. »

Bill se rendit compte soudain qu'on venait de lui enfoncer une aiguille dans le bras. Aussitôt, il eut l'impression que toute la terreur, toute la panique et tous les épisodes traumatisants de sa vie entière se ruaient dans son esprit. Toutes les expériences et les impressions agréables étaient là également, mais transformées en épouvante.

Une cloche tintait à intervalles réguliers. Sur le panneau de l'oblitérateur mnémonique, les minuscules voyants lumineux vivaient d'un mouvement incessant.

Il y avait en Bill une frayeur, un besoin de survie si grands qu'il ne pouvait même plus les ressentir.

Ce fut en fait depuis une île de calme total qu'une partie de lui-même vit les étudiants se lever, le visage livide, atterrés. Ce fut sans lui que son corps s'efforça de soulever une montagne, emplissant l'amphithéâtre de l'écho de ses hurlements. Et pendant ce temps, les milliers d'yeux de l'oblitérateur mnémonique clignotaient selon de rapides et éphémères configurations, mesure silencieuse des cellules et des circuits de son esprit.

Brusquement, les minuscules voyants rouges s'éteignirent et un faisceau de lumière rougeoya, accompagné d'un bourdonnement avertisseur. Quelqu'un dit : « Maintenant ! » L'esprit de Bill Walden fusa le long d'un fil conducteur sous forme d'énergie électrique et, converti sur le panneau de contrôle en énergie mécanique, fit tourner un petit compteur à cliquet.

« Veuillez vous asseoir, dit le professeur aux étudiants bouleversés. L'effet de la drogue qui a maintenu l'autre personnalité immobilisée va être annulé par la prochaine injection. Maintenant que la personnalité malade a été dissipée, la personnalité saine peut être ramenée rapidement à la conscience.

« Comme vous le savez, les synapses fonctionnent sur le même mode de choix binaire entre *oui* et *non* qu'un calculateur électronique. Toutes les synapses ayant participé à la personnalité malade ont à présent été ramenées à un seuil atypique uniforme. Elles peuvent ainsi être rééduquées selon de nouvelles configurations par la personnalité saine qui a été épargnée... Là, vous voyez apparaître la physionomie de cette personnalité. »

Ce fut Conrad Manz qui leva les yeux vers eux avec un sourire forcé. Il remua ses épaules pour les décontracter. « Combien d'entre vous ont bousculé ce pauvre Bill Walden ? Il m'a laissé les muscles tout endoloris. Enfin, je lui en ai fait autant assez souvent... »

Le major Grey se pencha sur lui, le visage blême, bouleversé par l'horreur à laquelle il venait d'assister. « Conformément à la loi, Mr. Manz, vous et votre épouse avez droit à cinq jours de repos pendant votre prochaine permutation. Cette période écoulée, vous devrez bien sûr vous présenter pour être mis en hibernation durant ce qui aurait été normalement le tour de permutation de votre hyperalter. »

Le sourire de Conrad Manz se figea et disparut. « *Aurait été ?* Bill n'est... plus ?

— Non.

— Je n'aurais jamais pensé qu'il me manquerait. » Conrad parut aussi bouleversé que le major Grey. « Ça me donne l'impression – je ne sais pas si je peux l'expliquer – d'être *amputé*, en quelque sorte. Comme si j'avais quelque chose d'anormal parce que tout le monde a un alter et que je n'en ai pas. Ce pauvre résidu de camisole de force a-t-il beaucoup souffert ?

— Je le crains. »

Conrad Manz resta étendu un moment, les yeux clos et les lèvres serrées de pitié et de remords. « Que va devenir Helen ?

— Ça ira, répondit le major Grey. Il y aura l'assurance de Bill, naturellement, et elle n'aura pas beaucoup de mal à trouver un autre mari. Les femmes dans son genre ne semblent jamais avoir de problèmes de ce côté-là.

— Cinq jours de repos ? répéta Conrad. C'est ce que vous avez dit ? » Il se redressa et laissa pendre ses jambes hors de la table. Il souriait de nouveau.

« Je vais passer toute ma permutation à faire du ski-jet ! Non, attendez – j'ai un rendez-vous avec la femme d'un ami au spatiodrome. J'y emmènerai Clara ; il y a des hommes qui lui plairont. »

Le major Grey hocha la tête d'un air distrait. « Bonne idée. » Il serra la main de Conrad Manz, lui souhaita une bonne période de repos et s'en alla.

Dans l'hélicoptère qui le ramenait en ville, le major Grey pensa à son hyperalter, Ralph Singer. Il avait souvent souhaité que ce stupide imbécile pût être oblitéré. Il se demandait maintenant comment il se sentirait s'il n'avait qu'une seule personnalité, et se rendit compte à la réflexion que Conrad Manz avait raison – ce *serait* comme une amputation, la honteuse distinction consistant à vivre sans alter dans une société schizophrénique.

Oui, Bill Walden avait eu tort, entièrement tort, que ce fût à propos des drogues ou du dédoublement des personnalités. Ce qu'on rattrapait en plaisir en ne prenant pas de drogues était plus que perdu dans la souffrance du conflit, de la frustration et de l'hostilité. Et le fait d'avoir un alter – de n'importe quelle sorte, même un alter aussi futile que Singer – signifiait en fait *qu'on n'était pas seul*.

Le major Grey parqua l'hélicoptère et entra dans la première

permüstation venue. Il enleva son maquillage, empaqueta et expédia ses vêtements, et attendit que se produisît la permutation.

Il se rendait compte qu'il vivait dans une société somme toute merveilleuse, qu'il n'échangerait jamais pour celle dont avait rêvé Bill Walden. Aucune personne douée de raison n'aurait pu souhaiter un tel échange.

Traduit par JACQUES POLANIS.

Beyond Bedlam.

© Galaxy Publishing Corp., 1951.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

MAINTENANT, C'EST L'ÉTERNITÉ

par Thomas M. Disch

Vous avez pu remarquer que le feuilletage du temps, tel qu'il apparaît chez Fariner et Wyman Guin, est loin d'être parfait ; la personne humaine tend à conserver son unité, donc sa dimension conflictuelle et tragique. On peut pousser plus loin le paradoxe, et imaginer un système offrant aux individus, à tout instant, la possibilité de se délivrer de leurs problèmes grâce à des rites de renouvellement parfaitement efficaces. Le passé n'y survivrait pas ; la société non plus(7) ; mais personne ne s'en apercevrait ; toute la mémoire du monde est détenue par un personnage falot, qui reste prisonnier de schémas vidés de leur sens et n'a même pas le minimum d'intelligence nécessaire pour accéder au désespoir. Tout compte fait, une situation de comédie – où la machine reste contrôlée par les hommes (au rebours de ce qui se passait dans Gagner la paix) tout en réalisant pleinement sa vocation : répéter toujours la même chose.

CHARLES ARCHOLD préférait la façade au crépuscule. Les soirs de juin comme celui-ci (était-ce juin ?), le soleil s'enfonçait dans la gorge profonde de Maxwell Street et éclairait comme un projecteur le haut-relief du fronton : le Commerce, sous l'aspect d'une femme aux seins généreux, tenant une corne d'abondance d'où s'échappaient des fruits allégoriques que recueillaient les mains tendues de l'industrie, du Travail, des Transports, des Sciences et des Arts. Il roula lentement devant la façade (le moteur de la Cadillac avait encore des ratés, mais où pouvait-on trouver des mécaniciens par les temps qui couraient ?) contemplant d'un air absent le bout rougeoyant de son cigare, lorsque du coin de l'œil, il s'aperçut que le Commerce avait été décapité. Il s'arrêta.

C'était illégal, une mutilation, une insulte. Maxwell Street répercuta en écho le claquement sec de la portière, son cri... « Police ! » Un essaim de pigeons s'éleva des pieds de l'industrie, du Travail, des Transports, des Sciences et des Arts, et s'égailla dans les rues désertes. Le président de la banque eut un sourire embarrassé bien qu'il n'y eût personne qui pût remarquer sa gêne. Les bonnes manières d'Archold, comme son opulente bedaine, avaient été longues à se former et de ce fait, difficiles à perdre. Quelque part, dans le dédale sonore des rues du quartier des banques, il entendit approcher le grondement d'une procession de jeunes ménades. Trompettes, tambours et vociférations. Il ferma rapidement sa voiture à clef et monta les marches de la banque. Le portail de bronze était ouvert, les portes de verre

également. Les rideaux étaient tirés devant les fenêtres, tels qu'ils l'étaient sept mois plus tôt lorsqu'il avait fermé la banque avec trois ou quatre membres du personnel restant. Dans la pénombre, il fit un rapide inventaire. Les tables et le matériel de bureau avaient été empilés dans un coin. La moquette arrachée. Les cages des caissiers, transformées en une espèce d'estrade contre le mur du fond. Archold tourna un commutateur. Un projecteur inonda l'estrade d'un halo bleu. Il vit la batterie. La banque avait été transformée en salle de bal.

Dans le sous-sol, la machine à air conditionné reprit vie en ronronnant. Les machines semblaient vivre leur vie propre.

Archold marcha nerveusement sur le parquet nu, conscient du bruit de ses pas, et se dirigea vers l'ascenseur de service, derrière l'estrade bancale de l'orchestre. Il appuya sur le bouton MONTÉE et attendit. Rien. Mort et bien mort. On ne pouvait pas s'attendre à ce que tout marche. Il prit l'escalier et monta au troisième étage. Traversant la pièce de réception encore élégante qui servait d'antichambre à son bureau, il remarqua qu'il y avait des divans supplémentaires le long des murs. Un coûteux poster représentant les différents immeubles de l'Exchange Bank de New York avait été arraché du mur, et remplacé par deux nus couchés, dessinés à la diable. Ces jeunes !

On n'avait pas pénétré dans son bureau. Une épaisse couche de poussière recouvrait sa table. Une araignée avait filé sa toile (abandonnée depuis longtemps) sur toute l'étendue de sa bibliothèque. L'arbre nain dans son pot, sur le rebord de la fenêtre (cadeau de sa secrétaire de l'avant-dernier Noël) s'était ratatiné et n'était plus qu'un squelette sur lequel l'araignée avait tissé d'autres toiles. Un des premiers modèles de reprostat (datant de cinq ans) était posé à côté du bureau. Archold n'avait jamais osé détruire la machine, et Dieu sait s'il en avait eu souvent envie.

Il se demanda s'il fonctionnait encore, espérant que non. Il appuya sur le bouton archétype pour avoir un bloc-notes. Un voyant rougeoya sur le panneau de contrôle : CARBONE INSUFFISANT. Il fonctionnait. Le voyant s'alluma encore, avec insistance. Archold pécha dans l'un de ses tiroirs un bâtonnet de carbone et l'introduisit dans la fente au pied du reprostat. La machine ronronna et fournit un bloc-notes.

Archold s'installa dans son fauteuil, en soulevant un nuage de poussière. Il avait besoin de prendre un verre, ou à défaut (il se souvint qu'il buvait trop) un cigare. Il avait jeté le dernier dans la rue. S'il était dans sa voiture, il n'aurait qu'à appuyer sur un bouton, mais ici...

Mais bien sûr ! Le reprostat de son bureau était également réglé pour

produire sa marque de cigares. Il appuya sur le bouton archétype des cigares : la machine ronronna et fournit un cigare Maduro, parfaitement allumé. Comment voulez-vous être en colère contre les machines ? Ce n'est pas leur faute si le monde est sens dessus dessous : c'est de la faute des hommes qui en font un mauvais usage – homme avides, à la vue courte, qui ne se préoccupent pas de ce qui peut arriver à l'économie du pays, pourvu qu'ils aient du homard du Maine tous les jours, une cave bien garnie, des étoiles d'hermine pour une première de théâtre et...

Mais pouvait-on leur en vouloir ? Il avait lui-même passé trente ans de sa vie à acquérir ce genre de choses pour lui-même – et pour Nora. La différence, pensa-t-il en savourant l'arôme familial de son cigare (avant les reprotats, il n'avait jamais eu les moyens de s'offrir cette marque. Ils coûtaient un dollar cinquante pièce, et il était grand fumeur) – la différence était simplement qu'on pouvait avoir confiance en certaines personnes (comme Archold) qui s'offraient les meilleures choses de la vie sans abuser, mais qu'on ne pouvait pas avoir confiance en celles (et c'était la majorité des cas) qui s'offraient des choses qu'ils étaient incapables de payer avec leur travail. Trop de cuisinières gâtent la sauce. L'autorité disparaissait : anéantie. La mortalité grimpait à toute allure. Les jeunes gens, lui avait-on dit (à l'époque où il connaissait encore des personnes capables de lui dire ces choses), ne prenaient même plus la peine de se marier – et leurs aînés, qui auraient dû donner l'exemple, ne prenaient même plus la peine de divorcer.

L'air absent, il appuya sur le bouton du reprotat pour obtenir un autre cigare, alors que celui qu'il fumait se consumait lentement, dans le cendrier poussiéreux. Il s'était disputé avec Nora ce matin-là. Ils s'étaient sentis fatigués tous les deux. Peut-être avaient-ils encore bu la nuit précédente – ils avaient pas mal bu ces derniers temps – mais il n'arrivait pas à s'en souvenir. La querelle s'était envenimée. Nora s'était moquée de son ventre tombant (en le montrant du doigt). Il lui avait rappelé que s'il avait le ventre tombant, c'est qu'il avait travaillé de longues années à la banque pour qu'elle puisse s'offrir la maison, les vêtements et toutes les choses inutiles et hors de prix sans lesquelles elle ne pouvait pas vivre.

« Hors de prix ! hurla-t-elle. Qu'est-ce qui est encore hors de prix ? même l'argent ne l'est plus.

— Est-ce ma faute ?

— Tu as cinquante ans, Charlie. Passés. Je suis encore jeune – elle avait quarante-deux ans, pour être précis – et je ne vois pas pourquoi

je continuerais à t'avoir sur le dos comme un albatros.

— L'albatros est un symbole de culpabilité, ma chère. Essaies-tu de me faire comprendre quelque chose ?

— Si seulement c'était possible ! »

Il l'avait giflée. Elle s'était enfermée dans la salle de bain. Il était ensuite sorti faire un tour en voiture sans intention précise de passer devant la banque, mais il était tellement préoccupé par sa colère, que la force de l'habitude avait pris le dessus et qu'il s'était retrouvé ici.

La porte du bureau s'entrouvrit.

« Monsieur Archold ?

— Qui... oh ! Lester, entre. Tu m'as fait peur. » Lester Tinburley, l'ancien gardien-chef de l'Exchange Bank, entra en traînant les pieds et en marmonnant un respectueux « comment allez-vous, Monsieur ? » tout en dodelinant de la tête avec une telle servilité cordiale qu'il semblait atteint de tremblote. Comme son ancien supérieur (qui portait un classique costume gris, fraîchement sorti du reprostat le matin même), Lester portait l'uniforme de son ancien état : salopette de coton rayée blanc et bleu, délavée et usée par de nombreuses lessives. Ses cheveux noirs et crépus avaient été tondus et son crâne ressemblait à un vieil épi de maïs. A part quelques rides nouvelles (qu'Archold avait à peine remarquées), Lester ne paraissait en aucune façon différent du gardien-cher qu'avait toujours connu le président de la banque.

« Que s'est-il passé, ici, Lester ? »

Lester agita tristement la tête. « Ce sont ces jeunes... on ne peut rien faire avec eux par les temps qui courent. Ils ont le diable au corps... ils dansent, ils boivent et font d'autres choses que je ne me permettrai pas de vous raconter, monsieur Archold. »

Archold sourit d'un air entendu. « Tu n'as pas besoin de m'en dire plus, Lester. C'est à cause de leur mauvaise éducation. Aucun respect pour l'autorité – c'est ça leur problème. On ne peut rien leur dire qu'ils ne sachent déjà.

— Que peut-on y faire, monsieur Archold ? »

Archold avait une réponse toute prête. « La discipline ! »

Comme sur un signal d'Archold, la tremblote de Lester augmenta. « J'ai fait ce que j'ai pu pour tout garder en état. Je reviens aussi souvent que possible pour surveiller, réparer ce que je peux – ce que

ces jeunes ne démolissent pas pour s'amuser. Tous les dossiers sont maintenant au sous-sol.

— Excellent. Quand tout redeviendra normal, notre travail sera facilité grâce à toi. Je veillerai personnellement à ce que tes arriérés de salaire te soient payés.

— Merci, Monsieur.

— Tu savais que quelqu'un avait brisé la sculpture de la façade ? Celle qui est au-dessus du portail. Tu ne pourrais pas la réparer d'une façon ou d'une autre ? C'est horrible maintenant.

— Je verrai ce que je peux faire, Monsieur.

— N'oublie pas. »

C'était bon de redonner des ordres.

« Ça fait du bien de vous revoir ici, Monsieur. Après toutes ces années...

— Sept mois, Lester. Pas plus. Il semble en effet que ça fasse des années. »

Lester détourna les yeux et les fixa sur le squelette de l'arbre nain. « J'ai gardé trace des dates sur les calendriers dans la cave, monsieur Archold. Ceux que nous avons stockés pour 94. Ça fait deux ans et plus. Nous avons fermé le 12 avril 1993...

— Un jour que je n'oublierai jamais, Lester.

— ... et nous sommes le 30 juin 1995. »

Archold sembla dérouté. « Tu as dû te tromper, mon garçon. Ce n'est pas possible... C'est... nous sommes en juin, n'est-ce pas ? C'est drôle. Je jurerais qu'hier nous étions en oct... Je ne me suis pas senti très bien ces derniers temps. »

Une vibration assourdie se fit entendre dans la pièce. Lester alla à la porte.

« Vous devriez peut-être vous en aller maintenant, monsieur Archold. Les choses ont changé dans cette bonne vieille banque. Vous ne seriez peut-être pas en sécurité ici.

— C'est mon bureau. C'est ma banque. Tu n'as pas à me dire ce que j'ai à faire ! » Sa voix se fit cinglante comme un coup de fouet.

« Ce sont les jeunes. Ils viennent tous les soirs. Je vais vous faire sortir par la cave.

— Je prendrai le chemin par lequel je suis venu, Lester. Tu ferais mieux de retourner à ton travail maintenant. Et de réparer cette statue ! »

La tremblote de Lester s'arrêta comme par une guérison soudaine. Ses lèvres se serrèrent. Sans un mot ni un regard, il quitta le bureau. Dès qu'Archold se retrouva seul, il appuya sur le bouton « Boissons alcoolisées » du reprostat. Il avala avidement le scotch glacé, jeta le verre sous la machine, dans le compartiment réservé à cet usage, et appuya de nouveau sur le bouton.

A minuit, Jessy Holm allait mourir, mais pour le moment, elle était délirante de bonheur. Elle était de ceux qui vivent entièrement dans l'instant présent.

Toutes les lumières de la vieille banque étaient éteintes (sauf le spot bleu sur le batteur). Elle se joignit alors à la foule qui dansait avec un commun soupir de plaisir, et planta ses ongles argentés dans l'avant-bras nu de Jude.

« Tu m'aimes ? murmura-t-elle.

— Dingue ! répliqua Jude.

— Comment m'aimes-tu ?

— Même, je mourrais pour toi. » C'était vrai.

Un effet de Larsen siffla dans les haut-parleurs suspendus au plafond doré du hall de la banque. Dans le halo bleu qui entourait l'orchestre, une silhouette agitait les bras devant le micro. Une voix, d'un sexe ambigu, se mit à chanter, au rythme dur et cadencé de la musique. On n'entendit au début que des bruits. Petit à petit, quelques mots émergèrent :

Maintenant, maintenant, maintenant —

Maintenant c'est l'éternité.

Encore, encore et encore —

En haut, en bas

Et encore, encore — car

Ce soir c'est pour toujours

Et l'amour, l'amour c'est maintenant.

« Je ne veux plus m'arrêter, jamais, cria Jessy dans le rugissement de la chanson jet le piétinement des danseurs.

— Ça ne s'arrêtera jamais, baby, lui assura Jude. Viens, on va monter. »

Le hall du deuxième étage était déjà envahi par des couples. Au troisième étage, ils se retrouvèrent seuls. Jude alluma des cigarettes pour Jessy et lui.

« C'est terrible ici. Nous sommes seuls.

— Pas pour longtemps. Il est à peine dix heures.

— Tu as peur... pour tout à l'heure ?

— Il n'y a pas de quoi avoir peur. Ça ne fait pas mal... juste une seconde peut-être, puis c'est fini.

— Tu me tiendras la main ? »

Jude sourit. « Sûr, mon lapin. »

Une ombre se détacha de l'ombre. « Jeune homme... c'est moi, Lester Tinburley. Je vous ai aidé à installer le hall en bas, vous vous souvenez ?

— Sûr, papa, mais je suis occupé pour le moment.

— Je voudrais seulement vous avertir qu'il y a un autre homme ici...» La voix de Lester devint un murmure à peine audible. « Je crois qu'il va...» Il s'humecta les lèvres. «... il va vous créer des ennuis. »

Lester désigna le rai de lumière qui filtrait sous la porte d'Archold. « Vous devriez peut-être le faire sortir de l'immeuble.

— Jude... pas maintenant !

— Ça ne prendra pas plus d'une minute, mon lapin. On va peut-être se marrer. » Jude regarda Lester. « Une espèce de dingue, hein ? »

Lester fit un signe de tête et disparut dans l'ombre du guichet de réception.

Jude ouvrit la porte et regarda l'homme assis derrière le bureau que recouvrait une vitre poussiéreuse. Il était vieux – cinquante ans peut-être – l'œil troublé par la boisson. Un gogo. Jude sourit pendant que l'homme se mettait debout en vacillant.

« Sortez d'ici ! vociféra le vieil homme. C'est ma banque. Je ne permettrai pas à une bande de voyous d'aller et venir dans ma banque.

— Hé ! Jessy, appela Jude. Viens voir un peu par ici.

— Sortez de cette pièce immédiatement. Je suis le président de cette banque. Je...»

Jessy pouffa de rire. « Il est dingue ou quoi ? »

« Jack, cria Jude vers la réception obscure, est-ce que ce gars-là dit la vérité ? Il est vraiment le président de la banque ?

— Oui, m'sieur, répliqua Lester.

— Lester ! Tu es là ? Jette ces délinquants hors de ma banque. Tout de suite ! Tu as compris ? Lester !

— T'as entendu le monsieur, Lester ? Pourquoi que tu ne réponds pas au président de la banque ?

— Il peut ouvrir la porte du coffre. Vous pouvez l'y obliger. »

Lester vint sur le seuil de la porte et regarda Archold d'un air triomphant. « C'est là que se trouve tout l'argent – celui des autres banques aussi. Il connaît la combinaison. Il y a des millions de dollars. Il ne le ferait pas pour moi, mais vous pouvez l'y obliger.

— Oh ! oui, Jude... faisons-le. Ce serait tordant. Ça fait une éternité que je n'ai pas vu d'argent.

— On n'a pas le temps, mon lapin.

— On mourra à deux heures du matin au lieu de minuit. Quelle différence ? Imagine un peu... un coffre de banque plein de fric ! Sois gentil...»

Archold avait battu en retraite dans un coin de la pièce. « Vous ne pouvez pas m'y forcer... Je ne...»

L'intérêt de Jude sembla se réveiller. L'argent ne l'intéressait pas en tant que tel, mais une épreuve de force séduisait assez sa nature violente. « Ouais, on pourrait s'amuser à le lancer comme des confetti – ça serait vachement chouette. Ou en faire un feu de joie !

— Non », haleta Lester. Puis, plus conciliant... « Je vais vous montrer où se trouve le coffre, mais un feu de joie risque de brûler la banque. Où iraient les gens demain soir ? Le coffre est en bas. J'ai les clefs qui ouvrent la grille. Lui vous dira la combinaison.

— Lester ! Non !

— Appelez-moi « mon garçon » comme vous en avez l'habitude, monsieur Archold. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse. »

Archold se raccrocha à cette lueur d'espoir. « Fais-les sortir d'ici. Tout de suite, Lester. »

Lester rit. Il alla vers le reprostat d'Archold et appuya sur le bouton des cigares. Il en offrit un allumé à Jude. « Ça peut l'obliger à vous donner la combinaison. » Mais Jude ignora, ou sembla ignorer le conseil de Lester. Il jeta sa cigarette et mit le cigare d'Archold dans le coin de sa bouche, ce qui déforma légèrement son sourire. Enhardi, Lester demanda un cigare pour lui, et continuant sur sa lancée, demanda des scotches pour lui, Jessy et Jude. Jude but le sien à petites gorgées, d'un air méditatif, en observant Archold. Après l'avoir terminé, il empoigna le président de la banque par le col de sa veste et lui fit descendre l'escalier, vers le hall-salle de bal de la banque.

Les danseurs, qui devaient pour la plupart mourir incessamment comme Jude et Jessy, étaient désespérément, vertigineusement gais. Une jeune fille de seize ans gisait inconsciente au pied de l'estrade. Jude traîna Archold vers le halo bleu. Archold remarqua que l'écriteau portant le nom de Mrs. Desmond était toujours accroché au grillage de la caisse où elle travaillait auparavant, lequel formait maintenant une balustrade pour l'orchestre.

Jude se saisit du micro. « Arrêtez. Le comité pour les divertissements a quelque chose de neuf à nous annoncer. » L'orchestre s'arrêta de jouer, les danseurs se tournèrent vers Jude et Archold. « Mesdames et Messieurs, je vous présente le président de cette magnifique banque, monsieur comment-vous-appellez-vous-déjà ?

— Archold, lança Lester de la piste de danse. Charlie Archold.

— En l'honneur de la petite fête de ce soir, Mr. Archold va ouvrir le coffre de la banque. On va décorer les murs avec de bons vieux dollars. On va se rouler dedans... pas vrai, Charlie ? »

Archold luttait pour échapper à la poigne de Jude. La foule se mit à rire. « Vous paierez tous les dégâts que vous avez faits ici, gémit-il dans le micro. Il y a encore des lois pour les gens de votre espèce. Vous ne pouvez pas...

— Hé ! Jude, hurla une fille, laisse-moi danser avec le vieux. On ne vit qu'une fois et je veux tout essayer. » Les rires augmentèrent. Archold ne pouvait distinguer aucun visage dans la foule. Le rire semblait sortir des murs et du sol, désincarné et irréel. L'orchestre se mit à jouer une caricature de fox-trot lent. Archold se sentit agrippé par d'autres mains.

« Bouge les pieds, eh, cloche ! Tu ne peux pas danser en restant planté

comme une borne.

— Allumez les projecteurs tournants, cria Jessy.

— Vous oubliez le coffre », se plaignit Lester. Jessy fit monter le vieux gardien-chef sur l'estrade et ils regardèrent Archold qui se débattait entre les mains de son bourreau en jupon.

Le spot bleu s'éteignit. La banque fut tout à coup envahie d'éclairs rouges comme en projetten les phares tournants des voitures de police. C'était d'ailleurs de là qu'ils venaient. Des sirènes hurlèrent – quelqu'un avait déclenché le système d'alarme de la banque. Une trompette, puis la batterie reprirent le thème.

« Laisse-moi conduire », criait la fille dans l'oreille d'Archold. Il aperçut son visage dans un bref éclair rouge, cruel et avide, rappelant étrangement celui de Nora – mais Nora était sa femme, et elle l'aimait – puis il se sentit poussé en arrière, vers le grillage. Il s'écroula. La fille couchée par terre amortit sa chute.

Il y eut des coups de feu. La police, pensa-t-il. Il n'y avait pas de police, bien sûr. Les jeunes gens s'amusaient à tirer sur les lumières clignotantes.

Archold se sentit soulevé par des douzaines de mains. Les éclairs dansaient follement au-dessus de sa tête. Il y eut une brève explosion lorsqu'un tireur fit mouche. Les mains qui le portaient se mirent à tirer de tous les côtés, le lancèrent en l'air comme une pièce de monnaie, au son assourdissant des sirènes, de plus en plus vite. Il sentit le dos de sa veste se déchirer, puis une violente douleur à l'épaule. Une autre explosion de lumière.

Il tomba, tout le corps douloureux. Il était trempé de sueur, au pied du coffre.

« Ouvre-le, papa », ait quelqu'un – pas Jude.

Archold vit Lester au premier rang du groupe. Il leva la main pour le frapper, mais la douleur l'arrêta. Il se releva et regarda le cercle de visages adolescents qui l'entourait. « Je ne l'ouvrirai pas. Cet argent ne m'appartient pas. J'en suis responsable vis-à-vis des gens qui l'ont laissé ici. C'est leur argent. Je ne peux pas...

— Cet argent ne servira plus à personne, grand-père. Ouvre. »

Une fille sortit du cercle et s'approcha d'Archold. Elle essuya son front, là où il saignait. « Vous feriez mieux de faire ce qu'ils vous disent, dit-elle doucement. Ils vont presque tous se tuer ce soir, et ils se fichent pas mal de ce qu'ils font ou de ceux qu'ils blessent. La vie ne

vaut pas cher – deux bâtonnets de carbone et quelques litres d'eau – et les bouts de papier qui se trouvent derrière cette porte ne signifient rien. On peut reproster en une journée un million de dollars.

— Non. Je ne peux pas. Je ne le ferai pas.

— Venez tous ici – toi aussi, Darline. On va le forcer à ouvrir. » Le gros de la foule s'était massé derrière la grille qui entourait le coffre. Lester l'avait ouverte puisqu'il avait les clefs. Darline haussa les épaules et rejoignit les autres.

« Alors, monsieur le Président, vous ouvrez ce coffre ou vous nous servez de cible.

— Non ! » Archold se précipita vers la serrure à combinaison. « Je vais l'ouvrir, cria-t-il lorsqu'un des garçons tira sur le verre de l'horloge qui commandait l'ouverture de la porte, au-dessus de la serrure.

— Tu l'as touché.

— Sûrement pas. »

Darline alla voir. « Arrêt du cœur, je crois. Il est mort. »

Ils laissèrent Lester seul devant la porte du coffre avec le corps d'Archold. Il fixa le cadavre d'un air morne. « Je le referai, dit-il. Encore et encore. »

Au-dessus, au rez-de-chaussée, la sirène se tut et la musique reprit, doucement d'abord, puis plus vite et plus fort. Il n'était pas loin de minuit.

Nora Archold, épouse de Charles, était gênée par ses cheveux roux. C'était pourtant sa couleur naturelle, mais elle soupçonnait les gens de croire qu'elle se teignait. Elle avait quarante-deux ans, après tout, et il y avait tellement de femmes plus âgées qui décidaient d'être rousses.

« Je les aime comme ils sont, chérie, lui dit Dewey. Ne sois pas sottée.

— Oh ! Dewey, je me fais tellement de souci.

— Il n'y a pas de quoi. Ce n'est pas comme si tu le quittais... tu le sais.

— Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que ça a l'air d'être mal. »

Dewey rit. Nora fit la moue, sachant que cette moue la rendait irrésistible. Il essaya de l'embrasser, mais elle le repoussa et revint à sa valise – un exemplaire de chaque chose qu'elle aimait. Faire sa valise était plus un cérémonial qu'une nécessité pratique : en un après-midi,

elle pouvait reprotater dans les magasins sa garde-robe entière si elle voulait s'en donner la peine (une peine qu'elle adorait se donner). Mais elle aimait ses vieux vêtements – dont plusieurs étaient des « originaux ». La différence entre un original et sa copie reprotatée était indétectable, même sous un microscope électronique, mais Nora n'en gardait pas moins une vague méfiance vis-à-vis des copies – comme si elles étaient transparentes aux yeux des autres, et d'une certaine façon, moins riches.

« Nous nous sommes mariés il y a vingt ans, Charlie et moi. Tu n'étais pas plus haut que trois pommes quand j'étais déjà une femme mariée. » Nora hocha la tête pour souligner la faiblesse des femmes. « Et je ne sais pas même ton nom de famille. » Cette fois, elle laissa Dewey l'embrasser.

« Dépêche-toi maintenant, murmura-t-il. Le vieux ne va pas tarder à revenir.

— Ce n'est pas chic pour *elle*, se plaignit Nora. Elle sera obligée d'endurer toutes les choses affreuses que j'ai endurées pendant vingt ans.

— Il faut savoir ce que tu veux. D'abord tu te fais du souci pour lui. Ensuite, ce n'est pas chic pour elle. Écoute... quand je serai rentré chez moi, je reprotaterai un autre Galaad pour l'arracher au vieux dragon. »

Nora l'observa soupçonneusement ! « C'est ton nom de famille... Galaad ?

— Dépêche-toi maintenant, ordonna-t-il.

— Je ne veux pas que tu restes ici pendant que je le fais. Je ne veux pas que tu voies... l'autre. »

Dewey éclata de rire. « Je l'aurais parié ! » Il porta la valise dans sa voiture et attendit. Nora le surveillait par l'écran-fenêtre. Elle regarda une nouvelle fois le living-room avec regret. C'était une belle maison dans un très beau quartier. Une grande partie de sa vie s'y était écoulée, la plus grande partie. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où voulait l'emmener Dewey. Elle était surexcitée par sa propre infidélité et se rendait compte en même temps que ça ne changeait rien. Comme Dewey le lui avait expliqué, la vie ne valait pas cher – deux bâtonnets de carbone et quelques litres d'eau.

La pendule marquait 12 h 30. Il fallait qu'elle se dépêche.

Dans la chambre au reprotat, elle déverrouilla le panneau

« Personnel » du tableau de contrôle. A ne faire qu'en cas d'urgence. Elle pensa que c'en était justement un. L'idée d'avoir son propre corps archétypé par le reprostat venait de Charlie. Son cœur était faible : il pouvait flancher à tout moment. C'était, d'une certaine façon, une sorte d'immortalité. Naturellement, Nora avait été archétypée en même temps. Cela avait eu lieu en octobre, sept mois après la fermeture de la banque, mais il lui semblait que c'était seulement hier. Déjà le mois de juin. Avec Dewey, elle pourrait s'obliger à boire moins.

Nora appuya sur le bouton marqué « Nora Archold ». Le voyant lumineux du tableau de contrôle s'éclaira : PHOSPHORE INSUFFISANT. Nora alla à la cuisine, chercha dans les tiroirs du placard le flacon adéquat et le versa dans le compartiment prévu à cet effet. Le reprostat ronfla et s'arrêta avec un déclic. Nora ouvrit timidement la porte du matérialiseur.

Nora Archold – elle-même – gisait sur le sol de l'alvéole, tassée, insensible, dans l'état même où Nora (la Nora Vieille et infidèle) s'était trouvée en ce jour d'octobre où elle avait été archétypée. La Nora vieillie traîna son double fraîchement reprostaté dans la chambre à coucher. Elle pensa à laisser un mot pour expliquer ce qui était arrivé – pourquoi Nora s'en allait avec un étranger qu'elle avait connu l'après-midi. Mais Dewey Klaxonnait. Elle embrassa tendrement la femme insensible qui était couchée dans son lit, et quitta la maison où elle s'était, pendant vingt ans, sentie prisonnière.

Belle jeunesse, sous les arbres point ne peut

Laisser ta chanson, ni ces arbres se dénuder.

« Tu as peur ?

— Non. Et toi ?

— Non si tu me tiens la main. » Jude l'enlaça de nouveau. « Tiens-moi seulement la main. On pourrait continuer comme ça longtemps, et tout serait gâché. On vieillirait, on se querellerait, on cesserait de s'aimer. Je ne veux pas voir ça. Tu crois que ce sera la même chose pour eux que pour nous ?

— Ça ne peut pas être différent.

— Ça a été merveilleux, dit Jessy.

— Maintenant ? demanda Jude.

— Maintenant », consentit-elle.

Jude l'aida à s'asseoir sur le bord de la machine, et s'assit à côté d'elle. L'ouverture était juste assez large pour leurs deux corps. La main de Jessy serra celle de Jude : le signal. Ils glissèrent ensemble dans la machine. Aucune douleur, juste une perte de conscience. Les chaînes d'atomes se brisèrent instantanément : ce qui avait été Jude et Jessy s'ajoutait maintenant à la matière élémentaire dans les réserves du reprotat. De ces atomes, tout pouvait naître : nourriture, vêtements, canaris – tout ce dont la machine avait l'archétype – même un autre Jude et une autre Jessy.

Dans la chambre voisine, Jude et Jessy dormaient côte à côte. Le penthotal sodium commençait à se dissiper. Le bras de Jude entourait l'épaule de Jessy, à l'endroit précis où la Jessy fraîchement désintégrée l'avait placée avant de les quitter.

Jessy remua. Jude bougea la main.

« Tu sais quel jour nous sommes ? murmura-t-elle.

— Hmmm ?

— Ça commence, dit-elle. C'est notre dernier jour.

— Ce sera toujours ce jour-là, mon lapin. »

Elle se mit à fredonner une chanson : Maintenant, maintenant, maintenant, maintenant c'est l'éternité.

Pour toujours tu aimeras,

Toujours belle elle sera !

A une heure, le dernier fêtard ayant quitté la banque, Lester Tinburley traîna le corps d'Archold ans la rue jusqu'à la Cadillac. Il y avait une heure de route pour aller chez le président – un peu plus longtemps qu'il ne fallait pour fumer un des cigares fournis par le reprotat au tableau de bord.

Lester Tinburley était entré à l'Exchange Bank de New York en 1953, immédiatement après son service militaire. Il avait été le témoin de l'ascension de Charles Archold, passant du guichet des titres à celui de l'escompte, puis à la comptabilité, au second étage, pour finir à la présidence, ascension qui allait de pair avec celle de Lester dans son propre domaine. Les deux hommes, entourés l'un et autre par les symboles de leur autorité respective, avaient eu un intérêt commun dans le maintien de l'ordre – c'est-à-dire la bureaucratie. Ils avaient été alliés dans le conservatisme. L'avènement du reprotat avait tout bouleversé.

Le reprotat pouvait être programmé pour reproduire, en partant de sa réserve de particules élémentaires (certaines subatomiques) n'importe quelle espèce de structure, mécanique, moléculaire, ou atomique. En un mot n'importe quelle *chose*. Le reprotat pouvait même reprotater de petits reprotats. Du moment qu'une telle machine avait été disponible pour quelques personnes, elle devait inévitablement être disponible pour tous – et quand on possédait un reprotat, on n'avait plus besoin de grand-chose d'autre. Les merveilleuses machines ne purent fournir à Charles Archold des sentiments agréables d'autojustification dans l'accomplissement de son travail et l'exercice de son autorité, mais seule la race agonisante des hommes intérieurement disciplinés exigeait de tels plaisirs à long terme. Dans l'ordre nouveau de la société, comme celui illustré par Jude et Jessy, on prenait son plaisir où on le trouvait – dans le reprotat. On vivait dans un présent éternel, presque un paradis terrestre.

Lester Tinburley ne pouvait pas opter, de façon précise, pour l'une ou l'autre attitude. La façon de vivre de Charles Archold n'avait été affectée par la nouvelle abondance que par opposition (en tant que président de la banque, il avait eu les moyens de s'offrir à peu près tout ce qu'il désirait vraiment). Jessy et Jude se complaisaient dans un arcadisme sans fin, mais Lester était tiraillé entre les nouvelles conditions d'existence et ses vieilles habitudes. Il avait appris, en cinquante ans de travail servile et de vie misérable, à tirer un certain plaisir et une très grande fierté de la médiocrité même de son état. Il préférait la bière au cognac, une salopette à une robe de chambre en soie. La richesse était venue trop tard dans sa vie pour être juste, surtout une richesse aussi totalement dépouillée des symboles auxquels il l'avait (comme Archold) associée : puissance, reconnaissance de l'autorité, et, par-dessus tout, argent. L'avarice est un vice absurde au paradis terrestre, mais l'esprit de Lester avait été formé en des temps où il était encore possible d'être avare.

Lester rangea la Cadillac dans le garage d'Archold, et s'escrima à traîner le corps du président de la banque à l'intérieur de la maison. La porte de la chambre était ouverte. Il vit Nora Archold vautreée sur le lit, soûle ou endormie. Il poussa le vieux corps d'Archold dans le compartiment du reprotat. Le panneau « Personnel » du tableau de contrôle était encore allumé. Lester ouvrit la porte du matérialiseur. S'il avait été en partie responsable de la mort d'Archold ce soir-là, c'était là une façon parfaite de se racheter. Il ne se sentait pas coupable.

Il coucha le corps anesthésié du président de la banque sur le lit, à côté de Nora, et les regarda respirer légèrement. Archold serait

probablement un peu dérouté le lendemain, comme il l'avait été au bureau, ce matin. Mais le calendrier commençait à perdre sa signification lorsqu'on n'était plus obligé de pointer à l'usine ou de respecter des délais de fabrication.

« A demain », dit-il à son ancien patron. Un jour, il en était convaincu, Archold ouvrirait le coffre *avant* que son cœur ne flanche. D'ici là, il éprouvait une sorte de plaisir à voir son ancien employeur venir tous les jours à la banque. C'était comme au bon vieux temps.

Charles Archold préférait la façade au crépuscule. Les soirs de juin comme celui-ci (était-ce juin ?), le soleil s'enfonçait dans la gorge profonde de Maxwell Street et éclairait comme un projecteur le haut-relief du fronton : le Commerce, sous l'aspect d'une femme aux seins généreux, tenant une corne d'abondance d'où s'échappaient des fruits allégoriques que recueillaient les mains tendues de l'industrie, du Travail, des Transports, des Sciences et des Arts. Il roula lentement devant la façade (le moteur de la Cadillac avait encore des ratés, mais où pouvait-on trouver des mécaniciens par les temps qui couraient ?), contemplant d'un air absent le bout rougeoyant de son cigare, lorsque du coin de l'œil, il s'aperçut que le Commerce avait été décapité. Il s'arrêta.

Traduit par ROLAND DELOUYA.

Now is for ever.

© Thomas M. Disch, 1964.

© Éditions Denoël, 1973, pour la traduction.

LE MONDE COMME VOLONTÉ ET REVÊTEMENT MURAL⁽⁸⁾

par R.A. Lafferty

Une anthologie se doit de finir par une nouvelle substantielle et risquée, peut-être même un rien téméraire. Après treize exercices de complexité croissante, il est temps d'aborder un problème. En S.-F., témérité se dit Lafferty. Oh ! ce n'est pas que son message soit foncièrement différent : une fois de plus, la société est bloquée et bien bloquée ; le feuilletage du temps est remplacé par le feuilletage de l'espace, qui est un peu plus compliqué ; l'animation suspendue est remplacée par l'oubli, qui est un peu plus simple. Tout le problème avec Lafferty, c'est qu'il donne raison à la vieille théologie contre la science moderne. Notre représentation actuelle du monde est fausse ; la carte de l'univers se ramène à un revêtement mural, et la quête de l'inconnu revient à faire le tour de la pièce. A voir les Mégapolis modernes, on ne saurait lui donner tout à fait tort. Mais ce diable d'homme se prend-il au sérieux ? Et comment peut-on raconter une histoire aussi atroce sur un ton aussi implacablement cocasse ?

1

Un patron, un stencil, un modèle et un plan.

Les plus communs, les plus tocards de tous les gens,

Nuls et en règle, éprouvent passion et pitié,

Monde Entier, Monde Entier, Ville du Monde Entier.

(Ballade de la 13^e Rue)

IL y a un vieux dictionnaire encyclopédique qui définit la Ville comme «... une concentration d'individus qui n'est pas économiquement indépendante ». Ce dictionnaire encyclopédique est ancien malgré tout (comme tous les autres), et il se trompe. La Ville qui est le Monde est économiquement indépendante.

C'était William Morris qui avait lu cette définition dans le vieux livre. William était un bouquineur – ou un liseur –, et il avait lu des bouts de plusieurs livres. Mais maintenant, il avait une idée : si tous les livres sont vieux, alors peut-être les choses ne sont-elles plus comme dans les livres. Je vais aller voir à quoi les choses ressemblent aujourd'hui dans la Ville. Je traverserai de la Ville tout ce que ma vie

me permettra d'en traverser. Peut-être même arriverai-je à la *Forêt au-delà du Monde* que décrivait mon ancêtre au nom-tout-bon(9).

William se rendit au Bureau des Permis de la Ville. Comme il n'y avait qu'une Ville, il ne pouvait y avoir qu'un seul Bureau des Permis, encore qu'il ne fût pas bien grand.

« Je veux un permis pour traverser de la Ville tout ce que ma vie me permettra d'en traverser, fit William au monsieur des permis. Je veux même un permis pour aller à la *Forêt au-delà du Monde*. Est-ce possible ? »

Le monsieur des permis esquissa autour de William une petite danse folâtre, « telle une oie borgne autour d'un serpent à sonnettes ». La métaphore était antique et vénérable ; c'était l'une des cinquante-quatre métaphores courantes. Tous deux la comprenaient : nul besoin de l'énoncer. Pourtant, William était le premier client que le monsieur des permis ait vu depuis bien des jours, et cette visite le surprenait.

« Étant donné que tout est permis, vous n'avez pas besoin de permis, répondit le monsieur des permis. Allez, mon garçon, allez.

— Alors pourquoi êtes-vous ici ? lui demanda William. S'il n'y a pas de permis, pourquoi y a-t-il un Bureau des Permis ?

— C'est ma niche et ma couche, répondit le monsieur des permis. Faites nous disparaître, mon bureau et moi-même, et c'est la Ville elle-même qui commencera à disparaître. Il est d'usage d'emmener une compagne lorsqu'on traverse la Ville. »

Au-dehors, William trouva une compagne qui s'appelait Kandy Kalosh et ils commencèrent à traverser la Ville qui était le Monde. Ils partirent (ce n'était qu'une coïncidence) d'un endroit où se trouvait une plaque scellée dans la pierre, qui portait ces mots : « Début du Stencil n° 35 352 ». La Ville s'inclina et bascula légèrement, puis il se mirent en route. Et maintenant, voici à quoi ressemblait la Ville :

On l'avait appelée Volonté de la Ville-Monde, parce qu'elle avait été édifée dans un bouillonnement immense et mondial de désir de création. Après, il était arrivé quelque chose à ce bouillonnement, mais ça n'avait pas d'importance. A ce moment-là, la Ville était déjà créée.

La Ville était variée, elle était marrante, elle était libre et elle couvrait le monde entier. Les montagnes et les sommets avaient tous été retirés et la Ville, avec ses bandes variées de terre, d'eau douce et d'eau salée, surnageait sur l'océan au moyen de flotteurs encastrés les uns dans les autres. En matière de valeurs monétaires, tout était gratuit ; et il n'y

avait aucune restriction quant aux mouvements individuels ou aux choix personnels. Elle n'était pas vraiment surpeuplée, sauf aux endroits où les gens voulaient qu'elle le soit, car les gens adorent se regrouper. Elle suffisait à l'alimentation à l'hébergement et aux distractions. Ces choses ont toujours été gratuites, en vérité ; c'était leur emballage et leur circulation qui en faisaient le prix, et maintenant l'emballage et la circulation avaient virtuellement disparu.

« Le travail, c'est la joie », clignotaient les signaux subliminaux. Évidemment. C'est une joie que de s'arrêter, que d'aller quelque part et de travailler pendant une heure, voire une heure et demie, à quelque chose qu'on n'avait jamais fait auparavant, sinon très rarement. William et Kandy entrèrent dans un endroit où des gens faisaient de l'étoffe avec des coquillages qu'ils ramollissaient dans une solution, étiraient ensuite en filaments au moyen d'une machine, et façonnaient enfin en étoffe (sans les tisser) grâce à une autre machine encore. Le tissu n'était pas nécessaire pour l'habillement, ni pour les rideaux, encore qu'il servît parfois à l'un ou à l'autre. C'était pour la décoration. La température n'exigeait pas de tissu (la température était partout équitable) et la pudeur n'en exigeait pas davantage, mais quelque chose faisait qu'on avait encore besoin d'un peu de tissu, aux fins de décoration.

William et Kandy s'attelèrent pendant près d'une heure à cette tâche, avec d'autres gens heureux. Il est vrai que, lorsqu'ils eurent fini, leur production était entièrement marquée du tampon « Refusé », mais ça ne voulait pas dire que tout retournait au stade de coquillages ; seulement au stade de filaments.

« Le travail honnête n'est jamais perdu, dit William avec toute la solennité d'un hibou à une seule aigrette affligé de la pépie.

— Je savais que tu étais un lecteur, mais je ne savais pas que tu étais un parleur », fit Kandy. Les gens ne parlaient guère, en ce temps-là. Les gens heureux n'ont pas besoin de parler. Et, bien sûr, le travail honnête n'est jamais perdu ; à petites doses, c'est même agréable.

Cette partie de la Ville (toutes les parties de la Ville, peut-être) flottait directement sur un ancien océan. Elle était donc perpétuellement agitée d'un léger mouvement. « La Ville est un endroit marrant », disait un antique et vénérable dicton. Il faisait allusion au fait que la Ville se déplaçait légèrement avec les marées. C'était une sorte de plaisanterie.

Les deux jeunes gens progressèrent de dix pâtés de maisons ; ils progressèrent d'une douzaine. Pour la plus grande partie de ce

parcours, William avait été en pays de connaissance, mais pas Kandy. Ils se dirigeaient vers l'ouest, et William était un garçon qui était toujours allé vers l'ouest tandis que Kandy s'était toujours aventurée à l'est des maisons qu'elle avait habitées. Elle était plus loin à l'ouest qu'elle était jamais allée avant de rencontrer William.

Ils arrivèrent au Ballet Aquatique de la 14^e Rue et regardèrent les nageurs. C'étaient de très bons nageurs, et un grand nombre de poissons aux formes curieuses folâtraient avec eux dans les bassins d'eau verte et saumâtre. Quiconque le désirait pouvait, évidemment, nager dans le Ballet Aquatique, mais la plupart des nageurs semblaient être des habitués. Ils faisaient partie du paysage, du paysage aquatique.

William et Kandy s'arrêtèrent dans la 15^e Rue pour manger à une cafétéria d'algues et de plancton. Kandy y travailla même pendant une demi-heure, pressant le plancton et y ajoutant des giclées de protéine spéciale à la commande des gens. Kandy avait déjà travaillé dans des cafétérias.

Ils s'arrêtèrent tous deux à la Salle d'Exposition de Volonté du Monde, dans la 16^e Rue. En entrant, ils écrivirent leur nom dans la cire avec un stylet, ou plutôt William écrivit leurs noms à tous les deux parce que Kandy ne savait pas écrire. Et comme il portait le nom mystique de William(10), il reçut une carte qui sortit de la fente avec dessus un authentique poème de Volonté du Monde :

La Ville qui est Monde est une volonté

De gens très entêtés ; rien ne l'arrêterait.

Cœurs vaillants, nous avons retaillé les vallées

Pour faire un Monde tel que Willy le voudrait.

Avait-il vraiment fallu une pareille quantité de cœur et de volonté pour construire la Ville du Monde ? Nécessairement, car autrement il n'y aurait pas eu de Salle d'Exposition de Volonté du Monde pour en faire l'éloge. Il y avait pourtant des gens pour dire que l'édification de la Ville-Monde avait été une réaction automatique.

Kandy, qui était illettrée (ce que savait la fente), reçut une belle image.

Ils s'arrêtèrent au Complexe Troglodyte de la 17^e Rue. Cette partie de la Ville était nouvelle pour William comme pour Kandy.

Les falaises et les grottes étaient des demeures artificielles et non naturelles, mais elles ressemblaient beaucoup à ce que devaient être

les anciennes demeures troglodytes. De petites échelles allaient d'un niveau à l'autre. Des gens étaient assis sur de petites terrasses, tournant le dos aux étroites fenêtres de leurs appartements. Du fait de la disposition circulaire des demeures troglodytes, un très grand nombre de gens étaient constamment visibles les uns aux autres. La cour centrale faisait penser à un amphithéâtre. Des adolescents y jouaient à un genre de base-ball et au ballon. Ils faisaient de la musique avec des tambours et des sifflets. Il y avait de faux serpents à sonnettes lovés, des chiens factices dont on voyait les côtes, des reproductions de coyotes, des femmes postiches en train de moudre du maïs avec des moulins à bras. Et aussi, dans de petits abris ou des pavillons, des vraies personnes en train de moudre une illusion de maïs avec des appareils truqués.

Kandy Kalosh entra dans l'un des pavillons et moulut du maïs pendant un quart d'heure. Elle éprouvait une saine passion pour le travail. William Morris confectionna des gâteaux de maïs avec de l'illusion de maïs et des algues. L'endroit était agréable. De temps en temps, les gens chantaient de faux chants indiens. Il y avait des couvertures tissées à partir de liserons, avec des motifs et de vives couleurs. Il y avait des bateleurs, avec des masques et des costumes de bateleurs, qui donnaient des représentations de non-farces et de non-situations qui n'étaient comprises que des troglodytes, mais pouvaient être appréciées par tous.

« Tout est différent, tout est différent, chaque pâté de maisons est différent », murmura William avec extase. Le soir était arrivé, mais le soir était une chose imprécise. Il ne faisait jamais très clair dans la journée, ni très sombre la nuit. Le ciel de la Ville du Monde n'était pas lumineux, mais il diffusait toujours une sorte de lueur. William et Kandy poursuivirent leur chemin vers l'ouest.

« C'est merveilleux d'être un voyageur du monde et d'avancer tout le temps, jubilait William. La Ville est tellement énorme que nous ne pourrons jamais la voir en entier, et chaque morceau est différent.

— Un parleur, voilà ce que tu es, fit Kandy. Comment ai-je fait pour tomber sur un parleur ? Si j'étais une parleuse, moi aussi, j'aurais quelque chose à te dire sur ce chaque-morceau-est-différent.

— C'est ce qu'il y a de plus formidable dans toute la Ville-Monde, psalmodia William. Explorer la Ville elle-même pendant toute notre vie ; et l'apogée sera de voir la *Forêt au-delà du Monde*. Mais que se passera-t-il alors, Kandy ? La Ville s'étend à l'infini, couvrant la sphère tout entière. Elle ne peut avoir de limites. Qu'y a-t-il au-delà de la *Forêt au-delà du Monde* ?

— Si j'étais une parleuse, je te le dirais », répondit Kandy.

Mais William Morris était démangé par l'envie de parler. Il vit un homme plus âgé, qui se tenait peut-être un peu plus droit et portait un brassard avec l'inscription « Moniteur ». Évidemment, seul un lecteur – ou bouquineur – comme William pouvait lire le mot.

« Mon ancêtre au nom-tout-bon a travaillé à nommer et à dessiner la *Forêt au-delà du Monde*⁽¹¹⁾, expliqua William à l'homme droit et souriant. Car je suis aussi un William Morris. Je brûle de voir cette ultime forêt. C'est comme si je n'avais vécu que pour cet instant.

— Si tu le veux assez fort, alors peut-être la verras-tu, Willy, fit l'homme.

— Mais je me demande... » William cherchait ses mots et son front était tout plissé. « Qu'y a-t-il au-delà de la *Forêt au-delà du Monde* ?

— C'est une énigme, mais facile à résoudre. » L'homme eut un sourire. « Comment se fait-il que, étant un lecteur, tu ignores une chose aussi simple ?

— Ne pouvez-vous pas me donner un indice qui me permettrait de résoudre cette simple énigme ? le pria William.

— Si, répondit l'homme. Ton aïeul au nom-tout-bon a travaillé au dessin et au dessein d'une autre chose particulière, en dehors de la *Forêt au-delà du Monde*.

— Allons, viens, lecteur. Viens ! » fit Kandy.

Ils arrivèrent à la Place des Spectacles du Quartier Ouest de la 18^e Rue. Aucun des deux n'était jamais venu dans un tel endroit, mais ils en avaient entendu parler car il n'y a rien de pareil à la Place des Spectacles du Quartier Ouest de la 18^e Rue.

Il y avait de gigantesques haut-parleurs, avec des prises partout. Les instruments n'étaient pas seuls à être branchés, la plupart des gens l'étaient aussi. Et, ah ! la merveilleuse mise en scène était conçue pour représenter le derrière de vieux immeubles de rapport tous réunis en une succession arbitraire. Il y avait des échelles d'incendie d'époque, qui étaient peut-être même des reproductions fidèles. On aurait dit que des gens pouvaient réellement les escalader ou en descendre. En fait, des individus légers l'avaient vraiment fait dans le passé mais c'était maintenant interdit, certaines personnes étant tombées et s'étant tuées ou estropiées. Mais l'ambiance était tout à fait solide.

Écoutez, il y avait de la lessive d'époque, sur des cordes à linge d'époque ! La lessive était agitée par de petits ventilateurs, exactement

comme si un vrai vent soufflait. Pas étonnant qu'ils appellent ça la Place des Spectacles. C'était un taudis sordide, un ghetto crado de l'authentique temps jadis.

Les acteurs (et tous les gens de cette partie de la 18^e Rue avaient l'air d'être des acteurs) étaient vêtus de jeans serrés et de chemises trouées ou effrangées, et portaient même des chaussures qui tombaient en ruine, pleines de trous. Ça devait leur tenir chaud, mais l'art méritait bien ça. C'était un souvenir des temps où le climat n'était pas équitable partout.

Il y avait des représentations de non-drames, de non-farces et de non-situations. L'essence des petits drames était une haine extrêmement intense pour un groupe ou une classe qui n'étaient pas clairement définis. Il y avait beaucoup de ces groupes ennemis issus du passé, dans les différentes zones dramatiques de la Ville.

Les lumières étaient disposées au hasard, mais vives. La musique était désaccordée, sans mélodie, sans air ni chœur, mais elle était très forte et très passionnée. La clameur qui remplaçait le chant était absolument livide. Certains des acteurs s'effondraient sur le sol où ils se tordaient, la bouche écumante.

C'était une chose qu'il fallait voir et entendre – une fois. William et Kandy finirent par s'en aller, les oreilles en sang et les yeux pleins de chassie. Ils arrivèrent dans la 19^e Rue, où se tenait un Méli-Mélo.

Il faisait maintenant aussi noir qu'il était possible dans la Ville, mais le Mélo était bien éclairé. Certaines personnes du Mélo s'emparèrent en riant de William et Kandy et les marièrent l'un à l'autre. Ils avaient des couronnes de mariés en papier qu'ils leur mirent sur la tête.

Ensuite, ils leur firent faire un dîner bien arrosé, une vieille expression. En fait, on leur donna du bon cognac fait avec du sérum de poisson et de la viande braisée à base d'algues, mais aussi mêlée avec de la vraie chair d'anciens hachée.

Puis William et Kandy passèrent au grand Palais des Pipes(12) Noir qui se trouvait non loin du Mélo. Toutes les nuits, il y avait de grandes quantités de gens le long de cette partie de la 19^e Rue, au Méli-Mélo et au Palais des Pipes, et la plupart de ces gens étaient bienveillants, avec leurs yeux vitreux et leurs sourires mouillés.

2

Plaisant et très spécial pour les membres admis !

Plaisant pour les divers valets et favoris !

Bourrez-les de plancton, de chabots, de hachis !

Simple est la Ville, oh ! oui, et simples ses esprits.

(Ballade de la 20^e Rue)

Les ressources du monde sont consommées plus que proportionnellement par les classes intelligentes. C'est pourquoi le nombre des nôtres sera énergiquement maintenu à un niveau réduit. Les esprits faibles n'ont pas de fortes pulsions reproductrices ou consommatrices dès lors qu'on leur assure un confort et une alimentation raisonnables. Ils sont heureux, on les distrait ; et lorsqu'ils sont convaincus qu'ils n'ont plus rien à voir, ils deviennent des anciens et vont de leur plein gré au hachoir. Mais les quelque deux pour cent d'êtres supérieurs que nous sommes sont nécessaires pour diriger le monde.

Pourquoi alors gardons-nous les autres, les simples d'esprit, par milliards ? Nous les gardons pour les mêmes raisons qui faisaient que nos aïeux entretenaient des fleurs, des parcs, des animaux, de grandes maisons, des arbres ou des objets façonnés. Nous les gardons parce que nous le voulons et que cela ne nous coûte aucun effort.

Mais un grand effort fut fait, une fois. Il y avait un incroyable bouillonnement de volonté. Des montagnes furent déplacées et nivelées. Le ciel lui-même fut pour ainsi dire tiré vers le bas. La Volonté du Monde fut rendue manifeste. Ce fut un nouvel acte de création. Et quelle est l'étape suivant la Création lorsqu'on découvre que la Communauté n'est pas digne de la Ville créée ? Lorsqu'on découvre aussi qu'elle est le bétail logique pour remplir d'aussi grands enclos ? L'étape suivante, ce sont les hiérarchies. Les Anges eux-mêmes ont des hiérarchies, *et nous ne valons pas moins.*

Ce sont ceux qui sont intelligents, mais pas tout à fait assez pour entrer au Club, qui sont menacés et finissent par être détruits, parce que c'est nécessaire au fonctionnement de la Ville. Au sommet se trouve toujours le Club. C'est un Club dans le sens de crosse capable de frapper, et aussi dans celui d'organisation.

Annales de Volonté du Monde – Extrait classifié.

Au matin ; Kandy Kalosh manifesta le désir de rentrer chez elle, alors que sa maison se trouvait à près de vingt rues à l'est. William la regarda s'éloigner sans regrets. Il trouverait une fille pour aller vers l'ouest avec lui, en une exploration de la Ville infiniment variée qui lui prendrait toute la vie. Peut-être trouverait-il une fille qui serait une parleuse, ou même une liseuse – ou bouquineuse.

Et c'est ce qui arriva. Elle s'appelait Blondie Farquhar(13), et pourtant elle avait les cheveux bruns et le teint basané. Mais ils se mirent en route au petit matin pour atteindre (en un jour ou en une vie, qu'importe ?) la *Forêt au-delà du Monde*.

« Mais ce n'est pas loin du tout, fit Blondie (c'était une parleuse). Nous pouvons y arriver ce soir même. Nous pourrions dormir dans la *Forêt* à l'ombre ténébreuse des célèbres Garrotteurs. Oh ! le matin n'est-il pas merveilleux ? Rien que la semaine dernière, on a vu une tache bleue, un vrai trou dans le ciel. Peut-être pourrions-nous en voir un autre. »

Ils n'en virent pas d'autre. Il est très rare qu'on puisse voir un trou bleu (ou même étoilé) dans la couleur grise comme le verre d'une serre qui est la couleur du ciel. La Volonté du Monde avait assuré la subsistance pour tous, mais c'était une Ville-Monde moite et collante qui la fournissait, d'une chaleur presque égale d'un pôle à l'autre, fertile à satiété sur les bandes de terre comme dans les bandes d'eau, et maintenant juste un petit peu répugnante.

« Cours, William ! Cours dans le matin ! » s'écria Blondie, et elle se mit à courir tandis qu'il se traînait à sa suite. Blondie ne souffrait pas de la maladie du matin, contrairement à la plupart des gens : ça n'avait pas encore été éliminé de l'espèce. Après tout, c'était un monde très marrant.

Quelque part en dessous, on avait construit une grande membrane ou firmament, et le vieil océan était emprisonné entre ce firmament et la roche fondamentale de la Terre-Géhenne. Mais le monstre-océan s'agitait et tanguait et n'était pas complètement domestiqué : c'était encore le vieux Léviathan(14).

Le long des rues de la Ville-Monde et derrière elles se trouvaient les bandes étroites (leur largeur n'atteignait pas cinq fois la longueur d'un homme) : bandes de terre très vigoureuse et incroyablement fertile ; d'eau salée où bondissaient des poissons et des anguilles, toute noire à cause des tortues et tellement épaissie par le plancton bleu-vert qu'on pouvait presque marcher dessus ; d'eau douce grouillante d'autres poissons, recouverte de serpents et de chélydres serpentines ; d'autres eaux douces, presque compactes à cause des algues nourricières ; d'eau saumâtre pleine de crevettes occupées à dégorgier et de toute la vie d'un vieil estuaire ; bandes de terre, à nouveau, et bandes d'une eau chimique riche où les gens se vidaient – eux-mêmes et leurs choses usagées – et d'où l'on pouvait extraire tant d'essences de valeur ; d'autres bandes encore, puis les bâtiments et les édifices d'un autre pâté de maisons, car les pâtés de maisons n'étaient pas larges. Kaléidoscope d'eaux et de terre ramifiées, partout élémentaires et

partout différentes, sillonnées par des bateaux sur d'étranges canaux en surplomb, enjambés par une infinité de ponts.

« Et il n'y en a pas deux pareils ! » chanta William, sa maladie du matin l'ayant déserté. « Chacun est différent, tout est différent dans un monde qu'on ne peut pas traverser en toute une vie. Nous ne serons pas à court de merveilles !

— William, William, il y a quelque chose que je voulais te dire, tenta d'intervenir Blondie.

— Dis-moi, Blondie, ce qu'il y a au-delà de la *Forêt au-delà du Monde*, puisque le monde est un globe sans limites ?

— La *Forêt au-delà du Monde* est ce qui se trouve au-delà de la *Forêt au-delà du Monde*, dit simplement Blondie. Si tu désires la *Forêt*, tu y parviendras, mais ne sois pas trop triste si elle n'est pas à la hauteur de ce que tu attends.

— Comment pourrait-elle ne pas être à la hauteur ? Je suis un William Morris. Mon ancêtre au nom-tout-bon a travaillé à nommer et à dessiner la *Forêt*.

— Ton ancêtre au nom-tout-bon a aussi travaillé à dessiner une autre chose », répondit Blondie.

Comment, c'était presque ce que le moniteur avait dit la veille ! Que voulaient-ils dire par là ?

William et Blondie arrivèrent au Grand Hachoir de la 20^e Rue. Ils pénétrèrent tous deux dans le bâtiment et travaillèrent pendant une heure dans le Hachoir.

« Tu ne comprends pas tout ça, n'est-ce pas, petit William ? demanda Blondie.

— Oh, je comprends assez de choses comme ça. Je comprends que c'est différent partout.

— Oui, je crois que tu en comprends assez comme ça », fit Blondie, avec presque un soupçon de tristesse. (Ce qu'ils hachaient dans le Hachoir, c'étaient les anciens.)

Ils poursuivirent leur chemin le long des bandes et des rues de la Ville en perpétuel changement. Ils arrivèrent à la 21^e Rue, et à la 22^e, puis à la 23^e. Même un écrivain n'aurait pas pu écrire toutes les merveilles qu'on trouvait à chaque rue. C'est une pure merveille que d'être un voyageur du monde.

Il y avait un carnaval dans la 23^e Rue. Il y avait des aboyeurs, des accapareurs, des dragueurs, des dupeurs et des dupés ; les visiteurs étaient les dupés, mais ce n'était pas vraiment mauvais pour eux. Il y avait une musique très bruyante, alors même que c'était censé être un embrouillamini tintant et cliquetant de rengaines d'époque. Il y avait un orgue à sifflets à vapeur, avec de la vraie vapeur authentique. Il y avait des baraques de hamburgers avec dans l'air cette merveilleuse pointe d'ail, et peu importait que les hamburgers aient été confectionnés avec de la viande d'anciens hachée et du pain fait avec des racines de lis de mer. Il y avait des jeux de hasard, des maisons où l'on pouvait se peloter et des maisons où se déroulaient des danses lascives, des manèges qui tournaient et des grandes roues, des débits de vin où l'on jouait du piano, des bordels et des baraques de montreurs de Phénomènes sous des tentes en tissu de coquillages.

Est-on vraiment jamais trop vieux pour se divertir dans un carnaval ? Alors, que celui qui le dit se reconnaisse comme un ancien, et qu'il aille se présenter au Hachoir.

Mais plus loin, toujours plus loin ! On ne s'attarde pas quand il y a toute la Ville-Monde à voir et que ce ne peut pas être fait en une vie entière. Dans la 24^e Rue (à moins que ce ne soit la 25^e ?) se trouvaient les Bonnes Chères, et un peu plus loin il y avait le Centre d'Ébats. On mangeait et on buvait plus que de raison dans la région des Bonnes Chères et aussi on était pris dans les rets des baraques des Filets de Chair. Et on s'ébattait plus que de raison dans les cellules du Centre d'Ébats, disposées en nids d'abeilles. Blondie alla travailler pendant une heure au Centre d'Ébats. Elle avait Vair d'y être connue, et populaire.

Mais plus loin, toujours plus loin. Partout, c'est différent, partout c'est mieux !

Tout du long, vers les 27^e et 28^e Rues, se trouvaient le Clou de la Ville et la Butte de la Vie Nocturne, ces grandes concentrations de cabarets. Ici, tout était étourdissant et enivrant. C'était hier et demain enchevêtrés dans de grandes espérances et une accablante nostalgie ; c'était aussi bruyant qu'à la Place des Spectacles du Quartier Ouest ; c'était aussi direct que le Méli-Mélo ou le Palais des Pipes. C'était aussi charnu que le quartier des Bonnes Chères et plus batifolant que le Centre d'Ébats. Oh, c'était le groupe d'endroits le plus excitant que William ait jamais vu dans la Ville.

Il s'y trouvait pourtant quelque chose d'un peu triste : comme une flamme et une pitié qui seraient trop creuses et tomberaient trop à point. On aurait dit que c'était l'apogée de tout et qu'on ne voulait *pas*

encore que ce soit l'apogée. C'était comme si le Clou de la Ville et la Butte de la Vie Nocturne (et non pas la *Forêt au-delà du Monde*) étaient le point de convergence de la Ville-Monde.

Peut-être William dormit-il là un moment, dans la tristesse qui succède à la satisfaction de la chair et de l'appétit. Il y avait d'autres actions et d'autres paroles autour de lui, mais il y avait surtout ses yeux qui se fermaient et sa tête qui était lourde.

Mais déjà Blondie le faisait se relever et l'entraînait précipitamment vers la *Forêt* dans la nuit commençante.

« Ce n'est qu'à une rue, William, ce n'est qu'à une rue, chantait-elle, et c'est l'endroit qui te faisait le plus envie. » (La *Forêt* commençait à la 29^e Rue et s'étendait, à ce qu'on disait, sur l'emplacement de *deux* pâtés de maisons entiers.)

Mais William courait mal ; il marchait même mal. Il était vaseux et tout embrouillé, ni heureux ni triste, seulement plein de l'énorme masse de vie de la Ville. Sans l'aide de Blondie, il n'aurait certainement pas atteint cette nuit-là le but élevé qui était le sien. Mais elle l'entraîna et le souleva et le porta tout du long dans ses bras délicats, sur son dos hâlé et sur ses épaules. Il dégringola plus d'une fois et abîma sa couronne, mais il n'y eut jamais de réels dégâts. Il arrive parfois qu'on entre dans la *Forêt Au-delà* à travers une sorte de rêve rythmique, grotesque et comique, en cahotant au rythme dandinant d'une solide amie et des marées du monde. Et William y entra avec ses bras autour du cou et des épaules de la fille qui s'appelait Blondie, son visage enfoui dans ses cheveux et ses pieds ne touchant pas terre.

Mais aussitôt qu'ils furent dans la *Forêt*, il le sut. Il fut de nouveau sur ses pieds, de nouveau fort et en plein milieu de cet endroit mythique même. Était-il à jeun ? Non, il ne peut y avoir de tempérance dans la *Forêt* ; elle distille sa propre ivresse.

Mais il s'y trouvait de l'herbe et des plantes véritables, de vrais arbres (encore que ce fussent pour la plupart des buissons), de vraies et de fausses bêtes, de vraies pommes de pin sur le gazon et de vrais oiseaux (peu importait que ce soient des corneilles caquetantes) qui venaient y nicher.

Il y avait l'effigie du vieux Robin des Bois en chêne sculpté et la haute silhouette en bois de mâture de Paul Bunyan, le bûcheron géant. Il y avait l'Indien Rouge nommé Cerf Blanc, taillé dans du bois de cèdre. Il y avait du sirop d'érable qui coulait des arbres goutte à goutte (est-ce ainsi qu'ils l'obtenaient ?), et il y avait l'arôme de l'orme rouge dans la

moiteur de la nuit.

Il y avait les célèbres Garrotteurs, des décades de garrottage. Il est vrai qu'ils étaient en papier mâché, mais ils n'en étaient que plus effrayants. Il y avait d'autres bêtes dangereuses dans la *Forêt*, mais aucune comme les Garrotteurs. Et William et Blondie s'allongèrent pour dormir dans l'ombre ténébreuse des célèbres Garrotteurs pendant le reste de cette nuit enchantée.

3

« Oiseau de rêve, oiseau rôdeur, où va ton vol ?

— Je plane sur la ville et partout sous le ciel,

Rôdant, rêvant parmi les bandes et les rues,

Instable et insolent, amer ou tout joyeux.

— Le rôdeur, le prodigue, a eu tort de bouger :

La Ville est toute vile et le ciel est souillé »

(Ballade de la 1^{re} Rue)

« Cours, William, cours dans le matin ! » s'écria Blondie, et elle se mit à courir, tandis que William (tout hébété par la nuit) se traînait à sa suite.

« Nous devons quitter la *Forêt* ? demanda-t-il.

— Évidemment que *tu* dois quitter la *Forêt*. Tu veux voir le monde entier, alors tu ne peux pas rester en un seul endroit. Tu continues, et moi je rentre. Non, non, ne te retourne pas ou tu serais changé en arbre à sel(15).

— Reste avec moi, Blondie.

— Non, non, tu as besoin de changement. J'ai été assez longtemps avec toi. J'ai été ton guide et ta compagne et ton cheval. Maintenant, nous nous séparons. »

Blondie s'en retourna. William avait peur de la regarder partir. Il était dans le monde au-delà de la *Forêt au-delà du Monde*. Il remarqua cependant que la rue s'appelait 1^{ère} Rue et non pas 31^e, ainsi qu'il avait escompté.

C'était encore merveilleux d'être un voyageur du monde, bien sûr, mais pas aussi merveilleux que ça l'avait été à une autre époque. Le numéro de la rue n'aurait pas dû avoir d'importance pour lui. William

n'avait encore jamais été dans une 1^{ère} Rue. Ni dans une 2^e.

Mais il avait déjà été dans une 3^e Rue, lors de son plus lointain voyage vers l'est. Allait-il la rejoindre à nouveau lors de son plus lointain voyage vers l'ouest ? Il savait (étant un liseur qui avait lu des bouts de plusieurs livres) que le monde était plus grand que ça. Il n'avait pas pu en faire le tour en trente pâtés de maisons. Il atteignit pourtant la 3^e Rue dans un état de grande agitation.

Ah, ce n'était pas la même 3^e Rue que celle qu'il avait déjà visitée une fois ; presque la même, mais pas tout à fait. Une légère vague de soulagement s'insinua dans les tonnes de frayeur qui lui alourdisaient la tête. Mais il était en vie, il allait bien et il se dirigeait toujours vers l'ouest dans la Ville sans limites qui est partout différente.

« La Ville est variée et joyeuse et gratuite, dit William Morris avec audace. Et elle est partout différente. » C'est alors qu'il vit Kandy Kalosh et il vacilla littéralement sous le choc. Seulement ça n'avait pas l'air d'être tout à fait elle.

« Est-ce que tu t'appelles Kandy Kalosh ? demanda-t-il en flageolant comme un kangourou unijambiste en plein ouragan.

— Un parleur, c'était bien la dernière chose dont j'aie besoin, dit-elle. Bien sûr que non. Mon nom, que je dois à mon ancêtre au nom-tout-bon, est Candy Calebasse ; ce n'est pas du tout pareil. »

Bien sûr que ce n'était pas du tout pareil. Alors, pourquoi fut-il si épouvanté et si déçu ?

« Veux-tu voyager avec moi vers l'ouest, Candy ? lui demanda-t-il.

— Je pense que oui, un petit peu, si on n'est pas obligés de parler », répondit-elle.

C'est ainsi que William Morris et Candy Calebasse entreprirent la traversée de la Ville qui était le Monde. Ils partirent (ce n'était qu'une coïncidence) d'un endroit où se trouvait une plaque scellée dans la pierre et portant ces mots : « Début du Stencil n° 35 353 », et là-dessus William fut envahi par une sorte de panique. Mais pourquoi donc ? Ce n'était pas du tout le même numéro de stencil. La Ville-Monde *devait être* partout différente.

Mais William se mit à courir en tous sens. Candy resta avec lui. Ce n'était pas une liseuse, ni une parleuse, mais elle serait fidèle à son compagnon pendant plusieurs pâtés de maisons. Les deux jeunes gens progressèrent de dix pâtés de maisons ; ils progressèrent d'une douzaine.

Ils arrivèrent au Ballet Aquatique de la 14^e Rue et regardèrent les nageurs. C'était presque – mais pas tout à fait – le même Ballet Aquatique de la 14^e Rue que celui que William avait déjà vu. Ils arrivèrent à la cafétéria d'algues et de plancton de la 15^e Rue et à la Salle d'Exposition de Volonté du Monde de la 16^e Rue. Ah, un œil optimiste parvenait encore à repérer de petites différences dans la gigantesque similitude. Il fallait que la Ville qui était le Monde soit partout différente.

Ils s'arrêtèrent au Complexe Troglodyte de la 17^e Rue. On y trouvait maintenant une antilope artificielle. William ne se rappelait pas l'avoir vue l'autre fois. Il y avait de l'espoir, il y avait de l'espoir.

Et bientôt William vit un homme plus âgé, qui se tenait peut-être un peu plus droit et qui portait un brassard avec l'inscription : « Moniteur ». Ce n'était pas le même homme, mais ça devait être le frère d'un autre homme que William avait vu deux jours auparavant.

« Est-ce que ce sont toujours les mêmes séquences qui se répètent tout le temps ? lui demanda William, en proie à une immense détresse.

— Pas tout à fait, répondit l'homme. Les taches de graisse par-dessus sont quelquefois un peu différentes.

— Je m'appelle William Morris, commença William – plus bravement, cette fois.

— Oh, bien sûr. Le William Morris est le genre le plus facile à repérer, fit l'homme.

— Vous avez dit... Non, un autre homme m'a dit que mon ancêtre au nom-tout-bon avait travaillé à dessiner autre chose, en dehors de la *Forêt au-delà du Monde*, bafouilla William. De quoi s'agissait-il ?

— De revêtement mural », répondit l'homme. Et William s'écroula dans un évanouissement spumescant.

Oh, Candy ne l'abandonna pas là. Elle était fidèle. Elle le prit sur ses épaules et avança péniblement en le portant, dépassant la Place des Spectacles du Quartier Ouest de la 18^e Rue, dépassant le Méli-Mélo, et le Palais des Pipes où elle (non, une autre fille qui lui ressemblait beaucoup) avait fait demi-tour avant, et ainsi de suite.

« C'est toujours la même chose, toujours, toujours... pleurnichait William tandis qu'elle le trimbalait.

— Du calme, parleur », répondait-elle, mais elle le disait avec une sorte d'affection.

Ils arrivèrent au gigantesque Hachoir de la 20^e Rue. Candy transporta William à l'intérieur et le déposa là, sur un billot.

« C'est devenu un ancien, expliqua Candy à un assistant. Qu'est-ce qu'il est devenu vieux, alors ! » C'était plus qu'elle n'en disait habituellement.

Ensuite, comme c'était une brave fille et comme elle n'avait pas travaillé du tout ce jour-là, elle s'y mit et travailla une heure au Hachoir. (Ce qu'ils hachaient dans le Hachoir, c'étaient les anciens.)

Tiens, mais c'était la tête de William qui arrivait au bout de la chaîne ! Candy lui sourit. Elle la hacha avec des soins amoureux, beaucoup plus de soins qu'elle n'en mettait d'habitude.

Elle aurait dit quelque chose de mémorable et de gentil, si elle avait été une parleuse.

Traduit par DOMINIQUE HAAS.

The World, as Will and Wallpaper.

Roger Eiiwood, 1973.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BALLARD (JAMES GRAHAM). – Né en 1930 à Shanghai, J.G. Ballard fut rapatrié en 1946 en Angleterre – son pays d'origine – après plusieurs années de détention dans un camp militaire japonais. Après des études de médecine et une période dans la R.A.F. au Canada, il travailla comme scénariste de films scientifiques avant de se consacrer à une carrière d'écrivain. Son premier récit fut publié en 1956 et, parmi ses romans ultérieurs, *The Wind from Nowhere* (1962), *The Drowned World* (1962, *Le Monde Englouti*) et *The Crystal World* (1966, *La Forêt de Cristal*) constituent des variations sur un thème qui semble l'avoir obsédé : le monde finit lentement des conséquences d'un cataclysme, pendant que le narrateur contemple cette fin en s'abandonnant à l'introspection. Quelques critiques américains, dont Judith Merrill, ont salué en J. G. Ballard le chef de file de la « nouvelle vague » de la science-fiction, caractérisée par un désir d'expérimentation stylistique et verbale. J. G. Ballard lui-même se considère cependant surtout comme un explorateur de l'« espace interne », exprimant de la sorte son intérêt pour l'étude psychologique de l'homme confronté aux modifications que la science impose à son entourage. Depuis plusieurs années, il est revenu au genre de la nouvelle, écrivant toutefois plus lentement que naguère.

BIGGLE JR. (LLOYD). – Né en 1923, Lloyd Biggle est le seul écrivain notable de science-fiction qui possède un titre de docteur en musicologie. Ses premiers récits furent publiés en 1956. Parmi ses romans figure le cycle d'un détective de l'avenir, Jan Darzek, qui fit sa première apparition dans *Ail the Colours of Darkness* (1964) et qui fiât par la suite chargé de missions à l'enjeu régulièrement grandissant. Une autre série narre les efforts de la *Cultural Survey*, un organisme chargé d'organiser les relations entre les civilisations d'une confédération galactique : *The Still Small Voice of Trumpets* (1969), *The World Menders* (1971). Son intérêt pour les arts – qu'il ne laisse apparaître que timidement, comme s'il redoutait de se faire traiter de pédant – et sa minutieuse édification de cultures extra-terrestres donnent à l'œuvre de Lloyd Biggle son originalité.

DELANY (SAMUEL RAY). – Né en 1942 dans une famille de la bourgeoisie noire aisée de Harlem, Samuel Delany fut élève d'une école privée puis commença des études scientifiques. Il abandonna celles-ci rapidement pour se lancer dans une carrière littéraire, marquée à ses débuts par une maîtrise précoce. Ses premières œuvres publiées furent des romans : *The Jewels of Aptor* (1962, *Les Joyaux d'Aptor*), la trilogie *The Fall of the Towers* (1963-1970, *La Chute des tours*), fondés sur le

motif de la quête, mais frappant principalement l'attention par un souci du raffinement verbal qui exprimait la créativité d'une imagination incessamment en éveil pour élaborer le détail d'une comparaison, d'une sensation ou d'un élément du décor. *Babel-17* (1966), qui utilise le motif de la linguistique, et *The Einstein intersection* (1967, *L'Intersection Einstein*) où des extra-terrestres adoptent des formes humaines pour faire revivre des légendes dont la signification leur échappe, lui valurent deux prix *Nébula*. Les romans ultérieurs de Delany, *Dhalgren* (1975) et *Triton* (1976), développant respectivement les thèmes de la décadence culturelle et au changement, sont plus ambitieux mais moins homogènes. Samuel Delany a également écrit d'intéressantes nouvelles tout au long de sa carrière. Parmi celles-ci, *Time Considered as a Hélix of Semi-Precious Stones* (1969) remporta les prix *Nébula* et *Hugo*. Il est en outre l'auteur d'essais critiques, les uns lucides et pénétrants, les autres précieux et fastidieux, dont un choix a été publié sous le titre *The Jewel-Hinged Jaw* (1977).

DISCH (THOMAS MICHAEL). – Né en 1940. Travailla dans une agence de publicité et dans une banque avant de se lancer, en 1964, dans une carrière littéraire. Ses récits de science-fiction se caractérisent souvent par leur allure sombre, soit qu'ils décrivent la totale indifférence d'entités qui manipulent les humains, comme *The Genocides* (1965), soit qu'ils baignent dans le pessimisme comme *Camp Concentration* (1968). Dans ce dernier roman, le narrateur est un des prisonniers traités au moyen d'un médicament « miracle » qui accroît spectaculairement ses facultés intellectuelles, mais au prix d'une mort rapide et affreuse. Dans 334, Disch présente une série de nouvelles liées sur le fond d'un New York écrasant du proche avenir, et exposant le problème général de la survie dans ce milieu. Pénétrant, ironique, cruel, alternant la froideur et l'austérité, Disch paraît avoir hérité quelque chose de la noirceur inspirée qui distinguait C.M. Kornbluth pour l'unir à un maniérisme qui lui est personnel.

FARMER (Philip José). – Né en 1918, Philip José Far-mer travailla pour une compagnie d'électricité puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé le collège. Suivant des cours au soir, il obtint en 1950 une licence ès lettres et se lança dans une carrière littéraire. Dans le monde de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant dans deux directions opposées à la fois. Il s'est courageusement attaqué, d'une part, à des sujets naguère tabous dans le récit d'anticipation : dans *The Lovers (Les Amants étrangers)*, écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre des êtres d'espèces différentes ; dans *Attitudes* (1952) et dans d'autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du

missionnaire dans une civilisation dominée par le voyage spatial. D'autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d'aventures dans la science-fiction, en concevant des univers littéralement créés sur mesure par des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The Maker of Universes* (1965, *Créateur d'Univers*). Animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor, il a imaginé dans le cycle de *Riverworld* (1965, *Le Fleuve de l'éternité*) la résurrection de *tous* les hommes de *toutes* les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de quelques personnages romanesques, qu'il s'est diverti à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Doc Savage furent les premiers sujets de ces biographies para-romanesques. Farmer s'est aussi amusé à mettre en présence des personnages créés par des auteurs différents – Sherlock Holmes avec Tarzan, Hareton Ironcastle avec Doc Savage, Phileas Fogg avec le professeur Moriarty. Il a justifié ces libertés en imaginant la chute d'une météorite dans le Yorkshire, en 1795, météorite qui aurait provoqué des mutations chez les cochers et les passagers de deux diligences qui se trouvaient dans le voisinage du point de chute : Farmer a fait de nombreux personnages littéraires célèbres les descendants de ces voyageurs. Ce goût de l'écrivain pour l'interpénétration du réel et du fabulé se distingue aussi par l'introduction de ses *alter ego* dans l'action, généralement reconnaissables par leurs initiales identiques à celles de l'auteur : Paul Janus Finnegan, alias Kickaha, dans le cycle de *The Maker of Universes*, Peter Jairus Frigate dans celui de *Riverworld*. De même, Farmer s'est amusé à utiliser pour son roman dans *Venus on the Half-Shelf* (1971) la signature de Kilgore Trout – lequel Trout est un écrivain imaginé par Kurt Vonnegut Jr.

GUIN (WYMAN). – NÉ EN 1915. CARRIÈRE PROFESSIONNELLE PRINCIPALEMENT CONSACRÉE AU DOMAINE PHARMACEUTIQUE. S'EST IMPOSÉ À L'ATTENTION PAR DES NOUVELLES ÉCRITES EN 1950 ET 1962 ET DÉVELOPPANT SELON UNE MINUTIEUSE RIGUEUR DES THÈMES DE DÉPART PARFOIS OUTRÉS.

HADDEN ELGIN (SUZETTE). – Née en 1936. Docteur ès sciences linguistiques. A consacré la majeure partie de son activité professionnelle à l'enseignement (langue française, guitare, linguistique). Ses romans unissent une action évoquant le *space-opera* à une attention minutieuse accordée aux sociétés mises en scène, le tout fréquemment éclairé par une lumière délibérément féministe.

HILL (RICHARD). – Né en 1943. Après avoir exercé divers métiers (vendeur de chaussures, chauffeur d'ambulance, surveillant de piscine, etc.) s'est tourné vers l'enseignement et la littérature. A écrit, en plus

de quelques récits de science-fiction, des articles de journalisme et des poèmes.

LAFFERTY (RAPHAËL ALOYSIUS). – Né en 1914, R. A. Lafferty donna à Judith Merrill, (dans *The Year's Best S.F.*, 11^e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent. » S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmiques peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past Master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have some-thing to add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R. A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de la rationalisation de la démente.

MACAPP (C. C.). – Pseudonyme de Carroll M. Capp (1917-1971), qui écrivit de la science-fiction au cours des douze dernières années de sa vie. Les plus notables de ses récits se fondaient sur des variantes ingénieusement développées du thème de l'invasion de la Terre.

POHL (FREDERICK). – Né en 1919, Frederick Pohl a pratiquement tout fait dans le domaine de la science-fiction (à l'exception, semble-t-il, du travail d'illustrateur). Il a été, successivement ou simultanément, agent littéraire, rédacteur en chef de magazines (notamment de *Galaxy*, entre 1961 et 1969), critique de livres, éditeur d'anthologies, conférencier et auteur. Dans cette dernière activité, il s'est longtemps caractérisé par sa verve satirique et par une efficacité méthodique qui l'a poussé à toujours exploiter aussi totalement que possible les implications d'un thème, d'une situation – d'une idée en général. Il collabora souvent avec C. M. Kornbluth, et a signé avec lui en 1953 le plus célèbre roman auquel son nom reste attaché, *The Space Merchants*

(Planète à gogos). *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1973. En tant que romancier, Pohl donna ses meilleures œuvres relativement tard. Il obtint en 1977 le prix *Nébula* pour *Man-Plus (Homme-Plus)*, où il raconte sans complaisance l'histoire d'un humain transformé pour pouvoir survivre sur Mars. En 1978, il obtint le *Nébula* et le *Hugo* pour *Gateway*, qui combine les motifs de l'exploration interplanétaire, de la psychanalyse et de la survie stochastique. Il a été président des *Science Fiction Writers of America* en 1974-1976. Frederick Pohl a évoqué ses mémoires d'écrivain dans un chapitre de *Hell's Cartographers* (1975), publié par Brian W. Aldiss et Harry Harrison, ainsi que dans une autobiographie, *The Way the Future Was* (1978).

REED (KIT). – Pour l'officier d'état civil, Lilian Reed, née (en 1932) Craig. Journaliste, enseignante, auteur de récits, fantastiques, réalistes et de science-fiction. Dans les meilleurs de ces derniers, elle présente, sur un ton généralement paisible et sans prétention, des fables morales où l'élément scientifique reste subordonné à l'importance des problèmes humains.

ROTSLER (WILLIAM). – Né en 1926. Caricaturiste principalement, mais aussi photographe et réalisateur de films. Commença à écrire de la science-fiction en 1970. Sa réputation en ce domaine se fonde essentiellement sur une nouvelle, *Patron of the arts* (1972, ultérieurement développée en roman), où il explore les relations entre l'art et les contraintes socio-économiques. Ses récits plus récents n'ont pas rempli les promesses de cette nouvelle, leur virtuosité occasionnelle d'écriture ne suffisant pas à masquer leur superficialité.

SILVERBERG (ROBERT). – Né en 1936. De son passage à l'Université Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débute en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de 200 titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation historique et scientifique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I forget thee, O Jerusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965 et joue un rôle important dans la « nouvelle vague », comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science Fiction Writers of America* (1967-1968) et anthologiste (*New Dimensions*, à partir de 1971). Ses ouvrages les plus importants sont surtout des romans : *Thorns* (1967, *Un jeu cruel*), *The Man in the Maze* (1968, *L'Homme dans*

le Labyrinthe), *Nightwings* (1968-1969, *Roum, Perris, Jorslem* ou *Les Ailes de la nuit*), *The World Inside* (1971, *Les Monades urbaines*), *Son of Man* (1971, *Le Fils de l'homme*), *The Book of Skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ses romans comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles font connaître les modes de pensée d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ! En avril 1974, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* consacra un numéro spécial à Robert Silverberg. Silverberg exprima à plusieurs reprises le désir de s'éloigner définitivement de la science-fiction. Mais en décembre 1979, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* commença à publier en feuilleton un nouveau roman de lui, *Lord Valentine's Castle*.

TENN (WILLIAM). – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. N'a écrit qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années cinquante, où il fut un des auteurs marquants de la revue *Galaxy*. Il est connu par son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume ne sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions aux sommaires, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'Université de l'État de Pennsylvanie. Il a cependant donné un roman, *Of Men and Monsters*. (1968, *Des Hommes et des Monstres*). Il a aussi publié une belle anthologie sur le thème de l'enfant dans la science-fiction : *Children of wonder* (1953).

- 1 . Nous devons cette idée à Alain Touraine.
- 2 . C'est sans doute une des sources de Brecht.
- 3 . De là les noms que les spécialistes leur donnent en leur jargon : l'eutopie et la dystopie. Le second surtout est fâcheux puisqu'il présuppose un *dysfonctionnement* du système : or la lecture des anti-utopies montre que le système fonctionne toujours trop bien et que c'est là son principal défaut.
- 4 . Le rooseveltien Asimov accuse John W. Campbell Jr. d'être « un peu à droite d'Ivan le Terrible ». Cela ne les empêchait pas d'être les meilleurs amis du monde.
- 5 . Farmer nous propose le cas singulier d'un jeu social à somme nulle ; mais il s'agit évidemment d'un gag.
- 6 . Pourrait se traduire par « La Petite Bête à Winnie », Winnie étant bien entendu Winston. (N.d.E.)
- 7 . La nouvelle de Disch est la seule de ce volume à envisager une décomposition effective du tissu social.
- 8 . Cette variation sur le titre d'un célèbre ouvrage de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation* (1818), est plus riche d'allitérations en anglais (*The World as Will and Wall-paper*) que dans notre tentative de traduction. (N.d.E.)
- 9 . Cet ancêtre, également nommé William Morris, vécut effectivement en Angleterre de 1834 à 1896 et y exerça diverses professions dont celles d'écrivain, illustrateur et auteur de papiers peints. Lui aussi était à la fois *bookie* et *readie*, comme dit Lafferty. Il avait le cœur à gauche, contrairement à Lafferty, et toute son œuvre parut aboutir dans une utopie socialiste, les Nouvelles de nulle part (1890). Il y annonce la Résolution (et non la Révolution) pour 1952 : l'entente des travailleurs suffira, non sans mal, à déraciner le capitalisme. Puis il changea de cap et eut le temps, juste avant de mourir, de fonder le merveilleux moderne avec *La Forêt au-delà du Monde* (*The Wood beyond the World*, 1894) où il raconte la quête épique d'un idéal inaccessible : le retour à la nature et au passé légendaire, seul remède à l'asphyxie urbaine. En termes actuels, c'est de la *high fantasy* plutôt que de l'*heroic fantasy*. Mais tout part de là : Dunsany, Tolkien, Howard, Leiber, Moorcock et les autres. Y compris Lafferty, qui retourne le thème. (N.d.E.)
- 10 . Le mot anglais pour *volonté* étant *will*, on peut en effet considérer

que *William* (en abrégé *Will* ou *Willy*) est dans cette langue un nom prédestiné. (N.d.E.). »

11 . William Morris, en effet, publia ce livre (comme beaucoup de ses autres œuvres) avec des illustrations dont il était l'auteur. Mais *design*, en anglais, signifie à la fois le *dessin* et le *dessein*... (N.d.E.)

12 . Le texte original fait allusion à l'opium, sans le nommer. Mais il contient aussi une allitération qu'on a essayé de conserver. C'est une lourde tâche que de traduire Lafferty ! (N.d.E.)

13 . Texte original : *Fairhair Farquhar*. Tous nos compliments au premier qui traduira intégralement ce jeu de mots. (N.d.E.)

14 . Dans le système astronomique dit de Ptolémée, le firmament est la sphère qui porte les étoiles ; elle tourne en 24 heures autour de l'axe du monde. Nous n'en voyons que la moitié environ ; l'autre est sous la Terre. Les universitaires du Moyen Age avaient harmonisé ce schéma avec le texte de la Bible, où le Léviathan est un monstre des eaux, allégorie du paganisme qui un jour sera vaincu par la foi ; la Géhenne, avant d'être comparée par le Christ à l'enfer, était un lieu-dit d'Israël, où l'on brûlait les ordures. Lafferty a-t-il jamais cru vraiment au système de Copernic et à l'astronomie moderne ? Allez savoir ! (N.d.E.)

15 . On sait que la femme de Loth, elle, fut changée en *statue* de sel. Mais cela se passait près de Sodome, en plein désert, et non dans une forêt. (N.d.E.)

Table of Contents

Histoires de sociétés futures

DÉCISION, RÉPRESSION, PERMISSION

POUR L'AMOUR DE GRACE

LES CHAMPS D'OR

UN CIMETIÈRE SUR TOUTE LA TERRE

GAGNER LA PAIX

1

2

3

4

5

6

LES AILES DU CHANT

ET POUR TOUJOURS GOMORRHE

PAIEMENT D'AVANCE

LA COURSE DES PAPILLONS DE NUIT

LES COLPORTEURS DE SOUFFRANCE

LES SCULPTEURS DE NUAGES DE CORAIL D

MECENE

MONDE EN TRANCHES LE MARDI SEULEMENT

PLUS FORT QUE LA CAMISOLE

MAINTENANT, C'EST L'ÉTERNITÉ

LE MONDE COMME VOLONTÉ ET REVÊTEMENT MURAL(8)

1

2

3

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

Table of Contents

Histoires de sociétés futures

DÉCISION, RÉPRESSION, PERMISSION

POUR L'AMOUR DE GRACE

LES CHAMPS D'OR

UN CIMETIÈRE SUR TOUTE LA TERRE

GAGNER LA PAIX

1

2

3

4

5

6

LES AILES DU CHANT

ET POUR TOUJOURS GOMORRHE

PAIEMENT D'AVANCE

LA COURSE DES PAPILLONS DE NUIT

LES COLPORTEURS DE SOUFFRANCE

LES SCULPTEURS DE NUAGES DE CORAIL D

MECENE

MONDE EN TRANCHES LE MARDI SEULEMENT

PLUS FORT QUE LA CAMISOLE

MAINTENANT, C'EST L'ÉTERNITÉ

LE MONDE COMME VOLONTÉ ET REVÊTEMENT MURAL(8)

1

2

3

DICTIONNAIRE DES AUTEURS